

J'avais quinze ans et demi quand je suis parti de là-bas et que nous sommes arrivés à la ferme de Matignolles, à Treignes. On a décidé de partir sur une grosse ferme.

Mon père était moins travailleur que moi, mais il était débrouillard. Il voyageait, il regardait les annonces, il avait déjà été en voir 3,4 ou 6,7, je ne me rappelle plus. Alors un jour, c'est en lisant le journal *La libre Belgique* qu'il a vu ça je crois. Malgré qu'il était flamand. A Herne, on parle le flamand dans la rue, mais on apprend le français à l'école. Comme on était près de la frontière linguistique, ça y fait quand même un petit peu. Ce n'est pas pour vanter les flamands, mais les flamands se débrouillent mieux pour apprendre le français qu'ici. C'est qu'à l'école on apprenait quand même assez bien, et mon père aussi il avait une bonne tête. Alors il savait se débrouiller en français, tous les jours il lisait son journal. A Herne, c'était une petite ferme et mon père a eu une plus belle vie que moi, je vais dire. Il avait le temps de lire son journal : alors quand on comprend la moitié d'une phrase, même s'il y a 2,3 mots que l'on ne comprend pas, on sait ce que cela veut dire. Et il a fait des progrès et des progrès et après quelques années il savait maîtriser la langue française.

On est arrivé là avec une douzaine de vaches et puis on a augmenté. Mon père a acheté des chevaux, on n'avait même pas de chevaux ! On n'avait pas de chevaux à Herne, il n'y avait pas assez de terrain. Un cheval ça mangeait et ça ne rapportait pas. Alors il y avait les vaches. On avait un petit peu de culture aussi, c'est les vaches qui labouraient. Avec des colliers comme un cheval. Il y avait des gens à Herne dans mon pays qui labouraient avec un boeuf, ça c'était très fort, mais c'était très lent. Encore plus lent qu'une vache. Ca c'est paresseux, paresseux, mais c'est très très fort. Mais enfin on en n'avait pas et on a quand même travaillé avec les vaches. Les vaches, tout en faisant le travail, elles faisaient des veaux.

Une vache ça rapporte de deux côtés. Elle donnait, ça je l'ai toujours entendu dire malgré que j'étais jeune, moins de lait du fait qu'elle travaillait. Et puis, elles ne travaillaient pas tous les jours, puisque c'était une petite exploitation. Mais le jour où elles devaient beaucoup travailler, il y avait moins de lait quand même, quoiqu'elles étaient bien nourries. Quand on n'a que 5 ou 6 vaches, elles sont soignées aux petits oignons comme on dit.

A Herne on avait la charrue, une charrue à un

soc, et puis, dans ces années-là même, quand on est arrivé ici, on a encore labouré longtemps avec une charrue simple soc réversible. Pendant des années, j'ai encore labouré avec une petite charrue. Et puis c'était léger. C'était une terre plus légère, on aurait labouré avec une charrue en bois là-bas, c'était du terrain beaucoup plus léger. Ici, j'ai eu une charrue non stop pour les roches et pour tout ça, mais là-bas il ne fallait pas tout cela, les terres étaient aussi facile que du sable. La terre là-bas est plus légère et pas un caillou, c'était une très bonne terre, facile à travailler. On avait aussi une écrémeuse et une turbine.

Julien HOEDENAECKEN,

né en 1930 à Herne. Nismes le 24-01-1997

SOUVENIRS D'UN DÉMÉNAGEMENT De Bruges à Couvin

«Pour venir ici, nous avons loué un wagon de chemin de fer pour nous transporter avec les chevaux, il y avait trois chevaux. On était mon frère aîné et ma soeur Laura, la plus jeune, avec moi, cela faisait trois.

«Le père était resté là-bas, en attendant, parce que le bail à ferme prenait seulement cours au mois de mai. Un bail à ferme prenait toujours cours soit au mois d'octobre, ou bien au mois de mai, à cette époque-là. Je ne sais pas à l'heure actuelle.

«Je me souviens que ce voyage-là a duré trois jours, pour faire 200 kilomètres. C'était encore la guerre, il faut bien le dire. Nous avons quitté Bruges le lundi au soir, le temps de former les rames de wagons. Nous sommes partis la nuit et nous sommes arrivés ici le mercredi au soir à huit heures. Pendant le voyage, il n'y avait pas de cuisine, nous mangions du pain avec du beurre, c'est ce que nous avions. Le train ne roulait pas tout le temps. Le wagon était en formation quand il était dans une gare de formation. Donc la première gare de formation, c'était Bruges, Gand, puisqu'il passait par la gare de Saint-Pierre, alors on est venu à Bruxelles : on est descendu encore une autre formation à Schaerbeek. Alors de là, on est venu à Charleroi, encore le même jeu, il fallait encore reformer les rames pour descendre par ici jusque Walcourt, donc il y a encore eu une formation.

«A Walcourt, le mardi au soir, nous étions déjà à court de pain. Alors mon frère Léon, l'aîné, est monté à Walcourt, ça monte pour aller dans

la ville. Il est monté dans la ferme qui est au-dessus de la gare, il a eu un pain ou il l'a acheté, je ne sais pas, c'étaient des Flamands aussi, on se serrait les coudes. Tout heureux de trouver un pain ! Alors nous avons mangé encore, je ne sais pas s'il y avait encore du café, je buvais de l'eau, je n'en sais rien, et nous sommes venus jusque Couvin. A Mariembourg, on a encore dû attendre qu'on forme pour Couvin. Attention il ne faut pas demander le temps. Alors nous sommes arrivés ici au soir.

«C'était interminable, un petit train! A cette époque-là, il y avait des rames de wagons, parce que je me souviens, par exemple, dans les tournants, on voyait le derrière des wagons, on voyait le convoi qui était interminable pour venir ici à Walcourt. A cette époque-là, tout se faisait par train, tout, tout, tout.

*Roger Quaetaert à Pesche, le 25 juillet 1988,
né à Bruges, le 30 juillet 1930.*

De Herne à Matignolles.

«C'est au mois de mai que mon père est venu acheter par ici. Il est venu à des ventes, quand il y avait des passées comme on dit, depuis le mois de février, de mars, des ventes de fermes, de tout le matériel et de bêtes. Il est venu acheter un petit peu des vaches, il est venu acheter deux chevaux, deux gros et un poulain; un poulain qui commençait à travailler, qui était bon à travailler. On les avait mis chez un camarade, chez un plus gros fermier. On n'avait déjà pas de place puisqu'on n'avait qu'une petite ferme. Là on a travaillé un petit peu avec, jusqu'au mois de mai. Il avait aussi acheté un chariot. Mais un chariot, dans notre pays, il y en avait beaucoup, mais pourtant je ne sais pas d'où il venait ce chariot-là, un chariot avec un court timon, qu'on attelle avec trois chevaux devant, ou deux, c'est comme on veut.

«Pour venir, il a chargé tout ce qu'il savait charger sur le chariot : matériel, petit matériel qu'on savait encore s'en servir, je ne sais pas tout ce qu'il y avait dessus. Et derrière le chariot, il y avait un tombereau à trois roues. Un barot à trois roues qui était presque neuf, qu'il avait fait faire un an ou deux auparavant. Il y avait encore deux petits poulains, et encore quelque chose d'attaché derrière.

«Alors mon père menait les trois chevaux avec le chariot, et derrière ça, le barot accroché avec une chaîne je ne sais pas comment.

«A Herne, c'est plat. Comment est-ce qu'il a osé

venir avec ça ? On avait jamais vu ça! Je me rappelle à Silenrieux, on voyait la route et les maisons qui étaient plus basses que nous, ça nous a frappés. Pourtant il était débrouillard, mais là-dedans il n'avait pas été débrouillard assez. Il ne se rendait pas compte, quand je pense à tout ce que l'on a fait. Au barot, il y avait un crochet, et il a trouvé que la maille accrochée comme cela c'était suffisant!

En tout cas, c'était la plus vieille de mes soeurs, Marie, et moi, on était à deux au frein. Moi j'étais au chariot et ma soeur au barot. Une fois, et mon père ne l'a jamais su, parce qu'il n'avait pas été prévoyant pour faire un voyage ainsi, ma soeur n'a pas mis le frein vite assez et tout d'un coup la chaîne s'est décrochée. Et sans s'arrêter ni rien, on a vite tiré le frein." Freine, freine" que je lui ai dit, et ça a marché. Pour vous dire le danger, et quand même il l'a fait ! C'était à haut risque. Ce qu'il y a, c'est qu'il n'y avait pas le dixième de circulation en 1946 que maintenant, bien sûr pas, mais enfin.

Le premier jour, je crois que l'on est arrivé à Binche, c'est à Binche que l'on a logé. Le deuxième jour, on est quand même arrivé à Philippeville, par Beaumont, et à Philippeville on a encore logé. On est arrivé vers midi à Matignolles.

«Alors nous étions déjà arrivés à Matignolles le premier mai, ou un peu avant le premier mai, le 15 avril déjà. Et ma mère est restée là avec les autres enfants. Pour le premier mai, ils ont chargé tout dans un wagon, toutes les bêtes qui étaient encore à Herne, et ils sont arrivés à Treignes. On est allé les chercher à Treignes et on est monté à Matignolles. J'avais deux oncles qui étaient au chemin de fer, et ils s'en sont occupés. Ils nous ont donné les indications pour avoir un wagon et tout ça.

«C'était un fameux déménagement. Une ferme, c'est toujours important. Il y avait encore des pommes de terre que l'on avait récoltées, ils sont venus avec, c'était la provision qui était encore là, que nous avons transportée aussi, je sais bien qu'elles ont noirci un petit peu, parce que quand on bouge les pommes de terre si tard ça noircit. Pour les meubles je crois que l'on a eu un camion de déménagement.

*HOEDENAECKEN Julien,
né en 1930 à Herne. Nismes le 24-01-1997.*

De Hasselt à Fagnolle

«Pour nous, c'était comme si on partait en Amérique, c'était vraiment un exode. J'étais encore enfant, puisque je suis née en 1934, et à l'école on a dû dire qu'on partait. Un après-midi, il n'y avait pas cours l'après-midi, quand on lui a annoncé ça, l'institutrice m'a expliqué que j'allais voir des montagnes. Mais pour moi, des montagnes c'était un pic, j'ai dit : «On va tomber en bas, nous». Vous vous rendez compte ? Parce qu'à ce moment-là on ne voyageait pas, quand on allait déjà jusque Liège... On avait un oncle qui habitait Bruxelles, mais il revenait une fois tous les trois mois. Alors pour nous venir à Fagnolle, il y avait quand même 120 Km.

«Nous sommes venus en train, mais le déménagement s'est fait en camion. On n'avait pas beaucoup de matériel : quelques vaches laitières, qui ont maigri à vue d'œil quand elles sont arrivées : il a fallu une saison pour qu'elles se retapent. Et quand nous sommes arrivés, naturellement ma maman est restée 3 jours au lit.

«On n'avait jamais vu de maisons grises, nous, jamais; c'est toutes maisons en briques là-bas. Alors pour nous, c'était vraiment délabré quoi. D'ailleurs ma maman n'est même pas venue voir la maison avant, pour moi, sachant qu'elle n'aurait pas suivi, elle n'est pas venue avec lui. Elle a été malade trois jours, ça je m'en rappelle bien, après elle s'y est faite, elle a repris le dessus.

«Je sais très bien qu'il y avait beaucoup de parcelles. C'était Monsieur et Madame Resteau qui avaient cette ferme-là, ça avait été divisé, il y avait trois filles. Il y en avait une qui avait une ferme à Dourbes, une qui avait une ferme à Matagne-la-Grande et l'autre à Fagnolle. Le nom de la femme, je ne le sais plus. A Fagnolle là-bas, il y avait quand même des grands morceaux. Il y avait un hectare et encore plus, même plusieurs, des morceaux de 1 ou 2 hectares. Mais au total, il y avait peut-être bien 45 hectares. On louait ça. Mon père a regroupé le plus possible, pour avoir de grandes étendues.

«Lorsque les gens ont quitté la Flandre, sont venus en Wallonie pour reprendre des terres, beaucoup étaient des collaborateurs qui craignaient des représailles. Ces gens-là ne pouvaient plus aller voter, et nous, on n'a pas su ça tout de suite. Parce qu'au départ on ne savait

déjà pas la langue, mais par après on s'est dit probablement que nous aussi, en 47, on a été considéré comme ça aussi.

Maria Vandebroek,
à Romerée le 31 janvier 1991

SOUVENIRS DE L'INSTALLATION EN WALLONIE**Les débuts à Couvin (Roger QUAETAERT).**

«Nous sommes venus ici en 1945, au mois de mars, pour faire les premiers travaux, autrement dit les marsages : c'était semer le blé de mars, les betteraves et tout ce que vous voulez, tout ce qu'on mettait à cette époque-là. Parce que maintenant, on ne met plus de betteraves fourragères, on met du maïs.

«Nous avons été bien reçus par les locataires, donc par nos prédécesseurs. On a été reçu comme si on aurait été des parents. Sympathique, c'est vrai.

«Mon père disait bonjour à tout le monde, donc ça faisait déjà une caractéristique, si vous voulez. Il s'expliquait comme il pouvait parce que, naturellement, quand il est venu par ici, il ne savait pas un mot de français. On avait appris le français à l'école, un petit peu; mais ma mère, qui avait à cette époque-là 50 et des ans, 52 ans peut-être, avait appris le français à l'école primaire étant petite. Donc, vous vous rendez compte, ma mère était née en 1903, donc elle a fréquenté l'école durant 10 ans, le français était poussé à cette époque-là dans les écoles dans les Flandres, à un tel point qu'elle a toujours dit ceci : «Je n'ai jamais volé qu'une seule fois de ma vie, c'était pour payer mon amende, parce que je parlais flamand au lieu de parler français à la récréation.» Donc il y avait une surveillante derrière eux, et quand elle prenait quelqu'un à parler le flamand, il avait une amende. Elle a volé deux sous à mon père pour payer son amende. Vous savez en ce temps-là !

«Venant de Bruges, nous sommes arrivés ici en 1945, au mois de mars pour faire les premiers travaux, autrement dit les marsages : c'était semer le blé de mars, les betteraves et tout ce que vous voulez, tout ce qu'on mettait à cette époque-là. Parce que maintenant, on ne met plus de betteraves fourragères, on met du maïs.

«Nous avons cultivé la pomme de terre aussi. Naturellement tout se faisait encore à la main à cette époque-là, c'étaient des journées

harassantes, en plein soleil, mais nous étions jeunes et quand vous êtes jeunes, vous avez plus d'illusions. C'est quelque chose qu'on n'achète plus jamais, c'est la jeunesse. Ça vous ne saurez plus l'acheter, fini. Parce qu'on se demande parfois même comment est-ce qu'on tenait le coup à travailler comme ça à cette époque-là, tout à la main. Et du travail pénible, butter, biner, arracher des betteraves, arracher alors qu'il avait gelé la nuit par exemple. Qu'il fallait arracher les betteraves, que nous avions de l'eau, que nous étions humides jusque la moitié du corps, c'était givré, ça se dégelait vers 9, 10 heures, mais tout était cru, humide. On n'avait pas de rhumatisme, ni rien.

«Les pommes de terre, la même chose, les tardives par exemple, l'époque des tardives, c'était vers le mois d'octobre de ce temps-là. Il gelait déjà de la nuit quelquefois, alors que le matin il fallait déjà ramasser les pommes de terre, que nous avions froid aux mains. Naturellement il y avait toujours cette solution-là, on brûlait les fanes et on allait se chauffer. Parce qu'à cette époque-là, je vois bien mon père, il devait faucher les fanes de pommes de terre, des tardives surtout, les fanes étaient encore vertes. Mon père devait donc les faucher et on les brûlait, ça sentait bon, c'est tout ce que ça avait.

«Pour les moissons, il y avait déjà une lieuse Mac Cormick. Une lieuse tirée par trois chevaux. Il fallait dégager un chemin à la faux pour permettre le passage des chevaux. Quand nous avons eu les tracteurs, nous n'avons plus fait cela, nous avons donc moissonné directement, parce qu'il n'y avait jamais que la place des deux roues, qui était abîmée. Tandis qu'avec les chevaux, il ne restait rien du tout sur une largeur de 5, 6 mètres. Trois chevaux, il faut compter que ça prend 4, 5 mètres, parce qu'un cheval ne va jamais vraiment droit, n'est-ce pas et un peu à gauche ou à droite et ça prenait 4, 5 mètres qui auraient été perdus. Alors on se servait encore du *piquet* à cette époque-là. C'était mon père qui était spécialiste pour piqueter, pas moi par exemple. Lier ça allait, piqueter non.

«C'était dur, non pas difficile. C'était pénible parce qu'on est toujours courbé n'est-ce pas, on est toujours courbé. Non, quand vous avez un outil qui coupe très bien et, comme mon père savait rebattre les faux, c'était pas trop pénible.

«Une opération délicate c'était aussi l'affûtage de la faux. Lorsqu'on fauchait l'herbe avec une faucheuse on affûtait les sections, comme on dit, avec une meule à eau. On retirait la lame de la faucheuse, une lame qui mesurait 1m20. A cette époque-là, pour affûter une lame avec une meule à eau, il fallait un homme qui tourne la manivelle, il fallait bien une grosse heure pour faire une lame de 1m20, une grosse heure et deux hommes, un qui tournait et un qui affûtait section par section. Donc vous vous rendez compte le temps qu'il fallait ! Nous avons toujours une lame ou deux de réserve, qu'on apportait. Parce qu'il arrivait parfois, même dans les prairies les mieux soignées, qu'il y avait un fil qui traînait ou n'importe quoi, ou bien qu'il y avait des herbes sèches, ça «boulait» comme on disait, alors il fallait changer de lame. Et le soir, on affûtait au lieu de jouer aux cartes ou de regarder la télévision, on tournait à la meule, un petit tour à la manivelle ! Il y en avait toujours un qui était plus ou moins spécialiste dans l'affûtage. Il faut quelquefois mieux être modeste que de savoir tout faire, eh bien on laissait ça à un spécialiste. Tandis que tourner à la manivelle, tout le monde sait tourner. On ne voulait pas toujours prendre la responsabilité d'affûter et tout ça.

«Au début, on a encore mis du seigle ici pour couvrir les meules. A cette époque-là, quand nous avons trop de céréales pour engranger, on faisait des meules et il fallait couvrir les meules, et le spécialiste c'était encore mon frère Léon qui faisait ça, c'était le spécialiste, parce que c'est une spécialité de faire les meules. Et couvrir, c'est une spécialité. Par exemple faire du foin sur cheval, c'est une spécialité. Le moment difficile là-dedans, c'est quand on arrive au-dessus, parce qu'on veut toujours aller trop vite au-dessus, et le lendemain, quand on arrive, que le foin est descendu, on voit les perches. Quand le foin est tassé, on voit les perches, alors il pleut dedans. Tandis que moi, j'allais quelquefois faner pour Mansen, pour un vieux bonhomme, qui me disait toujours : «Roger, tu remplis trop vite au-dessus», oui, on est jeune, on veut aller trop vite. Alors le lendemain, on voyait les perches, tandis qu'avec lui, ça n'arrivait pas. Pour la meule, c'était le même travail.

Le battage

«Pour le battage, nous avons battu des années, avec une petite batteuse, tout ce qu'il y avait de plus simple, elle ne nettoyait même pas ! Une

batteuse à moteur électrique à simple tambour. Il fallait secouer la paille sortant pour faire tomber ce qui restait encore dedans, il fallait lier la paille à la main. Et le lendemain, ou bien le même jour, ça dépendait, il fallait «vanner» le grain. Il fallait séparer la balle. C'était tout ce qu'il y avait de plus rudimentaire.

«Je me souviens toujours la ferme, là-bas, à Treignes, nous étions partis voir avec mon père pour acheter une lieuse, le fermier avait une lieuse d'occasion à vendre, c'était la marque ALBION. Dans la cour il y avait une petite batteuse mais déjà beaucoup plus moderne que la nôtre, le grain était déjà nettoyé et je ne sais pas si elle liait, évidemment ça je ne m'en souviens plus, il y a quand même beaucoup d'années. Alors je disais à mon père que c'était toujours la même chose, c'était toujours une question d'argent. Et je dis à mon père : «Achetez les deux machines, comme ça nous aurons une batteuse valable», mais à cette époque-là, nous étions ici à Couvin, nous avions encore du courant continu. Il fallait donc racheter un gros moteur. Parce qu'à cette époque-là, le moteur continu, c'était très volumineux, beaucoup plus volumineux, car il fallait un moteur de 5 chevaux pour battre. Donc le moteur coûtait très cher, parce que c'étaient des rotors bobinés pour le continu. C'est beaucoup plus cher que le moteur maintenant. A Treignes on a fait du courant continu longtemps. Et il travaillait en 440 volts, pourquoi, je n'en sais rien ! 440 volts c'était le double de Couvin, ici c'était du 220. Mon père ne s'est pas laissé convaincre à acheter les deux machines. Parce qu'il a trouvé que l'achat d'un moteur allait poser un tas de complications à cette époque-là, il aurait fallu mettre des plus fortes lignes pour l'alimenter. Il faut dire aussi que mon père avait été élevé et il avait passé sa vie dans une petite ferme dans les Flandres où il avait un horizon très limité. C'est vrai, c'était très limité en ce temps-là. Déjà quand on allait dans le village à côté, c'était déjà tout à voir, tandis que maintenant il n'y a plus rien de tout ça. A cette époque-là, pour aller à Bruges, il y avait tout de suite 8 kilomètres, eh bien c'était déjà un voyage.

«Avec les chevaux on n'en sortait pas. Les chevaux étaient tout le temps occupés. A l'automne, une fois que les moissons étaient finies, il y avait les pommes de terre, les betteraves. Et puis il faut dire aussi que nous avons perdu beaucoup de temps à battre avec cette petite batteuse-là. On croyait qu'on gagnait de l'argent avec ça, ça nous occupait tout le temps au

lieu d'aller travailler les terres. Il n'y avait qu'un seul des deux attelages avec un frère qui allait labourer, par exemple, et les autres chevaux restaient à l'écurie, puisqu'il fallait battre : il fallait quatre, cinq personnes pour battre. Cette batteuse occupait trop de monde pour ce qu'elle rapportait. Avec une petite batteuse comme ça, vous aviez l'engraineur, celui qui engrenait, vous aviez deux lieurs, donc deux qui liaient les bottes, un qui préparait une botte pendant que l'autre liait, et tout le temps on travaillait comme ça, alternativement. On récupérait la paille pour la nourriture et la litière des bêtes. Alors ça faisait trois hommes en-bas dans le fenil qui devaient servir la batteuse, et un autre qui devait jeter les bottes à celui qui servait la batteuse. Et quand c'était tellement loin, il y en avait encore un autre. Ça fait que, des fois, on était occupé à six personnes à cela, à six personnes. Cette petite batteuse-là, je crois qu'elle a disparu en 1950, l'époque qu'on n'a plus battu. A cette époque, nous avons pris des entrepreneurs qui passaient avec des grosses batteuses, pour être quitte de cela.

*Roger Quaetaert à Pesche,
le 25 juillet 1988*

Les débuts à Fagnolle (Maria Vandebroek)

«On était vraiment comme des immigrés arrivés avec leur famille, qui travaillaient en famille et qui prospéraient quand même, parce que l'on avait quand même remis une ferme en état.

«Moi je savais quelques phrases, parce qu'on apprenait le français dans les écoles à Hasselt, très tôt. Mais quand il faut le pratiquer, c'est pas du tout ça. Il faut tourner les phrases, et alors on ne savait pas parler. Ma maman savait un peu mieux parler, mais mon père non. Par après il a parlé, mais toujours avec un certain accent.

«Au début, je me rappelle, je devais aller à Mariembourg, il fallait aller chercher des tourteaux pour les quelques vaches laitières, pour leur donner un supplément. Mais moi, je ne savais pas le mot, et je l'avais répété tout le long du chemin pour le retenir. En arrivant là-bas, je disais "taureaux", à force de répéter, j'avais déformé "tourteaux" en "taureaux". «Quoi ?" qu'il dit, le Monsieur. Mais à son air, j'ai bien vu que j'avais dit une grosse bêtise. Je dis : "Monsieur, je voudrais bien des tour...tourteaux", c'est lui qui a achevé le mot.

«J'avais 13 ans 1/2 presque, on m'a remis un peu à l'école du village. On est arrivé le 1er avril. J'ai passé les examens cantonaux et j'avais plus de points que les deux autres élèves wallonnes qui étaient avec moi. Incroyable ! C'était un instituteur, il était fier.

«On pouvait passer quand on voulait, c'était toujours «flamands des gattes», à nous, enfants, on nous disait chaque fois ça. Mon père était tellement furieux. On sentait bien qu'on était à l'étranger. On ne faisait pas le ronflant, on ne provoquait personne, on laissait tout le monde tranquille, mais qu'on ne nous insulte pas comme ça. Un beau jour, mon père me dit : «Tu leur diras : un Wallon et deux cochons, ça fait trois bêtes». C'étaient deux filles, les deux filles Nicolas, je les vois encore. Ça a été fini, plus jamais, elles ne nous ont insultées. Surtout que nous, on n'avait pas l'eau courante, la distribution d'eau n'était pas faite. On devait aller à la fontaine. Il y avait une fontaine à Fagnolle, pour tous. On prenait nos cruches, on allait journallement chercher de l'eau à la fontaine, et on passait chaque fois devant chez elles. On passait au matin et on passait au soir : «flamands des gattes, flamands des gattes», mais ça a été fini après. Je vous assure plus une seule fois !

«J'étais l'aînée des filles, j'ai juste un frère qui est plus vieux. On est venu tous les sept. La plus jeune avait 4 ans. Et malgré qu'elle n'a pas eu d'école néerlandaise, elle n'est pas gênée aujourd'hui. Elle n'a pas suivi de cours de néerlandais ici non plus. Elle n'est pas embêtée pour écrire une lettre en néerlandais.

«Au début, on a été accueilli, c'est le Bourgmestre qui s'est occupé de nous, comme une famille d'immigrés qui arrive de l'Est. Le Bourgmestre est arrivé, et, comme ma maman savait quand même s'expliquer, il s'est occupé de nous pour les écoles, pour tout ce qu'on avait besoin quoi.

«Un jour, c'était à la Pentecôte, c'était le lundi de Pentecôte, on allait à la procession à Berzée. On avait pris le train de Fagnolle à Mariembourg, et là-bas, je suppose qu'on devait attendre, et on s'était promené jusque sur la place. A Mariembourg, c'était le goûter matrimonial, on était à 5, 4 enfants et mon père, et on passait là. Il y avait un attroupe-ment, le Bourgmestre de Fagnolle était là aussi, c'était la fête. «Venez qu'il dit, venez». On ne comprenait pas bien pourquoi, nous. C'était

la fuite en Egypte qu'on présentait sur le plateau de la place de Mariembourg. Mais ils n'avaient pas la suite, c'était nous la suite : on nous a fait monter là-bas. C'est après qu'on a compris pourquoi. On n'avait rien à faire que d'être présent, rien dire et regarder droit devant nous. On était là sur la scène et il y avait le baudet et Saint-Joseph, qui étaient déjà là, et nous on était embarqué sur la scène pour faire la représentation. C'est après qu'on s'est dit «quand même, on est embarqué vraiment».

«Mon goût, ce n'était pas de faire la ferme. Quand j'avais 14 ans, j'ai dit à papa : «Je vais retourner à l'école». J'aimais bien les livres, j'aimais bien d'étudier, j'ai même suivi des cours par correspondance, pour perfectionner mon français, tout en travaillant chez nous. J'aimais ça. C'était des cours qu'on m'envoyait, c'était une firme à Anvers qui m'envoyait ça, elle corrigeait, elle renvoyait, elle mettait des points. Je l'ai fait pendant 3 mois ou 6 mois je crois, ça m'a beaucoup aidé. Je lisais beaucoup le dictionnaire, ça m'a beaucoup aidé aussi, parce que quand j'avais vu le mot écrit, je le retenais. Mais à parler, c'était vague, quand on entendait parler, on ne comprenait pas très bien.

*Maria Vandebroek,
à Romerée le 31 janvier 1991*

L'installation à Matignolles (Julien HOE-DENAECKEN).

«La ferme de Matignolles ne nous appartenait pas, quand nous sommes arrivés, elle appartenait à monsieur HURION de Mariembourg. Il y avait des gens de par ici qui avaient voulu la louer mais il y avait un petit handicap, il fallait avancer la moitié du fermage tout de suite en arrivant, il avait besoin d'argent monsieur HURION. Donc, je vais dire un exemple, on louait à deux mille francs de l'hectare, il fallait avancer mille francs de l'hectare dès le premier bail je crois. Il fallait une certaine somme, et en ce temps-là, on n'avait pas d'argent comme aujourd'hui, ça avait plus de valeur. Il y a beaucoup d'amateurs qui ont été freinés et qui n'ont pas pris à cause de cela. Après la ferme a été vendue à monsieur GILLION.

«A Matignolles, il y avait entre 55 et 60 hectares. Ça a été un fameux changement. A Herne mon père fauchait encore à la faux, avec le "pik". Quand on est arrivé ici, on avait le foin à faire, assez bien de foin à faire. Mon père a acheté une faneuse, mais avec un cheval, à

fourche. En 46, les râteaux et les faneuses à fourches, les faucheuses pour deux chevaux, étaient très courants à cette époque.

«Mais la récolte, la première année, était encore pour l'ancien fermier, on a fait la moisson avec l'ancien fermier qui est venu faire la moisson. Le foin et tout ça c'était pour nous déjà. Il n'y avait que la récolte qui était pour l'ancien, puisqu'elle était semée, c'était convenu ainsi. La paille est restée. En 46, on n'a pas encore cultivé de céréales à ce moment-là, puisque la récolte était semée et c'est l'ancien qui l'a eue. On n'a eu que le foin. C'est en 47 que l'on a dû acheter la moissonneuse-lieuse. En 46, c'étaient les machines pour faire le foin. Il y avait une bineuse à un cheval qu'il avait achetée à des passées aussi. Parce qu'il a acheté beaucoup à des ventes, pour acheter d'occasion. Mais pour les foins, c'étaient de nouvelles machines qu'il a achetées en arrivant ici.

«Pour nous mettre en route, le domestique de l'autre fermier est resté avec nous, pour nous habituer à une plus grosse ferme, pour faire les travaux. Mon père ne connaissait même pas les machines et il n'était pas débrouillard en machines. Ca n'a jamais été son fort, même après non plus, il n'a pas fait de progrès. Il n'était pas débrouillard en machines, ni en autos. Mais il n'y en avait pas en ce temps-là, il ne savait déjà pas ce qu'était un embrayage, ni rien, il ne connaissait rien là-dedans, il n'avait aucune notion. C'est même moi qui ai dû être le moteur de la ferme, le domestique et puis c'est moi qui ai dû donner l'impulsion. Lui, il savait diriger la ferme mais pas la faire. Un cheval pour labourer, ça il savait le faire. Avec des chevaux, oui, mais avec les machines, ça, il n'avait aucune notion. Alors c'est moi qui ai dû tout de suite faner et faucher la première année.

«L'ouvrier qui est resté un an pour nous habituer, nous expliquer comment utiliser la machine et puis en même temps pour nous aider. Parce que passer d'une petite ferme et avoir autant de travail... Ce n'était pas mécanisé comme maintenant, il y avait besoin de beaucoup de main-d'oeuvre. Et puis en ce temps-là, on avait très facilement, et pour bon marché, de la main-d'oeuvre. On avait un ouvrier pour 400 ou 500 francs par semaine. Maintenant on ne saurait plus se payer un ouvrier, mais en ce temps-là on savait se le payer. Pour deux fois rien on venait travailler à la ferme.

«Cette année-là, on a quand même aidé l'ancien fermier. Parce que la paille était pour nous.

Pour faire la moisson, on a même attelé nos chevaux avec pour compléter. On avait déjà six chevaux, il y avait des poulains que l'on a déjà attelés. On a mis nos chevaux pour moissonner, mais c'est l'ancien fermier qui a moissonné avec sa moissonneuse-lieuse. Et puis c'est l'entrepreneur avec la batteuse qui est venu en hiver pour battre le grain.

«On avait quand même acheté trois ou quatre charrues. Une qui venait de notre pays, mais qui n'a pas tenu le coup parce qu'elle n'était pas faite pour les roches, alors elle pliait et elle cassait. Elle n'était pas assez épaisse, elle était trop légère, s'il y avait une roche, elle pliait comme rien. Il avait alors acheté deux ou trois charrues d'occasion, sur des ventes ainsi. Alors on labourait avec trois chevaux, c'était déjà des plus grosses charrues, mais toujours à un soc. J'ai labouré avec jusque l'âge de vingt ans bien sûr, toute ma jeunesse. Il y a des fois où il y avait un deuxième qui labourait puisqu'il y avait six chevaux en ce temps-là. Je crois que c'étaient des charrues MELOTTE, d'usine quand même. Mais par ici, vu le terrain, vu les cailloux, on faisait des charrues plus solides, plus épaisses, que celles qui venaient de mon pays d'Enghien. Avec les trois chevaux, je labourais un hectare par jour quand même. Parce que c'étaient de bons grands morceaux. Et puis trois chevaux, ça n'arrêtait pas, ça marchait. Je ne devais faire que cela, m'occuper des chevaux.

«Au matin, il y avait mes soeurs et ma mère qui étaient là pour traire, elles étaient donc à quatre, je ne devais pas m'occuper des vaches, et moi, je soignais les chevaux et puis je partais avec les chevaux jusque midi comme les terrains sont tout près. Il y avait un morceau où c'étaient des tours de 500 mètres, on faisait de l'ouvrage et je labourais déjà un hectare avec les chevaux. Je labourais presque tout, tout seul quand même, alors on a acheté le tracteur avec une charrue à un soc. Quand il est venu faire la démonstration du tracteur, j'avais quand même un peu envie de tracteur. Quand on est jeune...!

«On était suffisamment nombreux pour le travail à la ferme. Il y avait plus d'ouvrage en ce temps-là. Moi je moissonnais avec la moissonneuse-lieuse. Il fallait dresser toute ces bottes-là, mais enfin il y avait du personnel assez, même Pierre qui n'était pas très fort, il faisait quand même aussi. Tous les enfants aidaient. Quand c'était pour ramasser les pommes de

terre, on allait chercher des gens à Treignes, parce qu'on mettait quand même assez bien de pommes de terre, alors il y avait des gens qui venaient de Treignes pour ramasser. Il fallait le faire quand le temps était très bon. Ce n'est pas quand il pleut qu'on sait y aller, sinon elles sont toutes sales. Il fallait y mettre un coup quand c'était le moment et quand le temps s'y prêtait. Là on était en force. On avait un hectare bien sûr, mais pour ramasser à la main, ça fait déjà du travail.

«Pour fin 46, pour semer les froments, on avait acheté un semoir, qu'il avait acheté par ici aussi, d'occasion. Un semoir *SIMPLEX* St - HUBERT de 2 mètres 50.

«On a cultivé des betteraves, des betteraves fourragères pour les vaches. Pour les arracher, c'était à l'huile de bras. Pour les fourragères il ne faut pas de fourche. La fourragère n'est pas si profonde, ça n'a pas autant de racine, ça s'arrache facilement, deux à la fois que j'arrachais toujours moi. Mais il y avait du travail à ça. Premièrement, mettre à distance, parce qu'il y en avait sur toute la ligne, il fallait les mettre à distance. Alors il y en avait encore un petit troupeau, il y en avait 4, 5, ça dépendait comme cela s'arrangeait. Puis après, on passait pour retirer à la main, on laissait la plus belle et les autres on les arrachait pour n'en laisser qu'une. C'était pour éclaircir. Il y avait plusieurs graines dans une semence, et puis il y des fois où 2, 3 semences tombaient ensemble, ce n'était pas précis. Alors il fallait les démarier, les nettoyer, passer à la bineuse. On ne pulvérisait pas les betteraves.

«A Matignolles, quand je me suis marié, on avait deux pièces pour ma femme et moi. Alors on avait 12 vaches et mes parents avaient 12 vaches aussi, on travaillait ensemble. Mais nous autres, vu que l'on avait 4 bras, plus que mes parents. Il y en avait un qui était soldat, un qui n'était pas trop fort, on faisait presque tout. J'étais le plus vieux, mon père n'était pas trop travailleur, j'ai été le moteur n°1 de la ferme. Le père aimait aller se promener, ça il aimait !

«C'était maman qui faisait le travail de la ferme, lui il dirigeait, il savait diriger, il avait une autorité. Quand il disait : toi ça, toi ça, toi tu feras ça, eh bien il n'y en avait aucun qui bronchait, et même on était si courageux, qu'on faisait sans mon père.

«Je me rappelle en hiver, quand il gelait, quand il fallait mener du fumier, profiter qu'il gelait pour ne pas détruire les terres et ne pas s'enfoncer, et qu'il y avait un gros fumier. On s'entendait moi et une fille, Justine, qui faisions les gros coups à ce temps-là, et la maman. On se levait sans que le père sache quelque chose, on se levait à 4 heures du matin, et on faisait tout l'ouvrage aux bêtes avec la maman. Quand il faisait clair, on était déjà prêt à atteler les chevaux, charrier du fumier et mener du fumier pour faire tout cela même sans le père, on avait un courage exceptionnel. Depuis notre arrivée à Matignolles, la première année, il a fallu le temps de m'habituer, mais une fois que j'ai eu 18 ans, c'était moi le fermier et le père supervisait quoi.

«Nos terres étaient à Matignolles. Mais il y en avait encore à la Presle, c'est plus par ici de Grand-Champs, c'est plus vers Matagne-la-Petite. C'étaient des terres de deuxième qualité seulement, des terres à cailloux, ce n'était pas aussi bon que vers la ferme.»

*HOEDENAECKEN Julien,
né en 1930 à Herne. Nismes le 24-01-1997*

De Anvers à Romedenne, (Madame Willemen épouse Hoedenaecken Julien).

«Nous, on était à Anvers, mais nous autres on a dû partir. On a été exproprié pour agrandir le port. On n'a rien touché, pas un franc. C'étaient déjà des fermes de la ville d'Anvers, ça. Mon papa s'appelait WILLEMEN Frans. On est venu s'installer à Romedenne, et alors c'est la même histoire.

«On était 3 filles, il y avait encore ma grand-mère, la maman de maman, et encore un vieil oncle qui était aveugle. Maman est morte deux ans après notre arrivée. Ils revenaient après la messe. Elle a voulu retourner et elle est montée sur son vélo. La route n'était pas encore refaite, c'était plein de trous, de bosses et de cailloux. Elle est tombée et elle a eu une fracture du crâne. Dix jours après elle était morte. On a continué. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Il n'y avait que 2 ans que l'on était là. Deux ans après que maman est morte, je me suis mariée. Donc une de moins. Et l'autre, elle s'est mariée l'année d'après. Il n'en restait plus qu'une, alors le père il a eu dur.

Monsieur :

«C'est pour cela que j'allais mener le fumier et même labourer et j'ai été beaucoup

travailler là-bas. Romedenne, comme terre, ce n'est pas bon. C'est plutôt herbager. C'était sur la grand route Philippeville-Givet.

Madame :

«A ce moment-là on trayait encore à la main, trois fois par jour, matin, midi et soir. A Anvers on mettait le lait à la laiterie, mais ici il n'y avait pas de laiterie qui passait pour le lait. On a acheté une écrémeuse et on a écrémé aussi comme les autres. On ne faisait pas de beurre, on livrait la crème. Ca on peut la conserver plus longtemps, ils ne doivent pas passer tous les jours et puis c'est moins volumineux. Et on a quand même le petit lait pour donner aux veaux. J'ai rencontré mon mari après le deuil de maman, parce qu'on est resté un an sans sortir. Et on sortait avec les filles du fermier flamand, mais eux ils allaient jusqu'au village. Mais il n'y avait pas grand chose. Ils allaient assez bien à Surice, le village à côté.

«La ferme était sur la grand route de Givet-Philippeville. De la barrière de Romedenne vers Philippeville, c'est sur la droite. Mais à 100 mètres de la route. C'était une ferme de 26 hectares, il y avait 3 hectares de terres cultivées. Ce n'était pas trop rentable. Quand mon beau-frère l'a reprise, il a tout mis en pâture. Maintenant ce n'est plus une ferme, on a vendu tout. Parce que mon beau-frère a attrapé un cancer. Ils avaient déjà acheté une maison dans le village pour plus tard quand ils seraient pensionnés. Et quand ils ont su cela, ils ont vendu leur bétail, le matériel et tout cela au mois d'avril, mais je ne sais plus en quelle année.

«Je suis venue à Matignolles, on avait deux pièces. C'était avec mes beaux-parents puisque pendant 2 ans on est resté là.»

à Nismes, le 24-01-1997

LE DÉVELOPPEMENT DE LA FERME.

La ferme à Fagnolle (Maria Vandebroek).

«Je me rappelle, en ce temps-là, une épine qui poussait, on ne la coupait pas. Mon père a commencé à défricher, couper les épines, et l'année d'après, il avait une tellement belle récolte, que ses frères, tout le monde, est venu voir. Ils ont pris un car, ils sont venus voir où on habitait, voir comment ça allait. Vraiment c'était quelque chose ! Une grande fête, oui, une grande fête. Et ils ont dit : «Est-ce que tu ne te vantes pas, puisque c'est toi qui as les plus beaux morceaux dans la campagne ?» Donc il avait vraiment fait ce qu'il fallait pour produire et il avait la plus belle récolte. Les champs qu'il avait repris étaient pauvres, en mauvais

état. Parce que celui qui nous précédait, était négligent, et il ne soignait pas bien les terres, et les terres ne produisaient pas. Mais tout de suite après, ça a repris, mais je vous dis : «On défrichait»!

«C'était encore les chevaux en ce temps-là, au début, on marchait avec les chevaux. Les char-rués devaient être des charrues qu'on employait chez nous à Hasselt, mais après, petit à petit, il a racheté du matériel.

«Au début, on n'avait pas de matériel pour la fenaison, ce n'était même pas les ballots à ce moment-là, c'était en vrac. Et on n'avait même pas de souffleur ! Dans la grange, vous aviez une partie qu'on appelait le «*maffe*»*, puis après vous aviez le fenil qui était plus haut. Et nous, tout enfant qu'on était, parce que, dès 14 ans, il nous a dit : «Au travail». Et on déplaçait deux fois le foin de la charrée dans le «*maffe*», et du «*maffe*» au-dessus. Rendez-vous compte ! Ce n'était pas des ballots, c'était tout en vrac, ça vous retombait dessus.

«Et malgré tout, on avait le goût du travail, on aimait travailler. Parce que je le dis encore parfois, moi qui étais une fille, s'il fallait aller relever du fumier, le soir, que le purin coulait sur le chemin, ça partait, eh bien ça ne me dérangeait pas. Comme on habitait vers le haut du village, ça descendait même le chemin. On aimait bien de travailler, on avait le goût du travail.

«Tout était fait à la main. Mais après il a acheté une lieuse, mais pas encore la moissonneuse-batteuse. Ca, il l'a achetée assez vite quand même. Je sais bien qu'à Hasselt, j'avais déjà lié du seigle, là c'était vraiment une machine ordinaire à lames simples. Pour la moisson, ici, toute la famille suffisait, on faisait ça nous, entre nous, on travaillait fort.

«Pour le bétail, il n'y avait pas d'eau. Il fallait le délier deux fois par jour pour aller à la fontaine. On habitait au-dessus de l'église, il fallait descendre, aller les conduire. Je vous jure, on se serait cru dans les Pyrénées, comme des bergers qui descendaient avec leurs troupeaux. Incroyable, c'était un peu de western.

Quand on devait aller traire, on devait atteler : mon père avait fait, ou fait faire, une charrette pour aller traire, on attelait un chien. C'était un peu du western : on s'amusait de travailler, parce qu'en somme, on n'avait jamais vu ça.

à Romerée, le 31 janvier 1991

* : A Treignes le terme wallon qui désignait cette marche-pla-
teforme dans le foin s'appelait «*scamia*» (Vital DEFORGE).

La modernisation de la ferme à Couvin (Roger QHAETAERT).

«Il a bien fallu se moderniser. Il y avait déjà plusieurs fermes à Couvin qui avaient des tracteurs, il y avait des Renault, en ce temps-là. Et on voyait bien que l'on n'arrivait plus à remettre notre terre convenablement, en tirant le maximum de ce que pouvait rapporter une terre.

«Le tracteur permettait d'exploiter convenablement des terres qu'on n'exploitait qu'à moitié avant. Je vais dire à moitié, on labourait au printemps, ce qui n'est pas valable, il faut labourer une terre avant l'hiver.

Le tracteur

«Le premier tracteur qui est arrivé dans la région, c'était un FORDSON à pétrole, de 19 chevaux. Voici comment je m'en souviens :

«Nous étions occupés près du garage Mercedes ici à Frasnes, nous avions une terre là, nous étions en train de travailler la terre. Nous étions jeunes à cette époque-là et nous voyions arriver un tracteur rouge et bleu, il était bleu

avec les roues rouges. Naturellement, on faisait des yeux comme ça. C'était pour l'usine Saint-Joseph ici, pour tirer les wagons. Naturellement, nous étions jeunes, nous commençons à harceler nos parents pour acheter un tracteur. On se renseigne sur le prix puisque nous étions camarades avec l'usine à côté, avec l'homme Lacourt. Il coûtait à cette époque-là 47.000 et quelque chose, mais nu, sans démarreur, il fallait le mettre en route à la manivelle, sans phare, sans rien, nu. Sans charrue, sans hydraulique, sans rien. Le prix de ce tracteur-là était 47.000 Francs à cette époque-là. Pour un cheval, un bon cheval, il fallait compter 42, 43.000 Francs, un bon cheval. On tenait le langage suivant à mon père : «Regardez papa, avec deux chevaux, on peut acheter un tracteur équipé», ça faisait 80.000 et des francs. Le pétrole, à cette époque-là, il coûtait environ 2,60 frs. On n'avait rien à y perdre, mais rien du tout, on ne pouvait pas y perdre, mais seulement on ne savait pas mettre ça dans le crâne de mon père. A cette époque nous avions cinq chevaux.

«Nous ne l'avons pas acheté, parce que mes parents ne voulaient pas se moderniser, mon père ne voulait pas se moderniser. Nous l'avons



Mr. et Mme. Roger QUAETAERT

Economique de la Province de Namur, devrait bénéficier d'une aide de la Communauté Européenne.

Le corps de logis, quant à lui, fait l'objet d'une intervention beaucoup plus importante, le "gros oeuvre" sera entièrement restauré. Les planchers sont remplacés par des dalles en béton. Cette structure va consolider l'ensemble de l'édifice dont les murs, lézardés, menaçaient ruine à chaque hiver rigoureux. Les façades ravalées et les châssis aux fenêtres vont rendre aux bâtiments une seconde jeunesse.

Les travaux seront terminés pour cet automne. Resteront alors les travaux du parachèvement intérieur pour rendre le bâtiment entièrement fonctionnel. Mais ceci est une autre histoire...

Ce bâtiment est destiné à devenir le siège administratif et logistique de l'Ecomusée, il accueillera bibliothèque, archives et catalogues d'inventaires de nos collections, il constituera de ce fait le centre de documentation dont l'informatisation est en cours d'achèvement. L'Ecomusée offrira donc au public une panoplie étendue d'informations sur les techniques et l'histoire régionale.



**LA CHARTRE DE QUALITE
DES ATTRACTIONS DE
LA PROVINCE DE
NAMUR.**

La Fédération Touristique de la Province de Namur a décerné récemment un «label» de qualité à l'Ecomusée.

Pour figurer parmi les attractions possédant ce «label de qualité», l'Ecomusée devait répondre à une série d'obligations signifiées dans une charte dont nous vous restituons ci-dessous les points importants :

Une attraction touristique de la Province de Namur se doit de :

- Garantir sa qualité et son sérieux.
- Offrir à ses visiteurs un accueil cordial et personnalisé dans une infrastructure bien identifiée.
- Veiller à ce que son personnel soit à l'écoute des visiteurs avec compétence, gentillesse et disponibilité.
- S'efforcer d'accueillir le visiteur dans sa langue.

S'intégrer harmonieusement à l'environnement tout en soignant la décoration, l'accessibilité et les différents services offerts.

- Répondre aux critères obligatoires de la Charte.
- S'engager à s'améliorer sans cesse.
- Avoir le souci d'adapter ses infrastructures à l'accueil des personnes âgées et de toutes les catégories d'handicapés.

ACTIVITÉS DE L'ECOMUSEE

Exposition "ROUMANIE EN MIROIR - MEMOIRES DE TIROIR"



L'Ecomusée présente jusqu'au mois d'octobre, une remarquable exposition construite autour du thème des traditions paysannes de Roumanie. Les quelques 200 objets qui y sont rassemblés proviennent tous de villages que l'ethnologue Marianne MESNIL a visités au cours de trente années de terrain, entre 1967 et 1997. Il faut insister sur l'aspect expérimental de l'exposition dont la conception est le fruit d'une étroite collaboration entre les ethnologues Irina NICOLAU, Ioana POPESCU, du Musée du Paysan Roumain de Bucarest et de Marianne MESNIL. Celle-ci nous invite à un petit tour d'exposition.



Allocation de Mme Victoria GABRILESCOU, Attachée Culturelle de l'Ambassade de Roumanie.

vu travailler et complètement équipé à cette époque-là, équipé avec une charrue, c'étaient des charrues alternatives en ce temps-là, hydrauliques et tout ça. Il fallait compter 80.000 et des, parce que nous nous étions renseignés. Donc le prix de deux chevaux, mais nous ne savions pas le faire admettre par mon père, et par le plus vieux de mes frères, que c'était rentable à cette époque-là.

Parce qu'il y avait un vieux ici à Couvin avec qui nous étions camarades. On lui avait demandé qu'il fasse un petit calcul pour savoir si c'était nous qui allions travailler pour le tracteur ou bien si c'était le tracteur qui allait travailler pour nous. Voilà ce qu'il faut toujours se poser comme question. Maintenant, on travaille souvent pour les machines, hein! Le vieux nous a dit : «Mes enfants, c'est le tracteur qui travaillera pour vous. Vous vendez vos deux chevaux», parce qu'à cette époque-là, nous en avions cinq. «Vous en vendez deux, vous commencez à travailler avec votre tracteur toutes vos terres qui sont mal travaillées avec les chevaux. C'était vrai, nous avions des terres au-dessus de Pesche qui étaient mal travaillées parce qu'on ne savait pas suivre, c'était le moyen, et on n'avancait pas tellement parce que les terres étaient fort bosselées. Nous, on voulait se moderniser, c'était le début de la modernisation. Il nous a dit : «Quaetaert, il faut voir si ce tracteur-là va travailler pour vous ou bien si vous allez travailler pour le tracteur. Parce que s'il travaille pour vous, qu'il vous soulage, qu'il vous rapporte, c'est très bien. Mais le jour qu'il faudra travailler pour payer votre tracteur, ça c'est méchant ça». Alors il regardait les terres qui n'étaient pas exploitées, les terres qui étaient à moitié exploitées, alors il faisait des calculs, il disait, vous pouvez acheter sans crainte, il va travailler pour vous. Voilà ! Tandis qu'à l'heure actuelle, on travaille beaucoup pour le matériel et ce n'est plus le matériel qui travaille pour l'homme. Notre père n'a pas voulu, alors nous ne l'avons pas acheté.

«Après des années, nous avons acheté un FENDT chez Malter à Nismes, un FENDT de 25 chevaux à ce moment-là. Nous l'avons acheté en 49. Malter commençait à en vendre. Il y avait encore Vidrequin à Matagne-la-Grande qui vendait ALGAIER, ça a été repris par PORCHE après. A cette époque-là, il y avait Oscar Moreau, ici à Couvin, qui vendait STEIR. Il y avait une seule chose qui ne nous plaisait pas à ce moteur-là, à ce tracteur-là, la transmission était par plusieurs grosses courroies en U. On n'avait pas trop confiance. Par

après, ça s'est avéré juste, parce qu'on a vu des tracteurs comme ça sur lesquels il fallait remplacer souvent des courroies, et c'étaient des grosses courroies en U. Deuxièmement, il était refroidi par évaporation, il fallait toujours avoir une cruche d'eau avec soi pour ajouter de l'eau quand on faisait des travaux. Il y avait aussi le fait que Morau était garagiste, il n'était pas maréchal. On avait toujours besoin d'un maréchal. Il y avait des transformations à faire aux chariots, ou n'importe quoi pour les tracteurs, eh bien Malter les faisait. Un service direct, et c'est ça qui nous a décidé. C'est pour ça qu'on s'est décidé à acheter un FENDT qui a bien travaillé.

«Nous ne sommes pas les premiers à avoir acheté un tracteur dans la région, il y avait déjà le tracteur RENAULT à pétrole, le 22 chevaux, c'est Michaux qui vendait ça à Philippeville.

«Le premier tracteur que j'ai vu, je ne l'ai même pas connu mais je l'ai vu travailler. Il était venu moissonner chez mon oncle dans les Flandres en 1937. C'était un DEUTZ avec un moteur latéral qu'il fallait toujours mettre en route avec une cigarette et deux manivelles. Il était venu moissonner avec des roues à crampons. Pour se déplacer sur la route, on mettait deux cercles en fer sur les crampons, il y avait des ergots prévus pour mettre deux cercles en fer pour ne pas abîmer trop les routes. Je le vois encore : ils levaient ça avec un cric de chemin de fer, ils mettaient les selles qu'ils boullonnaient, deux selles sur chaque roue pour ne pas abîmer. Devant, c'étaient des roues en fonte, des roues lisses aussi, mais ça c'était pas la même chose.

«La mécanique, ça me passionne. D'ailleurs j'ai quitté la ferme à l'âge de 18 ans pour aller faire mon contrat chez Vos à Philippeville, Vos qui vendait des FORD à cette époque-là. Là, j'ai fait mon contrat de trois ans, puis, je suis venu chez Somy comme électricien. J'ai toujours continué à travailler à la ferme après ma journée. Mais j'étais passionné par la mécanique.

«Avec mon père, nous étions plus ou moins frustrés. Et puis nous, étant jeunes, on voulait aller de l'avant, parce que Monsieur Remy ici à Couvin, le Directeur de chez Somy, disait toujours ceci : «Celui qui ne va pas de l'avant, il recule». L'homme avait raison, c'est comme l'histoire du tracteur là, n'est-ce pas ?

C'est comme moi qui vais dans les bois, si maintenant je me mettais dans la tête d'acheter pour un million et des de matériel. Je n'ai pas le million sous la main. Je vais m'endetter, eh bien je pourrai travailler pour le matériel que j'achèterai. Tandis que moi, je n'ai que du vieux matériel qui me rend service, s'il tombe en panne, je le répare et il peut même rester improductif s'il veut, il ne me mange pas de pain. Tandis que celui qui emprunte des millions, il faut que ça travaille tous les jours ou bien vous avez une perte sèche. Mais c'est souvent la folie des grandeurs aussi.»

*Roger QUAETAERT à Pesche,
le 25 juillet 1988.*

LECTURE

Beurre au Danemark

Les beurres de Danemark font depuis quelques années une très sérieuse concurrence à ceux des autres pays sur les marchés d'Angleterre et d'Amérique, et l'on se plaignait dernièrement au congrès de Bruxelles que l'exportation de notre pays ne pouvait avoir lieu par suite de la qualité inférieure de notre beurre; cette situation provient surtout de ce que pour la fabrication on ne veut pas abandonner la vieille routine, il est temps cependant d'entrer dans la voie du progrès.

Nous trouvons dans un excellent petit ouvrage, le "Traité pratique de la laiterie" du docteur Kleuse traduit par M. Delabonde, secrétaire de la Société de l'Industrie Laitière, les renseignements suivants sur la préparation du beurre d'exportation au Danemark, nous les communiquons à nos lecteurs.

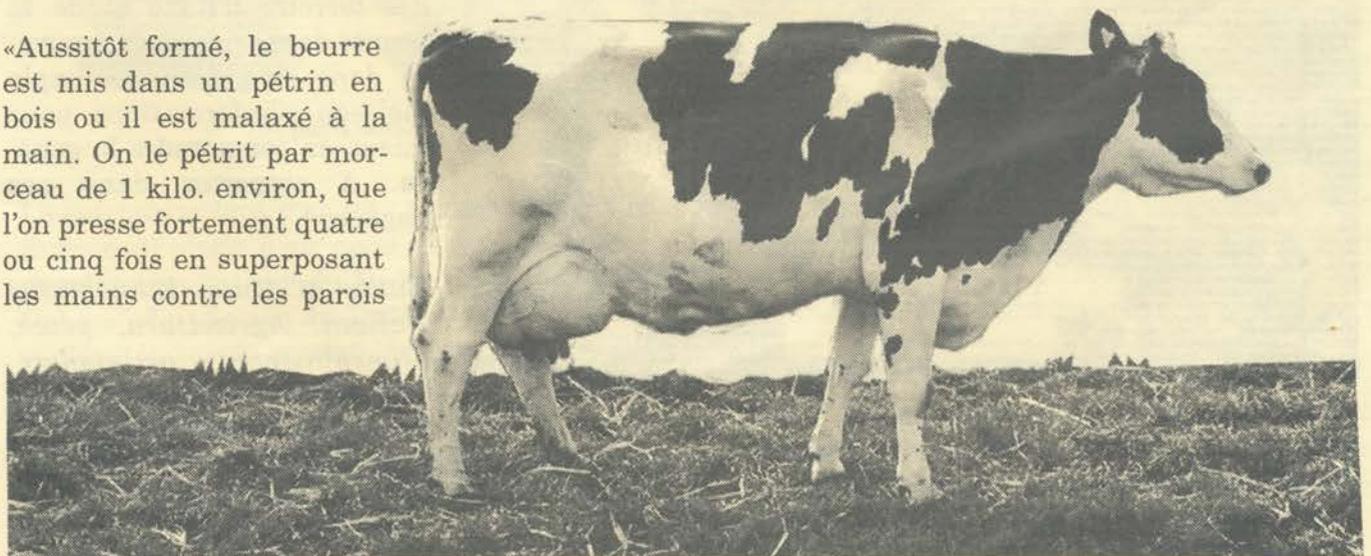
«Aussitôt formé, le beurre est mis dans un pétrin en bois ou il est malaxé à la main. On le pétrit par morceau de 1 kilo. environ, que l'on presse fortement quatre ou cinq fois en superposant les mains contre les parois

du pétrin pour que le petit lait puisse s'écouler. Cela fait, le beurre est pesé et déposé par morceaux formant couche à un bout du pétrin; on jette du sel entre chaque couche, ensuite on coupe le beurre dans un sens opposé à celui des couches en morceaux de trois livres. Ces morceaux sont pétris de dix à douze fois avec les mains jointes au fond du pétrin pour bien diviser le sel.»

«Avant le dernier malaxage, qui ne doit jamais être fait avec les mains, mais toujours sur la tablette à malaxer, on laisse reposer le beurre un certain temps pendant lequel le sel se dissout en partie, dans le petit lait qui subsiste encore. La durée de ce repos, dépend tout à fait de la température du local; en hiver, s'il se prolonge trop longtemps, le beurre devient résistant, dur, et tombe en petits morceaux à la dernière préparation qu'il subit sur la dernière tablette à malaxer, tandis que cette même préparation faite au moment opportun, le rendra ferme, cohérent et moëlleux, tout à la fois, après 10 ou 12 tours de rouleau.»

«Dans la préparation d'été, pour rendre le beurre assez ferme avant le malaxage sur la tablette, on le coupe en morceaux allongés de un kilo ou à peu près. On met ces morceaux en croix, les uns sur les autres, dans un récipient de métal. Le fond et les parois du récipient seront garnis d'une enveloppe mobile en bois, qui sert à garantir le beurre du contact du métal. On met le récipient dans l'eau froide et on le laisse pendant quelques heures, jusqu'à ce que le beurre ait pris une fermeté convenable pour le malaxage. Le beurre immédiatement après le malaxage, est emballé dans des barils en bois. Il faut observer que cette opération ne souffre d'aucun retard et qu'on n'attend jamais pour mettre tout ensemble dans le baril, la provision que fournira le barattage suivant.»

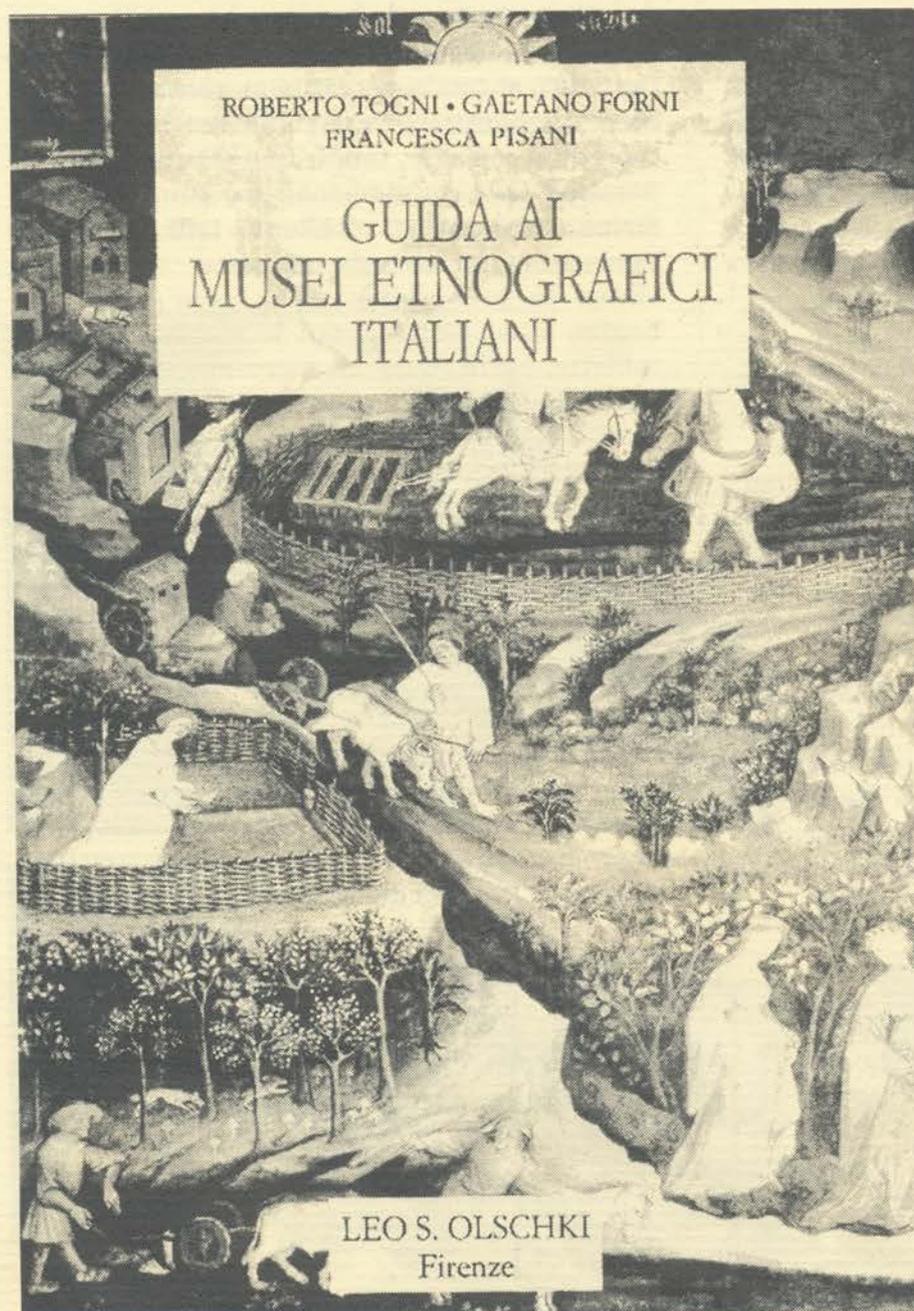
«Tel est le procédé du Danemark : Ajoutons que



si l'on n'a pas d'eau froide en été pour affermir le beurre avant le malaxage, on peut le placer dans une manne que l'on suspend dans un puits; on n'abaisse pas trop, car les couches d'air supérieur sont plus saines et plus pures.»

ECHOS D'ITALIE

Un nouveau guide des musées de la vie rurale : Le guide des musées d'ethnographie italiens.



LEO S. OLSCHKI
Firenze

Ce petit guide, très complet répertorie, toutes les catégories de musées italiens d'ethnographie et d'ethno-histoire, à contenu

historique. Il a été rédigé par trois éminents spécialistes : Roberto TOGNI, professeur de muséologie à l'Université de Trento et ancien président de l'Association Internationale des Musées d'Agriculture, Gaetano FORNI, spécialiste de l'Histoire rurale et Francesca PISANI, muséographe.

Ce guide n'a établi aucune discrimination entre les 450 établissements existants en Italie. Clair et concis, richement illustré, il contient toutes les informations essentielles pour accéder à toutes les collections et musées de la vie rurale, il fournit les indications sur les caractéristiques des collections et souligne leurs particularités.

Dans une introduction bien documentée, R. Togni décrit les principales caractéristiques des terroirs italiens sous leurs aspects anthropologiques, culturels et technologiques. Il propose une analyse synthétique des musées par région. Il évoque également quelques musées d'agriculture en Europe, domaine qu'il connaît bien.

G. Forni, pour sa part, analyse les caractéristiques régionales de l'habitat, du mode de vie, des types de cultures présents sur le territoire italien; il propose aussi une fresque sur l'évolution de l'agriculture en Europe.

Cet ouvrage constitue donc non seulement un guide pour les musées italiens, mais constitue une excellente initiation aux aspects généraux de l'histoire de l'agriculture. Tout amateur des terroirs d'Italie et de la beauté de ses paysages, trouvera dans ce guide une ample moisson d'informations pour mieux en comprendre la genèse. A emporter dans ses bagages !

Guida ai Musei Etnografici Italiani. Agricoltura, pesca, alimentazione e artigianato. 1997, 336 pages, nombreuses illustrations. Leo S. OLSCHKI

- Firenze. ISBN 88 222 4507 5.
prix : 45.000 lire.

ECHOS DE PARENTVILLE

Au Musée des Sciences et des Techniques de Parentville - ULB Charleroi

Cet été, le Musée des Sciences et des Techniques à Charleroi s'ouvre à l'art et à la médecine et accueille jusqu'au 31 août l'exposition « James Ensor : le diagnostic des mauvais médecins ».

Au centre de cette exposition, une reproduction du célèbre tableau « Les mauvais médecins » analysé par le Centre de Recherches et d'Etudes technologiques des Arts plastiques de l'Université Libre de Bruxelles.

Le visiteur y découvre l'oeuvre à travers différents thèmes tels que quatre années de la vie d'Ensor, la création artistique, l'histoire de l'ULB et de la médecine retraçant le contexte dans lequel la peinture des Mauvais Médecins a été créée. L'univers artistique de James Ensor, caricaturiste et satirique est également évoqué et révèle le regard de l'artiste sur la société qui l'entoure. Les personnalités qu'il a fréquentées, sont mentionnées, retraçant la vie amicale d'Ensor et notamment le rôle joué par la famille Rousseau. Enfin, le visiteur découvre les méthodes physiques d'examen les plus utilisées dans l'étude des peintures.

Plusieurs objets médicaux appartenant au Musée de la Médecine de l'ULB complètent les panneaux didactiques de l'exposition. Ils illustrent la médecine à la fin du XIXe siècle et en particulier les découvertes clés : le développement de la radiologie, de la sérothérapie, de la bactériologie, de la chirurgie (lutte contre la douleur, contre les infections et hémorragies post-opératoires) et des instruments de laboratoire permettant un diagnostic plus fin.

«James Ensor : le diagnostic des mauvais médecins», une exposition qui suscitera sans aucun doute cet été l'intérêt du monde médical et paramédical, des amateurs d'art mais aussi du grand public.

Ernest Solvay et son temps

Autres temps, autres lieux... Dès le 22 septembre et jusqu'au 28 février 98, le Musée s'installe à l'ancienne « Amicale Solvay » à Charleroi pour accueillir l'importante exposition « Ernest Solvay et son temps ». En collaboration avec le Département des Archives de l'Université, l'ULB à Charleroi et le Musée des Sciences et des

Techniques de Parentville proposent au visiteur un plongeon dans la Belgique industrielle du XIXe siècle. A travers la personnalité d'Ernest Solvay, industriel à la réussite éclatante, mécène, homme de science, citoyen engagé dans son temps, aux idées audacieuses sur le plan politique et social, l'exposition invite à découvrir la chimie de la soude, à se plonger dans le monde ouvrier de l'époque, à pénétrer dans la sphère intime de la haute bourgeoisie éclairée, comprendre ses goûts, son mode de vie, ses lectures...

Le Musée propose à l'attention des groupes scolaires un programme pédagogique adapté. Outre des visites guidées spécifiques, il organise des ateliers de chimie « Autour de la soude », et d'histoire « Eclairages sur le XIXe siècle ». Les enseignants pourront découvrir l'exposition et le programme pédagogique en exclusivité et gratuite-

L'Université Libre de Bruxelles
à Charleroi et le Musée des Sciences
et des Techniques de Parentville
présentent :

Ernest Solvay et son temps



Exposition
du 22 septembre '97
au 28 février '98
à Charleroi

Sous le haut patronage
de Sa Majesté le Roi Albert II

ment le samedi 20 septembre, à 10 heures. Dans le cadre de l'exposition, les Archives de l'ULB éditent un ouvrage scientifique rassemblant quinze études pour un regard neuf sur Ernest Solvay et son temps. Quinze spécialistes nous restituent Ernest Solvay, un personnage aux facettes multiples, immergé dans son époque. Cet ouvrage de 300 pages richement illustré est mis en souscription au prix exceptionnel de 550 Fb + 70 Fb de frais de port (date de parution : 15 septembre). Il sera également disponible à l'exposition « Ernest Solvay et son temps » dès le 22 septembre au prix de 750 Fb et en librairie à partir du mois de décembre au prix de 950 Fb.

L'exposition « Ernest Solvay et son temps » dont, précisons-le, l'affiche a été réalisée par François Schuiten lui-même, attend spécialistes et grand public à partir du 22 septembre à l'ancienne « Amicale Solvay » à Charleroi. Une ville qui vivra d'ailleurs une rentrée culturelle importante puisque dès septembre aussi, elle accueille au Palais des Beaux-Arts, l'exposition « Rodin et la Belgique » réunissant tous les chefs-d'œuvre du célèbre sculpteur.

INFORMATIONS :

Musée des Sciences et des Techniques
Domaine de Parentville. Rue de Villers, 227.
6010 Charleroi

Tél. : 071/600 300 - Fax : 071/600 305

E mail : muscitec@ulb.ac.be

Site Internet : <http://www.ulb.ac.be/assoc/musee-sciences/>

NOUVELLE PUBLICATION

Une nouvelle publication de l'Ecomusée :
**Alfred MÉLOTTE, INVENTEUR DE
CHARRUES, FONDATEUR D'INDUS-
TRIE.**

Cette publication est consacrée à la figure emblématique d'Alfred Mélotte qui a consacré sa vie à perfectionner la charrue brabant-double et à fabriquer les modèles de son invention dans son usine gembloutoise. Issu d'une famille de constructeurs de matériel agricole installée à Rémicourt en province de Liège (son frère Jules a été l'inventeur fécond de l'écrémeuse "à bol suspendu") Alfred est venu s'installer à Gembloux en 1891 où il rachète les ateliers Perquin de fabrication de machines

agricoles pour se consacrer à la production de charrues. Son dynamisme et la prospérité de l'industrie qu'il a créée ont porté loin au-delà de nos frontières la réputation de notre industrie et du savoir-faire de nos artisans.

Au sommaire de l'ouvrage :

- une notice biographique sur Alfred Mélotte, suivie d'une étude sur sa contribution aux perfectionnements de la charrue brabant-double;
- une description inédite de l'usine qui a été rédigée en 1904 par Pacquot, étudiant à l'Institut de Sociologie de l'ULB;
- la transcription d'une série de témoignages recueillis, depuis 1980, auprès d'anciens ouvriers, employés et agents de direction de la société;
- un portrait du "patron", analyse sur la personnalité d'Alfred Mélotte telle qu'elle apparaissait aux yeux du personnel;
- une étude sur l'histoire de la diffusion de la charrue brabant-double en Belgique.

Alfred MÉLOTTE, inventeur de charrues, fondateur d'industrie.

Ouvrage collectif de 110 pages format A4, cousu fil de lin sous jaquette plastifiée en quadrichromie, nombreuses illustrations dont une série inédite de photographies datées de 1894 à 1996. Parution prévue pour septembre 1997.

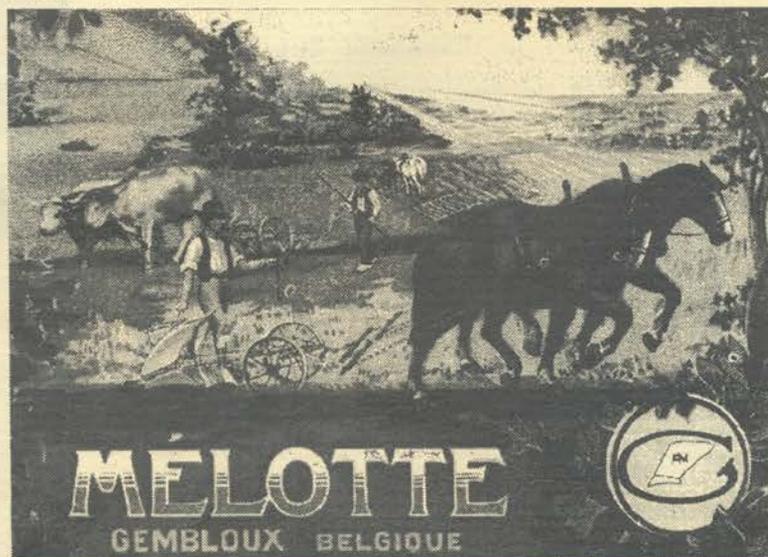
Co-édition avec le *Centre Belge d'Histoire Rurale*.

Prix de souscription jusqu'au 30 septembre 1997 : 500 fb (85 ffr),

Prix après cette date : 600 fb (100 ffr) (+ frais de port 80 fb).

Adresse :

Ecomusée de la Région du Viroin,
81 rue de la Gare, B - 5670 Treignes.
tél 32-60/39.96.24 - fax 32-60/39.94.50
E-Mail : wquinet@ulb.ac.be



“L'exposition peut être parcourue de différentes manières, selon les intérêts et souhaits de chaque visiteur. Elle se veut en effet tout à la fois ludique et rigoureuse, esthétique et didactique.

Les objets que l'on peut y voir ont été regroupés sous forme «d'installations» dont on peut chercher quelques «clés de lecture». Celles-ci sont indiquées par un jeu de pastilles de couleur qui renvoient à des textes et documents photos mis à la disposition du public dans une «salle de classe» qui ouvre l'espace de l'exposition.

Parmi ces «clés de lecture» qui donnent sens aux «installations d'objets», citons tout particulièrement le calendrier paysan et les grands moments du «cycle» de la vie : naissance, mariage, mort.



Les pains rituels.

Le calendrier tout d'abord : comme partout en Europe, il s'agit d'un cycle de deux saisons : appelons-les “Saison du Dedans” et “Saison du Dehors”. La «Saison du Dedans», c'est celle des veillées, la saison sombre, hivernale où il n'y a pas de travaux des champs, où l'on exécute toutes les tâches qui se font à l'intérieur de la maison; c'est le moment aussi où l'on file la laine et le chanvre, où l'on confectionne les tissus. Cette saison est figurée dans l'exposition,

par un groupe d'objets placés dans un environnement plus sombre; on y trouve par exemple des pièces de vêtements conçus pour protéger des froidures de l'hiver; ils voisinent avec des masques, témoins de pratiques rituelles du cycle des douze jours, (en particulier de la nuit du 31 décembre, fête de Saint-Basile, équivalent de notre «nuit de la Saint-Sylvestre occidentale»). Parmi ces objets de la “Saison du Dedans” citons encore, en vrac : des cruches rituelles en bois (celles-ci ont été acquises en «offrande» lors d'un enterrement en Moldavie), des vêtements en peau de mouton retournée, une hache de mariage (de la région de Maramures), des sacs tissés servant au transport quotidien de divers objets, mais aussi à la collecte des étrennes par les chanteurs de «calendes» (chants de Noël) etc....

L'espace consacré à la “Saison du Dehors” évoque quant à lui, une série d'objets relatifs à la vie des champs, à l'époque de la culture et des moissons. On quitte ici la zone sombre de «la Saison du Dedans», pour entrer dans celle «du Dehors» où domine l'évocation du verdoisement. Une charrue semble sortir du paysage qu'illumine la «chaîne de lumière» de la fête de Pâques : c'est le cycle du renouveau marqué par la Résurrection et par la fête de Saint-Georges, un saint qui préside aux départs des troupeaux en alpage (23 avril). La charrue, bien que provenant de «mon terrain» de Maramures, est ici le seul objet qui n'a pas été ramené dans mes bagages, mais par une série de relais, dans ceux de Jean-Jacques Van Mol et Wlady Quinet. Elle évoque cette ouverture des travaux de labour printanier qui suscite également une intense activité rituelle.

Une seconde «clé de lecture» est celle des temps forts du «cycle» de la vie. Un «lit nuptial», où s'étale la chemise de la mariée, occupe la place centrale de l'exposition; en face, seule «reconstitution» de l'exposition, celle d'une véritable «installation» paysanne : une tombe parée pour l'offrande de la «Pâque des morts». Une photo prise sur le terrain au moment du rituel (dans la région de Bihor, Pâques 1997), indique la «fidélité au modèle». Quant au moment de la naissance, il se trouve suggéré par la petite «table des fées» que l'on dresse avec ses offrandes lors de la troisième nuit qui suit la venue au monde du nouveau-né.

Enfin, un peu partout sur le parcours de l'exposition, on verra évoquer une religiosité populaire caractéristique du christianisme orthodoxe : on y perçoit une relation au sacré où

s'interpénètrent rites religieux et culte des ancêtres; offrandes aux fées du destin et pèlerinage à une sainte appelée Vendredi : l'exposition est ainsi parsemée d'icônes, de tissus rituels, de pains d'offrandes aux morts ...»

Ajoutons que le visiteur pourra aussi admirer une collection de tissus et broderies ainsi qu'une magnifique série d'objets en céramique et terre cuite, brute ou vernissée. Marianne Mesnil précise :

«Un céramiste, dernier artisan du village de Sacel en Maramures a confectionné à ma demande, en 1967, une série complète des modèles de sa production : c'est cette série qui est présentée dans l'exposition. Il s'agit d'une céramique utilitaire d'une superbe simplicité, que plus personne ne fabrique aujourd'hui, ce qui lui confère une valeur exceptionnelle sur le plan muséologique.»

Dans la petite «salle de classe» de l'exposition, on a aussi eu soin de rappeler de manière originale, quelques aspects plus généraux



Quelques céramiques de Maramures.

de la Roumanie et de sa capitale, Bucarest. Tout au long de l'exposition, des fils conducteurs, des points de repères sont disséminés. Il faut un peu de patience et de curiosité pour les découvrir à travers ce jeu de miroirs de l'exposition, mais le visiteur s'y retrouve sans peine tant l'ambiance invite à la découverte. Le coin de l'exposition aménagé en «cocon de l'ethnologue» est, à lui seul, un univers de découvertes et de rencontres potentielles. A travers tous ces objets qu'il serait trop long d'énumérer ici, les scénographes de cette exposition ont voulu nous faire découvrir un pays fascinant par le reflet d'un jeu de miroirs dans lesquels tentent de dialoguer des ethnologues belges et roumaines, des objets et des visiteurs.

Irina NICOLAU et Ioana POPESCU nous ont également précisé :

«Le sens de notre démarche va volontairement à l'encontre d'une exposition d'objets ethnographiques classiques : c'est une exposition qui veut indiquer, par sa scénographie, le rapport de l'ethnologue avec son terrain d'étude et ce regard est le fruit de notre collaboration à toutes les trois. L'effet de miroir, c'est aussi ces regards croisés entre spécialistes de Bucarest et de Bruxelles : autant d'aller-retour et regards en miroir qui débouchent sur cette exposition donnée à voir au visiteur de Treignes.

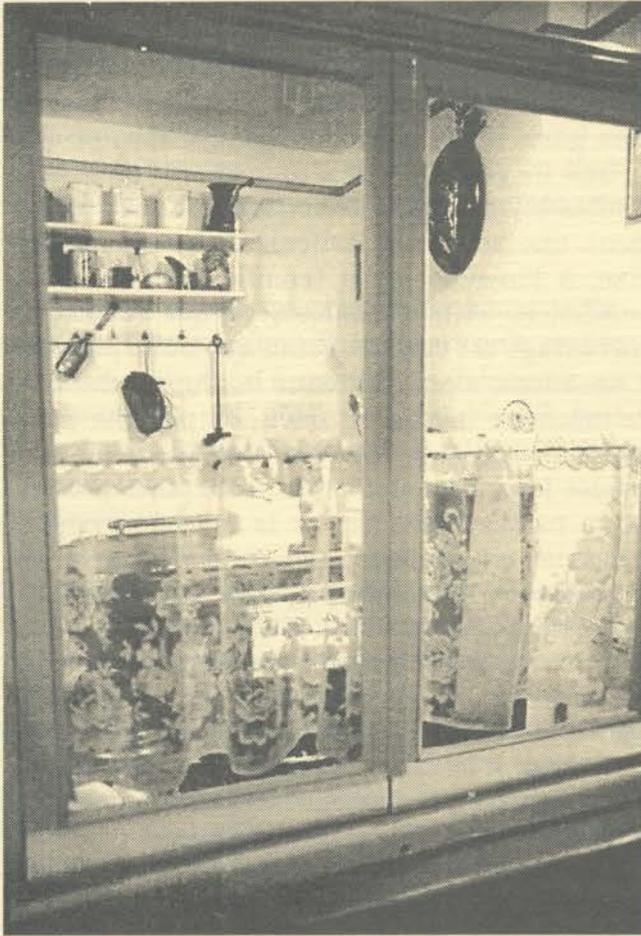
Bien sûr, l'exposition, comme tout texte, reste ouverte à bien d'autres lectures; chacun peut avoir son exposition.

«Pour nous, précise Irina NICOLAU, l'exposition tient un triple discours muséologique. Le premier porte sur le statut de l'ethnologue, le deuxième sur la Roumanie et le troisième sur une autre muséologie. On peut faire «son parcours» en donnant priorité à l'un de ces discours.»

L'exposition «ROUMANIE EN MIROIR - MÉMOIRES DE TIROIR» se veut un échange de regards entre deux cultures avec, comme but à atteindre, une invitation au voyage «vers l'Autre», une incitation à prendre le risque d'une rencontre en tentant l'aventure de «passer de l'autre côté du miroir» comme Alice au pays des merveilles. L'invitation au voyage est ici, en quelque sorte, une invitation à découvrir une «autre Europe», à la fois voisine et si étrangement inconnue.

NOUVEAUX AMENAGEMENTS

«La cuisine»



Notre reconstitution de l'intérieur d'une cuisine des années 30 se termine progressivement. Encore que «se termine» n'est pas spécifiquement le terme exact : tout comme dans une véritable cuisine, nous prenons un grand plaisir à apporter, le cas échéant, des modifications, de compléter par un nouvel objet ou encore d'en remplacer par un autre. Nous nous sommes également rendus compte que les visiteurs se prêtaient volontiers, en passant leur curiosité au travers de la fenêtre, à évoquer les intérieurs qu'ils ont connus jadis. Ce nouvel espace suscite et propose sans conteste un dialogue permanent avec tout public.



MANIFESTATIONS EXTÉRIEURES

à Revin (France)

L'Ecomusée participait la semaine du 2 au 14 avril dernier à une animation très intéressante à REVIN (France).

CONTREBANDE 97, patronnée par la municipalité revinoise a permis à plusieurs représentants du tourisme belge frontalier de se faire connaître.

Bien entendu, l'Ecomusée y était représenté. Les contacts pris préalablement avec les édiles municipaux avaient placé l'Ecomusée dans une situation privilégiée. Des synergies très constructives sont désormais rendues possibles entre nos deux pays grâce, notamment, à la suppression des frontières, mais aussi parce qu'une volonté commune de mettre en valeur les richesses patrimoniales de nos régions frontalières est née de la nécessité de rentabiliser le secteur touristique de zones géographiques dévalorisées par l'abandon progressif de leurs ressources naturelles.

A Busancy (France)

Dans cette même alternative, lors d'un récent conseil d'administration de l'association pour la mise en valeur du cheval ardennais de Busancy (France), l'Ecomusée a réaffirmé sa volonté de collaborer avec les institutions françaises proches de nos frontières. L'Ecomusée, étant membre de l'association depuis 1996, est décrit comme partenaire privilégié dans le cadre d'un dossier européen introduit par la Mairie de Busancy.

L'association busancienne souhaite créer «La maison du cheval Ardennais», véritable musée vivant du cheval ardennais.

Au campus de Parentville (ULB-Charleroi)

L'Ecomusée a participé à une animation collective qui se déroula le dimanche 04 mai dernier au domaine de Parentville.

Cette animation d'envergure et baptisée «Dimanche des Sciences» regroupa une vingtaine d'associations, musées et plusieurs services de l'ULB. L'objectif commun était de divertir les visiteurs tout en parlant des sciences.

L'Ecomusée de Treignes profita de l'occasion pour promouvoir ses nouvelles installations à Romedenne en proposant aux visiteurs des démonstrations de forgeage à l'aide d'une forge de campagne.

Notre activité sur le site fut particulièrement remarquée et appréciée. Dès lors nous envisa-

geons de réitérer cette activité de représentation à la prochaine fête du village de Oignies les 09 et 10 août prochains.

Quoi de plus judicieux comme publicité pour l'Ecomusée que de participer à des festivités s'articulant autour du thème de l'artisanat.

NOUVELLES ACQUISITIONS

PINCE DE BOURRELIER ET MOLETTE A FAUX POINTS.

Nos collections viennent de s'enrichir de quelques outils de bourrelier grâce à la générosité de Madame NIVARLET, Veuve de Monsieur NIVARLET qui fut bourrelier à COUVIN que nous remercions chaleureusement.

La pince de bourrelier est une sorte d'étau dans lequel on serre les pièces de cuir pour les coudre. La pince tenue entre les genoux qui exercent une pression sur les mâchoires, maintient ensemble les deux pièces à coudre. Les mains de l'artisan sont ainsi libérées pour les coutures "au point selier qui" s'exécutent à deux mains.



La pince du bourrelier, position classique.

L'objet présenté ici est en bois et mesure 1 m 20. La partie reposant au sol est biseautée et garnie d'une petite pièce en cuir destinée à empêcher la pince de glisser.

La partie supérieure est galbée en cuiller, le bord de la pince est plat et devant, à l'origine être garni d'une pièce de cuir afin d'éviter que le bois ne griffe le cuir à coudre.

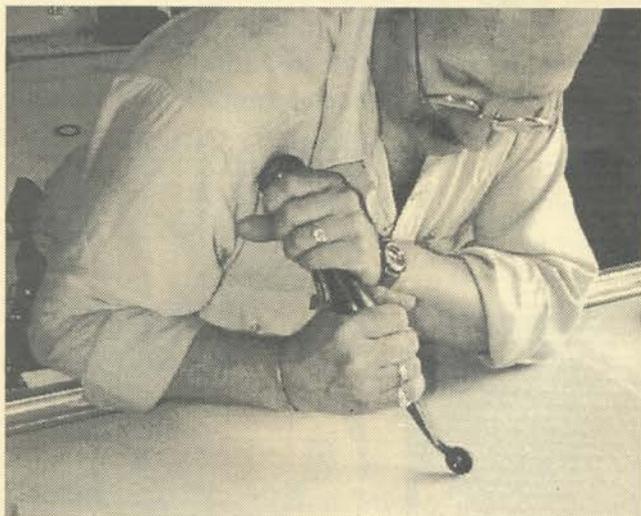
Toutes les pinces de bourrelier connues possèdent une mâchoire articulée, l'autre restant fixe, à l'inverse de la tenaille dont les deux mâchoires sont articulées, ce qui rapproche davantage cet outil de l'étau que de la pince.

Cependant, alors que, dans la plupart des cas, la mâchoire mobile est fixée soit par une charnière métallique, soit par une pièce de cuir clouée jouant le même rôle, cette pince présente la particularité d'avoir la mâchoire mobile articulée en mortaise, remarquable travail de menuiserie, illustrant parfaitement la complémentarité des différents corps de métier.

Cet outil, que l'on peut considérer comme la *troisième main* de l'artisan, date du début de ce siècle, voire de la fin du siècle dernier. On peut l'attribuer à la firme BLANCHARD, prestigieux fabricant français spécialisé dans la manufacture d'outils de bourrelier et de cordonnier.

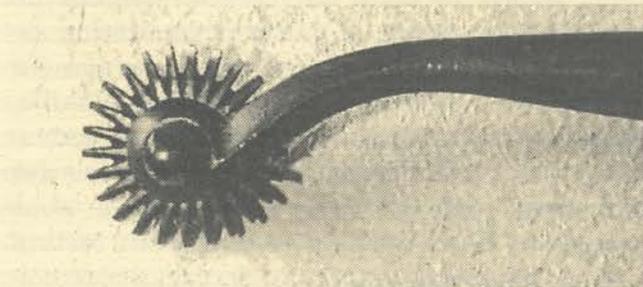
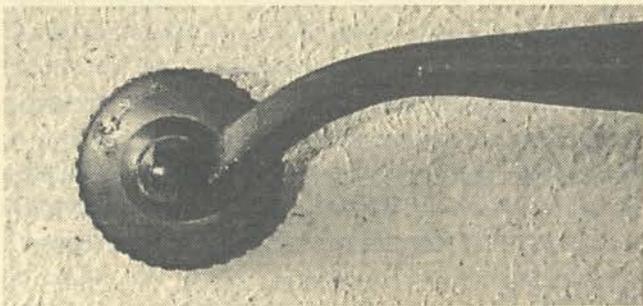
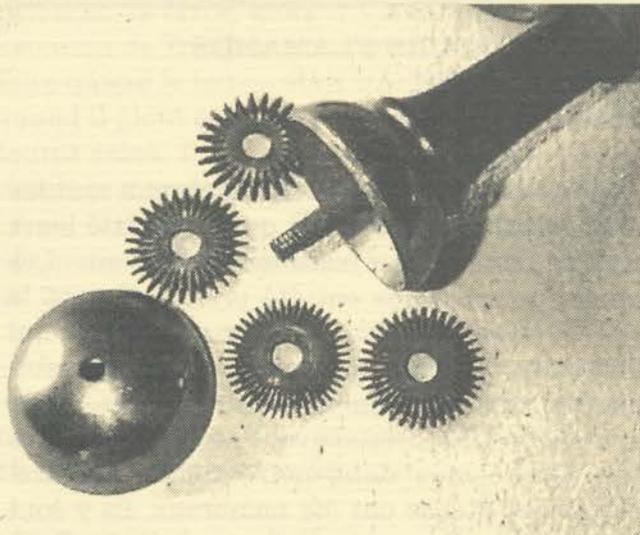
Quant à l'autre objet, également produit par la firme BLANCHARD, il s'agit d'un outil à marquer les points, ou encore, à marquer des faux points de couture en guise de bordure de garniture.

La longueur de l'objet (32 cm) est justifiée par le fait que l'artisan exerçait une pesée à l'aide de l'épaule afin que les marques dans le cuir soient profondes et bien nettes.



Ce qui fait l'originalité de cet outil est la cupule en cuivre qui le surmonte. Cette cupule reçoit quelques molettes de rechange dont l'espacement entre les pointes diffère. Cela permet d'exécuter des coutures avec des intervalles

variables entre les points en fonction de la molette sélectionnée.



Le manche de l'outil, merveille d'orthopédie, est en acajou, poli par l'usage. Il est emmanché à la tige métallique courbée sur laquelle se fixe la molette, par une bague de cuivre soigneusement sertie.

L'ensemble des composants de cet outil le rendent particulièrement harmonieux et confortable à l'usage.

La facture générale de ce magnifique objet en fait un fleuron de l'outillage traditionnel ancien, très représentatif de l'amour du travail bien exécuté qui caractérisait les artisans de jadis.

Il est intéressant de constater que les outils anciens sont toujours en usage chez les bourreliers modernes. Souvent, ces artisans utilisent les acquis techniques hérités de leur père ou grand-père, bourrelier lui-même. Ainsi, de père en fils, une tradition artisanale se perpétue à travers les âges.

La facture des "vieux" outils leur confère une longévité exceptionnelle, comme si la tradition artisanale utilisait l'outil pour traverser les

ans. Il est vrai qu'à l'usage, on se rend très vite compte de la nécessité de posséder des instruments de bonne fabrication pour réaliser un travail de qualité.

Une nouvelle animation en cours de préparation : «Le cuir à fleur de peau»

Parmi les nombreuses activités pédagogiques de l'Ecomusée, insistons sur le succès croissant que remporte notre animation pédagogique sur le pain.

Pour mémoire, cette animation intitulée : «De la graine à la tartine» aborde de façon attrayante l'ethnologie du pain, depuis la moisson des céréales jusqu'à la miche que nous trouvons sur nos tables.

Cette activité s'adresse tout particulièrement aux groupes scolaires qui peuvent la prolonger en classe grâce à des fiches pédagogiques très complètes.

D'autre part, nous signalons qu'une animation sur le cuir est prévue pour la fin de l'année 1997. Cette animation a pour but de permettre à un public le plus large possible, de découvrir tous les tenants et aboutissants d'un des plus vieux artisanats du monde.

Un montage audio-visuel proposera aux visiteurs un panorama étendu des techniques de l'artisanat du cuir. Des démonstrations seront également prévues lors de l'animation.

Le public sera de la sorte initié aux aspects techniques de cet artisanat, fera connaissance avec les matières premières et surtout comprendra combien le bourrelier a su, des siècles durant, participer à l'essor de la communauté rurale à laquelle il appartenait.

D'AUTRES ACQUISITIONS !

L'Ecomusée a été sollicité pour la sauvegarde d'une remarquable collection d'outils en provenance de la Maison des Baillis à Nismes.

Cette superbe bâtisse au passé historique chargé sera prochainement aménagée en "Maison de l'Urbanisme".

Les collections d'outils qu'elle renferme trouveront désormais une place privilégiée au sein de l'Ecomusée.

Parmi ces pièces citons, entre autres, un banc de charron, deux tours à bois anciens, etc...

D'autre part, nous avons acquis un lot important d'harnachements divers. Ces objets seront restaurés et répertoriés très bientôt, ils viennent utilement compléter nos collections.

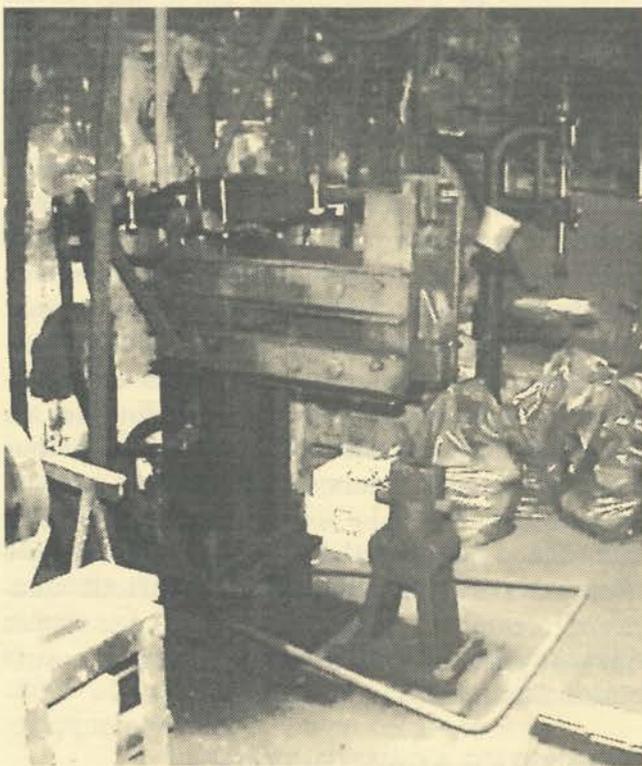
Nous projetons notamment de reconstituer en espace deux harnachements lors des prochaines festivités sur le thème du cuir à Vireux (France) en septembre.

Enfin un maka de taillandier !

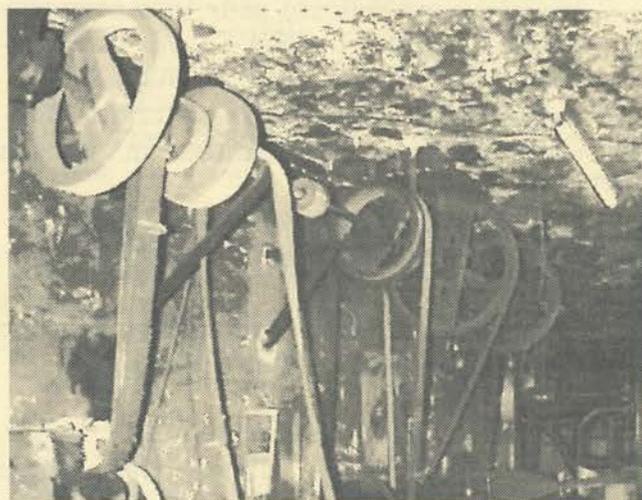
Nous avons également acquis récemment tout le contenu d'une ancienne forge située à Aublain à une vingtaine de kilomètres de Treignes.

Cette forge possède entre autre un pilon de taillandier. Ce joyau tant convoité sera sans nul doute un élément captivant pour nos animations pédagogiques.

Avec ces nouvelles collections relatives aux thèmes du forgeron et du taillandier, nous projetons de développer les services techniques extérieurs de l'Ecomusée.



Le pilon de Mr. FRANCOIS, taillandier à Aublain.



Les courroies et organes de transmissions en parfait état.

ENQUÊTES - DOCUMENTS

AGRICULTEURS FLAMANDS EN WALLONIE. TÉMOIGNAGES.

Après la dernière guerre, nombreux sont les agriculteurs flamands qui ont quitté leurs terroirs pour venir s'installer en Wallonie. Les causes de cet exode ont été principalement le morcellement excessif des terres cultivées qui limitaient l'emploi de machines et qui n'offraient plus suffisamment de ressources pour nourrir des familles souvent nombreuses. Ces nouveaux venus dans notre région d'Entre-Sambre-et-Meuse ont été nombreux, ils y sont arrivés avec armes et bagages, animés d'une volonté de réussir dans des conditions souvent difficiles dans un pays dont ils ne connaissaient qu'imparfaitement la langue. Contraints de quitter leurs terroirs pour venir occuper des terres qui étaient progressivement abandonnées par leurs occupants, ils se sont complètement intégrés dans leur village d'adoption..

Nous avons recueilli un certain nombre de témoignages parmi la seconde génération de ces agriculteurs qui, nés au début des années 1930, jeunes gens accompagnant leur famille, sont arrivés ici après la guerre. Leurs souvenirs étaient encore très vivaces au moment des entretiens qu'il ont eu la gentillesse de nous accorder. Nous avons sélectionné un certain nombre d'anecdotes, glanées parmi des témoignages enregistrés qui ont souvent une allure d'épopée mais qui sont révélatrices des conditions dans lesquelles s'est réalisée cette installation. Ce sont les récits de Monsieur Quaetaert à Pesche, de Monsieur et Madame Hoedenaecken à Nismes ainsi que celui de Madame Vandebroeck à Romerée.

J-J. V M

SOUVENIRS DE FLANDRES : Une ferme à Bruges en Flandre Occidentale (M. Roger Quaetaert).

"Ce qui nous a amené à louer une ferme par ici, c'étaient les conséquences de la guerre, les inondations que nous avons subies. Comme c'était une petite ferme chez nous, 10 hectares, nous avons été amenés à ce moment, avec une famille nombreuse, dirais-je, ce n'est pas s'expatrier, mais on a dû émigrer. A l'heure actuelle, ce n'est plus rien, mais à cette époque-là, 10 hectares, c'était une ferme conséquente.

«Nous avons lu qu'il y avait une ferme à louer dans le pays de Couvin, une ferme de 50 hectares, ce qui était déjà une grosse ferme à cette époque-là, en 1945.

Roger Quaetaert à Pesche,

le 25 juillet 1988, né à Bruges, le 30 juillet 1930.

Une ferme près de Hasselt dans le Limbourg (Mme Maria Vandebroek).

«Je suis née en 1934. On est venu de Hasselt, du Limbourg, en 1947. On habitait à deux pas du centre de la ville. Il y a longtemps que mon père voulait déjà partir, étant jeune.

«Nous étions de petits fermiers. On était 7 enfants. Mes grands-parents habitaient déjà là. C'était une vaste ferme carrée, fermée, avec la grande porte cochère. A ce temps-là on tirait au sort : deux soeurs de ma maman, qui ne se sont jamais mariées, l'héritage leur est tombé dessus. Pour elles, c'était même un poids plutôt qu'une aubaine, parce que deux filles, qui n'étaient pas mariées, qui devaient s'occuper de tout... C'est ainsi que mes parents, quand ils se sont mariés, ils ont été habiter à Klein-Mal, c'est du côté de Tongres, à une quinzaine de kilomètres peut-être. Là-bas, c'était un moulin, ça n'a pas marché, je ne sais pas très bien pourquoi. Pendant la guerre, mon père avait fait le commerce des chevaux, ça marchait bien les chevaux pendant la guerre, mais après ça a ralenti.

«Par après, on a bien questionné, on essayait quand même de savoir. Il paraît que le Boerenbond avait une trop grosse influence sur tout le monde, et que les petits indépendants ne savaient pas prospérer. Ils étaient trop jeunes. De là, mes parents sont revenus à la ferme de mes grands-parents. Une soi-disant ferme, parce que qu'est-ce qu'il pouvait y avoir comme terrain ? 2, 3 hectares peut-être, même pas. Parce qu'on ne parlait pas d'hectares là-bas, c'étaient encore des petites parcelles qu'on divisait par des sillons. Une parcelle était toujours divisée par des sillons, c'est des «*akkers*», comme on dit en flamand. Je pense que c'était pour l'écoulement des eaux, parce que ce n'était pas en pente. Alors ce n'était pas le sable comme plus loin vers la Hollande, l'eau stagnait un petit peu. Il y avait un petit peu d'arbres fruitiers.

«Mais mon père avait toujours l'idée de partir dans une grande ferme. Seulement, à ce temps-là, une grande ferme, je ne sais pas si ça se fait encore maintenant, il fallait donner un «chapeau».

Il avait été en voir plusieurs.

«Mon père avait l'agriculture dans le sang, depuis toujours. Il a déjà voulu nous entraîner à venir ici quand on était jeune, mais il n'y a personne qui a marché avec lui, frère et soeurs n'ont pas voulu partir. Eux sont restés là-bas, il y en a qui ont fait ce genre de travail-là : quelques bêtes. Une tante a tenu un magasin. J'ai un oncle qui a été cabinier, mais ça ne payait pas non plus au début, sa femme cousait. On faisait un petit potager, on allait vendre au marché. Les deux tantes, qui ont repris le bâtiment, elles ont fait ça toute leur vie, elles ont gagné de l'argent, par «petits sous». Comment est-ce qu'elles arrivaient à avoir plusieurs maisons ? C'est incroyable! Parce qu'aller vendre quelques poireaux, quelques prunes, au marché; elles devaient les cueillir, les transporter. Deux jours par semaine, c'était le marché à Hasselt, et puis il fallait revenir avec ce qui n'était pas vendu.

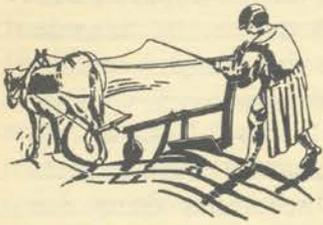
Maria Vandebroek, à Romerée

le 31 janvier 1991

Une ferme à Herne près d'Enghien (M. Julien HOEDENAECKEN).

A la ferme à Herne on n'avait que 6,7 hectares, la toute petite exploitation. On était 9 enfants, alors nous sommes venus à Treignes parce que la terre était trop divisée. Il y avait trop de petits cultivateurs et il n'y avait personne qui lâchait un petit bout de terrain. On ne pouvait donc pas s'agrandir. Mon père avait 1 ou 2 hectares en vue d'achat, mais cela n'a pas été possible.

Il aimait la ferme mon père, et moi j'étais un élève très brillant. J'étais le premier ou le deuxième quand je suis sorti de l'école, j'étais à l'école d'Enghien. Mais, en ce temps-là, quand le père décidait que c'était la terre, je n'ai pas eu le choix. Mais ça ne m'a pas choqué. C'est papa qui a décidé de quitter pour venir par ici, et il a vendu un terrain qu'il avait, la ferme il l'a quand même conservée, parce que c'était à nous quand même. Alors, par le journal, il a vu une annonce d'une ferme qui était libre. Il n'y avait même pas de reprise, il ne fallait pas un capital énorme. Il a quand dû avancer 300.000 au propriétaire, une avance. Cela se passait en 46, juste après la guerre. J'avais 15 ans 1/2, j'étais le plus vieux des fils. Il y avait 3 filles avant moi, qui travaillaient à la ferme aussi, qui trayaient, ma mère qui trayait. Mon père ne trayait pas, mais on trayait encore à la main en ce temps -là, surtout sur une petite exploitation.



CHRONIQUES DE L'ECOMUSEE DU VIROIN

ULB

PERIODIQUE

Edité par DIRE ASBL
81, rue de la Gare - B 5670 Treignes
Bureau de dépôt : Nismes

32-33

Automne - Hiver / Novembre - 1997

Editeur responsable : Wlady QUINET - ECOMUSEE - Treignes - 81, rue de la Gare - B 5670 Treignes - Tél.: 060/39.96.24 Fax :060/39.94.50 - E.Mail : wquinet@ulb.ac.be

COTISATION : 400 frs ou plus pour les membres adhérents - 4.000 frs ou plus pour les membres protecteurs - C.B. : 068-2225079-23

SOMMAIRE

Construire l'Europe	p1
Les travaux à la ferme-château	p4
Les activités	p6
Agenda 98	p7
«Polka» F. Twiesselmann	p8
Enquêtes-Documents :	
Les agriculteurs flamands (suite)	p11
Echos de Parentville	p24



CONSTRUIRE L'EUROPE :

Les géographes ont découvert récemment que le centre géographique de l'Europe des 15 est localisé à Viroinval. Une cérémonie très officielle a consacré cette constatation, un monument a été érigé à grands frais dans un coin retiré de la forêt de Oignies. Manifestation d'une volonté d'implication européenne de la municipalité ? Ce qui suit y apportera une réponse pour le moins nuancée !

Le Centre de l'Environnement et l'Ecomusée

n'ont pas attendu cette "découverte" pour résolument s'impliquer dans un processus d'échanges avec d'autres pays dont l'exposition "Roumanie en miroir" constitue le dernier avatar. au vernissage de cette exposition, où l'ambassade de Roumanie avait tenu à se faire représenter, aucune présence officielle de la Commune. Simple constat !

Il n'est peut-être pas inutile d'inaugurer ici une nouvelle rubrique où seront évoquées les activités que nous nous efforçons de promouvoir pour apporter notre contribution à cette intégration européenne que nous souhaitons.

Une brève récapitulation des échanges qui ont déjà eu lieu ne me semble pas inutile avant de vous communiquer quelques impressions de voyages réalisés cette année dans ce cadre. En 1991, grâce à une aide obtenue auprès de l'ULB, de la Cocof à Bruxelles et l'accueil généreux d'habitants de la commune, un groupe de 15 universitaires roumains a séjourné à Treignes pendant une semaine. Dans le cadre du programme européen TEMPUS d'échanges entre universités d'Europe, l'Ecomusée a accueilli étudiants et professeurs roumains, espagnols et italiens pour de courts séjours à Treignes. Deux programmes se sont succédés depuis 1992. Le premier (1991-1994) concernait le domaine de l'ethnologie, il réunissait les Universités de Baia-Mare et de Cluj en Roumanie, de Perugia en Italie et l'ULB, programme initié et coordonné par la chaire d'Ethnologie Européenne, Professeur Marianne MESNIL. Le second (1995-1997) concernait les Sciences de l'Environnement, il a été organisé par l'Institut de Gestion de l'Environnement de l'ULB et son Centre de l'Environnement à Treignes, un cours intensif d'une durée de deux semaines s'est déroulé à Treignes et a réuni professeurs et jeunes chercheurs des Universités de Cluj et de Sibiu en

Maintenant le grand-père va cueillir les jeunes carottes. Avec précaution, il plante sa bêche devant les plus grosses. Il secoue légèrement la terre pour les arracher plus facilement; il en fait une botte d'une cinquantaine qu'il dépose dans le panier.

Le grand-père aime beaucoup les pois. Il se demande comment un petit pois s'agrippant avec ses vrilles aux branchages entremêlés qui le surmontent peut produire autant de gousses. Le grand-père arrache les gousses en les pinçant entre l'ongle de son pouce et l'avant-dernière phalange de son index. Le panier se remplit tout doucement.

Le grand-père sait que les pois se conservent aisément en hiver. Il se souvient que sa mère faisait, à la Noël, cuire une bonne purée de pois secs avec des bouts de jambon d'Ardenne. C'était sans doute le meilleur des repas capable de lutter contre le froid de l'hiver. Il a planté six rangées de rames de pois de dix mètres de longueur.

Le grand-père songe à sa jeunesse. Au premier chant du coucou dans la côte d'Auclin, les enfants chantaient : «Coucou jaloux, ton père est fou, ta mère est folle et toi aussi.» Les grandes personnes s'assuraient qu'elles avaient de l'argent sur elles, afin de n'en point manquer jusqu'au printemps prochain.

C'était faire à ce coquin paresseux de coucou beaucoup d'honneur. Le coucou dépose ses oeufs dans le nid d'autres oiseaux dont il expulse sans ménagement la couvée. Il force ainsi de petits passereaux à couvrir à sa place. Après cela, il pourra se pavaner sous son plumage à dos gris et ventre blanc rayé de rouge et de brun.

Le grand-père se repose. Polka attire son regard sur son tableau de chasse. Les coups de houe ont effrayé les souris des champs, les musaraignes, les mulots et les campagnols et autres rongeurs qui affectionnent les pommes de terre.

Le grand-père caresse Polka qui ronronne. Puis Polka et lui montent, avec les pommes de terre, vers le petit pavillon au toit d'ardoise et l'étang qui domine tout le terrain de Bonne-Nouvelle. Le grand-père se rafraîchit le visage en recueillant, dans le creux de ses deux mains jointes en forme de coupe, l'eau qui s'échappe du tuyau alimentant l'étang. Puis, une à une, il lave les

pommes de terre avant de les placer dans le sac de jute qu'il ferme d'un noeud de bonne corde.

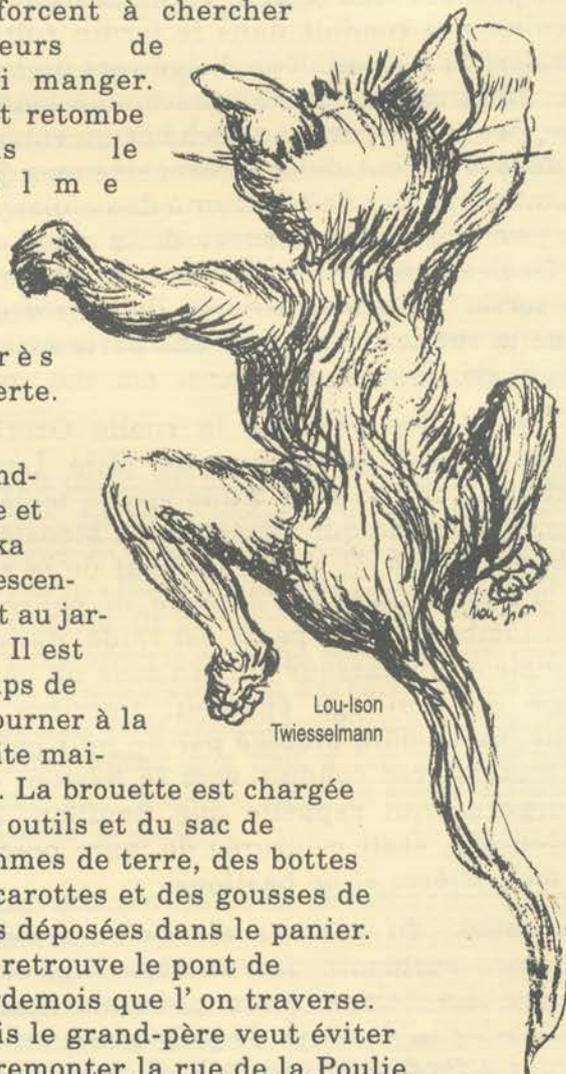
De l'étang où nagent grenouilles et tritons que Polka regarde, semble-t-il, avec plaisir, on voit, dans toute sa longueur, le château-fort de Godefroid de Bouillon : son esplanade avec ses vieux tilleuls, ses deux ponts-levis, son arsenal et le donjon, nommé la Tour d'Autriche, flanqué de la tour à l'horloge. Depuis le moyen-âge, l'horloge sonne les heures pour les Bouillonnais.

Le grand-père voit aussi la rive droite de la Semois. Les bergeronnettes s'agitent au bord de la rivière. Perchés sur un saule, un papa corbeau et sa compagne ont bien de la peine à nourrir leurs quatre petits qui, bec ouvert, attendent un ver de terre ou, mieux, un poisson. Tout d'un coup, grand remue-ménage parmi les corbeaux. Une buse plane en tournant avant de plonger à la verticale sur un jeune corbeau. Venus du voisinage, une vingtaine de corbeaux s'élèvent en croassant vers l'intrus. Ils le rejoignent et, à grands coups de bec, le forcent à chercher

ailleurs de
quoi manger.
Tout retombe
dans le
c a l m e

après
l'alerte.

Le grand-père et Polka redescendent au jardin. Il est temps de retourner à la petite maison. La brouette est chargée des outils et du sac de pommes de terre, des bottes de carottes et des gousses de pois déposées dans le panier. On retrouve le pont de Cordemois que l'on traverse. Mais le grand-père veut éviter de remonter la rue de la Poulie.



Il tourne à gauche. Il suit le boulevard aux tilleuls en fleurs, on domine la prairie de l'Île de Calais où une dizaine de vaches paissent paisiblement. On aboutit à la maison Ozeray, place du Champs-Prévôt. La maison est occupée par M et Mme Jules Ozeray et leurs filles Jeanne et Madeleine.

Il faut remonter, sans se presser, jusqu'au portillon du jardin des grands-parents. On retrouve le hangar qui abrite la brouette et les outils.

Et nous revoici près de la grand-mère Catherine. Elle verse au grand-père du café dans un bol, elle y ajoute du lait et du sucre. Le grand-père savoure sa tartine de pain d'épeautre bien beurrée et boit, à petites gorgées, son bol de café au lait. Polka lape le lait dans sa soucoupe et se restaure de la pâtée de viande préparée par le boucher Lionel.

Il est cinq heures. Tout le monde se détend, en attendant le repas chaud de sept heures.

La grand-mère Catherine épluche les pommes de terre qu'elle met à cuire. Elle écosse les petits pois. Elle sépare les carottes de leur tige verte. Elle les découpe en tranches successives. Les ronds de carottes sont recueillis dans un grand bol. La grand-mère travaille à une vitesse étonnante, dans le calme, comme en se jouant.

À sept heures, le menu sera : des pommes de terre, des petits pois et des carottes accompagnés d'une cuisse de poulet.

La journée s'achève. La grand-mère lave la vaisselle. Puis elle se saisit d'un journal dont, tous les soirs, elle fait la lecture au grand-père. Les commentaires sur les nouvelles du jour ne manquent pas.

Polka, elle, est déjà allongée dans son panier d'osier. Il est neuf heures. Tout le monde va se coucher : Polka dans son panier ; les grands-parents dans leur lit au premier étage.

Demain, à sept heures du matin elle montera dans la chambre des grands-parents et, d'une patte de velours, réveillera la grand-mère en lui caressant la joue.

Il faut se réveiller. Un jour nouveau nous attend. Il fait bon vivre dans la petite maison des grands-parents.

ENQUÊTES - DOCUMENTS

AGRICULTEURS FLAMANDS EN WALLONIE

Témoignages (Suite)

Dans la première partie de ces enquêtes consacrée à l'arrivée d'agriculteurs flamands dans notre région, nous vous avons transmis les souvenirs, conservés dans la mémoire de nos interlocuteurs, qui évoquaient les circonstances de leur émigration de la Terre flamande.

Ces témoignages nous ont également appris les conditions parfois rocambolesques, du déménagement ainsi que la première période de l'installation dans notre région.

Ici, nous vous proposons de vous mettre à l'écoute de la suite de leur histoire vécue. Arrivés jeunes, les voici, adultes, nous expliquant leur accession au métier d'agriculteur.

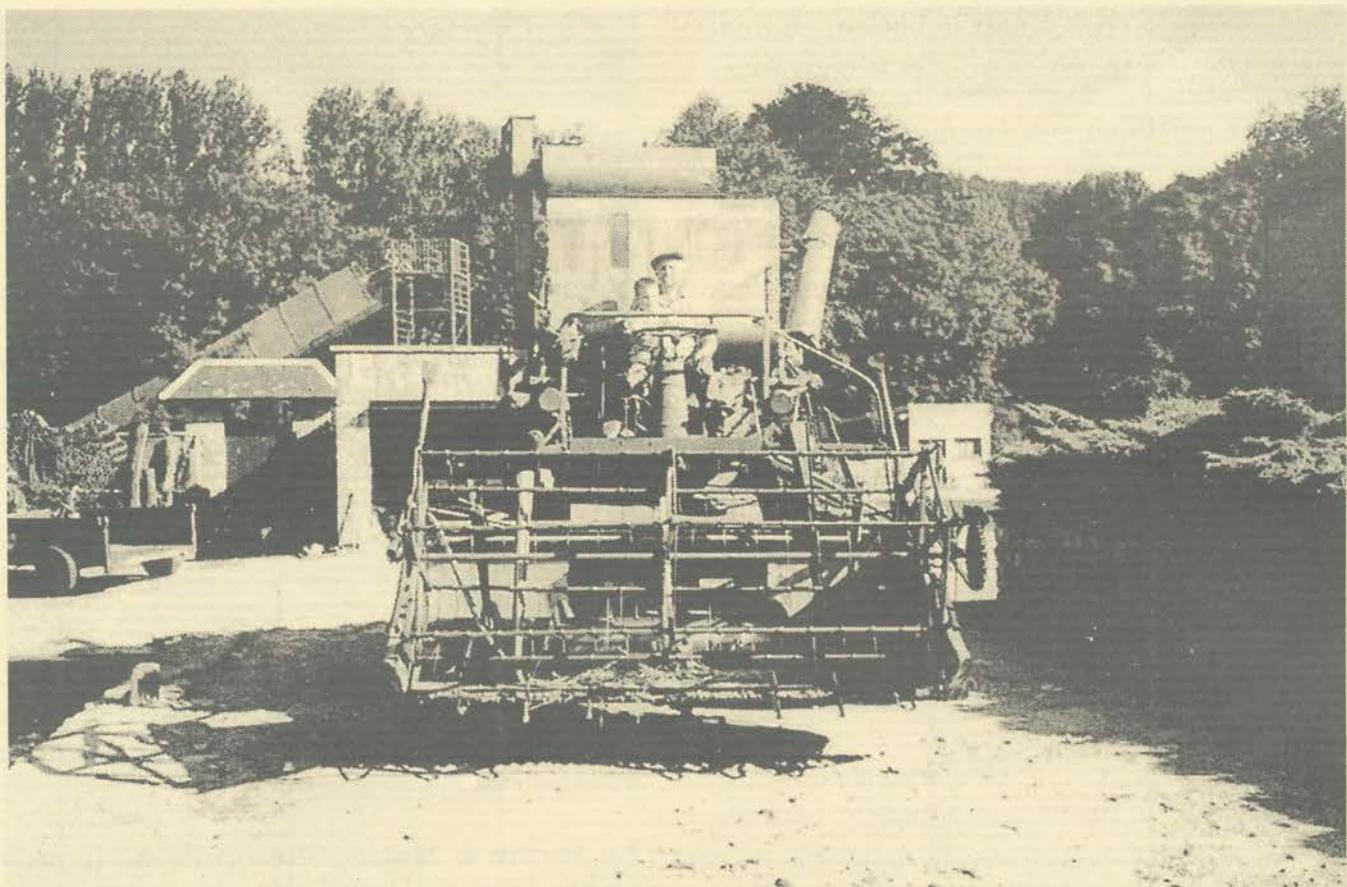
La ferme à Matignolles puis à Nismes (Julien HOEDENAECKEN).

«En 50 ou 51, je ne sais pas, mon père a acheté le premier tracteur. Un FERGUSON, le "petit gris". Mais pour ce tracteur c'était aussi une charrue à un soc, avec un tracteur ça va plus vite.

«C'était un de Mariembourg qui vendait ça, JACKY LAMBERT s'occupait de ça. C'est lui qui est venu faire la démonstration, travailler avec l'extirpateur en premier. Ça faisait de l'ouvrage, ça allait à merveille. Oui mais est-ce qu'il saura mener du fumier et tout cela ? "Oui, oui", qu'il dit, mais mon père était un petit peu méfiant, il voulait voir ça.

«Je crois qu'il en avait déjà vu d'autres, et qu'ils y étaient restés, ça avait mal marché. Et puis c'était encore avec des chariots avec un petit timon que l'on avait mis. On avait des grands timons pour les chevaux, parce que, quand je menais du fumier, il y en avait deux derrière dans le timon et trois devant. Alors, pour le tracteur, on a modifié ça au chariot. C'étaient encore des roues en bois.

«On l'a envoyé sur un chemin en terre où, à une certaine place, ça montait quand même assez bien. Il était embêté, il faisait un petit peu mouillé. Parce que, je me rappelle qu'un fermier lui avait dit : "si tu étais venu quand il faisait



Julien Hoedenaecken - Nismes. Moissonneuse-batteuse Claas dans la cour de la ferme en 1995 : départ pour la dernière moisson.

bon, tu aurais pu faire quelque chose” . “Attends, on va jumeler”. Parce que c’était un bon tracteur, le petit gris, mais léger. C’était pas lourd. Atteler ça à un chariot, ça ne faisait pas grand chose. Il a jumelé et ça a encore patiné, patiné, patiné, ça ne bougeait pas de place. Avec les chevaux on montait ici, et avec le tracteur ça n’allait pas !

«Il n’a pas baissé les bras non plus, JACKY : “ Je vais revenir demain avec la remorque semi-portée”. On a mis le même poids sur la remorque semi-portée et ça a été comme une fleur. “ Ah, mais, si j’achète le tracteur, il me faut la semi-portée ou je n’achète rien”. Alors, pour finir, il a quand même acheté le tracteur, la charrue, et la remorque semi-portée. Et, avec ça, on a mené du fumier, on a tout fait. J’ai même été, quand il faisait mauvais, chercher les betteraves dans les champs, que pour rentrer il faisait mouillé.

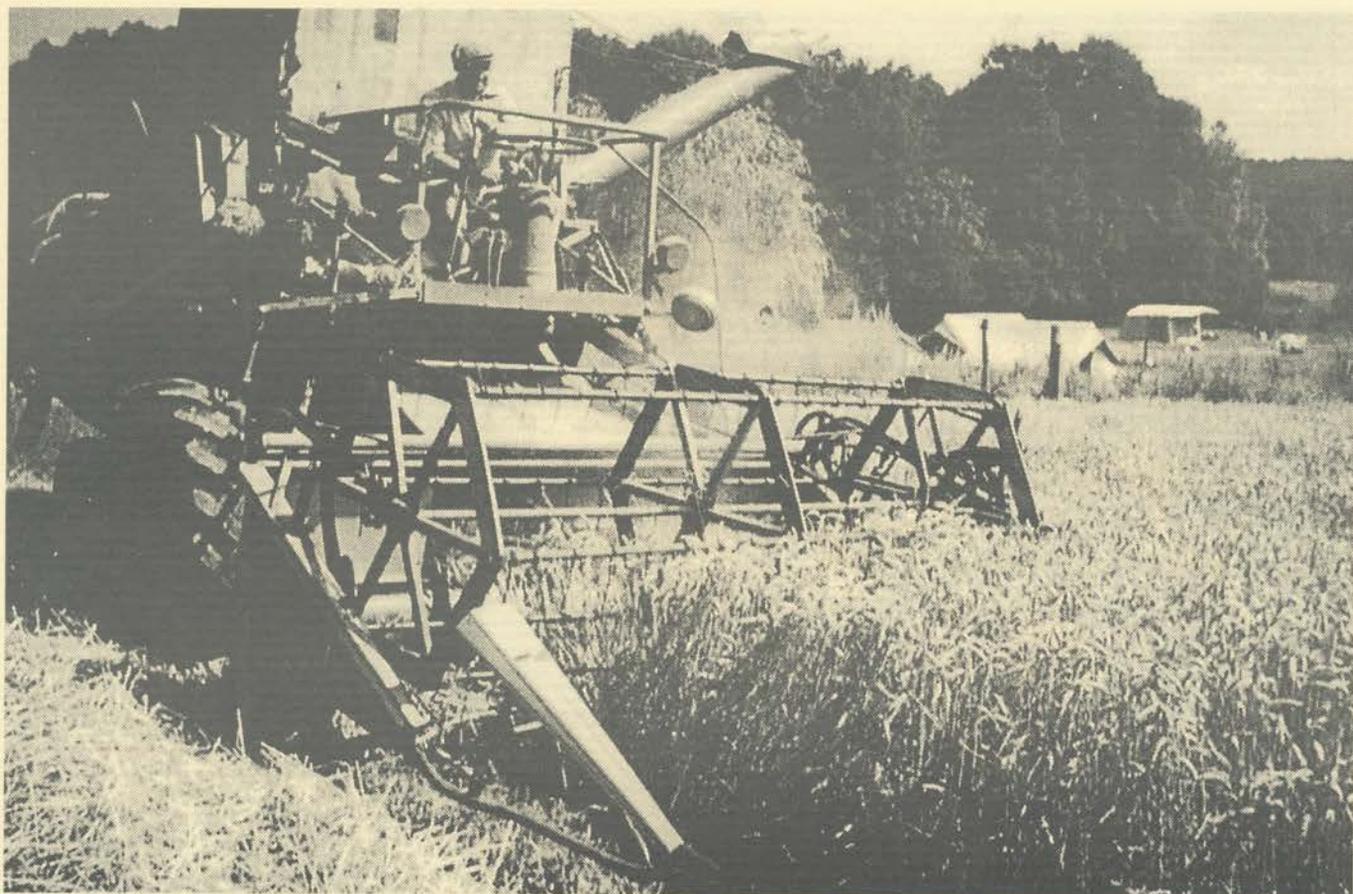
«On avait gardé deux chevaux encore, parce que le tracteur on ne s’habitue pas à ça. Et puis, on est encore difficile, on n’a pas les machines qui vont avec. Pour labourer et puis donner un coup de herse ou d’extirpateur, on le faisait avec le tracteur. Mais pour semer, mon père voulait que ce soit encore fait avec les chevaux. Parce que, là où il est passé, le tracteur fait des traces.

«Notre premier tracteur, le “petit gris”, n’est resté que 2 ans. Il était à essence et ça coûtait quand même cher. Il fallait toujours descendre à Treignes, il fallait toujours aller chercher de l’essence. Elle n’était pas au prix de maintenant, mais ça coûtait quand même très cher de travailler avec ça. Deux ans après il y a le diesel qui est sorti, mais c’était le même “petit gris”, c’était encore le 28 chevaux. Il y a des fois que l’on aurait travaillé avec les chevaux pour épargner un peu d’essence. Mon père me demandait : “qu’est-ce que l’on fait”, alors je dis : “change, remets-le, il est encore en bon état, et ça ne coûtera plus une fortune”. Mais c’est un mauvais calcul, quand on a un tracteur c’est pour travailler. Alors j’ai dit : “tout de suite”. Pourtant je n’étais pas pour investir beaucoup, en ce temps-là on n’était pas dépensé, on n’avait pas l’habitude de travailler avec les banques, pas comme maintenant, parce que maintenant on exagère un petit peu.

«Alors on a eu le diesel, et en 56 mon père l’a changé et il a pris un plus gros, il a pris le 35. Toujours FERGUSON.

Les produits phytosanitaires.

«On avait le tracteur depuis un an ou deux, je crois que c’était en 52, 53, monsieur PIERSON



Julien Hoedenaecken à Nismes. La moissonneuse-batteuse fait partie actuellement des collections de l'Ecomusée.

de Neuville est arrivé pour vendre des produits pour les mauvaises herbes. En ce temps-là il n'y avait pas une masse de produits, il y avait déjà le MCPA, il y avait le 2-4-D, alors j'ai pulvérisé. On avait acheté le pulvérisateur et les produits. Le pulvérisateur sur le tracteur, c'est avec ça que l'on a commencé.

«Il n'y avait que nous dans le coin. J'ai fait la ferme à côté, j'ai fait Treignes, je suis venu jusqu'à Olloy. On était un des premiers à l'utiliser. Alors je suis allé jusque Mariembourg chez Sansen. Je faisais la pulvérisation dans les alentours. On ne prenait pas de précautions particulières. Ce que l'on m'a toujours dit : pas fumer, mais je ne fume pas, là il n'y avait pas de problème, pour manger, je me lavais toujours les mains, je n'ai jamais rien eu. Pour les doses, c'était le vendeur qui fournissait les produits.

L'élevage

«On avait peut-être 24 vaches. On avait acheté une trayeuse, mais quand on est en force et quand la main-d'oeuvre ne coûte rien, il y a beaucoup d'enfants. Quand mon père disait : «toi tu fais ça et toi ça», il n'y avait personne qui disait non. On était en force : ma mère, était une trayeuse et une travailleuse, mes trois soeurs, cela faisait déjà 4, si j'y étais aussi cela

faisait 5. Si chacun trayait 5 vaches, c'était vite fini. Mais on a quand même acheté la trayeuse. A Matignolles du temps de mon père, c'était monsieur Chabot qui l'avait vendue, mais je ne me souviens plus de la marque, mais ce n'était pas MÉLOTTE. C'est quand je suis arrivé ici à Nismes que j'ai acheté MÉLOTTE à MALTER. C'étaient des pots-trayeurs posés. On trayait 3 vaches à la fois.

L'installation à son propre compte

«Je me suis marié en 56 et j'ai acheté un nouveau tracteur, mais un 28 chevaux, le petit diesel. Et on a partagé. Je ne savais pas encore bien où aller, je serais déjà bien venu à Nismes en 56. Mon père avait déjà acheté la ferme ici. A Matignolles on aurait bien fait sans moi, mais celui qui me suivait, Pierre, n'était pas très fort, il était bossu, le troisième, c'était Jean, il était soldat pour un an, et l'année suivante c'était Marcel qui devait aller soldat. Alors, si je quittais Matignolles, la ferme tombait à plat parce que mon père ne travaillait déjà plus. Il était né en 1897. Et puis il n'avait pas la santé que j'ai eue, il n'avait pas le courage que j'ai non plus, sans mal parler. Donc ils avaient besoin de moi, j'étais indispensable.

«Je n'allais quand même pas travailler pour eux



Julien Hoedenaecken à Nismes -Les foins.

pour rien. Quand j'ai été marié, ils m'ont remis la moitié de la ferme et ils m'ont revendu 12 vaches. J'ai commencé donc avec ces 12 vaches-là. On travaillait ensemble mais chacun avait ses hectares. Je labourais pour les autres aussi, mais je savais que 50 hectares de froment étaient pour moi. On avait chacun son lait à part, donc j'avais mon bénéfice quand même. Tout en faisant le travail avec eux, je profitais un petit peu quand même. Parce que je n'avais que le tracteur, je travaillais avec leur matériel. On a travaillé ensemble, mais en 58, je suis venu ici à Nismes.

L'installation à Nismes

Mon père était très entreprenant, il avait déjà acheté cette ferme-ci. Et puis on avait notre petite ferme de Herne, dont on était toujours propriétaire. C'était une petite ferme. Les locataires avaient demandé pour l'acheter. Alors comme on n'avait plus envie de retourner là-bas, c'était trop petit et puis on ne connaissait plus personne, on ne voulait plus y retourner, il l'a vendue. Avec cet argent-là, il a encore cherché une deuxième à acheter.

Il savait bien qu'un jour on se marierait, ça c'est la vie. Alors il avait acheté cette ferme-ci. Il y avait 13 hectares avec la ferme, quand il l'a achetée. Les terres sont un petit peu disséminées par-

tout. Depuis j'ai eu jusque 45 hectares quand même. J'ai essayé de louer dès que je trouvais un terrain libre. J'ai loué le premier et puis j'ai encore loué. Et puis j'ai eu 3 hectares et demi en échange pour un terrain situé autre part, cela a fait que j'avais ici un bloc de pâture, ici tout près, de 7 hectares, et j'ai même acheté la moitié après.

Pour l'équipement, le tracteur je l'avais déjà, puisque j'avais déjà travaillé deux ans à Matignolles. Le bétail, je l'avais déjà, je suis venu ici avec 33 bêtes je crois. Pour les hectares qu'il y avait, j'avais assez donc. J'ai fait comme mon père a fait, j'ai acheté une faneuse; en 58 c'était toujours la faneuse à fourche.

Pour compléter le matériel, j'ai dû acheter presque tout, puisque je n'avais que le tracteur. Il me fallait une remorque. J'ai calculé pour ne pas dépenser trop. A Matignolles on n'avait que la remorque, alors je me suis dit que j'allais acheter l'épandeur à fumier qui serait démontable et qui ferait remorque. Ça existait déjà, mais pas dans le pays. Ici, dans la région, il n'y avait encore personne qui avait ça. Avec l'épandeur à fumier, je m'étais dit qu'en l'achetant, j'avais aussi la remorque : il y avait des fourragères pour charrier mon foin. C'était un outil qui a travaillé presque toute l'année.



Hoedenaecken à Nismes - Lieuse dans les champs.

En ce temps-là, en 58, j'étais un des premiers par ici à avoir un épandeur avec le hérisson. J'en avais déjà eu en prêt à Matignolles pour de la chaux : une usine qui l'avait vendue livrait l'épandeur pour le répandre. J'ai fait faire un épandeur ici, c'est CHABOT qui me l'a fait.

Alors ça été un peu comme pour le pulvérisateur. En ce temps-là, il y avait encore beaucoup de petites fermes ici à Nismes, et on me demandait de venir mener le fumier. Et Julien y allait. Tout le monde y passait. A part la grosse ferme Van de Waele qui a continué pendant plusieurs années à mener son fumier avec sa remorque, le fumier était en tas et il avait un homme qui travaillait avec lui, qui avait 4, 5 vaches, qui lui répandait tout cela. Comme il n'y avait que moi qui en avais, donc je faisais les petits fermiers de Nismes. J'allais chez mon beau-père mener le fumier. Je suis même allé à Matignolles aussi, puisque eux ne l'avaient pas encore.

Ce n'est que 2, 3 ans après que les pulvérisateurs ont commencé à venir. A Matignolles ils en ont acheté un, Van de Waele en a acheté un.

«La faneuse, je l'ai achetée d'occasion, elle allait au tracteur. Avec le tracteur il y avait un râteau, un semoir, la charrue et la faucheuse qui étaient à côté du tracteur.

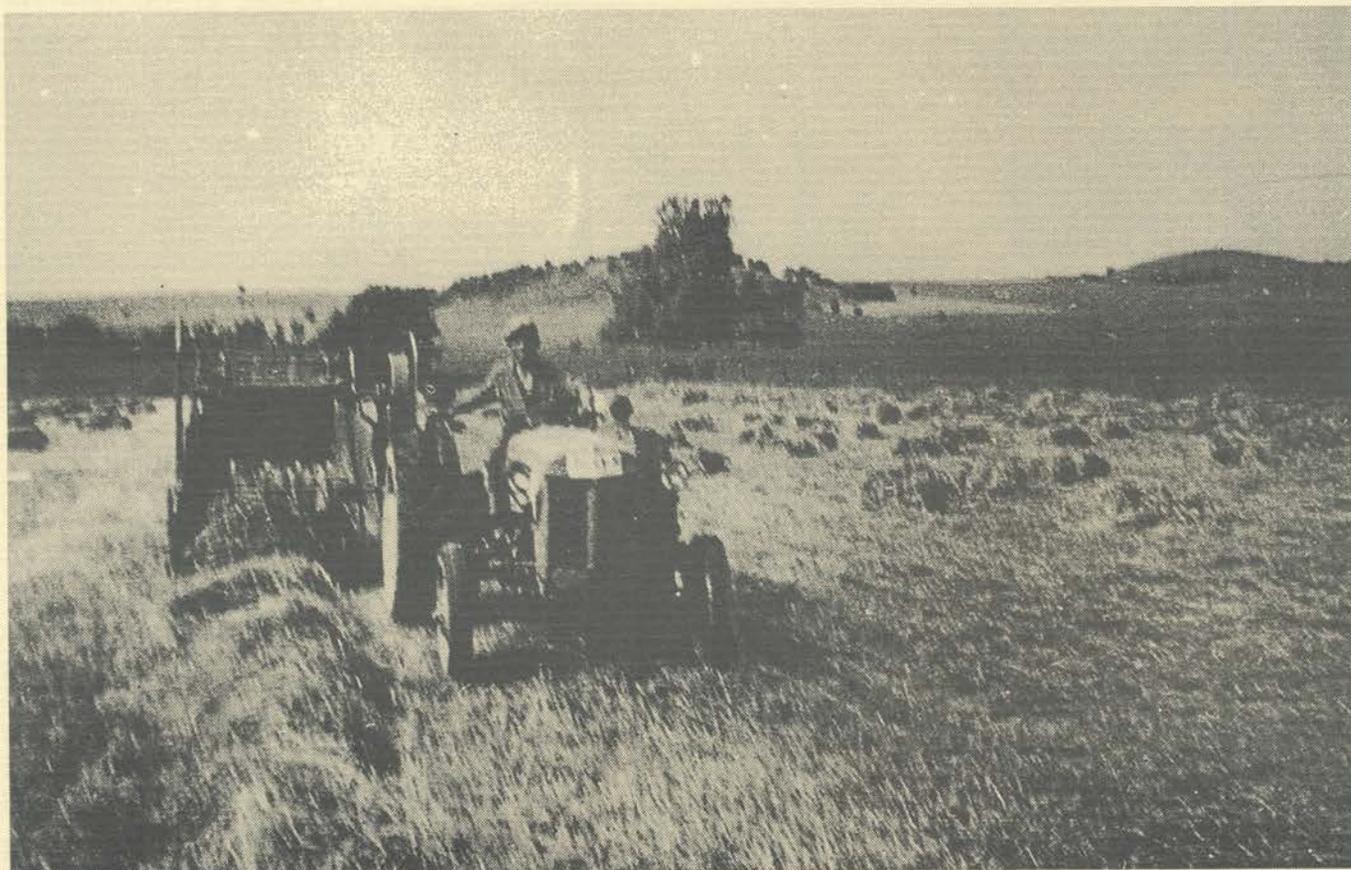
La moissonneuse-batteuse

«Pour moissonner, en 1959, mon père avait acheté la moissonneuse-batteuse, une CLAEYS de Zedelgem. Mon frère Marcel a fait toute sa vie avec.

A cette époque, Van de Waele avait déjà la petite machine MASSEY-HARRIS d'une coupe de 1m 80 peut-être, toute petite, où l'on mettait la denrée dans des sacs. Il y avait une plate-forme sur la hauteur où l'on savait mettre 7 à 8 sacs, alors on passait à côté de la remorque, et on les versait. Plus tard Marcel a acheté la trémie.

«Tant que c'étaient mes parents, ils venaient moissonner ce que j'avais, j'allais aider à rentrer la paille et tout cela. Mais quand Marcel a repris la ferme, en 65, j'ai acheté la moissonneuse. C'était une CLAAS, la SF.

«Je l'ai achetée d'occasion. Dans le coin ici, il n'y avait que monsieur Roger Antoine qui était très fort pour vendre des moissonneuses-batteuses et qui vendait aussi des moissonneuses-batteuses d'occasion. Pour dire, je n'avais pas assez pour acheter une nouvelle. Je me suis dit que je ferais aussi bien avec une moissonneuse-batteuse d'occasion, ça coûtait déjà trop cher pour les hectares que j'avais. Je suis allé trouver monsieur Antoine, et il est venu avec moi. On est allé



Hoedenaecken à Nismes - Balloteuse tirée par un tracteur Ferguson «petit gris».

à Sombreffe du côté de Gembloux. J'ai été voir la machine avec lui. Il y en avait une de 60, et une de 61. Mais celle de 61 n'était pas en ordre, il y avait une poulie qui était retirée, je n'ai pas eu confiance. Celle-ci coûtait 5 mille en plus, mais enfin j'ai acheté celle-ci. Et puis j'ai été avec l'ouvrier qui m'a mené jusque là, je crois que monsieur Antoine était avec. Ils m'ont mis en route sur quelques kilomètres et m'ont dit : "tu verras bien maintenant ?". Je suis revenu avec la moissonneuse. En un demi-jour j'étais à Nismes. Je l'ai menée directement chez monsieur Antoine à Boussu-en-Fagne où il lui a mis une couche de couleur, il lui a fait 2, 3 bricoles. C'était déjà presque la moisson et j'attendais après. Lorsqu'elle a été prête, j'ai été jusque Boussu et je suis venu avec la machine.

«Un petit peu imprudent, sans regarder, j'ai été tout droit à la terre. Quand j'ai eu fauché la moitié de la terre, ça marchait bien. J'avais déjà vu celle de mes parents, mais je ne l'avais jamais menée. J'avais déjà été sur la machine et je savais bien comment il fallait s'y prendre, mais ... la machine tombe en panne, ça commençait bien ! Je regarde au réservoir, vide ! Catastrophe. Alors, je suis venu chercher un bidon de mazout, je l'ai mis dedans. J'avais déjà eu la farce avec un tracteur, que j'étais en panne de mazout, il n'y a pas d'aiguille à ça, cela ne

marque pas, alors on oublie plus facilement qu'avec une voiture. Comment faire ? Alors je téléphone quand même parce que je n'arrivais pas à mettre en route. J'ai commencé à chipoter, essayer de purger, ça n'allait pas. J'étais sur mes nerfs, j'étais pressé. Alors, 10 minutes après, elle a quand même accepté. J'ai dévissé un petit peu aux injecteurs pour que l'air sorte, et puis hop ! elle était partie. J'ai achevé la terre et au soir ma terre était fauchée et j'étais content.

«J'avais une soeur à Matagne : "si tu veux venir faucher, tu peux venir", j'ai été faucher à Matagne. Et puis il y a un voisin qui venait : "tu ne veux pas faucher pour moi ?". J'ai fait un peu d'entreprise. Ils payaient en argent. C'était une façon d'amortir la machine. Elle a été vite amortie. Et puis je n'avais pas des hectares vraiment assez pour avoir une moissonneuse-batteuse. La machine n'était pas tout à fait amortie rien qu'avec mes hectares. Alors, en allant faire les moissons, je gagnais.

«Parce que cela c'est le hic du métier de fermier : quand on commence, en efforts, il manque des fois une machine. Pendant quelques années, quand les enfants ont 15, 16 ans, jusque 22 ans, on est en force. Alors, le hic, c'est quand on devient plus vieux, on se retrouve tout seul.



Hoedenaecken - C'est le premier tracteur, quand je me suis marié, et que j'étais encore à la ferme à Matignolles.

«La ferme ici est encore active. J'ai eu la chance, si on peut dire, que le fils est resté avec nous jusque à l'âge de 35 ans. Il est resté avec nous. Pas permanent, il allait déjà travailler, depuis 17 ans, à la carrière à Frasnès. Le matin et le soir, il travaillait avec nous. Puis, quand il a eu ses 20 ans, je lui ai demandé s'il ne voulait pas travailler pour la ferme. Il a mis toutes ses payes dans sa poche, il les a conservées, il ne les a pas dépensées. Il a été nourri ici, lavé et habillé. Comme à la carrière il ne commençait qu'à 10 heures, le matin il allait traire avec nous, le soir il nous donnait encore un coup de main. C'était encore une aide très sérieuse. Et lui aussi il y a gagné, parce qu'avant de se marier il avait déjà acheté sa maison. Alors, quand il s'est marié, j'ai arrêté la traite et j'ai mis les veaux au pis, pour gagner un peu de temps. Surtout le soir. Parce que, si le soir je suis en campagne et qu'il faut déjà revenir pour

aller traire, et qu'il fait encore bon pour soit moissonner, soit faner, ça me tracassait.

L'élevage

«J'avais mon petit quota laitier avant cela. Mais j'avais déjà des bêtes viandeuses. Alors ça ne donnait pas tellement, puisque c'étaient des vaches vraiment viandeuses. Alors je me suis dit que pour traire et passer mon temps pour des vaches qui ne donnent que 10, 12 litres, autant leur mettre le veau et qu'il le boive. Ça c'est le fils qui a beaucoup poussé. Ainsi, au matin, j'avais le temps, s'il faisait mouillé, que je ne savais pas aller faner, ni moissonner, j'allais m'occuper du bétail, voir si tout allait bien. Mais le soir, s'il y avait du soleil jusque 9 heures, je moissonnais jusque 9 heures, je fanais jusque 9 heures, j'étais tranquille. Et puis, même quand ils étaient mariés, quand il y avait un coup à faire, j'avais des ballots à charger, ils venaient. Quand je tuais une bête, ben c'était aussi pour, on s'arrangeait en famille.

«En élevage, je fais du Blanc-Bleu-Belge, du viandeux. Je pratique l'insémination artificielle. On a encore plus de

meilleure qualité avec l'insémination artificielle, parce que c'est de la graine de super champion. Si on voulait un taureau comme cela on ne pourrait pas se le payer, ou il faudrait donner un demi-million pour ce taureau.

Dans le temps quand j'étais jeune, c'était plus tôt le lait qui comptait. Donc on ne cherchait pas vraiment le viandeux, parce qu'on ne sait pas avoir les deux, si c'est la laitière, elle a moins de qualité en viande. On améliorait quand même petit à petit, le lait baissait un petit peu. Plus belles qu'elles sont, moins il y aura de lait.

«Dans les années 80, que le fils était déjà grand, il disait son idée aussi. Lui il était un spéculateur de la belle vache tournée et viandeuse. Alors on a commencé à inséminer, malgré que l'on avait encore des taureaux valables. Il cher-

chait encore à améliorer. "Ce taureau-là, à l'insémination, il a fait le premier prix à Bruxelles, met une vache ou deux avec ce taureau-là, comme cela si tu as un fils de celui-là, ce sera un bon reproducteur !"

«J'ai eu deux, trois taureaux qui provenaient de l'insémination et il y en avait un dont je me suis servi pour saillir deux, trois vaches. Avant d'avoir le veau, ce taureau a été vendu à un marchand de vaches. Mais quand j'ai eu le veau, c'était un veau super. Mais le taureau était vendu. Un jour, le marchand revient et on discutait pour le prix d'une vache. Parce qu'il faut toujours discuter avec les marchands, ça c'est un fait certain, ça c'est bien connu. Alors il me dit : "oui, mais tu penses que cela va si bien que ça, tu te rappelles ton taureau que je t'ai acheté, eh bien je n'ai pas su le revendre, ou bien il fallait le revendre avec perte, ça fait qu'il est toujours chez moi". Et ça m'a fait *tilt* un petit peu : "tu as toujours mon taureau ?". Et il me dit : "ah oui, si tu veux l'avoir, tu peux venir le chercher". Donc j'ai été le voir. Il était maigri, il n'avait pas trop bel air, mais vu sa descendance, je l'ai quand même acheté. Il avait fait un si bon veau, mais un veau ne suffit pas pour juger un taureau. Puis j'ai eu un deuxième veau et puis un troisième, et c'étaient tous des veaux super. Il est revenu et je l'ai gardé au moins 5 ans. Alors j'ai eu une reproduction...

«Mais j'avais toujours mes vieilles vaches qui donnaient du lait, mais quand ces veaux-là ont été mères, ça donnait beaucoup moins de lait. C'est alors que j'ai supprimé la traite et que j'ai mis les veaux au pis et que j'ai fait le viandeux.

«Après, j'ai continué et j'ai encore acheté un taureau, mais en inséminant quand même. Alors je me suis dit : si c'est pour avoir un taureau et encore payer pour l'insémination, autant ne plus avoir de taureau et faire tout inséminer. Et puis il y avait un petit problème, le taureau allait souvent voir les vaches de Van de Waele. Du fait, lui, il était content : ses vaches étaient pleines d'un bon taureau, mais quand il fallait aller chercher les vaches, c'était souvent sa femme qui allait : "hum j'ai eu peur, j'ai eu peur, il se fait laid". Alors elle me téléphonait : "tu veux bien venir rentrer ton taureau, parce que je dois aller chercher mes vaches, et il est encore venu". Alors, pour finir, je n'ai plus gardé de taureau et j'ai fait tout inséminer.

«Mais le problème qu'il y a surtout maintenant que je fais le veau au pis : c'est très difficile de

voir quand les vaches sont en chaleur, pour les faire inséminer. De ce côté-là, on a plus facile si on met le taureau en prairie avec les vaches, lui il n'y a pas de problème, il sait ça.

«Voilà la différence. Le problème est qu'il y en a beaucoup qui aiment mieux avoir un taureau avec leurs vaches, comme cela ils ne doivent pas s'en occuper. Tandis qu'ici, il faut surveiller tout le temps, et avoir l'oeil et l'habitude pour le voir.

«C'est un vétérinaire qui fait ça, mais pas n'importe lequel, c'est un qui ne peut faire que cela, il ne peut pas faire d'autres soins. Il est à Philippeville, mais on a même été gâté, parce qu'il y avait monsieur LECLERE à 300 mètres. Il fallait s'adresser directement à son inséminateur. Donc je téléphonais ici, chez lui. Et si c'était une vache qu'il fallait venir tout de suite, il me l'a faisait au matin en partant. Si c'était une qui commençait seulement, si ce n'était que depuis la veille au soir, je lui demandais de passer le soir en revenant; parce qu'il faut attendre quelques heures, le mieux c'est 24 heures après le début des chaleurs. Il avait un petit stock de sperme congelé chez lui.

«Ca coûte 650 francs la première fois, prix normal. Mais, eux, dans leurs gros lots qu'ils ont, parce qu'ils en ont bien une vingtaine à Ciney, ils ont encore des supers pour lesquels ils demandent 100 francs, 200 francs, 500 francs de supplément, alors cela fait 1150 francs. C'est suivant la qualité du taureau. Déplacement du vétérinaire, tout compris. S'il y a 10 vaches, c'est le prix unitaire multiplié par 10.

«On est membre, on reçoit un catalogue, et avec ça, on a 100 francs de réduction à chaque insémination. Donc on est membre si vous voulez. Mais heureusement qu'il y en a beaucoup, parce qu'on doit réfléchir : ça, c'est une fille de celui-là, donc on ne doit plus mettre de sperme de cette famille-là, il faut calculer cela un peu. Pour la consanguinité. Une photo n'est pas toujours vraiment valable, mais on voit quand même la configuration. Il y a des fois que l'on nous donne des résultats aussi de sa qualité, qualité d'os, qualité musculature, la taille.

«Troisièmement, il y a tous les ans une exposition de leurs taureaux, une porte ouverte. Et malgré que le fils ne fasse pas le fermier, il a une fièvre exceptionnelle de voir cela. Il travaille au bureau à la carrière, il travaille là, mais quand c'est le jour d'exposition, alors il a un jour de congé et il va voir toutes les bêtes. Et

ça c'est depuis qu'il est jeune. C'est lui qui a poussé pour être dans le viandeux. Pour vous dire comme c'est une passion qu'il a toujours eue, quand il était soldat, il arrivait à Mariembourg alors qu'il était presque minuit, j'allais le chercher, il revenait d'Allemagne, et avant d'aller coucher, il allait voir s'il y avait des nouveaux-nés, la conformation, si c'était bien réussi et tout.

«Passionné encore et encore, s'il va chez monsieur X ou s'il va à Treignes chez monsieur Coulonval, s'il va n'importe où, s'il y a une porte d'écurie à moitié ouverte : il a vu quelle sorte de bétail, il a vu la qualité, il a tout vu. Et s'il peut rentrer, eh bien il ne manquera pas, il ne faudra pas lui dire deux fois. Il a même une meilleure mémoire que moi. Pour savoir ci celui-là provient de cela, "celui-ci tu ne peux pas le mettre parce que ce serait consanguin", il retient tout cela. "Ca, ça vient d'une bonne mère, d'une bonne écurie", il voit la mère, il voit le père, "ça c'est une mère qui a fait le premier prix à Bruxelles, ça doit reproduire de mieux en mieux".

«Il n'a pas voulu reprendre la ferme. Il avait la passion et il l'a toujours, mais rien que pour le bétail quand même. Je me rappelle que je moissonnais, ça arrivait qu'il y avait une panne ou quelque chose. Alors je me débrouillais tout seul, parce que Michel était à 50 mètres, il ne venait pas voir s'il fallait donner un coup de clé. Aussi calé qu'il est là-dedans, la mécanique c'est zéro.

«Je crois qu'il tient de mon père, donc il tient de son grand-père. Mon père aussi aimait déjà le bétail, les viandeux, les belles bêtes, il aurait bien été voir les concours et tout cela aussi. En mécanique il était zéro aussi. Ça ne vient pas d'un étranger !

«J'ai toujours vendu mon bétail très cher. Surtout qu'en ce temps-là, il n'y en avait pas tant que cela, il y en avait encore beaucoup qui étaient dans le bétail laitier. Alors, pour eux, pour améliorer leur bétail, ils venaient acheter mes taureaux pour faire de la reproduction. Et, quand tout le monde a commencé à se lancer un peu là-dedans, on est venu chercher de la graine, des petites génisses pour faire des futures mères.

«J'ai toujours préféré le Blanc-leu. Je suis pas amateur d'acheter. J'aime mieux mes bêtes à moi, parce que quand on va acheter autre part,

on achète la maladie avec. Deuxièmement, le charolais est un petit peu plus sauvage, mais ça se contente d'un peu moins de nourriture. C'est plus facile à entretenir.

«J'avais ma race que j'ai améliorée. Le Charolais devient un peu plus gros, mais la viande du Blanc-Bleu-Belge on la préférait quand même, les bouchers la préféraient. Le blanc bleu belge se vendait quand même mieux, la viande est plus fine de filet.

«D'ailleurs, maintenant c'est beaucoup tombé, comme partout. Il y a eu de plus en plus des bonnes bêtes, et puis il y a la crise, tous les gens ne se permettent pas d'acheter de la viande de première qualité. Tandis qu'il y a 20 ans, je vendais mes bêtes comme des petits pains. Je pouvais même demander un peu de trop. On discutait un petit peu, mais on prenait quand même parce que c'était la qualité. Ce n'est plus le même maintenant, c'est beaucoup baissé. Je n'ai plus que 60 à 70 % de ce que j'ai eu dans le temps. Je ne suis pas plus malin qu'un autre, quand ça ne va plus, ça ne va plus.

«Pour celui qui fait le lait à fond, cela ça rapporte encore plus que la viande. C'est beaucoup plus de travail aussi, mais ça rapporte plus. Mais il ne faut pas des vaches qui ne donnent que 15 litres, il faut des vaches qui donnent 25 litres !

«Il faut arriver à soit l'un ou soit l'autre. Mais la moyenne entre les deux : ne pas traire beaucoup et ne pas vendre cher, cela ne va plus, il faut se spécialiser.

«Les laitières, ça rapporte plus, mais les viandeuses ça mange beaucoup et de la qualité : du soja et des protéines, ça doit être soigné comme cela. Une bête laitière rapporte un peu moins, mais elle mange beaucoup moins. Elle est moins exigeante.

«Je nourris mes bêtes avec les produits de la ferme. Quoique maintenant je n'ai plus de silo de maïs parce que je suis tout seul et que j'attrape de l'âge. Sinon, j'ai toujours eu 5 hectares de maïs à ensiler. Mes céréales, je les gardais toujours pour moi, à part un peu de froment que je vendais, l'épeautre surtout. De l'avoine, des fois un peu d'orge aussi, je faisais un mélange avec le tout et j'aplatissais et les bêtes étaient en très bon état. Et puis, quand il faut acheter, c'est toujours aller au portefeuille. La bonne méthode, c'est de vivre de ses produits. Et puis

Roumanie et l'Université d'Alicante en Espagne. Un stage d'ethnologie de terrain intitulé "terrains croisés" s'est déroulé en 1996 à l'Ecomusée et a réuni des jeunes diplômés italiens, roumains et belges. L'Ecomusée a également accueilli, assez régulièrement, des stagiaires, boursiers du CGRI provenant de Roumanie, surtout, et du Sénégal. Les contacts se multiplient actuellement avec les municipalités voisines de Givet, Revin, Fumay, des projets communs sont élaborés. De plus, rappelons ici que notre Ecomusée est membre de la Fédération Française des Ecomusées et des Musées de Société ainsi que l'Association Française des Musées d'Agriculture, et qu'à ce titre nous avons des échanges réguliers avec les autres membres de ces associations et que nous participons aux journées de contacts qu'elles organisent.

Toutes ces activités ont contribué à faire connaître notre petit village au loin. Elles ont participé modestement mais concrètement à la construction d'une Europe en devenir, à nouer des relations durables et certainement des amitiés.

Dans le cadre de ces échanges, j'ai participé à deux séminaires de travail qui m'ont amené à me faire certaines réflexions que je vous livre ici.

CONTRASTES SUD - NORD !

Au cours de cet été, j'ai eu l'opportunité d'effectuer deux brefs séjours dans la Péninsule Ibérique : en Catalogne en juillet, et dans la région de Ninho, dans le nord du Portugal, fin septembre. J'ai pu y constater un dynamisme qui contraste considérablement avec la morosité et la déprime qui règnent ici ! J'ai visité des régions rurales comparables à celle-ci, j'ai observé un intérêt et une implication des pouvoirs publics dans les domaines culturels, une réelle compréhension des municipalités pour les potentialités de ce secteur dans le développement économique intégré en régions rurales. Les responsables à la Communauté Européenne l'ont d'ailleurs fort bien compris, puisqu'ils multiplient les formes d'aides spécifiques pour ces régions rurales frappées par une crise économique structurelle sans précédent.

L'expérience que je viens de vivre en Péninsule Ibérique contraste avec ce que je peux constater ici au quotidien ! Je vous laisse juger.

En Espagne, une semaine d'excursions et de

visites ont été organisées par le Département d'Ecologie de l'Université d'Alicante, dans le cadre du réseau Tempus dans lequel étaient associées les Universités roumaines de Cluj, de Sibiu, de l'ULB et son Centre de l'Environnement de Treignes. Au cours de cette visite, nous avons été accueillis dans des centres d'éducation à l'environnement et d'initiation aux sciences naturelles, qui sont des réalisations exemplaires. A Barcelone, dans le Delta de l'Ebre, sur la côte près de Valence, dans les environs d'Alicante, réserves naturelles et parcs naturels se développent et sont aménagés avec d'importants moyens. Des dunes littorales sont restaurées et repeuplées avec leur flore spécifique reproduite dans des pépinières spécialement aménagées à cet effet. Une documentation abondante et de qualité est mise à la disposition du public dans des centres d'accueil et d'interprétation du paysage, ces centres sont dotés d'un personnel qualifié. Les pouvoirs publics ont compris le rôle économique que ce type d'activités est susceptible de jouer.

Au Portugal, même constat d'un dynamisme en régions rurales. J'ai participé en tant qu'invité à un colloque de trois journées intitulé "Ecomuseologia como forma de desenvolvimento integrado", l'Ecomuséologie comme forme de développement intégré, dans la ville de Povo de Lanhoso, petite localité de 20.000 habitants située près de Braga, à 60 km de Porto. Il s'agissait des 10èmes journées du MINOM-Portugal (Mouvement International pour une Nouvelle Muséologie), avec des participants venus d'Espagne, de France, du Brésil, du Mexique, du Québec et de Belgique. Cette réunion était accueillie et financée par la "Chambre Municipale de Povo de Lanhoso" et bénéficiait de l'aide du FEDER (Fonds Européen de Développement Régional). Une réunion qui rassemblait plus de 200 participants : conservateurs d'Ecomusées, acteurs de rénovation rurale, personnes s'occupant de tourisme, directeurs de parcs naturels régionaux, responsables de mouvements pour la conservation de la nature et universitaires, ont discuté du rôle de la culture et de la conservation du patrimoine dans le développement économique des régions. Des personnalités influentes de la vie politique portugaise avaient tenu à y participer : le Secrétaire d'Etat au Tourisme, le Directeur Général du Développement rural, le Président de la Région Nord du pays. Tous manifestaient leur intérêt et leur foi dans le rôle que peut et doit jouer la mise en valeur du

je faisais du foin. Avec du foin et des céréales aplaties, plus le maïs, eh bien les bêtes étaient en très bon état. 5 hectares de céréales et, bien sûr, 8 hectares de foin. C'étaient surtout des prairies où, fin de saison, les vaches allaient aussi. C'étaient des prairies cultivées, ensemencées.

«Il y a des années, j'ai eu du trèfle aussi, mais c'était du trèfle dur à faner. Alors j'ai plutôt fait de l'herbe à faner. Je nourrissais 80, 90 bêtes avec ça. Maintenant je n'en ai plus que 46, mais en ce temps-là, on a eu jusque 100 bêtes en tout.

«De temps en temps, comme appoint, j'achetais des luzernes déshydratées. Parce que dans les céréales, il manque un peu de protéines. Pour que ce soit un peu plus riche en protéines, je complétais avec des luzernes déshydratées. C'était quand même naturel les luzernes. Ça favorisait un peu pour que les vaches deviennent en chaleur, il y a quelque chose là-dedans, j'ai oublié le nom, pour que les vaches deviennent en chaleur.

«Je vivais avec cela, les bêtes vivaient avec cela. Mais tout au début, j'avais encore des betteraves fourragères. Ça, il y a longtemps que l'on n'en parle plus, que c'est supprimé. C'était beaucoup de travail, quoique maintenant cela revient un petit peu. En ce temps-là, c'était beaucoup de travail, parce qu'il fallait les sortir, qu'il fallait les nettoyer, et puis, en campagne, il fallait les mettre à distance, les démarier et les arracher à la main. Mais cela rapportait beaucoup à l'hectare.

«Quand le maïs est arrivé, c'est le maïs qui a pris le dessus. Maintenant les betteraves reviennent un petit peu, parce que c'est beaucoup moins outrageux. On met une graine monogérme, ça c'est un; il y a les produits pour pulvériser, ça c'est deux; et il y a les machines pour les arracher. Cela redevient intéressant, surtout pour celui qui traite, parce que, pour traire, les betteraves donnent plus de lait que le maïs, le maïs fait plus de viande. Les betteraves stimulent la lactation. Donc pour quelqu'un qui fait le lait, qui a des vaches noires et rouges qui donnent beaucoup de lait, ça redevient intéressant de cultiver un peu de betterave.

«Pour notre consommation, on tue nos bêtes nous-mêmes, alors c'est de la qualité. On sait ce que l'on mange, ça c'est un. C'est naturel, ça c'est deux. Et puis il y a le finissage que l'on appelle cela, pour qu'il y ait une petite couche de graisse.

«J'ai une fois dû abattre une bête qui avait eu un accident au vêlage. Il n'y avait plus rien à faire que la faire tuer. Donc elle est partie à l'abattoir. Ils voulaient bien me l'acheter, mais pas cher. Elle n'était pas mauvaise ta viande. Elle était comme une pomme que vous avez cueillie verte, elle n'est pas mûre, la finition n'y est pas. Quand moi je tue une bête, elle finit ici. Et quand elle est grasse assez, alors on peut la tuer. Mais si vous tuez une bête maigre, eh bien vous aurez de la viande qui n'a pas de goût.

«Je n'ai jamais voulu jouer avec les hormones, non. Pour quelles raisons ? Premièrement, pendant longtemps, j'ai servi un boucher. Or quand on sert bien on peut encore demander 5000 francs en plus pour la bête. On vient même voir pour voir si je n'ai pas une bête, parce que la qualité y est. Si vous roulez les gens et puis que les clients du boucher viennent dire "ah la viande quand on l'a met là, l'eau coule dehors, et je ne veux plus de ta viande" eh bien il va perdre ses clients. La qualité prime toujours. C'est une relation de confiance entre mes acheteurs et moi. Je ne voulais pas les tromper, comme cela je gardais le bon client. Parce que c'était un bon client. Je vendais directement au boucher sans intermédiaire, alors il ne faut pas rouler le client non plus, parce qu'on le roule bien une fois, peut-être une deuxième fois, et puis c'est fini. Et puis ça ne me disait rien quand même, je dis après le naturel il n'y a plus rien et tromper les gens, je n'ai jamais aimé cela.

«Nous avons gagné notre vie, on venait aussi nous acheter à un gros prix des vaches de réforme, des vaches maigres, pour les engraisser en Flandre. Ils donnaient le gros prix pour avoir une bonne bête, mais qu'il fallait faire le finissage. Alors eux, ils faisaient le finissage plus les hormones. En deux mois, avec une bête comme cela, ils la faisaient comme cela. C'était incroyable. Nous, on gagnait mais on n'était pas responsable, on les vendait pour qu'ils tirent leur plan avec. Mais eux gagnaient aussi, sur peu de temps cela faisait 200 kilos en plus. Mais quand ça a été fini, quand on a freiné et quand on a puni ceux qui étaient coupables dans les Flandres, nous avons eu le contrecoup quand même.

«Le problème des Blanc-Bleu-Belge, c'est le vêlage. Plus belles qu'elles sont, pire que c'est. Faut surveiller de très près, il faut être présent, une fois que je pensais qu'elle ne vèlerait pas la nuit, elle a vélé quand même, elle a donné son veau. Le veau était vivant, mais ça avait été dur

quand même. Elle a poussé fort et la matrice est sortie avec. Il y a une vache qui avait marché sur la matrice, elle était trouée et déjà sale. Alors le vétérinaire est venu. C'était délicat, il valait mieux l'abattre et la vendre, au lieu de chipoter.

«Quand elles ont eu des césariennes, c'est un peu plus difficile de les avoir pleines. Mais j'ai déjà eu beaucoup de vaches qui ont eu 6, et même 7 césariennes sur une vie de 10 ans. Mais cela arrive couramment, qu'il y en a une qui a eu une césarienne et que l'on ne sait plus avoir pleine. La césarienne fait du tort à cela quand même, c'est plus problématique pour les avoir pleines. Mais quand elle est encore jeune et que l'on ne sait plus l'avoir pleine, qu'elle n'est plus bonne pour la production, elle est bonne pour la viande. C'est cela, elle a une bonne valeur pour la viande.

«Pour faire la césarienne, il faut compter 3.400 francs maintenant. Sur un veau, les 3.000 francs, ce n'est rien. Mais du moment qu'il ne doit pas revenir, parce que cela arrive de temps en temps. On ne sait pas faire des omelettes sans casser des oeufs, ça c'est un fait certain. Mais si le veau vaut 5.000 en plus, alors c'est déjà largement payé.

«Je peux vous donner un exemple : j'ai vendu l'autre jour une vache pour 55.000 maintenant que ça va mal. Mais il y en a un de Dourbes qui m'a dit : "j'en ai vendu 2 pour 37.000". Alors les 3.000 sont largement payés. A ce prix-là, les 3.000 francs de la césarienne ne représentent plus rien quand c'est une grosse bête et qu'elle vaut 20.000 francs en plus. Mais les risques, ça on en a : s'il y en a une qui est prête à vèler, je dois me lever la nuit pour voir si ça n'arrive pas, alors il faut vite appeler le vétérinaire et il faut faire la césarienne, ça c'est un fait certain.

«Avec l'insémination artificielle, pour que ça marche il faut que la vache soit en chaleur. Avec des génisses il y a moyen de régler cela un petit peu. Quand il y a des génisses que l'on veut absolument mettre au taureau, on leur met des hormones pour devenir en chaleur, pour provoquer les chaleurs, mais ce n'est pas encore naturel.

«Je n'ai jamais eu de maladie. Ça encore, pour revenir sur le fait que je n'aime pas d'acheter. Il y en a beaucoup qui se sont faits avoir avec ça. Ils vont acheter quelque chose. Mais les gens vendent la bête parce qu'il y a un problè-

me. Et puis on ne sait pas ce qu'il y a dans l'écurie. Si on n'achète pas, on aura moins de maladies. Donc éviter l'achat parce qu'on ne sait pas d'où vient une bête. Ou bien ce sont des marchands qui la vendent, même s'ils savent, les marchands ne disent jamais rien. Eux leur intérêt est de vendre la bête et gagner, c'est toujours l'argent qui prime sur tout. Alors, même s'ils ont été l'acheter à une place douteuse de maladie, eh bien ils vont la vendre. Même si après vous avez la maladie, c'est tant pis pour vous.

L'identification du bétail.

«A la naissance d'un veau, la première médaille, c'est le fermier qui la met à la naissance, et il y a une fiche. Chaque fois qu'il y a une naissance, je remplis la carte : la date de naissance, le sexe, la couleur. La carte est partagée en trois. Il y a une partie que j'envoie directement au Ministère de l'Agriculture, et là tout de suite c'est sur l'ordinateur. Alors on connaît déjà la bête. Un peu après, il y a un secrétaire nommé par eux qui passe et qui met une deuxième médaille. Donc la bête a les deux numéros. Mais pour le numéro de la deuxième boucle, si on vend une bête, il y a une partie qui suit la bête et l'autre partie on l'envoie au Ministère. Si je vends une bête, je mets la date qu'elle est partie, je signe et je colle même cette étiquette dessus, alors ici c'est le marchand qui l'a prise qui signe. Ce système existe depuis 3 ans, oui 3, 4 ans. Et sans carte, on ne sait pas en vendre non plus. Sinon on pourrait dire : "eh bien je ne vais pas faire de fiche, je vais cacher mon veau dans un coin, dans l'écurie tout seul, qu'il n'y ait personne qui le voit". On ne sait plus le vendre, le marchand ne viendra pas acheter une bête s'il n'y a pas la fiche avec.

Pensionné

«L'année passée, j'ai pris ma pension. Maintenant la ferme est encore active, mais en beaucoup plus petit. J'ai dû abandonner la culture, c'est pour cela que j'ai vendu la moissonneuse. Je n'ai plus qu'un hectare et je n'ai pas voulu garder une moissonneuse. J'ai dû abandonner des pâtures et des terres, parce que je suis pensionné, j'ai 66 ans. J'ai encore 13-14 hectares pour m'occuper, j'ai encore assez bien de bêtes, j'ai quand même encore 45 bêtes. Mais ils viennent encore. Maintenant je suis occupé à aplatir et c'est le beau-fils qui vient aplatir.

«Mais il n'y a pas de repreneur. C'est un peu triste, un peu malheureux d'un côté. Mais il ne faut jamais pousser un enfant, il faut lui laisser ce qu'il aime.

«La ferme, c'est un beau métier. Je ne me plains pas, il n'y a pas de dimanche, il n'y a pas de fête, c'est dur, il faut travailler tous les jours. Il faut aimer. A vrai dire, j'ai eu les bonnes années, maintenant cela devient de plus en plus dur. Maintenant cela devient terrible. Il faut faire beaucoup, il faut tenir le coup, alors il faut beaucoup d'investissements.

Julien Hoedenaecken à Nismes - 1997.

La ferme à Romerée.

«J'ai un frère qui habite Fagnolle, qui fait la ferme. Il y en a un qui n'a jamais voulu faire la ferme, vraiment pas, il n'aimait pas le travail de la ferme, il a quitté assez tôt. Il a osé, parce que, je vais dire qu'en ce temps-là, quand on n'aimait pas de travailler à la ferme, c'était mal vu. Moi, j'aimais pas tellement, mais je n'ai pas osé quitter, mais lui, il a osé dire : «Papa, je vais travailler». En ce temps-là, ce n'était pas admissible qu'il quitte. Le plus jeune n'a pas fait la ferme non plus, mais vous savez, il était dans les plus jeunes. Maman est morte à 54 ans, d'une thrombose. Alors, lui, il a été travailler chez Courthéoux à Couvin. De là, il est parti à Namur, il tient toujours le bureau de dédouanement. Autrement, on est quand même encore à quatre à faire la ferme.

«On retourne en visite en Flandre. Mais c'est difficile de se réintégrer quand on a quitté, parce que pour retourner, il fallait travailler. J'avais une cousine de mon âge, elle avait appris la sténodactylo, malheureusement aussi, sa maman est morte qu'elle n'avait que 14 ans. Elle a élevé ses frères et soeurs. Mais les autres, il fallait travailler, il fallait se débrouiller. Un cousin, donc un frère à cette fille-là, a encore été à l'École de Gendarmerie de Bruxelles après avoir été marié. Les gens avaient quand même, tout jeunes, une volonté de s'en sortir, quoi.

«En ce temps-là, à Saint-Gérard, c'étaient des Pères qui s'occupaient de rassembler les Flamands. Ils nous regroupaient. Je ne sais pas pourquoi ils faisaient ça. Parce qu'en somme, si vous partez d'une région, parce que c'est même pas dans un autre pays, je trouve qu'il ne faut pas faire un clan de nouveaux. Alors ils faisaient des soirées où il n'y avait que

des Flamands d'invités. A Saint-Gérard, déjà dans les années 50, ou au début de 50. C'était peut-être vers les années 55, je m'en rappelle très bien. C'étaient des Pères, peut-être que le Boerenbond était derrière. Nous, on n'y a pas été beaucoup.

«On fréquentait les autres Flamands, c'était comme si on trouvait une famille, malgré qu'on ne les connaissait pas. On se sentait attiré par ces gens-là. Il y avait une attirance vers d'autres Flamands. Encore maintenant, quand on rencontre des fermiers, disons des gens de notre condition, eh bien il y a comme un lien.

«Je me suis mariée à 24 ans. Jusqu'à ce moment, j'ai continué à travailler à la ferme. J'ai épousé un agriculteur. Ce qui m'a surtout frappée, quand je suis arrivée ici : ici, c'est plutôt herbager. Ce n'est pas loin de Fagnolle, il n'y a que dix kilomètres. Herbager, donc moins de cultures, moins de paille. Chez nous, le bétail était dans sa paille, presque pas sale. Ici, pas de paille, les bêtes étaient très sales. Ça m'a choquée qu'il fallait travailler dans ces conditions-là.

«Ici, on faisait les chevalets, tandis que nous, on ne faisait pas de chevalets, on ne faisait que les tas et puis on le rentrait, et on l'enrangeait. Tandis qu'ici on laissait le foin sur cheval, ça durait jusque tant qu'il était sec, ça dépendait du temps.

La culture biologique

«Ça commence doucement. On est arrivé à ça par le goût de manger du naturel. C'est-à-dire que moi, depuis des années, je me soigne déjà par homéopathie. J'ai eu une grave opération, je ne savais pas me remettre. Un beau jour, c'était en 69, 70, en ce temps-là, on devait aller jusque Namur pour avoir un docteur homéopathe, il venait d'Hannut. C'est comme ça, petit à petit, on en vient à la biologie, on change de médecine, on change d'alimentation et on rencontre des gens qui ont les mêmes idées que vous, et on arrive à produire des légumes et des céréales sans engrais.

«C'est parce que mon mari est tout seul, et que c'est beaucoup de travail, mais je vous assure que je peux vous mener là où l'on fait de l'agriculture biodynamique. Ce sont des préparations qu'on fait. Mon mari sait très bien, il a été suivre des cours, seulement, ça demande beaucoup de travail. Vous prenez, par exemple, de la bouse de vache, vous la mettez dans une corne,

vous mettez ça dans la terre pendant autant de temps, à une telle constellation, et vous le sortez à une autre, et vous le répandez à une telle heure précise quand une autre constellation entre, ça agit. Aussi, il y a des produits qu'on met en quantité très minime parfois, parce qu'on dynamise, et du fait que c'est dynamisé, ça agit avec une toute petite quantité.

«On cultive du froment. Mon mari a remis de l'épeautre, car ce n'était plus exploité dans la région. On s'en servait pour faire de la farine pour notre propre alimentation et pour les gens qui en demandaient, on en a vendu. Mais il faut être à plusieurs pour le faire, parce que ça demande beaucoup de travail et il y a moyen de produire sans produits chimiques. Les rendements sont différents. C'est juste, mais en partie, parce que je crois que si on allait où ils sont en force pour faire le travail et qu'ils le font convenablement, je ne crois pas qu'ils produiraient moins. Entre parenthèses, moi, je trouve que c'est ridicule de produire plus et porter l'argent de ce supplément au Boerenbond, parce que c'est ce qu'ils font.

Pour la commercialisation, on est très vite connu. Pour la farine par exemple, il y a encore un monsieur qui m'a téléphoné de Bruxelles. Qui vient depuis quelques années. Donc il vient de Bruxelles parce qu'il a confiance.

«Mais maintenant, on a ralenti. Mon mari est tout seul, et moi je compte bien un petit peu, mais ce n'est pas dans les gros travaux. Ils viennent chercher de la viande parce que les gens ont confiance, parce que c'est du bon. Pas d'hormone, c'est du naturel. On n'y pense même pas. Mais en plus de ça, les bêtes sont nourries sans tourteaux, sans produits du commerce. Maintenant il y a beaucoup de céréales qu'on reprend pour nourrir notre bétail, au lieu d'acheter. Il y a beaucoup de fermiers qui vont les mettre au Boerenbond, qui rachètent au Boerenbond et qui reviennent avec leurs tourteaux.

«Pour les mauvaises herbes, c'est vrai, je dois dire que, dans les dernières années, mon mari a eu assez bien d'ennuis, probablement qu'elles étaient plus sales que les terres d'autres fermes. Donc on produit un peu moins, c'est vrai. Mon mari a eu 58 ans, et il relâche un peu. Mais autrement, il y a moyen de faire ça, il faut pulvériser, il y a quand même en biologie, parfois quelques produits qui sont un peu autorisés.

«On a fait de la viande, de la farine. Tout un temps, j'ai fait le beurre aussi. Quand la

maman de mon mari était âgée, j'ai dû la prendre et j'ai dû arrêter le beurre, parce que je n'aurais pas su, une personne de nonante ans. Maintenant on est un peu au ralenti. Les enfants sont mariés, on continue encore, mais ça ne grandit pas quoi, on essaie de diminuer un peu le travail.

«Pour la fabrication de la farine, on va dans un grand moulin. Pour qu'elle soit vraiment bonne, il faut qu'elle soit moulue sur pierre. Nous allons à Haut-Fays. Avant, on avait le meunier à Haut-Fays, il faisait l'épeautre, mais il ne veut pas changer de tamis, c'est pas un biologiste. Il fait de l'épeautre, il a fait de la farine blanche. Mais ce monsieur de Bruxelles voulait aussi de la farine grise. La farine grise, nous devons la faire à un petit moulin ici à Dailly. Ça c'est un monsieur qui est rentré du Congo pour faire un petit supplément, il venait acheter notre froment, il faisait son pain lui-même. Il avait acheté un petit moulin et c'est lui qui nous faisait la farine grise. Sa dame est morte, et, en prenant de l'âge, il a remis ça à un jeune chômeur. Mais le chômeur n'est pas aussi consciencieux que lui. Cela fait qu'on n'est pas sûr de ravoir la farine de notre blé, parce qu'il achète aussi à l'extérieur.

«Nous faisons un groupement. Nous avons une association : **Nature et Progrès**. Ça par exemple, vous avez un label, vous êtes contrôlés et ça coûte assez cher. Naturellement, le prix élevé est choisi pour que les gens restent honnêtes. Si vous payez cher pour avoir un label, vous n'allez pas gaspiller votre marchandise. Et, alors pour la farine grise, on ne la fait plus faire parce qu'on n'est pas sûr de ravoir notre farine. Alors j'ai donné une adresse qui était sûre à ce monsieur de Bruxelles, et j'ai dit : «Allez là-bas, ne venez plus ici».

«On va au salon à Namur, pas pour vendre, mais comme visiteur, et puis on apprend toujours. Et là, il y a le stand **Veleda**, c'est une maison qui respecte les animaux. Tous leurs produits cosmétiques ou pharmaceutiques. Parce que, après l'homéopathie, je me suis fait soigner par l'anthroposophie en France, parce qu'il n'y en a pas en Belgique. Et cette doctresse-là prescrit ces médicaments-là et je vous assure que je ne savais pas me lever de mon fauteuil et maintenant, je fais presque mon médecin moi-même. Parce qu'on apprend à se prendre en main soi-même. On sait la nourriture la plus saine possible et la plus naturelle possible. Naturellement, nous achetons au

commerce aussi, mais la plus saine possible. Moi, parfois, quand je dois aller chez le médecin parce que je me suis coupée dans le doigt cette année-ci, enfin en 90. Un petit accident de robot de ménage, j'ai quand même dû passer sur la table d'opération.

Maria Vandebroek, Romerée,
le 31 janvier 1991

Certains témoignages nous ont proposé un «regard extérieur». Parmi ces derniers, nous vous proposons celui de Monsieur Roger ANTOINE, né en 1924, maréchal-ferrant et atelier de mécanique agricole à Boussu-en-Fagnes.

«Il y a beaucoup de Flamands qui sont venus par ici et, je dirais, qui ont été à la pointe du progrès, ils savent travailler avec quelques hectares. Je crois qu'ils ont fait des erreurs aussi : ils ont cru qu'en achetant 100 hectares par ici, ils feraient 10 fois plus et cela a été l'échec. Mais les Flamands ont commencé à venir mettre de l'engrais, soigner davantage leur culture maraîchère qu'ils font sur des petits terrains. Et ils gagnent bien leur vie. Parce que je vois tout de suite, à cinq kilomètres d'ici, il y a un Flamand qui vient d'acheter une ferme à cultures assez importantes, il a déjà beaucoup de bâtiments et il parle encore d'agrandir.

«Ce sont des gens qui savent mettre le prix, qui sont volontaires, ils ont stimulé la mentalité de l'homme. Parce que le Wallon, avant la guerre, je peux le dire, de tous les fermiers qui sont ici, il se contentait un petit peu de ce qui venait, il avait du fumier et il en mettait un petit peu sur son terrain. Le flamand est arrivé, et c'est de l'engrais qu'il a mis. Auparavant, ils avaient des petites exploitations mais qu'il fallait soigner.»

«Pour moi, nécessité fait loi. Pour commencer, le Flamand avait des grosses familles en ce temps-là. Alors ils sont venus travailler ici. Moi je les ai connus (je discute souvent en camarade), ils ont été malheureux, c'est certain. Ils sont venus faire les betteraves en sabots et redescendre à la grosse ferme là-bas, coucher derrière les bottes ou dans le fenil, et à 6 heures au matin remonter sur les campagnes et faire les betteraves. Il y en a qui n'ont pas oublié cela.»

ECHOS DE PARENTVILLE

«Ernest Solvay et son temps» à Charleroi.

L'Université Libre de Bruxelles à Charleroi & Le Musée des Sciences et des Techniques de Parentville présentent jusqu'au 28 février 98 l'exposition «Ernest Solvay et son temps».

Découvrez au travers d'archives, de photos anciennes mais aussi d'expériences interactives et de documents sonores la vie d'un industriel à la réussite éclatante. Ernest Solvay, homme de sciences, mécène, citoyen engagé aux idées audacieuses sur le plan politique et social...

Suivez son itinéraire. Un voyage du laboratoire privé d'Ernest Solvay vers le Parc Léopold et les instituts scientifiques où se tiennent les prestigieux Conseils de Physique et de Chimie.

L'exposition propose un véritable parcours scientifique et historique. Vous découvrirez la chimie de la soude, plongerez dans le monde ouvrier du 19^e siècle et connaîtrez les goûts, le mode de vie de la haute bourgeoisie éclairée.

Bilingue (français-néerlandais), l'exposition peut être découverte en visite libre ou en visite guidée. Elle s'adresse en particulier aux adolescents et aux adultes.

Le Musée des Sciences et des Techniques propose dans ce cadre, un programme pédagogique spécialement adapté aux groupes scolaires : Atelier d'histoire (14-18 ans), Atelier de chimie (14-18 ans), Animation de chimie (10-14 ans).

L'exposition peut également être découverte «à distance» en consultant son site sur Internet : <http://www.ulb.ac.be/expoSolvay>. Tapez l'adresse : vous pourrez parcourir des documents pédagogiques, trouver des informations pratiques et participer à un concours «on line» qui vous permettra de remporter des entrées gratuites à l'exposition.

Informations pratiques :

Visites guidées - Nocturnes - Ateliers sur réservation seulement.

Jusqu'au 28 février 1998

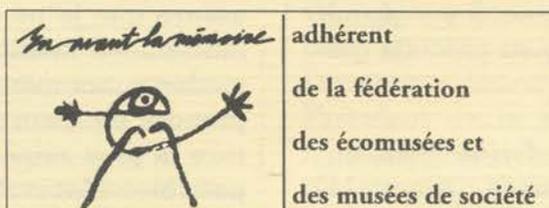
A l'Université Libre de Bruxelles

Ancienne « Amicale Solvay »

442 rue de Châtelet - 6010 Charleroi (Couillet)

du mardi au dimanche de 10h à 18h. Fermé les lundis, les 25-26-30&31/12/97, 01/01/98

Informations & Réservations : 071 / 600 300



patrimoine dans une économie intégrée aux réalités locales.

Ces deux domaines abordés au cours de ces brefs séjours, nature et culture, ne sont nullement étrangers l'un à l'autre, ils sont complémentaires. Rétablir une nécessaire harmonie entre la Nature et l'Homme, entre la population et ses racines, telle est la profession de foi affichée au cours de ces contacts et l'objectif poursuivi. Pour l'atteindre, l'Ecomuséologie s'efforce d'associer la population dans des actions de dynamisation culturelle. Elle doit développer une mémoire positive de son histoire : savoir pour conserver, conserver pour connaître. Dans une planification régionale pour le développement, la dimension culturelle est essentielle comme garante d'un développement durable et harmonieux. On parle beaucoup de biodiversité ? Evitons la monotonie d'une banalisation de l'environnement, parlons d'"ethnodiversité".

Pour reprendre les termes de Hugues de Varine, co-fondateur du concept d'écomusée avec Georges-Henri Rivière au début des années 70, présent à Povoia de Lanhoso, "L'écomusée traite de l'écologie naturelle, de l'environnement, du cadre de vie : c'est la notion du musée de parc, du centre d'interprétation. Son but est une pédagogie de la compréhension et de la conservation de la nature. L'écomusée traite de l'écologie humaine, c'est-à-dire du cadre de vie de l'homme, de ses activités, de son passé et de son avenir, des changements voulus et imposés. Son but est une pédagogie du milieu centrée sur l'humain. L'écomusée est un musée communautaire qui prend en compte à la fois le territoire et la communauté humaine qui l'habite, en vue du développement, c'est-à-dire la maîtrise du changement, l'utilisation coopérative de la ressource locale. L'écomusée est une banque et base de données sur le patrimoine total et global. Il est un outil de communication et d'expression au service de tous les acteurs du développement. Il est un moyen de mobilisation pour la participation communautaire au développement par la recherche, la conservation, l'exposition et l'insertion."

Au cours de ces journées, je n'ai cessé de réfléchir et d'établir des comparaisons avec la réalité de terrain à Viroinval caractérisée par la morosité et le manque de dynamisme. C'est à ce diagnostic et à ce constat consternant que mes réflexions ont abouti. La participation omni-

présente, le sectarisme médiocre qui prévalent ici ne sont pas les moyens qui vont nous acheminer vers le progrès économique, vers l'émancipation sociale.

En voici les preuves.

Le projet de Parc naturel Viroin-Hermeton patauge dans le sectarisme, il sera le dernier à voir le jour alors que ce projet faisait l'unanimité parmi les milieux compétents. La création des réserves naturelles domaniales qui font l'objet d'une concertation depuis plus de dix ans n'a pas encore abouti. S'il fallait comptabiliser le nombre d'heures de réunions multiplié par les salaires de toutes les personnes réunies, on arriverait à un montant supérieur à l'argent nécessaire pour les réaliser.

L'Ecomusée est déconsidéré par le pouvoir local. Il bénéficie certes d'une aide importante des pouvoirs publics pour la restauration des bâtiments, mais lorsqu'il s'agit de lui donner les moyens de jouer un rôle utile pour la collectivité locale, c'est un autre discours. L'administration communale de Viroinval ne vient-elle pas de décliner, en avril dernier, la demande exprimée par trois écomusées européennes (en Grèce, en Italie et au Portugal, des écomusées créés à l'initiative des municipalités locales, faut-il le souligner !), de se joindre à la création d'un réseau pour pouvoir bénéficier des subsides européens du programme RECITE ? Voilà un triste constat. Quel contraste affligeant avec l'Europe méridionale ! L'ULB, consciente de ses responsabilités sociales et de son implication dans le tissu économique local a décidé de répondre favorablement à cette demande. L'avenir nous dira si le programme baptisé ÉCO-TOUR sera retenu. L'enjeu est le suivant : 9.000.000 BEF de manne européenne en trois ans ! Ce n'est pas rien pour une région où sévit un chômage dramatique. Son programme : contribuer au développement du tourisme local en donnant à notre écomusée quelques moyens pour pouvoir mieux assumer son rôle. Notre handicap ? Nos options philosophiques de tolérance et de respect d'autrui ! Seraient-elles mal comprises par certains ? C'est l'occasion de réaffirmer avec force nos principes fondamentaux, inscrits dans les statuts de l'ULB : le rejet de l'argument d'autorité et l'indépendance de jugement. Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

Jean-Jacques VAN MOL

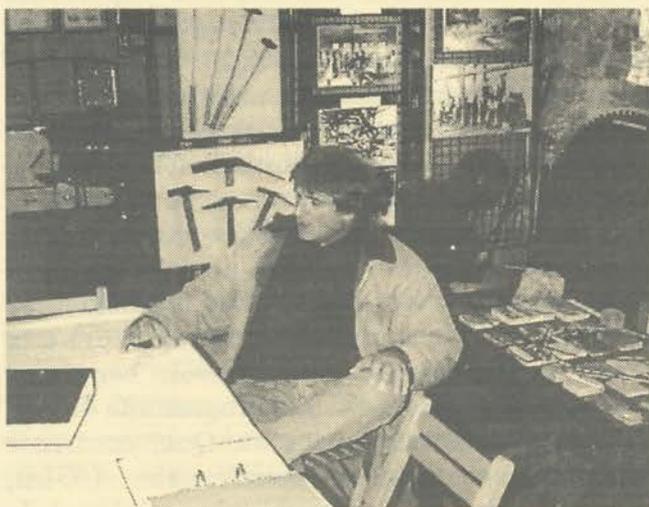
Le 27 octobre 1997

LES TRAVAUX DE RESTAURATION

Le corps de logis de la ferme-château a fait peau neuve.

Le corps de logis dominé par son donjon du XVI^e siècle a fait peau neuve ! Oui, l'événement tant attendu est arrivé : les planchers vermoulus ont été remplacés par des dalles en béton armé, les murs lézardés ont été consolidés en ce faisant; les fissures ont été colmatées par des techniques spéciales utilisant des résines synthétiques; les pierres fragmentées par le temps ont été remplacées par des neuves; les pans de murs écroulés ont été redressés et les murs ont été ravalés; les portes et les fenêtres sont garnies de nouveaux châssis avec des vitrages isolants faits pour braver les hivers. Le bâtiment est à nouveau capable d'affronter quelques siècles.

Le programme de la restauration a été conçu et diri-



Mr. Dulière, architecte.

gé, avec maîtrise, par l'architecte Philippe DULIERE, du bureau d'architecture DULIERE & DOSOGNE de Charleroi, désigné par l'ULB qui est le maître d'oeuvre. Les travaux ont été menés avec beaucoup de savoir-faire, de sensibilité et de compétence, dans une atmosphère de franche cordialité. Les restaurations ont nécessité l'intervention de firmes spécialisées utilisant des techniques particulières pour réparer les outrages du temps. Dans le déroulement de ce chantier, on a pris le temps de la réflexion pour résoudre les nombreux "imprévus", inévitables dans ce genre de restauration qui se veut respectueuse des témoignages laissés par les générations d'artisans qui nous ont précédés. Il faut remercier tout particulièrement l'architecte et l'entrepreneur pour la patience et la disponibilité qu'ils ont manifestées dans le déroulement de ce chantier qui a duré sept mois et demi, la première réunion de chantier s'est en effet déroulée le 24 mars 1997 et les travaux ont débuté à la fin de ce mois.

L'équipe du chantier était dirigée par Marc MANSY, charpentier-coffreur en béton, et composée de Léon SQUEVIN et Alain BAUDOUX. Walter IURLARO, patron de la Société Robert CHARLES de Daussois, a dirigé le chantier avec une compréhension et une sensibilité aux choses du passé qui l'honorent. Il a fait preuve de patience et de beaucoup de bonne volonté dans le déroulement du chantier. Les remerciements d'usage sont, dans le cas présent, amplement mérités. Les agents de cette firme ont révélé, non seulement un savoir faire digne d'éloges, mais beaucoup d'intelligence et de sensibilité dans l'exécution de leurs tâches, qualités essentielles pour mener à bien la délicate entreprise d'une restauration réussie. Marc MANSY m'a confié un jour : «J'ai appris beaucoup de choses dans ce chantier. Je n'avais jamais travaillé avec un archéologue, M. de Waha m'a expliqué certaines choses sur les techniques de constructions anciennes. L'escalier, je n'en n'ai jamais construit comme celui-là, et je n'en ferai peut-être plus jamais.»



Marc MANSY à l'oeuvre.

Les pierres neuves, qui ont remplacé les éléments vermoulus de la corniche du donjon, ont été extraites et taillées avec doigté par les artisans de la Carrière JULIEN de Les Avins. La firme spécialisée BETON-RESINE a procédé au colmatage des fissures et à la consolidation des pierres fendues. Les châssis des fenêtres et les portes extérieures ont été fabriqués, à l'identique des anciennes, avec beaucoup de



Vue arrière du chantier, à gauche : Mr. SQUEVIN rejointoie le mur des futurs sanitaires de l'Ecomusée.



Réunion de chantier au sommet. MM. Iurlaro, Antoine, Mansy (debout), Lambert (accroupi)

«métier», par la menuiserie GOFRIAUX de Villers-le-Gambon.

Comme il est d'usage dans ce genre de chantier de restauration d'un bâtiment classé, la région Wallonne était représentée par Robert LAMBERT, architecte, et Olivier BERKMANS, archéologue, qui veillaient à la conformité du chantier et au respect des témoins archéologiques que recèlent l'édifice. Les architectes Guy LEFEBVRE et Jacques ANTOINE représentaient l'ULB, le maître d'œuvre. Les échanges de vues avec Michel DE WAHA, archéologue qui connaît le bâtiment comme pas un (n'a t'il

pas fouillé les lieux dans leurs moindres recoins ?), ont été passionnés et fructueux.

Ce chantier sera le dernier à être suivi par Guy LEFEBVRE. En effet Guy LEFEBVRE, retraité après une longue carrière au service de l'Université, avait accepté, à la demande des Autorités de la Maison, de continuer à s'occuper du dossier de restauration de la ferme-château de Treignes. Il m'a toujours répété que ce chantier était la cerise sur le gâteau de sa carrière d'architecte. Sa rigueur dans le suivi des dossiers, son amour pour les belles pierres, son bon goût dans le choix des matériaux et des techniques ont constitué les éléments décisifs dans le succès de cette entreprise de longue haleine (treize années se sont en effet déjà écoulées depuis le

rachat des bâtiments par l'ULB !). La restauration si délicate du corps de logis sera son chant du cygne. Guy LEFEBVRE a en effet décidé d'interrompre définitivement ses activités professionnelles en décembre de cette année. En mon nom personnel je tiens à lui exprimer ici mes remerciements les plus vifs pour l'efficacité de sa contribution à cette oeuvre collective. Son enthousiasme, ses conseils ont été déterminants dans certains moments difficiles.

Le corps de logis a subi une cure de jouvence. Technologie, histoire, savoir-faire, respect des normes et de l'authenticité s'y conjuguent pour que la ferme-château continue à parler, pour les décennies du futur, le langage des pierres et le savoir-faire des artisans.

A la satisfaction de voir s'achever un beau chantier se mêle une pointe de nostalgie. Au cours de sept mois de présence sur le site, s'étaient multipliés contacts et échanges, Marc, les deux Alains, Myriame, Philippe et Fabian avaient noué des sympathies. On se souviendra de la tarte de Myriame ! L'atmosphère imprégnée de cordialité qui caractérisait ce chantier est à présent un beau souvenir pour chacun. Les contacts hebdomadaires au cours des réunions de chantier ont été l'occasion d'échanges et de propos enrichissants. J'ai la conviction que chacun en gardera le souvenir d'un "bon chantier".

Seulement ! Il y a un hic ! Cette peau neuve est une enveloppe vide : pas de chauffage, ni électricité, les aménagements réalisés pour accueillir les sanitaires sont des réduits sans l'essentiel ! Ne parlons pas des travaux de finition : enduits sur les murs, carrelages au sol, etc... ! Rien ! Il nous revient à présent à trouver les moyens financiers pour effectuer tous ces travaux indispensables.

Jean-Jacques VAN MOL

Le 15 novembre 1997

LES ACTIVITES

UN BILAN 97

La saison 97 se termine avec un bilan plutôt positif.

En effet, avec les travaux de restauration du corps de logis de la ferme-château, nous avons prévu une baisse de fréquentation de nos visiteurs «Seniors». Nos prévisions se sont avérées exactes. Cependant nos comptes d'exploitation nous présentent un résultat identique à l'année précédente. Cet état de chose est dû tout simplement par la progression constante de nos activités pédagogiques. Nos animations remportent toujours un vif succès auprès de nos groupes scolaires. Le développement de nos nouvelles activités pédagogiques se peaufine et ce sera sans doute vers le début de la prochaine saison que ces animations prendront leur rythme de croisière.

Pour l'instant, l'heure est au rangement, à la restauration et à la protection contre les intempéries hivernales. La cour de la ferme-château s'est transformée, pour quelques mois, en une exposition «d'emballages à la Christo»



Projet de développement :

Nous espérons trouver une solution pour résoudre le problème lancinant de la sauvegarde de nos machines.

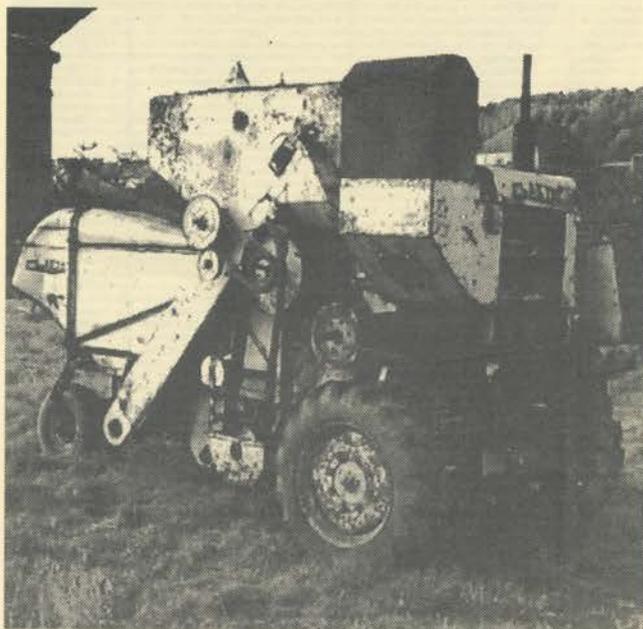
Les aménagements devraient répondre à des besoins préoccupants d'espace pour la présentation et la conservation des collections. Actuellement notre collection de machines agricoles comporte environ 150 unités complètement restaurées. Une grande partie de cette collection, protégée sous des bâches en plastique, est dans une situation de conservation précaire. D'autres collections disséminées à Nismes, Dourbes et Mariembourg, attendent leur rapatriement.

L'aménagement d'un «hall» (hangar agricole-musée) permettrait entre autres de libérer le hangar à marchandises de la gare de Treignes destiné à devenir un centre d'hébergement et de pallier le manque de place pour les grandes machines.

Ce «hangar-musée» serait bien entendu accessible au public et constituerait également un endroit idéal pour la restauration et l'entretien de nos machines.

Tout en parlant de machines, notre moissonneuse-batteuse Claey's, qui était en attente de rapatriement à Péruwelz, se trouve désormais à Treignes. Nous devons cet aide technique à Mr. Bruno VAN MOL, conservateur du Musée de la Route à Mons, qui familier des grosses machines a organisé le transport de notre nouvelle acquisition.

Cette moissonneuse-batteuse de fabrication belge (Zedelgem - 1952), avait été acquise d'occasion en 1972 par Monsieur Yvan Cocu de Péruwelz.



La moissonneuse-batteuse Claey's ren due à Treignes (éléments de coupe démontés).

Cette machine remplaça une autre Claey's qui avait été incendiée en cours de moisson. Le nouveau modèle, illustré ci-dessus, avait été choisi pour la trémie qui supprimait le remplissage des sacs (voir chroniques 30).

Selon Monsieur Cocu, cette moissonneuse-batteuse travaillait bien en terrain plat, mais était moins performante sur un terrain en pente. Elle était appréciée pour son bon fonctionnement dans les céréales versées. La trémie a une capacité de 700 kg.

Elle fut utilisée jusqu'en 1993, les terres exploitées avaient été expropriées pour la construction d'un zoning industriel.

La machine est en état de marche.

A L'AGENDA POUR LA SAISON 98

Exposition internationale de marionnettes, spectacles et animations en collaboration avec la maison de la Marionnette de Namur.

Chaque jour nous empruntons des codes diversifiés pour communiquer ou pour exécuter des tâches.

Par exemple : le langage, les attitudes, sont autant de codes nécessaires pour communiquer. Lorsque nous communiquons avec un ordinateur, il nous faut emprunter d'autres codes, etc...

Cela dit, et en synergie avec notre conte-spectacle sur le thème du pain où se mêlent acteur et marionnettes ; nous allons inaugurer, le 31 mars 98, une nouvelle exposition avec la collaboration de la "Maison de la Marionnette de Namur".

L'objectif de cette exposition est de présenter notre musée et tout ce qui l'entoure (forêt, village, ...) sous une forme animée et amusante. Rendre par ce procédé, intéressant et accessible, la compréhension du fonctionnement des outils et des machines propres aux différents métiers exposés.



Les préparatifs vont bon train à la ferme-château de Treignes.

Cette démarche est pensée en particulier pour un public jeune de 5 à 18 ans, mais aussi pour un public amateur de légendes et d'art.

Les marionnettes exposées au Centre de Rencontres et dans le musée illustreront les histoires et les légendes racontées autour des

métiers d'autrefois. C'est également une démarche originale pour valoriser nos collections.

L'exposition sera complétée par une série d'activités :

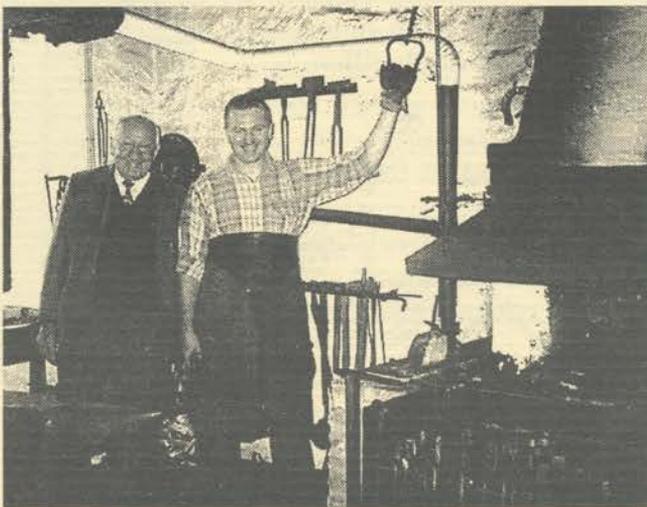
- avec la collaboration du Centre Provincial de la Marionnette, l'Ecomusée proposera 2 animations-spectacles;

- avec la collaboration de la Maison de la Culture de Namur, l'Ecomusée proposera des stages de formation sur la confection et la manipulation de marionnettes.

Nous ne manquerons pas de vous communiquer prochainement les informations complémentaires au fur et à mesure du développement du projet.

Le Musée de la Forge

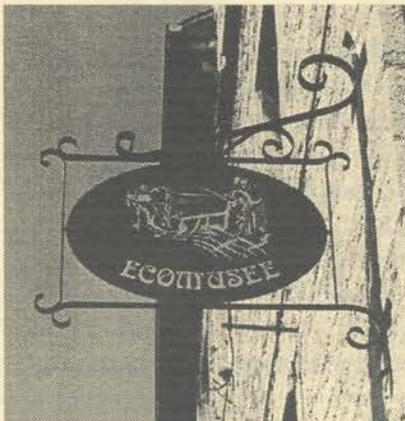
Plus que jamais d'actualité, l'Ecomusée vient récemment d'engager un nouveau collaborateur : Fabian GALANTE, petit-fils de Vital DEFORGE (ancien Bourgmestre de Treignes)



Vital Deforge et Fabian Galante

Mécanicien de formation, Fabian est désormais notre forgeron attitré.

Il s'est très vite familiarisé avec les lieux et surtout, il a fait preuve de savoir-faire lors de nos animations de découvertes sur le thème du fer.



Profitant de l'occasion des échafaudages à la ferme-château, Fabian a restauré et réaménagé notre enseigne. Celle-ci avait été arrachée par le passage d'un camion.

RECIT

En guise de préambule à nos activités de l'année prochaine axée sur la marionnette, le conte et les histoires, c'est sous la plume de notre collaborateur François TWIESSSELMANN que nous débiterons la rubrique «récit».

Monsieur Twiesselmann nous restitue un moment de sa jeunesse à Bouillon, tel un film en sépia où poésie, descriptions fines et douceur de vivre sont les ingrédients majeurs. Nous remercions également Lou-Ison Twiesselmann pour les illustrations réalisées pour l'usage exclusif du texte de son père.

IL ETAIT, UNE FOIS, UNE PETITE CHATTE NOMMÉE POLKA.

Polka a élu domicile dans la petite maison de la grand-mère Catherine et du grand-père Ernest. Cette maison se trouve tout en haut de la rue du Brutz, au-dessus de l'église et non loin du chemin qui monte vers le château-fort de Godefroid de Bouillon.

La maison est séparée de la rue du Brutz par

une haie d'aubépines soigneusement taillée. Cette haie est percée, en son milieu, par une petite porte à claire-voie, peinte en blanc. Les deux poteaux qui se dressent de part et d'autre de la porte ont été enduits d'une couche de vernis qui les fait briller au soleil. Ces poteaux sont protégés des eaux de pluie qui pourraient les



Lou-Ison
Twiesselmann

faire pourrir par un chapeau de forme pyramidale peint en noir qui recueille les eaux de pluie pour les disperser. Au-dessus de la porte, s'élance une guirlande de roses en fleurs. Pour arriver à la maison, il faut d'abord emprunter un petit chemin pavé de grandes dalles de schiste bleu soigneusement raccordées, arriver à une odorante haie de phlox allant du blanc au rouge violacé.

Attention ! Trois marches d'escalier pour arriver dans la cour qui passe devant la maison des grands-parents.

Comme toutes les maisons, celle des grands-parents a deux voisins. A droite, le jardinet est séparé de la maison de Monsieur Denis par un mur recouvert de grandes dalles de schiste. S'appuyant sur ce mur, s'élance à l'assaut de la maison une glycine qui balance ses grappes de fleurs mauves qui embaument l'air. A gauche, c'est la maison de Monsieur et Madame Bridoux ; elle n'est séparée du jardinet des grands-parents que par une haie d'aubépines. De la maison des grands-parents pour gagner celle d'Edmond Bridoux, il suffit de pousser une petite porte couronnée d'un rosier aux fleurs blanches.

D'autres maisons ont aussi un jardinet : trois petites maisons et, enfin, celle qu'habite avec sa vieille mère, la gentille Mademoiselle Lucie Mathurel qui charme tous les petits bouillonnais qui fréquentent son école gardienne. Qui mieux que mademoiselle Lucie enseignerait aux tout-petits à chanter, à danser en rond et à faire la révérence ?

Nous sommes au début du mois de juillet. Le soleil brille plus souvent qu'à son tour. Il fait bon.

Entrons dans la maison des grands-parents. Il est dix heures du matin. Polka est étendue sur le giron de la grand-mère Catherine. Polka regarde la grand-mère de ses yeux verts. Elle ronronne d'aise. La grand-mère caresse son épaisse fourrure tigrée selon un rite immuable commençant par le dessous du museau pour passer derrière les oreilles, et puis sur le dos et la queue. Mais la grand-mère doit éplucher les pommes de terre pour le dîner. Polka le sait ; elle va se coucher dans sa corbeille ronde en osier tressé, sur le matelas de laine cousu par la grand-mère. Polka allonge son

cou sur le matelas. Son corps s'appuie sur le bord de la corbeille jusqu'à ce que sa queue vienne lui chatouiller le nez. Les bouts de ses pattes se rejoignent. Polka s'amuse à sortir et à rentrer ses griffes ; puis elle s'endort paisiblement.

A midi, on dîne. L'horloge à balancier qui rythme le temps qui s'écoule vient de sonner les douze coups. Les grands-parents se régalent d'une soupe à l'oignon et d'une côte d'agneau accompagnée de pommes de terre. Polka déguste un savoureux pâté que le boucher Lionel a préparé tout exprès pour elle. Sa petite langue rose lape consciencieusement le lait frais arrivé le matin de la ferme des mouches.

Après le dîner, tout le monde fait la sieste ; les grands-parents dans leur fauteuil et Polka dans sa corbeille.

A deux heures de l'après-midi, tout le monde se réveille. Il est temps de penser aux choses sérieuses.

Dans le fond de la pièce, le grand-père ouvre une petite porte qui donne sur une cour pavée. Polka le suit. Polka descend un escalier qui conduit dans le jardin cultivé derrière la maison. Il se dirige vers un hangar. Il en extrait une brouette, une houe à cinq dents acérées, une bêche et un râteau. Il dépose le tout dans sa brouette en y joignant un panier de coudrier à deux anses et un petit sac en jute pourvu de la corde qui le fermera quand il sera plein de pommes de terre. Le grand-père et Polka sortent dans la ruelle Ozeray par une porte massive qui grince en s'ouvrant.

Le grand-père remonte la ruelle Ozeray, passe devant la maison de Mlle Lucie Mathurel, fait le tour d'une grosse maison peinte en blanc qui appartient à Monsieur Albert Camion. Il arrive en haut de la rue de la Poulie. Cette rue descend, on pourrait dire tombe, tant sa pente est raide, devant la maison du passeur abritée sous un beau frêne au feuillage épanoui. Derrière le frêne, un chemin protégé par un mur percé de meurtrières conduit vers le bastion de Bourgogne qui rappelle que Bouillon, au moyen-âge, était ceinturée de murs percés de meurtrières et de bastions.

La maison du passeur n'a qu'un rez-de-chaussée surmonté par un toit d'ardoises bleues. Le temps n'est plus où Emile Paulet, à grands coups de gaffe poussant sa barque à fond plat jusqu'à la rive droite de

la Semois où se joignent un sentier longeant la côte d'Auclin et un mauvais chemin de terre qui conduisait à l'abbaye de Cordemois. Les moines devaient vivre de leur travail. Ils étaient souvent à la peine quand ils cultivaient leurs champs aidés aidés par des boeufs liés par un joug qu'ils poussaient pour retourner la terre avec une charrue à un soc et la retourner encore.

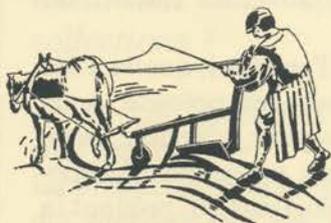
Maintenant, on a construit un pont à trois arches qui enjambe la Semois.

Le grand-père et Polka traversent le pont, tournent à gauche en suivant la route de Cordemois qu'ils quittent bientôt pour emprunter un chemin qui conduit à la terre de Bonne-Nouvelle. Au-dessus du chemin veille un autre frêne. Le frêne précède une longue haie de charmes bien taillés qui sépare Bonne-Nouvelle de la route de Cordemois. Un chemin longe la haie. Il borde les plates-bandes de quatre ares de bonne terre cultivées depuis maintes générations. Les plates-bandes sont protégées des éboulements venus de la côte d'Auclin par un muret fait de gros cailloux blancs qui luisent au soleil. Ce chemin conduit à une charmille. Polka voudrait bien grimper et sauter d'une branche de charme sur l'autre du début jusqu'à la fin de la charmille. Mais elle sait que le grand-père serait trop inquiet.

A ce moment un geai pousse un cri strident pour avertir tous les autres oiseaux de l'arrivée de l'intrus. Il s'envole de la première branche d'un hêtre planté au début de la charmille. Il nous montre son plumage brun clair tacheté de bleu, de blanc et de noir. On se demande comment un aussi bel oiseau peut pousser des cris aussi discordants.

Mais il est un oiseau qui ne tient pas compte de cet avertissement. Une grive, perchée sur la plus haute branche d'un hêtre, siffle de tout son coeur comme si rien d'autre ne justifiait son existence. Elle se balance, dans le vent, au sommet de son hêtre.

Le grand-père va d'abord arracher les pommes de terre. Il empoigne la houe. Un premier coup de houe ramène la terre de devant le plant ; un deuxième coup, à droite ; un troisième coup, à gauche et un dernier coup derrière, font apparaître les pommes de terre rondes et jaunes. Le grand-père les ramasse pour les déposer dans le panier de coudrier. Il semble que cette année la récolte ne sera pas mauvaise.



ULB

CHRONIQUES DE L'ECOMUSEE DU VIROIN

PERIODIQUE

Edité par DIRE ASBL
81, rue de la Gare - B 5670 Treignes
Bureau de dépôt : Nismes

34

Printemps / AVRIL 1998

Editeur responsable : Wlady QUINET - ECOMUSEE - Treignes - 81, rue de la Gare - B 5670 Treignes - Tél.: 060/39.96.24 Fax :060/39.94.50 - E.Mail : wquinet@ulb.ac.be

COTISATION : 400 frs ou plus pour les membres adhérents - 4.000 frs ou plus pour les membres protecteurs - CCB. : 068-2225079-23

JOURNEES DU TOURISME - JOURNEES DES MUSEES 4 & 5 avril 1998

SOMMAIRE

Editorial

L'élevage des moutons à Olloy au passé
Témoignage de Mme Charlier : une occupante de
la ferme-château
Mémoire collective ... mémoire créative

EDITORIAL

COLLECTER AUJOURD'HUI POUR DEMAIN

Collecter aujourd'hui pour demain, tel est le thème choisi cette année par les musées de Wallonie et de Bruxelles pour accompagner les Journées du Tourisme. Collecter pour la postérité, conserver la mémoire des objets et des gens pour transmettre leur message aux nouvelles générations, ces objectifs font partie des attributions de tout musée, elles en constituent même des missions essentielles. Ce thème est l'occasion propice pour vous faire découvrir "la face cachée" du musée, car à côté des animations et des expositions destinées à la délectation du public, le musée exerce toute une série d'activités tout aussi importantes. Trois objectifs définissent un musée : l'éducation, la recherche et la conservation.

Collecter, oui, mais quoi, comment et pourquoi faire ?

Tout musée poursuit des objectifs précis et nécessairement limités aux moyens dont il peut disposer. L'Ecomusée de la Région du

Viroin est essentiellement un centre d'interprétation de l'histoire sociale et économique de la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse méridionale. C'est dans ce but qu'il rassemble et conserve tout document qui apporte un témoignage sur un moment de la vie régionale. Un musée a pour tâche également de restituer au public sous la forme d'expositions, d'animations ou de tout autre moyen, le message contenu dans les objets matériels ou immatériels qu'il conserve.

Imprimés, images, écrits, témoignages...

- Photographies et cartes postales révèlent un instant de la vie locale : bâtiments qui témoignent par leur architecture et les matériaux utilisés; personnages dont l'habillement et les mouvements figés nous renseignent sur un statut social ou un métier; paysages qui révèlent des pratiques agricoles révolues. Archives d'usines, catalogues illustrés, documents comptables nous informent de la vie économique à une époque déterminée.

- Les témoignages enregistrés apportent leur message sur l'histoire vécue, l'histoire au quotidien. La mémoire collective est en effet une source précieuse d'informations fugitives mais significatives sur la vie au sein du village. Comment une communauté a réagi aux grands changements que notre siècle a connus. Comment elle a perçu les messages venus du dehors. L'histoire orale apporte ainsi son témoignage sur la confrontation entre tradition et modernité. Depuis 20 ans, notre musée enregistre, classe, transcrit et exploite une banque de données de près de 300 bandes magnétiques.



Fenaison dans les environs de Chimay. (Collection de l'Ecomusée)

piétinait, il y avait un monde fou. On annonce alors que le train sera en retard et qu'il n'arrivera qu'à 10 heures. Oh. Encore une heure ! Le train est arrivé. Tout le monde se bousculait. J'ai vu Oscar par la fenêtre. On s'est approché du train. Oscar est apparu dans l'encadrement de la portière. Mon Dieu. Il était si maigre. Il n'y en avait plus. Il était mal habillé : il portait une veste militaire française, un pantalon d'un costume militaire belge. Je ne sais plus. Il ne ressemblait vraiment à rien ! Il était vraiment méconnaissable. A côté de moi, il y avait ma petite Gisèle et de l'autre côté il y avait l'amie de Gisèle, elles étaient bouclées toutes les deux. Et quand j'avais écrit à Oscar, je lui avais expliqué que sa fille avait les cheveux bouclés. En descendant du train, Oscar a tendu les bras. Oh ! Il a tendu les bras et a attrapé cette petite-là. Moi j'ai dit : - "Mais Oscar, ce n'est pas ta fille !" Le temps que je me retourne pour tirer Gisèle. Je la vois qui s'en allait en courant. Elle avait eu peur de son papa, elle ne l'avait vu que sur les photos et ici, il était tellement différent. Elle pleurait et des gens dans la foule l'ont rattrapée et l'ont ramenée. Oh ! quelle histoire ! Pour finir tout le monde pleurait, mais c'était la joie ! Une joie immense ! Celui qui n'a pas connu ça ne sait pas ! Et puis avec tout ce qu'on avait subi pendant toutes ces années. C'était la vie, c'était la joie ! Oh ! Et lui qui avait pris cette petite fille toute bouclée dans ses bras croyant que c'était Gisèle !

Ah ! J'en ai eu une de vie ! J'ai toujours

eu une jeunesse mouvementée comme ça ! Enfin, la vie a quand même été plus belle quand nous sommes arrivés ici à Treignes. Et puis j'ai eu un petit garçon que nous avons appelé André.

L'installation à Treignes.

On est venu à Treignes, oh !, ça doit être deux ans après que mon mari soit revenu de la guerre. Il a été prisonnier. Oui, oui deux ans après qu'il soit revenu, donc en 1949. On voulait avoir une plus grosse ferme. Parce qu'à Chimay on occupait seulement 16 hectares et qu'ici il y avait à peu près 44 hectares.

A ce moment-là, quand nous sommes arrivés à Treignes, la ferme-château était encore la propriété de Monsieur le Baron Gendebien. Et c'est grâce à notre vétérinaire, monsieur Lejeune de Chimay, qui avait fait la guerre 1914-18 avec Monsieur le Baron et qui connaissait fort bien le bourgmestre de Chimay, Monsieur de Marneffe, que nous avons eu la priorité de la ferme de Treignes ! On était 17 personnes à demander cette ferme ! Voyant qu'il y avait autant d'amateurs, Monsieur le Baron s'est renseigné. Il a tellement reçu de bons renseignements nous concernant, de par notre vétérinaire Monsieur Lejeune, que nous avons reçu une lettre que j'ai toujours, qui disait que nous avions été choisis parmi les 17 personnes qui demandaient la ferme.

La ferme était pour nous, nous étions contents ! Parce que vous voyez, à la sortie de

la guerre, les fermes étaient très recherchées et surtout il y avait beaucoup de flamands qui voulaient s'installer par ici. C'est le cas de la grosse ferme de Matignolles par exemple ! Nous avons toujours eu de bons contacts avec eux. Mais malgré cela, moi, je n'ai presque plus jamais parlé le flamand depuis le jour où je me suis mariée avec Oscar et que je suis venue à Chimay.

Monsieur le Baron nous a proposé d'acheter la ferme. Moi, je voulais bien, mais Oscar n'a pas voulu. Il n'a pas osé parce que, en fait, les valeurs avaient tellement changé après la guerre. Tous les prix avaient tellement augmenté qu'il ne parvenait pas à s'y faire. Il lui a fallu un certain temps avant qu'il s'habitue. Quand je lui ai dit que j'avais acheté de la viande à 300 francs le kilo, il n'en revenait pas et il a dit : - "Mais c'est le prix d'un cochon ça !" C'est Monsieur et Madame Fontenelle qui sont devenus les propriétaires de la ferme.

Mon mari a dit tout de suite, quand nous sommes arrivés : - "Oh ! Il y a beaucoup de changements à faire ici !" Les gens d'avant, les locataires, avaient mis leur turbine tout au bout du couloir. Quand on revenait d'avoir été traire, on devait monter toutes les marches avec les cruches pleines pour aller turbiner tout au bout du couloir. Oh ! C'était un long long couloir. Ca ce n'était pas à faire vous savez ? Donc Oscar dit : - "Oh la la ! On va réfléchir et on va installer tout ça autrement. D'abord, nous allons mettre la laiterie en-dessous." - "Oh oui ! C'est une bonne idée." Quand on entre, à gauche, il y a une porte, là. Avant c'était une cave. Elle était dans un état ! Je ne vous dis que ça ! Enfin, Oscar a bien regardé, il a fait le tour de tout. On est allé chercher des graviers au Viroin, on a réparé les trous. Il a cimenté, on a blanchi les murs. Il a fait une longue marche et on a mis la turbine à côté, pour que j'aie moins haut à soulever les cruches. Voilà ! On a installé la laiterie là-bas. Comme ça, il n'y avait plus jamais de saletés dans le corps de logis, ni dans le couloir; et surtout pas de fatigue inutile. Allez-vous monter ainsi toutes les marches et traverser d'un bout à l'autre le couloir, deux fois par jour avec parfois six à huit cruches de vingt litres de lait chacune ? Non, non ! Je n'aurais pas enduré ça !

Moi, au fond du couloir, j'ai tout changé, tout. On voyait les marques de la turbine et je n'aimais pas ça ! J'ai frotté puis j'ai installé un porte-manteau et deux chaises. Mais dans ce couloir-là, il faisait si froid !

Les débuts de la motorisation

Ici à Treignes, nous avons été les premiers à acheter un tracteur. C'était dans les années 50. Il était tout petit et de couleur orange. D'ailleurs, quand il est arrivé sur le wagon, il avait l'air d'une grosse orange ! Il n'avait que 17 chevaux. Ca a été une révolution dans le village, tout le monde est venu le voir. Par la suite, nous en avons acheté un plus gros, d'occasion celui-là. Il faisait 45 chevaux. C'était un DEUTZ et le petit c'était un ALGAIER.

Nous avons aussi été les premiers à moissonner avec une moissonneuse-batteuse.

Nous étions partis, Oscar et moi, à la foire de Libramont, Oscar aimait bien aller voir toutes sortes ainsi. On s'est renseigné et on a appris qu'il y avait un homme qui habitait du côté de Frasnes et qui passait à domicile dans les fermes pour faire les moissons à la machine. Mon mari a réfléchi et a trouvé qu'on avait autant de bénéfiques à faire faire notre moisson à la moissonneuse-batteuse, car il peut faire du mauvais temps pendant plusieurs jours, et toute la récolte peut être sauvée.

Quand c'était le moment des moissons, on pouvait toujours demander de l'aide aux autres fermiers, mais vous comprenez bien qu'à cette période-là, généralement, tout le monde a beaucoup de travail. Il y avait assez bien de jeunesse qui ne demandait pas mieux que de travailler dans les fermes pendant l'été pour se faire un peu d'argent. Alors nous engageons des jeunes du village et croyez-moi il y avait beaucoup d'ambiance.

Une fois la récolte terminée, la dernière charrée rentrait avec tous les jeunes dessus et un grand bouquet qu'ils avaient fait avec des branchages et toutes sortes d'herbes qu'ils avaient ramassées dans les champs. C'était le bouquet qui voulait dire que la fin de la récolte était arrivée. Ils criaient tous très fort en entrant dans la cour de la ferme, ils étaient contents. Moi, j'avais commandé de la tarte, des pâtisseries et deux ou trois affaires à manger et à boire, je faisais du café. On fêtait la fin de la moisson tout le monde ensemble dans la cuisine de la ferme.

On peut bien dire que les jeunes d'ici, à cette époque, ont vraiment été très sympathiques et rendant service. Ils ont été très très bien pour nous.

Cette petite fête, ce n'était pas grand chose, mais ce qui comptait c'est qu'on était tous ensemble, on était tous là, bien contents d'avoir bien travaillé. Ils savaient bien qu'on ne finirait pas ainsi : le travail terminé, tout le

monde s'en va ! Non, non, ils savaient qu'on allait se rassembler. C'était une façon d'être, c'était un très bon moment. Il n'y avait pas que nous qui engagions de la jeunesse, les autres fermiers en prenaient aussi. Nous en prenions parfois assez bien pour aller plus vite quand le temps n'était pas des meilleurs. Mais malgré ça, il y avait encore bien des fois qu'on ne parvenait pas à rentrer tout à temps. Les grains, les bottes restaient sur le champ. Il y avait un orage, du vent, de la pluie. On pouvait tout recommencer et reprendre de la main-d'oeuvre occasionnelle en plus. Et toujours, il fallait payer ! A la fin ça revenait plus cher et il fallait qu'on fasse quand même des bénéfices puisqu'on avait investi pour louer la moissonneuse-batteuse.

Mais par ici, il me semble que les fermiers, surtout en ce temps-là, bien sûr, parce que depuis ça a changé, n'étaient pas pour renouveler leur façon de travailler. Ils avaient un peu peur du changement. Je comprends très bien ça, parce que quand il faut investir ce n'est pas rien. Il faut être sûr de rentrer dans ses frais.

Quand donc, nous avons fait venir cette moissonneuse-batteuse, les fermiers ont vu ça. Ils sont venus et on dit : - "Oh ! Qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils font ? Ce n'est pas à faire, une histoire pareille !" Quelqu'un s'est approché d'Oscar et a dit : - "Mais Oscar, avec quel crayon calculez-vous ?" Oscar a répondu : - "Ne vous en faites pas pour moi, j'ai bien fait mes calculs. Vous n'êtes pas obligé de changer votre système mais moi je le fais." Nous avons été très très contents, en trois ou quatre jours, notre récolte était terminée et à l'abri, et on a gagné sur tous les plans. Alors Oscar a dit aux autres fermiers : - "Vous voyez, j'ai fini et ma récolte est sauvée ! Tandis que vous, vous en avez encore pour 8 ou 10 jours et vous devez tout voiturier." Il y en a qui ont réfléchi. 3 ou 4 ans après, presque tous les fermiers faisaient leurs moissons à la machine. Il faut dire aussi que plus on avançait dans les années, la main-d'oeuvre se faisait plus rare pour travailler dans les fermes. Car tout le monde partait travailler dans les usines à Couvin ou à Vireux. Alors du coup, on ne pouvait pas risquer de se retrouver avec trop peu de gens. La récolte n'attend pas ! Et puis on avait pas que ça à faire, il y avait 25, 30 bêtes à soigner et il y avait bien à s'occuper du bâtiment. Ce n'est pas rien un bâtiment pareil.

Une souche d'arbre chargée de souvenirs.

En allant traire, on passait au Viroin et je râlais toujours, quand les eaux étaient grosses. Je voyais le Viroin qui charriait des souches d'arbre. Un beau jour, j'ai dit à Oscar : - "Oscar, il y a quelque chose de beau qui me plaît bien ici, dans le Viroin." - "Quoi ? Il y a toujours toutes sortes qui te plaît bien à toi." - "Ah oui, mais tu verras. Je voudrais avoir ça." Ca, c'était une grosse souche d'arbre calée au beau milieu du Viroin. C'est cette souche ici, que vous voyez là et dont je vous parlais au début de votre visite. J'ai voulu qu'elle vienne avec moi. Mais elle était encore bien plus haute que ça ! Quand il a vu ça, il a dit : - "Mais tu ne veux quand même pas ça ?" - "Si, si, je voudrais que tu la repêches et que tu la ramènes à la ferme." - "Ah ben non ! Quand même pas ça, hein ! Et qu'est-ce que tu vas en faire ?" - "Qu'est-ce que je vais en faire ? Quelque chose de très beau, tu verras." - "Allez, allez, on va rire de toi si on voit ça !" Eh bien, je l'ai tellement scié avec cette affaire-là, qu'un jour il me dit : - "Comme on a fini plus tôt, viens avec moi, je vais essayer de tirer cette souche d'arbre au milieu du Viroin." Nous l'avons repêchée avec une chaîne et le tracteur et nous l'avons ramenée dans la cour de la ferme pour la laisser sécher. C'était un lundi de Pentecôte, je m'en souviendrai toujours. J'avais de la famille de Mouscron qui était venue et mes cousines riaient de voir la souche. J'ai demandé à Oscar de prendre une scie pour la couper en deux. Et, tous les trous que vous voyez un peu partout, ces trous-là, eh bien, ils étaient remplis de cailloux, de gros cailloux. Oscar a dû taper et taper avec un marteau et un burin pour les extraire. Il me dit : - "Tu m'en fais voir pour un lundi de Pentecôte." - "Oui Oscar, mais tu n'as pas toujours été près de moi, les lundis de Pentecôte, tu étais prisonnier. Alors maintenant que tu es là, fais-moi ça, va !" C'est vrai, n'est-ce pas ?

Donc, il a enlevé tous les cailloux, il l'a coupée et je l'ai bien badigeonnée. Alors je dis : - "Maintenant je voudrais qu'on la remonte tous ensemble dans le couloir - "Ah non ! On ne va quand même pas mettre ça dans la maison" - "Si, si, pour mettre dans le couloir !" - "Oh ! Mais ce n'est pas possible, on ne va pas mettre ça là !" Nous l'avons rentrée à plusieurs. Moi, je suis allée chercher des petites potées de fleurs que j'avais dans ma cuisine et je les ai installées dessus. Après j'ai acheté des petits poissons dans des bocaux ronds et je les ai mis aussi. Je vous assure, c'était magnifique ! Oscar vient voir et dit : - "Eh bien, je n'aurais pas cru ça. Je n'aurais jamais cru que ça serait aussi beau !" - "Oui mais il me manque encore des fleurs." - "Oh, si ce n'est que ça, je vais

te conduire au marché, on va aller en chercher exprès et tu les choisiras à ton goût." J'ai choisi les plus belles, je n'ai pas regardé au prix. Oscar a mis en couleurs, on a tapissé. Et je me suis mise à cirer ce couloir !

A force de l'entretenir régulièrement, ça reluisait ! Un jour, une gamine est venue. Elle avait l'habitude de venir, elle était toute, toute petite. Moi je pensais. Tiens, tiens, j'ai pourtant entendu la porte s'ouvrir et personne ne rentre. Je vais voir, elle était là, toute petite, occupée à se coiffer. Je lui dis : - "Tu te coiffes ici, toi ?" - "Oui, parce que je me regarde dans le miroir." - "Où est-il le miroir ?" - "Dans les pavés, Madame !" Ah ! Elle se regardait dans les pavés du couloir. Un autre jour, le vétérinaire est venu pour faire une césarienne. Il est entré et, - "Oh ! Qu'est-ce que c'est là-bas au fond ? Que c'est joli. Quelle belle roche, quelle belle roche !" Ah, mais ce n'était pas une roche ! J'ai eu comme ça d'autres personnes qui venaient de Bruxelles, de Namur, de Charleroi et d'ailleurs, et, qui venaient chercher du beurre à la ferme pendant les vacances ou le samedi. Chaque fois qu'ils entraient, j'entendais - "Que c'est beau là, au loin ! Madame, est-ce qu'on peut aller voir ça au bout du corridor ?" J'ai vraiment eu beaucoup de succès avec cette souche-là.

Et puis je l'ai ramenée avec moi ici et je la garde dans ma cuisine.

L'abandon de l'exploitation.

C'est Monsieur et Madame Fontenelle qui étaient les propriétaires de la ferme. Quand, en 1972, on a dit à Madame Fontenelle qu'on abandonnait, elle a été fort triste mais on ne pouvait vraiment plus continuer. Oscar avait fait une hémorragie pulmonaire, moi j'arrivais à mes 60 ans et, de nos deux enfants, aucun n'a voulu reprendre l'exploitation. Ils nous avaient même conseillé d'abandonner plus tôt et on aurait dû les écouter. Vous savez, j'avais un mari, il était toujours content, c'était la bonté même.



Le village de Treignes. (Collection de l'Ecomusée)

ACTIVITES

« Le monde au bout des doigts » : exposition temporaire 98

Du 09 mars au 14 septembre, l'asbl DIRE avec la participation du centre de la marionnette du Service de la Culture de la province de Namur, proposent une exposition internationale de marionnettes. Cette exposition temporaire est présentée dans les locaux de notre Centre de Rencontres. Nous espérons qu'elle ravira en particulier les enfants, mais aussi le public amateur de légendes et d'art. Des visites guidées sont prévues ainsi que des animations spécifiques.



Petit théâtre tchèque. Epoque 1930

«Trois petits tours à la ferme»

Un spectacle destiné aux enfants de classes maternelles complète l'exposition. Les représentations sont programmées **du 20 au 24 avril - du 11 au 15 mai - du 25 au 29 mai - du 08 au 12 juin**. Deux représentations par jour sont prévues : à 10h30 et 13h30.

Une participation de 75 francs belges par enfants est sollicitée, la gratuité est offerte aux enseignants accompagnateurs.

Pour les informations et les réservations, le secrétariat se tient à votre disposition à notre adresse habituelle.



Un coin de notre grenier à malices et à sortilèges.

R E C I T

MEMOIRE COLLECTIVE... MEMOIRE CREATIVE.

Partons à la rencontre de Jean-Baptiste.

Dans son atelier Jean-Baptiste tresse les osiers pour la fabrication des corbeilles et des paniers à multiples usages : des paniers plats et ovales pour faire égoutter le fromage ou sécher les champignons, la nuit dans les fours éteints des cuisinières. Attention, tresser des osiers ou des jets de noisetier n'est pas une mince affaire ! Jean-Baptiste doit d'abord les trouver puis il faut savoir les couper au bon moment, « avec l'sorpia*(1) », comme il dit, et, chaque année, presque au ras de la tête. Jean-Baptiste les récolte en vieille lune, il dit : « ça ne bourgeonne pas ! ». Cueillis de novembre à mars, ils restent plus longtemps verts et souples. Cueillis aux chaleurs, ils deviennent vite secs. Les longues baguettes mises en fagots sont espiègles, mais Jean-Baptiste les apprivoise en les pelant et en les tordant sur son genou pour les assouplir. Soudain, Jean-Baptiste s'écrie : « Le bois c'est pas le fer ! Le bois c'est un parent de la lune. Le fer, moi je m'en méfie, ça gâte le pré ! Quand on dépique le blé sur l'aire, les fourches en fer font des trous dans la terre et ça fait perdre des grains ! ». Le bois, Jean-Baptiste le connaît bien car, bien que les vanniers se soient constitués en corporation depuis le 13^{ème} siècle, la vannerie a cependant toujours été considérée comme une occupation secondaire et saisonnière. En paille de seigle, en jets de noisetier, en osier, en roseau, ou en châtaignier; tressés, tissés ou spiralés, les panners, les corbeilles, les malles, les berceaux, les plateaux à pain, les boîtes à ouvrage des couturières, les sièges, les jouets, etc... ne sont pas le seul univers de la vannerie. Les vanniers fabriquaient aussi divers objets en bois : - les coffins*(2), les quenouilles*(3), les grands râtaeux et les fourches à deux ou trois dents, les fléaux*(4), les crossettes*(5), ...

Jean-Baptiste dit : « pour fabriquer une crossette, il faut faire sentir au bois qui est le maître ! ». Souvent on utilise du frêne. Il faut le tordre, le plier à volonté et répéter l'opération une ou deux fois par semaine pour assujettir le bois rebelle de la crosse qui restera attachée pendant presque un an. Puis, on enlève les noeuds à l'aide du "sorpia" et on lisse avec des rabots. La crossette bien droite, bien propre en bois blanc est alors suspendue dans la cheminée pour se patiner à la fumée.

Dites-nous Jean-Baptiste, ... et le balai dans tout ça ?

Jean-Baptiste peste contre les véhicules modernes des sorcières.

Il dit : « Oh ! Bon Dio, d'bon Dio ! C'est de la frime ! C'est du synthétique ! Mauves, bleus, rouges ou jaunes vifs, ils vous mèneraient directement en enfer sans passer par le sabbat ! ». Il est assis sur son banc d'âne, les balais de bouleau c'est sa spécialité, ça ne lui prend pas plus de dix minutes pour en confectionner un bien rigide, cousu, lié par un fil d'osier ou des hards de coudrier. Il l'aime bien son balai, il le flatte, jauge de la main les brindilles de bouleau bien taillées, coupées l'hiver précédent. Il dit : « celui-ci, il ira loin ! ». Le manche du balai a été coupé parmi les jeunes rejets de frêne, choisis pour leur rectitude. Il est grossièrement taillé en pointe à la plane, puis planté dans l'extrémité du faisceau de brindilles et solidement attaché.

Jean-Baptiste dit : « pas de problème ! Si les brindilles de bouleau sont bien ligaturées, l'enfoncement de la pointe du manche de frêne, au milieu, resserre le faisceau à la perfection ! ». Le lien traditionnel en hard de coudrier ou de saule ne serre pas le manche aussi fermement que le fil de fer. Certains artisans préparent un trou dans le manche pour y fixer, à travers le faisceau de bouleau, une cheville de retenue. Jean-Baptiste, lui, utilise un os de patte d'oie comme pique lien.

Il dit : « ça c'est sacré ! Ca me vient de ma grand-mère. Ah ! Ma grand-mère, c'était quelqu'un ! Elle s'appelait Emma, elle était filandière, et cet os, elle le tenait déjà de sa mère, Désirée, qui était marchande de balais mais elle vendait aussi des girolles et des pissenlits. Je viens d'une drôle de famille savez-vous moi ! ».

Mais qui est donc Jean-Baptiste ?

On en raconte de belles sur son compte ...

... Il était une fois ... Par un beau jour de printemps...

La belle Anathalie, filandière, s'en alla trouver Clément, le jeune vannier du village, afin qu'il lui confectionne une nouvelle quenouille. Ils tombèrent amoureux, se marièrent et de leur union naquit un joli petit garçon qu'ils appelèrent Jean-Baptiste. Contrairement à ce qu'on raconte par chez nous, Jean-Baptiste ne serait pas né dans un chou*(6) comme la plupart des enfants mâles, mais, dans un panier*(7) d'osier déposé au pied de la cheminée à fée*(8) qui se

trouve au bout du jardin. Il est venu au monde, dans la nuit du 26 décembre, la veille du jour du fouettage des filles*(9). C'était une belle nuit de pleine lune, faisant partie de la période dite magique*(10) qui sépare la nuit de la Noël et la nuit de l'Épiphanie.

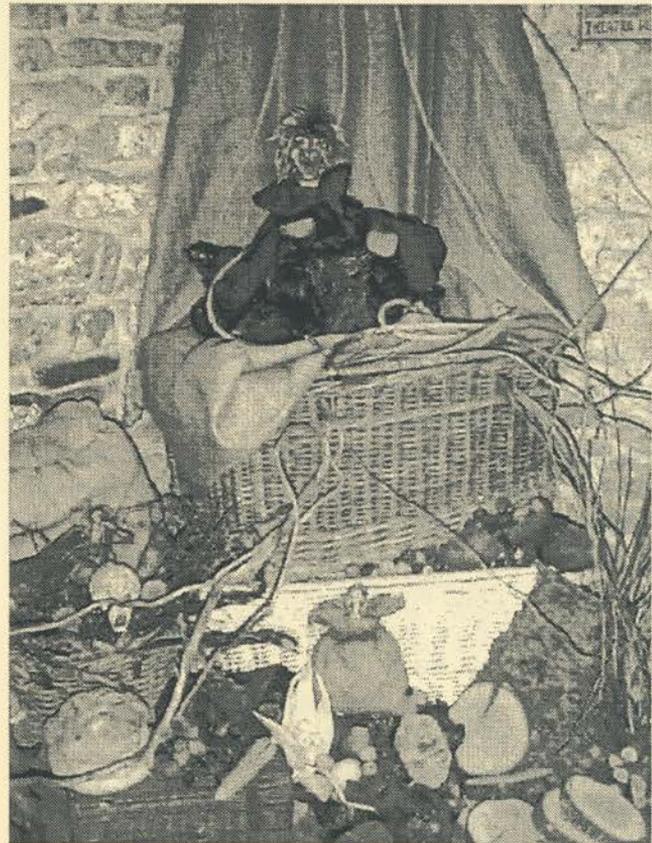
Aujourd'hui, Jean-Baptiste est devenu un fameux lascar. Il a deux amis : Louis dit "la godasse", le cordonnier du village qui lui fournit les sangles de cuir pour relier certains morceaux de bois et Jean, le brave paysan, qui, par un après-midi torride, lors de la moisson, a lutté seul, contre un énorme diogre*(11).



Une sélection de dessins de diogres réalisés par les écoliers de l'école de Le Mesnil (4ème année primaire), sous la conduite de Mr. Dubuc, instituteur.

Jean-Baptiste habite une chaumière qu'il a héritée de sa grand-mère maternelle, elle se situe à l'écart d'un petit village de montagne, nommé : Sart-lez-Plumion, surplombant une

épaisse forêt verdoyante. Un petit village si haut perché, qu'il n'y a qu'à tendre la main pour attrapper les étoiles. Sur la porte d'entrée, gravée à la pointe sèche, figure une formule magique, destinée à ouvrir la porte sans clincher, ainsi que toutes les malles ou les coffres fermés à double tours et dont la clef serait perdue : « véci, vélà, crayett' à l'bawett', douv, douv, drouv tès oreyes èt tès ouyes*(12) ». A Sart-lez-Plumion, jamais aucune porte n'est fermée à clef, depuis le jour où, c'était par un beau matin de printemps, le dernier serrurier, qui était dur comme un clou mais usé jusqu'à la corde, prit la clef des champs. Dans ce village, isolé du monde, on compte à peine cent habitants. Ceux-ci ont deux préoccupations : ils fabriquent des calendriers et confectionnent du pain au levain. Il faut dire que c'est dans cet endroit magique et si près du ciel, qu'un beau jour, est né le temps. La maison de Jean-Baptiste est



Jean-Baptiste.

toute petite et remplie d'objets imprégnés de souvenirs, ayant appartenus à ses ancêtres. On peut voir, épinglé au mur de la cheminée, à côté de la gerbe aux fées*(13), un bout de papier jauni, sur lequel on lit une vieille berceuse que chantaient toutes les grands-mères du village pour endormir leurs petits enfants : « Je sens comme un vent dans les voiles du berceau, une fée s'est penchée sur le nouveau-né, enfant maintenant prête vie au temps ». Posées sur le

vieux buffet de la cuisine, sous la soupière en faïence échaudée, deux claies en osier, offertes en cadeau lors du mariage d'Angèle, sa grand-mère paternelle. A côté, le moulin à café à manivelle avec lequel les femmes et les enfants s'amusaient à danser en chantant : « moulinou li granoulou et li tims es'ta nous*(14) ». Le grand-père maternel de Jean-Baptiste, Edmond, dit le "Zbrougneu d'mouzon"*(15), était "racloyeu"*(16). Il avait une grande et belle renommée dans le village et au-delà. A l'occasion, il pratiquait aussi les métiers de peintre et de tapissier. Il était connu comme un "rendant service" ! Le frère du père de Jean-Baptiste, parrain Raymond, était "cardeu"*(17). Il cultivait en cachette, une parcelle de tabac dans "l'pètit bokèt padri l'pachi d'y l'mère Michtrole"*(18). Comme son père, Jean-Baptiste est vannier. Il fabrique aussi de la corde. Mais, dans le village, on le connaît surtout sous le noble nom de "Chevalier du balai à la quenouille". En effet, Jean-Baptiste ne fabrique pas n'importe quelle quenouille et n'importe quel balai ! Il confectionne des quenouilles pour les trois soeurs fées appelées les "Destinées"*(19) et, des balais sur mesure, à l'intention des sorcières.

Tout comme la mère de Jean-Baptiste, l'une des trois soeurs fées, est filandière. Elle enroule et déroule autour de sa quenouille, appelée aussi "le bâton de la vie", le fil du destin. Ces précieux objets sont fabriqués en "bois de lune"*(20). La lune, Jean-Baptiste la connaît bien, elle lui parle et il la comprend. Il se sert de la clarté et des mouvements de l'astre nocturne pour se déplacer et s'orienter, la nuit, dans la grande forêt. Et, à cause de cette complicité, les gens chuchotent ! On pense qu'il ne serait peut-être pas tout à fait un humain... qu'il viendrait de la lune... qu'il serait apparu une nuit de Pâques sous la forme d'un lapin*(21) et qu'il aurait parcouru la campagne pour déposer des oeufs dans les jardins des enfants. On raconte aussi que seuls les balais fabriqués en bois de lune, par Jean-Baptiste, savent faire s'envoler les sorcières. Quoiqu'il en soit, on sait depuis longtemps que Jean-Baptiste entretient d'étroites relations avec le monde étrange des fées et des sorcières. Il introduit les "Destinées", la nuit, dans la maison d'un nouveau-né, les installe autour de la table qu'il a fabriquée, décorée et garnie d'une bouteille d'eau de vie, d'un pot de miel, de pain et de quelques friandises à leur intention, afin que celles-ci tissent, dans le bien-être, le destin de l'enfant. En échange de son dévouement, elles lui confèrent certains pouvoirs bénéfiques

comme : guérir les brûlures, soulager les maux de dents, de tête, de ventre et soigner les entorses. Quant aux sorcières, elles l'emmènent parfois jouer du tambour au sabbat. C'est un personnage bien mystérieux ce Jean-Baptiste ! On le surveille du coin de l'oeil... . Cependant, chacun lui voue un grand respect car, c'est avant tout un artisan de la vie. Et puis, il faut dire qu'avec ses superbes cheveux poivre et sel et ses grands yeux verts, envoûtants, il n'est certes pas dépourvu de charme... Aujourd'hui la famille de Jean-Baptiste se compose d'un unique cousin germain appelé Léon, dit le "Zbougneu d'mouzon", manie qu'il a héritée du grand-oncle Edmond, le "racloyeu".

Marilène QUINET



«Zbougneu d'mouzon»



Jean-Baptiste.

Glossaire :

(1) - « Aveu l'sorpija » : traduction : « avec le courbet ou la serpe ». Outil tranchant fabriqué par le taillandier et utilisé principalement par les bûcherons pour ébrancher les arbres abattus.

(2) - Coffin (le) : étui où les faucheurs rangeaient la pierre à aiguiser les outils. Les coffins étaient creusés dans une sorte d'osier sauvage ou du bouleau. On pouvait aussi les creuser dans du noyer.

(3) - Quenouille (la) : bâton noueux sur lequel on enroule la filasse à tisser.

(4) - Fléau (le) : outil servant à battre le blé avant la mécanisation.

(5) - Crossette (la) : déf; Petit Larousse : n.f., Fragment de rameau de vigne coupé avec une portion de vieux bois pour faire des boutures. Déf. Dict. Wallon-Français, dialecte de Namur, 2ème éd., 1934, : n.f., pommeau de porte, poignée de fenêtre, petite béquille pour soutenir la marche.

(6) - Chou (le) : en Europe, depuis fort longtemps, le chou est domestiqué dans les jardins. Au début du 20ème siècle, c'était une denrée alimentaire très importante et il évoquait le légume assurant la survie en cas de disette ou de guerre.

Il n'y pas si longtemps; « naître dans un chou pour un enfant », c'était normal. De nos jours on ne sait plus vraiment pourquoi on utilise cette métaphore,... cependant le chou occupe toujours une place très importante dans les enfantements symboliques.

- Mazée, enquête 1995, Anathalie Croibien :
« les parents ne mettaient pas au courant du tout de toutes ces choses-là, ils disaient qu'on était née dans un chou ou dans une rose, suivant ce qu'ils avaient choisi pour toi. Ça ressemble à quoi d'aller faire croire des choses pareilles aux gosses ! Moi, on m'avait encore fait croire que j'étais née dans un chou rouge ! Pourquoi rouge ? ».

En Alsace, le volumineux chou d'un vert très pâle, blond, sillonné de nervures blanches, appelé "chou quintal d'Alsace" est récolté en automne après une gestation de neuf mois :
« il sort de terre la tête en avant, à la différence des autres légumes ».

La magie initiatique des gestes techniques

est, elle aussi, très riche en symbolisme : « lors de la plantation des choux, les vieilles montrent en gestes allusifs "comment il faut planter le chou", de leur pouce déformé et grossi par les techniques de plantation au jardin où le repiquage se faisait au pouce et non au plantoir ».

Le pouce symbolise le sexe de l'homme enfonçant la semence dans le sexe de la femme. Au moment de la récolte, la magie imitative par le biais de l'allusion renouvelle les images qui portent les correspondances de l'imaginaire : « les choux sont récoltés en les faisant tourner sur eux-mêmes pour briser les racines puis, à l'aide d'une serpe, on supprimait le trognon et les feuilles vertes étalées pour ne conserver que la pomme ».

Le tournoiement imprimé à la pomme de chou placée dans le creux de la main fait référence aux gestes analogues des matrones palpant la tête de l'enfant au moment de l'accouchement, et le coup de serpe tranchant la tige rappelle la section du cordon ombilical.

Nous avons encore tous en tête cette très vieille chanson, faisant référence à l'imaginaire paysan, dépassant largement l'Alsace : « savez-vous planter les choux à la mode, à la mode ... ».

(7) - Panier (le) : comme le chou; les hottes, les mannes ou les paniers semblent avoir joué un rôle important dans le secret de la naissance des enfants.

- Oignies, enquête 1995, Laure Gofette : « je me souviens qu'on conduisait les petits enfants, chez soeur Dorothee, dans des mannes. Une "banse" qu'on appelait ça. Les femmes qui travaillaient allaient porter les enfants là-bas et elles les transportaient dans les "banses"... On m'a dit que c'était Joseph Martin, qui a tenu la brasserie à Oignies, qui m'avait apportée dans un panier qu'il avait trouvé au bout du jardin. Non mais, tu ne vas pas me dire que ce n'était pas des bêtises ! ».

L'attribution à la hotteuse du rôle de porteuse d'enfants a dû exister en Wallonie, il paraît toutefois que cela se soit produit moins fréquemment qu'en pays Flamand. Dans certaines communes wallonnes à la limite du pays Flamand, on explique aux enfants la naissance d'un petit frère ou d'une petite soeur par le fait que c'est la "botresse" qui l'a apporté. Si la mère doit garder le lit, c'est que la "botresse" l'a battue avec son bâton. On dit aussi aux bambins qui ne sont pas sages qu'on les rendra à la "botresse" à la première occasion. En effet, les enfants ont toutes les raisons de craindre la hotteuse car, en pays Flamand tout comme dans certaines communes wallonnes, elle ne joue pas seulement

le rôle de messagère apportant les enfants; elle est aussi considérée comme un croque-mitaine ou une sorcière.

Ex. : d'après le Folk. Brab., 10, p.295-6; pour certaines communes wallonnes : « on racontait, concernant les enfants qui voulaient suivre leurs parents, qu'une "botrèsse" était installée aux portes de la ville et qu'il serait question de baiser son c.. ».

(8) - Cheminées à fées (les) : pyramides ou colonnes de terre et de galets ou de blocs de pierre, couronnées par une table de pierre et isolées de la parois montagneuse près de laquelle elles se dressent. C'est à l'action des eaux sauvages qu'est due la formation de ces pyramides. Protégées par le bloc de pierre qu'elles supportent, les terres placées en-dessous de lui se trouvent protégées de la pluie et des effets de l'érosion. Celles-ci constituent de longues aiguilles pyramidales. Mais ces cheminées sont de courte durée, les agents atmosphériques les rongent et elles sont si amincies, que les colonnes deviennent trop faibles pour soutenir le bloc de pierre qui en forme le chapeau. Elles finissent par s'écrouler.

(9) - Fouettage des filles (le) : Edouard Simonet, la Terre Wallonne de Charleroi, t. VII, 1923, 46, p.259, décrit comme suit la coutume gaumaise du fouettage des filles : « le 26 décembre, les jeunes gens parcourent toutes les maisons où habite une jeune fille. Ils vont par petites troupes armés de fines baguettes de coudrier. En entrant, ils prononcent la formule "Bondjou djè vé quéri m'fwètadje" (bonjour je viens chercher mon fouettage) et ils assaillent la jeune fille, dansant autour d'elle une sarabande démonstrative, cinglant l'air de leur baguette flexible et frappant doucement ses jupons. La scène prend fin dès que la mère apporte, en manière de rançon, le "fwètadje", un sac de noix et de noisette ».

Aujourd'hui, la coutume est tombée en désuétude. Elle a été reprise d'une certaine manière par les enfants qui vont de porte en porte, sans distinction, réclamant des friandises et déclarant la formule. Ajoutons qu'au début du siècle, la variété des friandises était fort restreinte, à l'exception du chocolat qu'on arrivait à se procurer en petite quantité, les friandises se limitaient en général aux fruits d'hiver, c'est-à-dire : des pommes ou des prunes séchées, des nèfles, des châtaignes ou encore des noix et des noisettes. Les deux derniers fruits avaient une connotation symbolique de fécondité. Ainsi, dans certaines régions reculées de France, on offrait, lors de fêtes, aux jeunes femmes, un sabot empli de noix et de noisettes fécondantes.

- Mazée, enquête 1995, Anathalie Croibien : « Au carnaval, on recevait des noix, des noisettes "dès cau y aveu ène pèmmè" et puis "s'asteu tout". Un jour, c'était au carnaval, les garçons se sont mis à chanter "nos avons sti en Espagne èt toutes les gaïes ont tcheu". Je ne sais plus pourquoi ils chantaient ça ! ».

Notes : Il serait peut-être, ici, question de l'apparition de l'orange au détriment des noix et des noisettes ?

(10) - Période magique (la) : Il existe deux pains rituels qui délimitent un cycle que l'on dit "magique", comprenant 12 nuits "enchantées". Une période bien précise pendant laquelle, ont lieu des coutumes et des interdits imprégnés de symboles. Il s'agit du cougnou qui ouvre le cycle à Noël et de la galette des Rois qui referme le cycle à l'Épiphanie.

Le cycle magique suit immédiatement le solstice d'hiver. C'est une période très importante du point de vue calendaire, car elle marque un renversement d'influence entre la lune qui est à l'apogée de sa domination, et le soleil en train de renaître et, accorde le cycle des deux astres. Des croyances très anciennes nous disent que pendant cette période, un passage se libère entre notre monde et l'au-delà, favorisant l'action des esprits et permettant aux âmes des morts de revenir sur les lieux de leur séjour terrestre. Afin que l'année à venir ne soit pas compromise par le retour des ténèbres et qu'elle s'ouvre sur la lumière, symbolisée par la forme ronde et la couleur dorée de la galette des rois, le cycle magique s'imprègne de rituels et de coutumes amenant des obligations et des interdictions. Il est de bon augure, en ce moment fragile où le temps se trouve comme suspendu dans l'espace, de pratiquer et de respecter tous les rites magiques destinés à trouver les solutions qui permettront de franchir, en toute sécurité, le pont séparant la vieille année qui meurt et la nouvelle année en train de naître.

(11) - Diogre (le) : le diogre est un personnage engendré du diable et d'une ogresse (conte savoyard adapté par Romain Drac : une cuillère pour le diogre, hors série Toboggan), il n'a qu'une jambe avec un pied de chamois, il a trois bras avec, dans une main, une cuillère à graisse. Il est cornu, oreillu, narinu, genou, dentu, fessu, tout poilu et il a les yeux jaunes. C'est bien connu, quand un diogre vous attrape, il vous nourrit de graisse à la cuillère avant de vous transformer en saucisse au chou pour ses provisions d'hiver.

(12) - Traduction de la formule magique :

« *ici, là-bas, petite ouverture au volet, ouvre, ouvre, ouvre tes oreilles et tes yeux* ».

(13) - Gerbe aux fées (1a) : dans certaines régions d'Europe, quand la moisson tirait à sa fin et que le carré d'épis se réduisait à une peau de chagrin, les moissonneurs commençaient à prendre réellement en considération "l'esprit du blé". Les paysans croyaient que, fuyant l'avance des faux, la divinité agreste qui avait présidé à la germination et à la pousse des blés, se réfugiait dans les derniers épis; "il leur semblait entendre des petits rires et des petits cris". Mais pour boucler le cycle de la régénération et pour que les présentes moissons puissent elles-mêmes porter des fruits, il était indispensable que cette force invisible soit récupérée et canalisée voire sacrifiée. Aussi, dans certains villages anglais au 19^{ème} siècle, on se mettait à tresser de façon grossière les tiges encore sur pied afin de leur donner l'allure d'un animal ou d'un personnage mythique : coq, chien ou sorcière. Cela fait, les moissonneurs tentaient de le couper à distance et donc de le tuer en lui lançant leurs faucilles. Une fois abattu, "l'objet" était accroché au-dessus de la cheminée en guise de porte-bonheur et de charme contre les sortilèges.

(14) - Traduction de la chansonnette : « *moulons les petits grains et le temps est à nous...* ».

(15) - « Zbrougneu d'mouzon » (li) : traduction : le "frotteur de nez"; manie qui consiste à attraper les enfants par surprise et à leur frotter le nez avec le plat de la main.

(16) - « Racloyeu » (li) : vient du wallon raclere qui veut dire refermer. Le métier de racloyeu consistait à délimiter par une haie vive d'arbustes indigènes une prairie, un parc, un jardin, ... qu'il était appelé à entretenir chaque année.

(17) - « Cardeu » (li) : traduction : le cardeur; du latin *Carduus* qui veut dire chardon. La tâche du cardeur consistait à peigner les matelas pour leur redonner du gonflant grâce à la cardeuse, qui n'est autre qu'une machine munie de picots. Le cardeur voyageait de village en village emportant sa machine. A l'origine, on se servait de la tête des chardons.

(18) - « Michtrole » (li) : - Mazée, enquête 1995, Anathalie Croibien : «... dans la petite épicerie de "Tripatine", on trouvait ... oh ! Les immenses

filets de "michtrole". "Tripatine" était veuve, elle n'avait que son petit magasin pour vivre et, pendant la guerre, beaucoup de gens sont venus la piller. Des voleurs ! C'était une brave femme. On trouvait de tout dans sa boutique : du tissu, de la moutarde, des macaronis, des tabliers, du poiret,... . Le poiret, c'était comme ça de la "michtrole". On allait chercher cela dans un grand bol avec une cuillère en bois. Elle était excellente et bien plus épaisse que celle qu'on fait maintenant. Et puis, je trouve qu'elle avait plus de goût. Quand on la prenait avec la cuillère, on ne s'en sortait pas, tellement ça faisait des immenses, immenses filets de "michtrole". Qu'est-ce qu'on a bien eu de l'embaras avec ces filets de "michtrole"-là ! ».

(19) - Destinées (les) : une catégorie de fées dont on garde des traces de témoignage un peu partout en Europe sont les "fées du Destin" ou les "Moires". Etymologie : Moira (pl. Moiras) : = part, portion. Les Moires sont la personnification du destin de chacun. Elles filent le fil de la vie et du temps. Elles sont donc souvent représentées en train de filer leur quenouille. Elles ont présidé et président encore dans certains pays d'Europe, à la naissance de chaque être humain et prononcent le destin imparti à chacun. Nous en avons notamment gardé des traces dans le conte de "la belle au bois dormant".

(20) - Bois de lune (le) : le bois de lune n'est autre que du bois braconné durant les nuits de pleine lune. La clareté de la lune permet au braconnier de se déplacer sans lanterne, ce qui le ferait vite repérer par le garde forestier. De plus il peut s'orienter suivant les mouvements de l'astre nocturne. Le bois est coupé en pleine sève, entre la mi-août et la mi-septembre, de l'Assomption à la Nativité de la Vierge - entre les deux Notre-Dame. Quand on entend parler de bois de Lune, il s'agit souvent des bois d'aulne, de frêne ou de coudrier. La sève tient en respect les parasites et permet ainsi une conservation parfaite du bois. Celui-ci sèche alors sans se fendre, devient très léger, élastique et résiste parfaitement aux chocs. Il est très recherché pour la fabrication des manches d'outils qui subissent des chocs répétés, comme par exemple : le manche de la maquette, qui est une sorte de marteau à long manche, très fin et très souple qui sert à casser la pierre.

- Treignes, enquête 1995, Rosalie Biard : « *Il était écrit sur une poutre maitresse : "Celui qui m'a coupé connaissait bien ma saison". Ca devait être une*

De tels documents fournissent la matière première pour une recherche historique ou ethnologique destinée à mieux comprendre l'identité de la région étudiée. Lorsque cette documentation le permet, des synthèses sont élaborées en vue de publications destinées à une large diffusion dans le public. Elles servent également à la mise en valeur des objets, c'est-à-dire à tenter de leur faire dire le message dont ils sont porteurs. La mémoire collective peut également être par exemple source d'inspiration pour la création de contes et légendes qui peuvent être "animés" dans un théâtre de marionnettes personnifiant des êtres légendaires; création nourrie aux sources de l'imaginaire collectif et de l'ethnologie. Marilène Quinet nous restitue dans ces chroniques, un exemple d'application.

Nos archives sonores sont également régulièrement mises à contribution pour alimenter nos chroniques, manière de vous en faire partager l'intérêt.

Outils, machines et objets.

L'Ecomusée, créé au sein d'un centre d'étude du milieu, s'est tout naturellement intéressé aux techniques, celles qui ont permis aux populations villageoises d'assurer leur subsistance et de trouver dans les ressources du milieu les matériaux nécessaires à leur confort. Les techniques ont été élaborées en fonction des possibilités locales, les outils ont été influencés par des échanges historiques et modelés aux nécessités régionales. Chaque terroir portait ainsi des caractéristiques qui lui sont propres. L'agriculture était au centre du système économique, elle procurait nourriture et emplois.

Dans le sillage de la Révolution Industrielle, les techniques se sont transformées, les machines ont remplacé le travail manuel, des objets banalisés, fabriqués industriellement loin du lieu de leur utilisation, ont pénétré dans tous les foyers. Les artisans du village, ne pouvant concurrencer cette production à vil prix, ont disparu. La convivialité villageoise a été mise à mal par la machine, le cultivateur lutte pour conserver son identité.

Le musée s'est donné pour mission de préserver les témoins de cette révolution. Outils et machines témoignent de ces changements, de cette transformation. Objets manufacturés qui illustrent l'ingéniosité et le savoir-faire d'une région. Objets de la vie quotidienne qui permettent de mieux comprendre les changements dans la manière de vivre.

Dans le passé se trouvent aussi les racines du futur.

Comprendre et savoir d'où l'on vient, quelle a été l'existence de ceux qui nous ont précédé, nous fournit des éléments utiles pour affronter l'avenir. Et puis aussi, veillons à préserver l'"ethno-diversité", à l'instar des biologistes qui prônent la bio-diversité. La variété de nos traditions peut être aussi précieuse que celle de nos paysages.

Pour que tous ces témoins d'une manière de vivre puissent transmettre le message dont ils sont porteurs, ils doivent être conservés, c'est-à-dire traités contre les agents destructeurs : corrosion pour les métaux, pourriture et insectes pour le bois. Les objets sont porteurs de mémoire. Pour en assurer la meilleure conservation, ils doivent être également classés et répertoriés de telle sorte que l'histoire particulière de chacun soit également préservée. Origine, mode d'utilisation, nom vulgaire, transformations apportées par l'utilisateur, sont ainsi méthodiquement transcrites dans un fichier informatisé.

Il n'est évidemment pas question de tout ramasser, de tout conserver, ce serait une tâche impossible et à la limite absurde. Les objets de nos collections sont le fruit d'une sélection qui a été déterminée en fonction d'une série de critères. L'acquisition de chaque objet a été faite pour sa valeur documentaire, scientifique, esthétique et éducative. En outre la pièce doit avoir une relation avec les autres pièces de la collection, elle doit y être "à sa place" afin qu'elle ne soit pas "perdue" au milieu d'autres objets.

Pour prendre l'exemple des machines agricoles, l'Ecomusée s'en orgueille de posséder une collection particulièrement représentative. Nous possédons des machines recueillies un peu partout dans le pays, et même dans certains cas à l'étranger. Si l'outillage agricole traditionnel était particulier à chaque région, la machine a été fabriquée industriellement suivant des normes étrangères au terroir, elle s'est banalisée. Mais ce qui reste propre à chaque instrument ce sont les modalités de son utilisation, les transformations que lui a fait subir son utilisateur. Les machines illustrent ainsi également un savoir-faire à l'échelle d'un pays. Pour la Belgique, les machines agricoles sont le témoignage d'une industrie prospère, d'une place honorable dans le contexte industriel mondial. C'est pourquoi nos efforts dans ce domaine sont relativement sélectifs : nous nous attachons à préserver prioritairement des machines fabriquées dans le pays.

poutre d'aulne. C'était soit dans une maison à Oignies, soit à Treignes, à la Ferme- Château... Il fallait que le bois soit vert, donc on le coupait en pleine sève ».

- Oignies, enquête 1995, Clément Hottiaux :
« *Oyi,oyi,... Je crois que c'était dans une maison au Mesnil qu'on a vu cette phrase écrite... Je ne saurais vraiment le dire car, cette histoire, c'était déjà mon grand-père qui me la racontait. Il disait : « tu n'aurais pas su mettre la hache dedans tellement le bois était devenu dur ! ». Il y avait une période bien précise pour couper le bois comme ça, cette période se situe entre les deux Notre-Dame comme on dit à Oignies, c'est-à-dire entre la mi-août et le 8 ou 10 septembre ».*

- Oignies, enquête 1995, Emma Gofette : « *cette période d'entre les deux Notre-Dame est d'ailleurs une période sacrée, reconnue pour la bonne conservation de certains aliments ».*

(21) - Lapin de Pâques (le) : Pâques est une fête mobile qui correspond chaque année à la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps. Le lapin de pâques est un personnage mythique; il représente un homme lunaire.



Les oeufs qu'il pond dans les jardins à l'intention des enfants, symbolisent le renouveau de la vie et le retour à la fertilité. Par son aspect et sa fonction, il symbolise les expériences que les jeunes auront à vivre : les plus petits apprendront, par le langage des gourmandises, que les oeufs représentent l'abondance à venir et, les jeunes gens courant les filles, expérimenteront leurs premiers accouplements... aussi, les filles

« bien lunées » enfanteront. Cet animal lunaire est réputé courir vite et l'expression « courir » dans le langage imagé est synonyme de courti-ser ou fréquenter. Les mères, dans les poulaillers, ramassent les oeufs pour les omelettes familiales, celles-ci, une fois consommées renouvellent les ardeurs léguées par le lapin de Pâques. Chacun goûtant et consommant à Pâques les plaisirs de son âge poursuit le culte de l'homme lunaire. Le lapin court la campagne pour ensemen- cer l'espace symboliquement féminin : la terre, les jardins, les femelles animales et humaines. Le lapin est réputé avoir une force génésique surprenante, sa femelle a aussi le mérite d'être vivipare. Ne dit-on pas d'une femme qui a des naissances rapprochées « c'est une vraie lapine » et de son compagnon, qu'il est « un chaud lapin ». Les enfants du lapin voient le jour en décembre, au moment où l'on fête la nati- vité de l'enfant Jésus.

Notes bibliographiques :

- La terre des femmes et ses magies, Jocelyne Bonnet, éd. Robert Laffont, Paris, 1988.
- L'homme et son terroir; l'épeautre, histoire et ethnologie, U.L.B., éd. DIRE, Treignes, 1989.
- Chroniques de l'Ecomusée de Treignes, article : la femme à la campagne au début du siècle, extrait n°17, printemps 1993, extraits n°s 18 & 19, été-automne, 1993.
- Syllabus d'Ethnologie Européenne, 1995-1996, des fées, des démons, des saintes, aspects de la religiosité populaire en Europe, notes de cours et d'articles, Marianne Mesnil, U.L.B., expo. Treignes, 1997.
- Une cuillerée pour le Diogre, hors série Toboggan, conte adapté d'une légende savoyarde par Romain Drac.
- Bouquets de Moisson, col. Enquêtes, Bernard Coussée, Lille, 1990.
- Enquêtes du Musée de la vie Wallonne, tome IV-23e année, n°s 41-42, janvier-juin, 1946.
- Ecologie et traditions, le calendrier annuel; Georges Rose, éd. G.P. Maisonneuve et Larose, 1981.

Bulletin d'informations trimestriel de l'Ecomusée de la Région du Viroin; Gratuit pour les « Amis de l'Ecomusée ». Cotisation annuelle : 400 BEF pour les membres adhérents(FF), 4000 BEF pour les membres protecteurs. Prix de vente au numéro 50 BEF. Compte courant n°
CCB. en Belgique : n° : 068-2225079-23
C.B. en France : n° : 92081700169
Code établi : 10.206
Code guichet : 08000

Comment se sont constituées nos collections ?

Les modalités d'acquisition des objets sont fort variées.

La plupart proviennent de dons de personnes qui ont souhaité que soit préservé le témoignage de proches parents, pour que survive la mémoire de ceux qu'ils ont aimés, de ce qu'ils ont utilisé ou fabriqué.

Dans certains cas, des objets, considérés comme essentiels pour nos objectifs, ont été achetés à leur propriétaire.

Quelques pièces ont été rapportées de l'étranger pour leur valeur éducative. Ainsi une charrue en bois a été ramenée d'un village du Maramures en Roumanie, elle permet une comparaison intéressante au point de vue de son agencement entre une charrue "primitive" et la charrue "brabant" qui était réputée dans notre pays au 19^e siècle. Tel aussi ce tribulum, instrument à dépiquer le blé provenant d'Espagne, il permet une comparaison intéressante avec le fléau en usage chez nous, il illustre le rapport qui existe entre le climat et une technique agricole.

Nous recueillons également tout document imprimé ou écrit en rapport avec l'agriculture. Nous possédons, par exemple, un fonds riche de plusieurs milliers de documents publicitaires, catalogues et notices d'entretien de machines, revues et ouvrages d'agriculture, constitue une source de documentation pour l'identification et la datation de nos machines et de nos outils. Plus de deux cents affiches, diplômes de concours agricoles et certificats d'études viennent enrichir ce fonds. Ces archives constituent donc un outil précieux pour nos recherches.

Manuels relatifs aux métiers des campagnes, "vieux papiers" d'artisans, papier à lettre de fournisseurs du début du siècle sont autant de sources de renseignements précieux. Au cours d'enquêtes auprès d'artisans retraités nous avons pu sauver, parfois in extremis, des documents irremplaçables.

Les fonderies de fer et la poêlerie sont des domaines qui rentrent également dans nos objectifs. Cuisinières et poêles, industriels ou artisanaux, construits en Belgique ainsi que toute documentation en rapport avec cette industrie sont également recueillis pour la création d'un musée de la poêlerie à Couvin. Une cuisine équipée comme en 1930 offre actuellement au visiteur l'opportunité de prendre conscience des changements au point de vue du confort et des facilités qui ont été introduites dans notre vie quotidienne depuis cette époque.

Ultimes précisions !

Deux aspects fondamentaux de l'Ecomusée doivent en outre être soulignés : 1° L'Ecomusée de la Région du Viroin est un musée ouvert au public.

2° Le patrimoine de l'Ecomusée est inaliénable. Un musée a pour mission de conserver ses collections pour les transmettre aux générations futures. Les objets qu'il conserve ne peuvent être donnés, ni échangés, ni vendus; ils font partie du patrimoine collectif et ne sont la propriété de personne en particulier.

Ce bref parcours dans les coulisses de notre musée est destiné à vous faire percevoir tout le travail qui est sous-jacent à ce que les salles d'exposition vous permettent de découvrir. Si le message a été bien perçu, nous espérons vous avoir fait comprendre qu'il ne faut pas jeter du vieux "brol" avant de s'être assuré qu'il ne présente aucun intérêt. Mieux vaut s'informer d'abord avant de jeter.

Collecter et conserver aujourd'hui pour que demain nos enfants, nos petits-enfants et leurs descendants puissent mieux comprendre d'où ils viennent et aborder l'avenir avec détermination.

Au sommaire de ce numéro, nous vous proposons quelques témoignages et des documents iconographiques qui ont pour but d'illustrer par ces exemples, la nature de nos archives documentaires.

Les souvenirs de Simone CHARLIER, qui a occupé la ferme-château pendant la période des années 1949 à 1972, apportent leur contribution à l'histoire de ce bâtiment qui est actuellement le siège de l'Ecomusée.

Le témoignage, enregistré à Olloy en 1980, nous démontre tout l'intérêt de recueillir ce genre de souvenirs. Il nous montre la persistance, dans la mémoire collective, d'activités, autrefois si florissantes en Entre-Sambre-et-Meuse, actuellement complètement révolues; dans ce cas-ci l'élevage des moutons et des chèvres.

La composition de notre collaboratrice Marylène Quinet nous démontre tout le parti qu'il est possible de tirer de la mémoire des gens pour nourrir un imaginaire collectif.

ENQUÊTES

L'AGRICULTURE A OLLOY AUTREFOIS :
AU TEMPS DES MOUTONS.

Témoignages de Léon DESCENDRE (LD),
Jeanne ROUSSEAU (JR) et Vital DEFORGE
(VD), enregistrés à Olloy en novembre 1980.



Le berger d'Olloy

LD : Sur la carte postale, voilà que je venais avec des moutons et un enfant qui revenait avec une brouette de bois. On ne le connaît pas le gamin qui était avec la brouette. Alors les moutons et le gamin se partageaient la place.

(Collection de l'Ecomusée)

LD : - "Le berger du village s'appelait Alfred ROUSSEAU, c'étaient des moutons qui lui appartenaient, une centaine je crois. Il allait aux champs dans les tiennes comme on dit. Il allait aux champs, partout, quand les moissons étaient faites, des champs d'avoine, orge, froment. Il allait aux champs avec ses moutons, faire paître ses moutons dans les collines. Il y avait des éteules que les moutons ramassaient.

Il avait une dizaine d'hectares. Il avait deux, trois bêtes, deux, trois vaches, et il travaillait, il fauchait le soir venu. Remarquez, il avait beaucoup de fumier avec les moutons. Il avait des écuries, quand il n'allait pas aux champs, les moutons étaient à l'écurie. Le matin il avait quand même des vaches. Il allait traire les vaches et il s'occupait de la ferme. L'après-midi, il allait avec ses moutons. Quand c'était le moment des récoltes, il allait dans les

champs.

Avec ses moutons, il obtenait de la laine, c'était pour la laine, et il ne vendait pas de moutons quand il en avait de trop. La laine se vendait, on venait la chercher ici. Il faisait tondre les moutons vers le mois d'octobre. Ils étaient à deux, trois, et l'ancien cantonnier, Albert POSTY. Ils venaient tondre à trois et on faisait des ballots avec la laine et on vendait ça.

Quand la laine était assez grande, les enfants courraient dans le troupeau. Alors, quand ils passaient ici dans le village, ils s'accrochaient à la laine. Et puis les moutons courraient, les enfants tombaient, ils étaient heureux avec ça. Et puis quand on lavait dans le temps, on lavait à la porte dans des grandes machines à laver, des grandes bassines. Eh bien les moutons raffolaient du savon, le savon avec lequel on lavait le linge.

On venait le chercher pour qu'il aille faire vèler les vaches, une chèvre ou n'importe, un mouton. Il y allait. Quand on allait aux champs avec les ouvriers, il se mettait toujours tout seul, il s'écartait des autres. Il avait toujours réponse à tout, il savait s'expliquer.

Quand on allait en bande avec la machine, la faucheuse-lieuse, aussi vite qu'il y était, il prenait les javelles et les liait pour rien.



Sur le tienne du Morenny, le herdier de Nismes vers 1920. (Collection de l'Ecomusée)

Ensuite, il prenait ses tartines et il allait au bout du champ. Les autres se demandaient pourquoi il ne venait pas près d'eux. Ce n'était pas un grand parleur. Il savait mieux travailler que parler.

Il a arrêté de travailler à 87 ans. Il faisait encore des voitures avec moi. Il était au-dessus, il était à genoux et il s'appuyait. Il avait été faucher les prés et il est rentré ici en me disant "je me rends". C'était difficile à faucher, et ma femme me grondait parce que je n'allais pas faucher le reste. Sur une heure ou deux, j'aurais évidemment fauché l'hectare avec la machine. On ne gagnait pas sa vie ainsi, il ne comprenait pas ça.

"Pour les chèvres, c'était François CABARAUX. Lui, il ramassait les chèvres dans les villages. Le métier, je ne saurais pas dire en français, à Olloy, on disait *gati*, un *gatelier*, en

wallon. Et puis il y en a eu un autre qui allait aux champs avec des vaches, il ramassait les vaches. Ca c'était dans le temps.

C'était un vieux, le grand-père du grand Boubou LAMBERT, qui ramassait les chèvres et qui allait aux champs. Il était âgé, c'était un homme de 70 ans, il gagnait un petit peu sa vie avec ça. Ceux qui avaient des chèvres le payaient probablement. Le troupeau de chèvres allait aussi manger dans les terrains, sur les hauteurs. Quand il passait, on lâchait les chèvres. Il avait une corne, on les lâchait. Au retour, les bêtes connaissaient leur maison. Il allait sur la route de Oignies. Presque devant chaque maison, il y avait des chèvres. C'était comme des cafés, ici, dans le temps, toutes les maisons c'étaient des cafés, il y en avait 70, 80 dans le village. Maintenant, il y en a encore deux, trois. Il y a même des villages où il n'y en a plus, à Dourbes, il n'y en a plus.

Ici à Olloy, il est resté, il n'y a pas bien longtemps, un vieux qui habitait ici au passage à niveau, Aimé MARCHAL.

VD : - "Il n'y a pas longtemps qu'il est disparu, il promenait toujours les chèvres parce qu'il y avait beaucoup de gens d'Olloy pour qui on gardait les chèvres jusqu'à maintenant et lui ne faisait que ça, tuer les chèvres des gens, les lapins et les moutons. Parce que quand je suis venu à Olloy, quand j'ai été facteur à Olloy, je me rappelle bien le MARCHAL qui tuait les *gadots*, on appelait ça des *gadots*.

JR : - "Il retournait avec les peaux, il retournait chez lui avec ça.



Olloy s/Viroin - Chemin de la Goulette.

Collection de l'Ecomusée

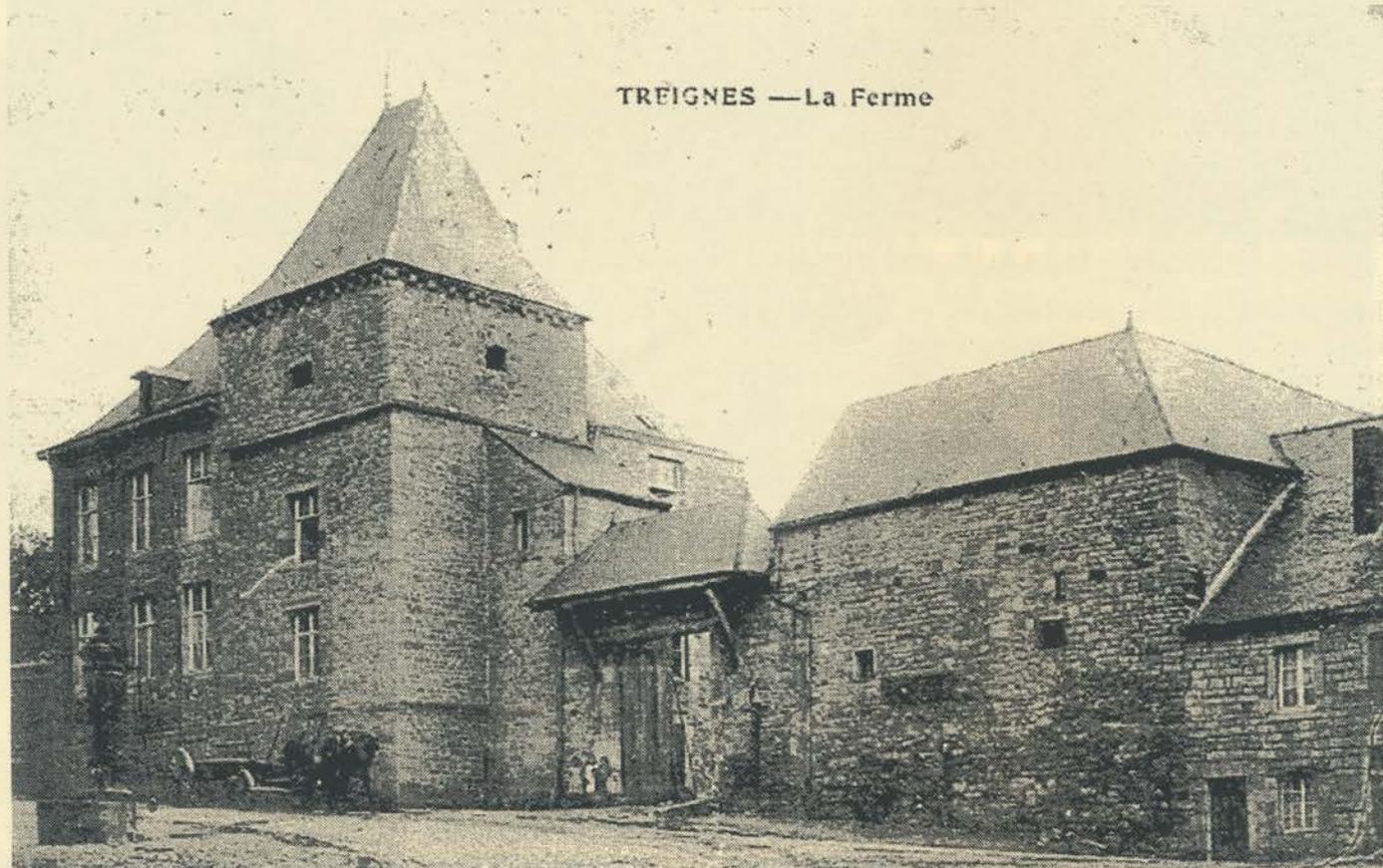
MEMOIRE DES LIEUX : LA VIE A LA FERME-CHATEAU 1949 - 1972*Témoignage de Simone CHARLIER à Treignes en 1988.*

“Oh ! La ferme... Attendez... Vous voyez dans le coin, cette souche-là, et bien cette souche nous l'avons repêchée dans le Viroin Oscar et moi. Pendant très longtemps elle a décoré le couloir de la ferme et, je vous assure, c'était vraiment magnifique ! Et puis je l'ai ramenée avec moi ici et je la garde dans ma cuisine.

“Près de Renaix.” Moi, Chimay, j'avais jamais entendu parler ! Tout en parlant, j'apprends qu'il était fermier à Chimay, qu'il était orphelin et qu'il exploitait sa ferme tout seul avec, quelquefois, l'aide d'un petit jeune homme. Je lui ai dit que j'étais aussi une fille de ferme. Nous avons parlé plus que d'aller sur la foire, vous voyez... Il m'a demandé mon adresse et... quinze jours après j'ai reçu une lettre de lui.

Souvenirs de la Flandre.

Chez nous, à la maison, nous étions quatre enfants, maman était veuve et moi j'étais l'aînée.



TREIGNES — La Ferme

Rencontre à Chimay.

A Chimay ! Vous vous rendez compte ! Je ne pensais jamais que je viendrais un jour habiter par ici. Imaginez-vous, moi qui habitais si loin dans les Flandres ? Et, que j'allais rencontrer Oscar à la foire de Tournai ! A Tournai, c'était la foire, et lui, il est venu comme il était, avec ses propriétaires, jeune homme et bien. Le dimanche, ils le prenaient avec eux pour sortir. Et c'est ainsi qu'on a pu se rencontrer. On était de la jeunesse ensemble, on s'amusait et moi j'étais près de lui. Il me demande : - “Vous êtes de Tournai ?” - “Non je ne suis pas de Tournai, Monsieur, et vous d'où êtes-vous ?” - “Moi, j'habite loin d'ici.” - “Ah oui ! Et où ?” - “A Chimay et vous ?” - “A Russognies.” - “C'est où ça ?” -

J'aimais bien la ferme. Ma soeur, non, pas du tout. Et, de mes deux frères, il y en avait un, comme moi, qui aimait la ferme et l'autre n'aimait pas.

En Flandre, c'était beaucoup des fermes de culture qui demandaient assez bien de personnel, du moins en ce temps-là. Nous avions 3 ou 4 ouvriers, car une fois il fallait tirer et classer les betteraves qui partaient souvent pour la sucrerie d'Escanaffles, une autre fois c'était le lin et puis les chicorées...

Ma mère m'a raconté que c'était mon papa qui, le premier, avait acheté une moissonneuse-lieuse. Donc, il y a bien de ça... 75 ans, et plus. Le personnel qu'il occupait à l'époque était en colère, à tel point qu'il ne voulait plus aller mettre les bottes debout l'après-midi. Les ouvriers sont quand même montés pour aller donner un coup de main.

Puis mon père a fait le commerce de charbon, de farine et d'aliments pour le bétail. Nous avions alors entre 8 et 10 chevaux pour assurer les livraisons, pour voiturier les récoltes, et travailler dans les terres. Donc, il fallait encore et toujours assez bien de personnel pour s'occuper des chevaux. Mon papa était un pur wallon, il s'appelait Gustave Monnier et provenait de la Flandre Orientale, et ma maman s'appelait Maria Vercruysse et provenait de la Flandre Occidentale. Mon village, c'était le dernier de la Flandre Orientale. Ce l'est toujours, mais moi je n'y suis plus. D'un côté il y avait le village de Anseroeul en Hainaut et de l'autre le village de Flandre Occidentale, donc, il était au milieu.

La guerre

Je me suis retrouvée toute seule, avec ma petite fille d'un an et demi, à Chimay. J'ai dû travailler très très dur pendant toute la guerre. Je ne pesais plus que quelque quarante bons kilos, quand mon mari est rentré. Il était vraiment temps qu' Oscar revienne, sinon j'aurais dû tout abandonner, tout !

Je me souviendrai toujours quand le garde-champêtre est venu et il a dit : - "La guerre est déclarée, où est Oscar ?" - Il est parti planter des pommes-de-terre." - "Eh bien, il doit revenir tout de suite." Oh la la ! Je n'avais plus de jambes, moi ! - "Je n'ai plus de jambes, champêtre, allez le chercher vous-même, moi je ne saurais pas." J'avais ma petite fille Gisèle, qui avait un an et demi, près de moi, on était là toutes les deux. Maintenant elle a 50 ans.

L'évacuation forcée.

J'en ai, vous savez des souvenirs de la guerre. Surtout au moment où Chimay a dû évacuer. A quatre heures du matin, on sonne. On sonne dans toutes les rues. C'est Chimay qui doit évacuer. On a dû partir. Tout abandonner pendant trois mois : les bêtes, le matériel, la maison, tout ! C'est pas possible, c'est pas possible ! Et dans les rues, les Allemands, c'était quelque chose ! On devait partir de force. Parce que les troupes allemandes revenaient du front en repos à Chimay. Hitler logeait au couvent des Soeurs Chrétiennes. Et quand il y avait du danger, il allait se réfugier dans son bunker, au Brûly. Pour 6 heures du matin, toutes les clefs des maisons devaient être rendues. Il y avait une grande bâche sur la place, par terre, et on devait jeter notre clef sur cette bâche avec une petite étiquette portant notre nom. Je me demandais où on devait partir et pour combien de temps. Avec mon flamand j'ai demandé où on devait

aller et un Allemand m'a répondu : - "Partir, partir en Allemagne !" - "En Allemagne ?" Ben non, on allait sûrement pas aller en Allemagne ! On est parti comme ça, sans vraiment savoir où.

J'avais encore un chariot, mais je n'avais plus de chevaux. Et un autre fermier, lui, avait un cheval, mais plus de chariot, parce que les Allemands en avaient déjà réquisitionnés beaucoup. Alors, il m'a demandé pour avoir mon chariot et pour que j'évacue avec eux. Dans ces conditions-là, ça allait bien. Un autre ménage est venu avec nous. Le ménage où je mettais ma fille quand j'allais traire. Sur le chariot, j'ai mis un matelas, j'ai pris une cruche de lait pour ma petite, j'ai pris des oeufs dans une grande casserole, j'ai pris du pain, du beurre, tout ce que je pouvais. Nous, on n'allait pas aller en Allemagne, on allait aller le plus loin possible de l'Allemagne.

Nous n'avons pas dû voyager très loin. On s'est arrêté à Virelles, le village à côté de Chimay. Là, on a demandé aux habitants s'ils devaient partir aussi. Ils nous ont répondu que non. Alors, on est resté. Moi je pensais : "Virelles c'est pas si loin de Chimay, je saurais encore traire mes vaches". Bien oui, n'est-ce pas ? Je me demandais ce que tout allait devenir. Nous avons tout abandonné, c'était une catastrophe ! A Virelles, les gens nous ont dit qu'on pouvait s'installer dans une petite maison là-bas. Bon, alors on s'est installé là. On a défait le chariot et on a rentré les chevaux dans l'écurie. Le mari de la femme chez qui je mettais ma petite ne voulait pas défaire son matelas, il voulait dormir dans le lit de la vieille femme. Ma voisine et moi on lui a dit : - "Vous n'allez pas dormir là-dedans ! La vieille femme est peut être morte dans ce lit !" Effectivement on a appris que la morte venait d'en sortir. On s'est installé en pensant qu'on allait peut-être rester ici pendant un mois ou deux. Comme il faisait chaud ! Avec les oeufs, j'avais pris du lard et on a fait une bonne omelette, puis j'ai donné du lait à ma petite. Voilà que tout à coup, à minuit, on entend des sonneries partout dans les rues comme à Chimay. On ouvre la fenêtre, c'était encore les Allemands qui passaient en criant que tout le monde devait partir. Chimay, avec 22 communes, on a dû évacuer. A minuit ! Je dis : - "Bon Dieu, si c'est ça, on va partir vite avant tout le monde. Les gens des villages ne sont pas prêts, ils vont hésiter. Nous, nous sommes déjà prêts. On est parti, on a bien fait ! Ceux qui ont seulement quitté le village sur le matin, on été pris dans un orage terrible et ce sont des sentinelles qui les ont menés tout le long avec des fusils. Ils sont arrivés très tard à

Froidchapelle. Toutes leurs affaires étaient trempées.

Froidchapelle n'a pas dû évacuer et nous y sommes restés pendant 3 mois. Là, nous sommes installés, les deux ménages, moi et ma petite, chez un vieux jeune homme cultivateur dont la famille était partie en France. Nous avons beaucoup travaillé. Nous avons fait tous les foins, nous avons fait ses récoltes et nous les avons rentrées. C'est là que j'ai appris à faire les "silos" d'herbe, et, plus tard, c'est moi qui ai appris à Oscar à les faire. Ce fermier de Froidchapelle, lui, il était tranquille, son ouvrage était fait ! Il a eu de la chance ! Mais nous, quand on est rentré chez nous, tout était à faire !

Le jour où nous avons pu rentrer, on a été obligé de faire une halte à Virelles. Parce qu'on était là avant huit heures, et que c'était à huit heures qu'on pouvait passer, pas avant ! Je me demandais bien dans quel état était ma ferme ! Et mes bêtes ? Eh bien ma ferme, c'était une cuisine allemande, et j'ai dû courir à travers tout pour retrouver mes bêtes. J'ai été de tous les côtés : Philippeville, Mariembourg, en vélo, pour les retrouver. Quel travail ! Toutes les clôtures avaient été coupées, les bêtes étaient mélangées et beaucoup avaient la fièvre aphteuse. J'ai retrouvé 7 veaux avec la tête.

Avant de partir, j'avais pris le temps de lâcher les veaux dans la prairie en me disant qu'ils pourraient aller têter les vaches laitières. Eh bien, ça, mes veaux, je les ai retrouvés. Ils avaient été très bien nourris. C'est bien simple, je n'ai jamais eu de si beaux veaux. Les grosses bêtes, ça, je n'en ai pas retrouvées beaucoup. Et celles que j'ai pu récupérer, elles étaient dispersées un peu partout. Je les ai reconnues tout de suite quand je les ai vues. Vous savez, quand on a bien l'habitude du bétail, on reconnaît ses vaches sans problème ! Mais ça n'a pas

toujours été facile avec les autres fermiers qui cherchaient leurs vaches aussi. Il fallait faire attention. Il y en a qui m'ont aidée, ils voyaient bien que j'étais seule. Mais il y en a qui ne faisait rien et parfois le contraire. Il y a un fermier qui s'avance vers mes quelques bêtes qui étaient rassemblées et dit : - "C'est à moi ces bêtes-là !" - "Comment ça, c'est à vous ?" - "Oui, parce que j'avais mis mes bêtes en couleur avant d'évacuer. Or moi, quand je les avais rassemblées, elles ne portaient pas de marques ! Alors, je prends le fermier et je le bouge. Qu'est-ce que je vois derrière ? Il tenait un pot de peinture de la même couleur que les marques qu'il y avait sur les vaches. Il y a des fermiers qui m'ont aidée, qui tenaient avec moi, et beaucoup d'autres qui tenaient avec lui, quelle affaire ! On criait fort parce qu'il ne démordait pas du contraire. Oh ! J'étais dans une colère. Il y avait assez bien de gestapo tout autour, et ces gens-là n'étaient pas bons du tout ! Il y en a trois qui s'avancent vers nous et qui crient une bonne fois. Tout le monde se tait. Moi, j'avais peur. Enfin, ils ont bien vu que j'étais une femme seule et ils me demandent ce qui se passe; moi je leur explique toute l'affaire en flamand et je parle du pot de peinture. Les Allemands ont pris le pot et l'ont jeté par terre. Ils ont sifflé et d'autres Allemands sont venus encercler le fermier. Moi, j'avais peur pour lui. Je pensais : "Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?" Je ne voulais pas qu'ils lui fassent du mal. Si j'avais su, j'aurais laissé mes bêtes. Ils me disent, que je peux reprendre mes bêtes et demandent aux autres fermiers de me donner un coup de main pour les ramener chez moi. Et lui, le fermier, il a dû se servir après tout le monde. Bon, j'étais soulagée qu'ils ne lui fassent rien. Les autres fermiers qui devaient me donner un coup de main me demandent :

- "Vous êtes allemande, vous ?" - "Non, je suis flamande et je suis seule. Mon mari est prisonnier et vous, vous avez voulu profiter qu'il n'est pas là. Mais vous oubliez que vous avez de la chance d'être ici. Mais la chance, pour une fois est venue de mon côté !"

C'était pendant l'occupation, à Chimay. Tous les chevaux avaient été réquisitionnés par les Allemands. Qu'est-ce que vous voulez travailler dans une ferme sans chevaux ?



Environs de Chimay : Lompret. (Collection de l'Ecomusée)

Surtout à ce moment-là ! J'apprends qu'on pouvait aller en chercher à Thuin. C'était des chevaux que les Allemands avaient ramenés, ou quoi ? Bref. J'ai pris des brides et je suis partie voir si je ne pouvais pas m'en procurer un ou deux.

Arrivée sur la place de Chimay, je vois d'autres fermiers qui attendaient pour aller en chercher aussi. Un marchand de bêtes que je connaissais bien, me voit, et me demande où j'allais ainsi. Je lui explique que j'allais avec eux chercher des chevaux. Comme il savait que j'étais seule à la ferme avec ma petite fille, il est allé chercher les chevaux pour moi et m'en a ramené deux. Un gros, qui était assez méchant, il avait des peurs qui lui prenaient comme ça, et un petit qui, lui, m'a rendu bien des services. Je les ai gardés pendant 4 ou 5 mois. Et puis, de nouveau, il a fallu les rendre aux Allemands. Bon ! Voilà qu'on se retrouvait encore une fois sans chevaux et il faisait fort difficile d'en avoir. Je connaissais un marchand de chevaux à Rance, je décidai d'aller le trouver. Mais Rance c'est tout de même à une bonne trotte de Chimay. Et vous avez là, cette longue route avec des bois des deux côtés et tous les camions d'Allemands qui défilaient. Moi, je n'aimais pas ça. Comme vraiment je n'étais pas rassurée du tout, un voisin est venu avec moi. J'ai pu discuter avec le marchand pour avoir un cheval et j'ai eu une jument. Mon Dieu, comme elle était maigre ! Elle venait de Thuillies, une région où on cultive les betteraves et elle avait travaillé toute la saison. Ce n'était plus qu'un squelette ! Je demande : - "Combien ?" Il me dit : - "33.000." Je dis : - "Quoi ? 33.000 ! Et moi, les Allemands me les ont pris pour pas un sou !" J'ai payé, je ne pouvais pas faire autrement. C'était une brave bête, je l'ai appelée Mazette. Le vétérinaire Lejeune est venu pour la visiter, parce qu'elle était en piteux état. Et il a dit : - "Elle est pleine." Oh ! Moi, j'étais heureuse. Mais je n'ai pas eu d'chance ! Le petit jeune homme, qui me donnait parfois un coup de main, la montant à la prairie avec un *baro*. En passant par la ruelle, avec le vent, la porte de l'écurie s'est ouverte brusquement et a frappé la roue du *baro*. La jument a été tirée en arrière d'un coup sec et elle a avorté le lendemain. Oh ! la, la ! J'ai pleuré. Comme j'aurais été bien heureuse d'écrire à Oscar que j'avais eu un poulain de la jument. Mais je ne lui ai rien dit. J'ai pleuré.

Avant cette histoire-là, le marchand qui me l'avait vendue était passé à Chimay, il avait vu comment la jument était devenue belle et qu'elle attendait un poulain. Alors il voulait me

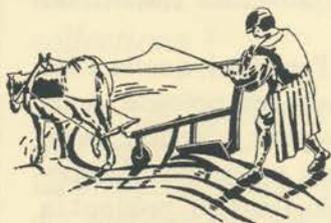
la reprendre pour 70.000 francs. Peut-être que si j'avais su ! Mais elle était brave, j'ai préféré la garder pour travailler avec moi et je n'ai pas regretté. Oui avec les 70.000 francs j'aurais pu en acheter deux mais deux comment ? Elle, je la connaissais, elle était facile. Quand Oscar est rentré de la guerre, elle a de nouveau fait un poulain. Mais hélas, il a péri qu'il avait 6 ou 8 mois. Elle en a fait un troisième. C'est celui-ci, vous voyez comme il a bien grandi, on l'a appelé Betsy. Elle est morte de vieillesse sur la prairie. photo... C'est une très belle, on voit Oscar avec nos deux chevaux... Mais j'ai eu de la chance, j'avais un mari qui avait quand même fait quelques études en agriculture au Collège de Chimay et il était vraiment très débrouillard. Vous voyez, le voici, là, c'est la jument, là, c'est le poulain... Mais ce n'est déjà plus un poulain, ici, c'est un beau cheval oui, oui, oui... Je vais vous raconter une histoire avec les chevaux..., oh ! vraiment, j'ai eu une période pendant laquelle je n'ai pas eu de chance. Il y a des moments comme ça ! Mais les chevaux c'est encore à tomber à la renverse !

Le retour du prisonnier.

Je suis restée longtemps sans avoir de nouvelles d'Oscar, et j'ai été une des dernières à apprendre qu'il était prisonnier en Autriche. Pendant tout ce temps, sans nouvelles, sans rien. J'ai dit des prières et des prières, et je pensais tout bas : Si Oscar savait ce qui se passe ici avec moi, je pense que n'importe comment, il reviendrait. Il traverserait tout et il arriverait près de moi. Mais c'était impossible ! Je ne savais rien de lui, je ne savais pas qu'il était encore vivant.

Le jour où j'ai su qu'il revenait. Ce jour-là je ne tenais plus. J'étais si énervée et la petite aussi. Elle n'avait vu son père qu'en photo, elle les regardait souvent les photos et elle disait qu'il était beau. - "C'est mon papa ?" - "Oui, c'est ton papa !" Elle posait toujours tout plein de questions, elle avait presque sept ans. On était là toutes les deux, très énervées.

Le train qui devait le ramener était prévu pour 9 heures en gare de Chimay. 9 heures du soir ! Vous voyez un peu la journée qu'on a passée à attendre. Ma petite Gisèle avait tellement parlé de son papa à toutes ses petites camarades de classe, que l'institutrice a voulu venir avec toute la classe pour aller chercher Oscar avec nous. Tout le monde voulait le voir. C'était un des derniers prisonniers de Chimay qui rentrait. Nous sommes donc toutes parties à la gare pour l'accueillir et nous sommes arrivées bien avant 9 heures. On piétinait, on



ULB

CHRONIQUES DE L'ECOMUSEE DU VIROIN

PERIODIQUE

Edité par DIRE ASBL
81, rue de la Gare - B 5670 Treignes
Bureau de dépôt : Nismes

34

Printemps / AVRIL 1998

Editeur responsable : Wlady QUINET - ECOMUSEE - Treignes - 81, rue de la Gare - B 5670 Treignes - Tél.: 060/39.96.24 Fax :060/39.94.50 - E.Mail : wquinet@ulb.ac.be

COTISATION : 400 frs ou plus pour les membres adhérents - 4.000 frs ou plus pour les membres protecteurs - CCB. : 068-2225079-23

JOURNEES DU TOURISME - JOURNEES DES MUSEES 4 & 5 avril 1998

SOMMAIRE

Editorial

L'élevage des moutons à Olloy au passé
Témoignage de Mme Charlier : une occupante de
la ferme-château
Mémoire collective ... mémoire créative

EDITORIAL

COLLECTER AUJOURD'HUI POUR DEMAIN

Collecter aujourd'hui pour demain, tel est le thème choisi cette année par les musées de Wallonie et de Bruxelles pour accompagner les Journées du Tourisme. Collecter pour la postérité, conserver la mémoire des objets et des gens pour transmettre leur message aux nouvelles générations, ces objectifs font partie des attributions de tout musée, elles en constituent même des missions essentielles. Ce thème est l'occasion propice pour vous faire découvrir "la face cachée" du musée, car à côté des animations et des expositions destinées à la délectation du public, le musée exerce toute une série d'activités tout aussi importantes. Trois objectifs définissent un musée : l'éducation, la recherche et la conservation.

Collecter, oui, mais quoi, comment et pourquoi faire ?

Tout musée poursuit des objectifs précis et nécessairement limités aux moyens dont il peut disposer. L'Ecomusée de la Région du

Viroin est essentiellement un centre d'interprétation de l'histoire sociale et économique de la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse méridionale. C'est dans ce but qu'il rassemble et conserve tout document qui apporte un témoignage sur un moment de la vie régionale. Un musée a pour tâche également de restituer au public sous la forme d'expositions, d'animations ou de tout autre moyen, le message contenu dans les objets matériels ou immatériels qu'il conserve.

Imprimés, images, écrits, témoignages...

- Photographies et cartes postales révèlent un instant de la vie locale : bâtiments qui témoignent par leur architecture et les matériaux utilisés; personnages dont l'habillement et les mouvements figés nous renseignent sur un statut social ou un métier; paysages qui révèlent des pratiques agricoles révolues. Archives d'usines, catalogues illustrés, documents comptables nous informent de la vie économique à une époque déterminée.

- Les témoignages enregistrés apportent leur message sur l'histoire vécue, l'histoire au quotidien. La mémoire collective est en effet une source précieuse d'informations fugitives mais significatives sur la vie au sein du village. Comment une communauté a réagi aux grands changements que notre siècle a connus. Comment elle a perçu les messages venus du dehors. L'histoire orale apporte ainsi son témoignage sur la confrontation entre tradition et modernité. Depuis 20 ans, notre musée enregistre, classe, transcrit et exploite une banque de données de près de 300 bandes magnétiques.



Fenaison dans les environs de Chimay. (Collection de l'Ecomusée)

piétinait, il y avait un monde fou. On annonce alors que le train sera en retard et qu'il n'arrivera qu'à 10 heures. Oh. Encore une heure ! Le train est arrivé. Tout le monde se bousculait. J'ai vu Oscar par la fenêtre. On s'est approché du train. Oscar est apparu dans l'encadrement de la portière. Mon Dieu. Il était si maigre. Il n'y en avait plus. Il était mal habillé : il portait une veste militaire française, un pantalon d'un costume militaire belge. Je ne sais plus. Il ne ressemblait vraiment à rien ! Il était vraiment méconnaissable. A côté de moi, il y avait ma petite Gisèle et de l'autre côté il y avait l'amie de Gisèle, elles étaient bouclées toutes les deux. Et quand j'avais écrit à Oscar, je lui avais expliqué que sa fille avait les cheveux bouclés. En descendant du train, Oscar a tendu les bras. Oh ! Il a tendu les bras et a attrapé cette petite-là. Moi j'ai dit : - "Mais Oscar, ce n'est pas ta fille !" Le temps que je me retourne pour tirer Gisèle. Je la vois qui s'en allait en courant. Elle avait eu peur de son papa, elle ne l'avait vu que sur les photos et ici, il était tellement différent. Elle pleurait et des gens dans la foule l'ont rattrapée et l'ont ramenée. Oh ! quelle histoire ! Pour finir tout le monde pleurait, mais c'était la joie ! Une joie immense ! Celui qui n'a pas connu ça ne sait pas ! Et puis avec tout ce qu'on avait subi pendant toutes ces années. C'était la vie, c'était la joie ! Oh ! Et lui qui avait pris cette petite fille toute bouclée dans ses bras croyant que c'était Gisèle !

Ah ! J'en ai eu une de vie ! J'ai toujours

eu une jeunesse mouvementée comme ça ! Enfin, la vie a quand même été plus belle quand nous sommes arrivés ici à Treignes. Et puis j'ai eu un petit garçon que nous avons appelé André.

L'installation à Treignes.

On est venu à Treignes, oh !, ça doit être deux ans après que mon mari soit revenu de la guerre. Il a été prisonnier. Oui, oui deux ans après qu'il soit revenu, donc en 1949. On voulait avoir une plus grosse ferme. Parce qu'à Chimay on occupait seulement 16 hectares et qu'ici il y avait à peu près 44 hectares.

A ce moment-là, quand nous sommes arrivés à Treignes, la ferme-château était encore la propriété de Monsieur le Baron Gendebien. Et c'est grâce à notre vétérinaire, monsieur Lejeune de Chimay, qui avait fait la guerre 1914-18 avec Monsieur le Baron et qui connaissait fort bien le bourgmestre de Chimay, Monsieur de Marneffe, que nous avons eu la priorité de la ferme de Treignes ! On était 17 personnes à demander cette ferme ! Voyant qu'il y avait autant d'amateurs, Monsieur le Baron s'est renseigné. Il a tellement reçu de bons renseignements nous concernant, de par notre vétérinaire Monsieur Lejeune, que nous avons reçu une lettre que j'ai toujours, qui disait que nous avions été choisis parmi les 17 personnes qui demandaient la ferme.

La ferme était pour nous, nous étions contents ! Parce que vous voyez, à la sortie de

la guerre, les fermes étaient très recherchées et surtout il y avait beaucoup de flamands qui voulaient s'installer par ici. C'est le cas de la grosse ferme de Matignolles par exemple ! Nous avons toujours eu de bons contacts avec eux. Mais malgré cela, moi, je n'ai presque plus jamais parlé le flamand depuis le jour où je me suis mariée avec Oscar et que je suis venue à Chimay.

Monsieur le Baron nous a proposé d'acheter la ferme. Moi, je voulais bien, mais Oscar n'a pas voulu. Il n'a pas osé parce que, en fait, les valeurs avaient tellement changé après la guerre. Tous les prix avaient tellement augmenté qu'il ne parvenait pas à s'y faire. Il lui a fallu un certain temps avant qu'il s'habitue. Quand je lui ai dit que j'avais acheté de la viande à 300 francs le kilo, il n'en revenait pas et il a dit : - "Mais c'est le prix d'un cochon ça !" C'est Monsieur et Madame Fontenelle qui sont devenus les propriétaires de la ferme.

Mon mari a dit tout de suite, quand nous sommes arrivés : - "Oh ! Il y a beaucoup de changements à faire ici !" Les gens d'avant, les locataires, avaient mis leur turbine tout au bout du couloir. Quand on revenait d'avoir été traire, on devait monter toutes les marches avec les cruches pleines pour aller turbiner tout au bout du couloir. Oh ! C'était un long long couloir. Ca ce n'était pas à faire vous savez ? Donc Oscar dit : - "Oh la la ! On va réfléchir et on va installer tout ça autrement. D'abord, nous allons mettre la laiterie en-dessous." - "Oh oui ! C'est une bonne idée." Quand on entre, à gauche, il y a une porte, là. Avant c'était une cave. Elle était dans un état ! Je ne vous dis que ça ! Enfin, Oscar a bien regardé, il a fait le tour de tout. On est allé chercher des graviers au Viroin, on a réparé les trous. Il a cimenté, on a blanchi les murs. Il a fait une longue marche et on a mis la turbine à côté, pour que j'aie moins haut à soulever les cruches. Voilà ! On a installé la laiterie là-bas. Comme ça, il n'y avait plus jamais de saletés dans le corps de logis, ni dans le couloir; et surtout pas de fatigue inutile. Allez-vous monter ainsi toutes les marches et traverser d'un bout à l'autre le couloir, deux fois par jour avec parfois six à huit cruches de vingt litres de lait chacune ? Non, non ! Je n'aurais pas enduré ça !

Moi, au fond du couloir, j'ai tout changé, tout. On voyait les marques de la turbine et je n'aimais pas ça ! J'ai frotté puis j'ai installé un porte-manteau et deux chaises. Mais dans ce couloir-là, il faisait si froid !

Les débuts de la motorisation

Ici à Treignes, nous avons été les premiers à acheter un tracteur. C'était dans les années 50. Il était tout petit et de couleur orange. D'ailleurs, quand il est arrivé sur le wagon, il avait l'air d'une grosse orange ! Il n'avait que 17 chevaux. Ca a été une révolution dans le village, tout le monde est venu le voir. Par la suite, nous en avons acheté un plus gros, d'occasion celui-là. Il faisait 45 chevaux. C'était un DEUTZ et le petit c'était un ALGAIER.

Nous avons aussi été les premiers à moissonner avec une moissonneuse-batteuse.

Nous étions partis, Oscar et moi, à la foire de Libramont, Oscar aimait bien aller voir toutes sortes ainsi. On s'est renseigné et on a appris qu'il y avait un homme qui habitait du côté de Frasnes et qui passait à domicile dans les fermes pour faire les moissons à la machine. Mon mari a réfléchi et a trouvé qu'on avait autant de bénéfiques à faire faire notre moisson à la moissonneuse-batteuse, car il peut faire du mauvais temps pendant plusieurs jours, et toute la récolte peut être sauvée.

Quand c'était le moment des moissons, on pouvait toujours demander de l'aide aux autres fermiers, mais vous comprenez bien qu'à cette période-là, généralement, tout le monde a beaucoup de travail. Il y avait assez bien de jeunesse qui ne demandait pas mieux que de travailler dans les fermes pendant l'été pour se faire un peu d'argent. Alors nous engageons des jeunes du village et croyez-moi il y avait beaucoup d'ambiance.

Une fois la récolte terminée, la dernière charrée rentrait avec tous les jeunes dessus et un grand bouquet qu'ils avaient fait avec des branchages et toutes sortes d'herbes qu'ils avaient ramassées dans les champs. C'était le bouquet qui voulait dire que la fin de la récolte était arrivée. Ils criaient tous très fort en entrant dans la cour de la ferme, ils étaient contents. Moi, j'avais commandé de la tarte, des pâtisseries et deux ou trois affaires à manger et à boire, je faisais du café. On fêtait la fin de la moisson tout le monde ensemble dans la cuisine de la ferme.

On peut bien dire que les jeunes d'ici, à cette époque, ont vraiment été très sympathiques et rendant service. Ils ont été très très bien pour nous.

Cette petite fête, ce n'était pas grand chose, mais ce qui comptait c'est qu'on était tous ensemble, on était tous là, bien contents d'avoir bien travaillé. Ils savaient bien qu'on ne finirait pas ainsi : le travail terminé, tout le

monde s'en va ! Non, non, ils savaient qu'on allait se rassembler. C'était une façon d'être, c'était un très bon moment. Il n'y avait pas que nous qui engagions de la jeunesse, les autres fermiers en prenaient aussi. Nous en prenions parfois assez bien pour aller plus vite quand le temps n'était pas des meilleurs. Mais malgré ça, il y avait encore bien des fois qu'on ne parvenait pas à rentrer tout à temps. Les grains, les bottes restaient sur le champ. Il y avait un orage, du vent, de la pluie. On pouvait tout recommencer et reprendre de la main-d'oeuvre occasionnelle en plus. Et toujours, il fallait payer ! A la fin ça revenait plus cher et il fallait qu'on fasse quand même des bénéfices puisqu'on avait investi pour louer la moissonneuse-batteuse.

Mais par ici, il me semble que les fermiers, surtout en ce temps-là, bien sûr, parce que depuis ça a changé, n'étaient pas pour renouveler leur façon de travailler. Ils avaient un peu peur du changement. Je comprends très bien ça, parce que quand il faut investir ce n'est pas rien. Il faut être sûr de rentrer dans ses frais.

Quand donc, nous avons fait venir cette moissonneuse-batteuse, les fermiers ont vu ça. Ils sont venus et on dit : - "Oh ! Qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils font ? Ce n'est pas à faire, une histoire pareille !" Quelqu'un s'est approché d'Oscar et a dit : - "Mais Oscar, avec quel crayon calculez-vous ?" Oscar a répondu : - "Ne vous en faites pas pour moi, j'ai bien fait mes calculs. Vous n'êtes pas obligé de changer votre système mais moi je le fais." Nous avons été très très contents, en trois ou quatre jours, notre récolte était terminée et à l'abri, et on a gagné sur tous les plans. Alors Oscar a dit aux autres fermiers : - "Vous voyez, j'ai fini et ma récolte est sauvée ! Tandis que vous, vous en avez encore pour 8 ou 10 jours et vous devez tout voiturier." Il y en a qui ont réfléchi. 3 ou 4 ans après, presque tous les fermiers faisaient leurs moissons à la machine. Il faut dire aussi que plus on avançait dans les années, la main-d'oeuvre se faisait plus rare pour travailler dans les fermes. Car tout le monde partait travailler dans les usines à Couvin ou à Vireux. Alors du coup, on ne pouvait pas risquer de se retrouver avec trop peu de gens. La récolte n'attend pas ! Et puis on avait pas que ça à faire, il y avait 25, 30 bêtes à soigner et il y avait bien à s'occuper du bâtiment. Ce n'est pas rien un bâtiment pareil.

Une souche d'arbre chargée de souvenirs.

En allant traire, on passait au Viroin et je râlais toujours, quand les eaux étaient grosses. Je voyais le Viroin qui charriait des souches d'arbre. Un beau jour, j'ai dit à Oscar : - "Oscar, il y a quelque chose de beau qui me plaît bien ici, dans le Viroin." - "Quoi ? Il y a toujours toutes sortes qui te plaît bien à toi." - "Ah oui, mais tu verras. Je voudrais avoir ça." Ca, c'était une grosse souche d'arbre calée au beau milieu du Viroin. C'est cette souche ici, que vous voyez là et dont je vous parlais au début de votre visite. J'ai voulu qu'elle vienne avec moi. Mais elle était encore bien plus haute que ça ! Quand il a vu ça, il a dit : - "Mais tu ne veux quand même pas ça ?" - "Si, si, je voudrais que tu la repêches et que tu la ramènes à la ferme." - "Ah ben non ! Quand même pas ça, hein ! Et qu'est-ce que tu vas en faire ?" - "Qu'est-ce que je vais en faire ? Quelque chose de très beau, tu verras." - "Allez, allez, on va rire de toi si on voit ça !" Eh bien, je l'ai tellement scié avec cette affaire-là, qu'un jour il me dit : - "Comme on a fini plus tôt, viens avec moi, je vais essayer de tirer cette souche d'arbre au milieu du Viroin." Nous l'avons repêchée avec une chaîne et le tracteur et nous l'avons ramenée dans la cour de la ferme pour la laisser sécher. C'était un lundi de Pentecôte, je m'en souviendrai toujours. J'avais de la famille de Mouscron qui était venue et mes cousines riaient de voir la souche. J'ai demandé à Oscar de prendre une scie pour la couper en deux. Et, tous les trous que vous voyez un peu partout, ces trous-là, eh bien, ils étaient remplis de cailloux, de gros cailloux. Oscar a dû taper et taper avec un marteau et un burin pour les extraire. Il me dit : - "Tu m'en fais voir pour un lundi de Pentecôte." - "Oui Oscar, mais tu n'as pas toujours été près de moi, les lundis de Pentecôte, tu étais prisonnier. Alors maintenant que tu es là, fais-moi ça, va !" C'est vrai, n'est-ce pas ?

Donc, il a enlevé tous les cailloux, il l'a coupée et je l'ai bien badigeonnée. Alors je dis : - "Maintenant je voudrais qu'on la remonte tous ensemble dans le couloir - "Ah non ! On ne va quand même pas mettre ça dans la maison" - "Si, si, pour mettre dans le couloir !" - "Oh ! Mais ce n'est pas possible, on ne va pas mettre ça là !" Nous l'avons rentrée à plusieurs. Moi, je suis allée chercher des petites potées de fleurs que j'avais dans ma cuisine et je les ai installées dessus. Après j'ai acheté des petits poissons dans des bocaux ronds et je les ai mis aussi. Je vous assure, c'était magnifique ! Oscar vient voir et dit : - "Eh bien, je n'aurais pas cru ça. Je n'aurais jamais cru que ça serait aussi beau !" - "Oui mais il me manque encore des fleurs." - "Oh, si ce n'est que ça, je vais

te conduire au marché, on va aller en chercher exprès et tu les choisiras à ton goût." J'ai choisi les plus belles, je n'ai pas regardé au prix. Oscar a mis en couleurs, on a tapissé. Et je me suis mise à cirer ce couloir !

A force de l'entretenir régulièrement, ça reluisait ! Un jour, une gamine est venue. Elle avait l'habitude de venir, elle était toute, toute petite. Moi je pensais. Tiens, tiens, j'ai pourtant entendu la porte s'ouvrir et personne ne rentre. Je vais voir, elle était là, toute petite, occupée à se coiffer. Je lui dis : - "Tu te coiffes ici, toi ?" - "Oui, parce que je me regarde dans le miroir." - "Où est-il le miroir ?" - "Dans les pavés, Madame !" Ah ! Elle se regardait dans les pavés du couloir. Un autre jour, le vétérinaire est venu pour faire une césarienne. Il est entré et, - "Oh ! Qu'est-ce que c'est là-bas au fond ? Que c'est joli. Quelle belle roche, quelle belle roche !" Ah, mais ce n'était pas une roche ! J'ai eu comme ça d'autres personnes qui venaient de Bruxelles, de Namur, de Charleroi et d'ailleurs, et, qui venaient chercher du beurre à la ferme pendant les vacances ou le samedi. Chaque fois qu'ils entraient, j'entendais - "Que c'est beau là, au loin ! Madame, est-ce qu'on peut aller voir ça au bout du corridor ?" J'ai vraiment eu beaucoup de succès avec cette souche-là.

Et puis je l'ai ramenée avec moi ici et je la garde dans ma cuisine.

L'abandon de l'exploitation.

C'est Monsieur et Madame Fontenelle qui étaient les propriétaires de la ferme. Quand, en 1972, on a dit à Madame Fontenelle qu'on abandonnait, elle a été fort triste mais on ne pouvait vraiment plus continuer. Oscar avait fait une hémorragie pulmonaire, moi j'arrivais à mes 60 ans et, de nos deux enfants, aucun n'a voulu reprendre l'exploitation. Ils nous avaient même conseillé d'abandonner plus tôt et on aurait dû les écouter. Vous savez, j'avais un mari, il était toujours content, c'était la bonté même.



Le village de Treignes. (Collection de l'Ecomusée)

ACTIVITES

« Le monde au bout des doigts » : exposition temporaire 98

Du 09 mars au 14 septembre, l'asbl DIRE avec la participation du centre de la marionnette du Service de la Culture de la province de Namur, proposent une exposition internationale de marionnettes. Cette exposition temporaire est présentée dans les locaux de notre Centre de Rencontres. Nous espérons qu'elle ravira en particulier les enfants, mais aussi le public amateur de légendes et d'art. Des visites guidées sont prévues ainsi que des animations spécifiques.



Petit théâtre tchèque. Epoque 1930

«Trois petits tours à la ferme»

Un spectacle destiné aux enfants de classes maternelles complète l'exposition. Les représentations sont programmées **du 20 au 24 avril - du 11 au 15 mai - du 25 au 29 mai - du 08 au 12 juin**. Deux représentations par jour sont prévues : à 10h30 et 13h30.

Une participation de 75 francs belges par enfants est sollicitée, la gratuité est offerte aux enseignants accompagnateurs.

Pour les informations et les réservations, le secrétariat se tient à votre disposition à notre adresse habituelle.



Un coin de notre grenier à malices et à sortilèges.

R E C I T

MEMOIRE COLLECTIVE... MEMOIRE CREATIVE.

Partons à la rencontre de Jean-Baptiste.

Dans son atelier Jean-Baptiste tresse les osiers pour la fabrication des corbeilles et des paniers à multiples usages : des paniers plats et ovales pour faire égoutter le fromage ou sécher les champignons, la nuit dans les fours éteints des cuisinières. Attention, tresser des osiers ou des jets de noisetier n'est pas une mince affaire ! Jean-Baptiste doit d'abord les trouver puis il faut savoir les couper au bon moment, « avec l'sorpia*(1) », comme il dit, et, chaque année, presque au ras de la tête. Jean-Baptiste les récolte en vieille lune, il dit : « ça ne bourgeonne pas ! ». Cueillis de novembre à mars, ils restent plus longtemps verts et souples. Cueillis aux chaleurs, ils deviennent vite secs. Les longues baguettes mises en fagots sont espiègles, mais Jean-Baptiste les apprivoise en les pelant et en les tordant sur son genou pour les assouplir. Soudain, Jean-Baptiste s'écrie : « Le bois c'est pas le fer ! Le bois c'est un parent de la lune. Le fer, moi je m'en méfie, ça gâte le pré ! Quand on dépique le blé sur l'aire, les fourches en fer font des trous dans la terre et ça fait perdre des grains ! ». Le bois, Jean-Baptiste le connaît bien car, bien que les vanniers se soient constitués en corporation depuis le 13^{ème} siècle, la vannerie a cependant toujours été considérée comme une occupation secondaire et saisonnière. En paille de seigle, en jets de noisetier, en osier, en roseau, ou en châtaignier; tressés, tissés ou spiralés, les panners, les corbeilles, les malles, les berceaux, les plateaux à pain, les boîtes à ouvrage des couturières, les sièges, les jouets, etc... ne sont pas le seul univers de la vannerie. Les vanniers fabriquaient aussi divers objets en bois : - les coffins*(2), les quenouilles*(3), les grands râteaux et les fourches à deux ou trois dents, les fléaux*(4), les crossettes*(5), ...

Jean-Baptiste dit : « pour fabriquer une crossette, il faut faire sentir au bois qui est le maître ! ». Souvent on utilise du frêne. Il faut le tordre, le plier à volonté et répéter l'opération une ou deux fois par semaine pour assujettir le bois rebelle de la crosse qui restera attachée pendant presque un an. Puis, on enlève les noeuds à l'aide du "sorpia" et on lisse avec des rabots. La crossette bien droite, bien propre en bois blanc est alors suspendue dans la cheminée pour se patiner à la fumée.

Dites-nous Jean-Baptiste, ... et le balai dans tout ça ?

Jean-Baptiste peste contre les véhicules modernes des sorcières.

Il dit : « Oh ! Bon Dio, d'bon Dio ! C'est de la frime ! C'est du synthétique ! Mauves, bleus, rouges ou jaunes vifs, ils vous mèneraient directement en enfer sans passer par le sabbat ! ». Il est assis sur son banc d'âne, les balais de bouleau c'est sa spécialité, ça ne lui prend pas plus de dix minutes pour en confectionner un bien rigide, cousu, lié par un fil d'osier ou des hards de coudrier. Il l'aime bien son balai, il le flatte, jauge de la main les brindilles de bouleau bien taillées, coupées l'hiver précédent. Il dit : « celui-ci, il ira loin ! ». Le manche du balai a été coupé parmi les jeunes rejets de frêne, choisis pour leur rectitude. Il est grossièrement taillé en pointe à la plane, puis planté dans l'extrémité du faisceau de brindilles et solidement attaché.

Jean-Baptiste dit : « pas de problème ! Si les brindilles de bouleau sont bien ligaturées, l'enfoncement de la pointe du manche de frêne, au milieu, resserre le faisceau à la perfection ! ». Le lien traditionnel en hard de coudrier ou de saule ne serre pas le manche aussi fermement que le fil de fer. Certains artisans préparent un trou dans le manche pour y fixer, à travers le faisceau de bouleau, une cheville de retenue. Jean-Baptiste, lui, utilise un os de patte d'oie comme pique lien.

Il dit : « ça c'est sacré ! Ca me vient de ma grand-mère. Ah ! Ma grand-mère, c'était quelqu'un ! Elle s'appelait Emma, elle était filandière, et cet os, elle le tenait déjà de sa mère, Désirée, qui était marchande de balais mais elle vendait aussi des girolles et des pissenlits. Je viens d'une drôle de famille savez-vous moi ! ».

Mais qui est donc Jean-Baptiste ?

On en raconte de belles sur son compte ...

... Il était une fois ... Par un beau jour de printemps...

La belle Anathalie, filandière, s'en alla trouver Clément, le jeune vannier du village, afin qu'il lui confectionne une nouvelle quenouille. Ils tombèrent amoureux, se marièrent et de leur union naquit un joli petit garçon qu'ils appelèrent Jean-Baptiste. Contrairement à ce qu'on raconte par chez nous, Jean-Baptiste ne serait pas né dans un chou*(6) comme la plupart des enfants mâles, mais, dans un panier*(7) d'osier déposé au pied de la cheminée à fée*(8) qui se

trouve au bout du jardin. Il est venu au monde, dans la nuit du 26 décembre, la veille du jour du fouettage des filles*(9). C'était une belle nuit de pleine lune, faisant partie de la période dite magique*(10) qui sépare la nuit de la Noël et la nuit de l'Épiphanie.

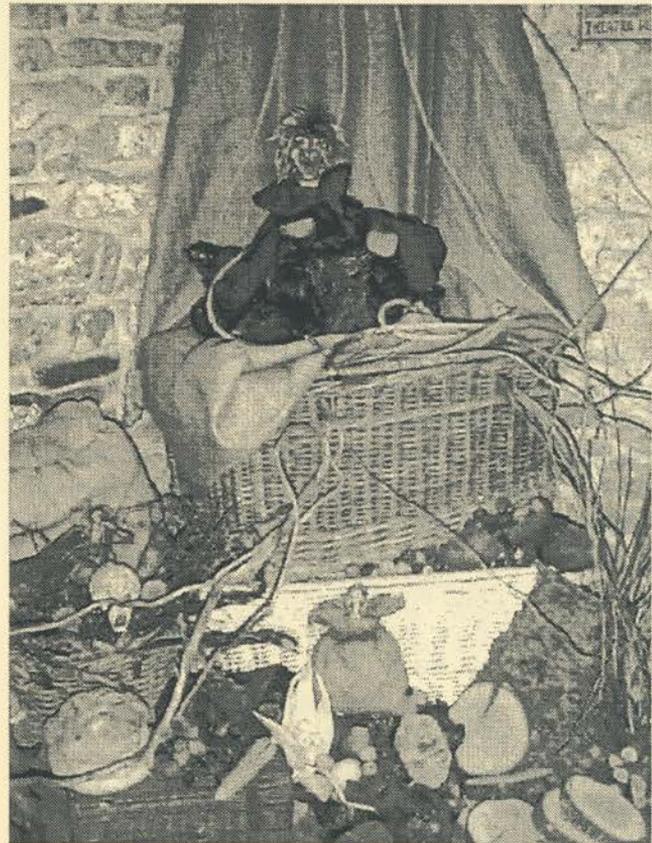
Aujourd'hui, Jean-Baptiste est devenu un fameux lascar. Il a deux amis : Louis dit "la godasse", le cordonnier du village qui lui fournit les sangles de cuir pour relier certains morceaux de bois et Jean, le brave paysan, qui, par un après-midi torride, lors de la moisson, a lutté seul, contre un énorme diogre*(11).



Une sélection de dessins de diogres réalisés par les écoliers de l'école de Le Mesnil (4ème année primaire), sous la conduite de Mr. Dubuc, instituteur.

Jean-Baptiste habite une chaumière qu'il a héritée de sa grand-mère maternelle, elle se situe à l'écart d'un petit village de montagne, nommé : Sart-lez-Plumion, surplombant une

épaisse forêt verdoyante. Un petit village si haut perché, qu'il n'y a qu'à tendre la main pour attrapper les étoiles. Sur la porte d'entrée, gravée à la pointe sèche, figure une formule magique, destinée à ouvrir la porte sans clincher, ainsi que toutes les malles ou les coffres fermés à double tours et dont la clef serait perdue : « véci, vélà, crayett' à l'bawett', douv, douv, drouv tès oreyes èt tès ouyes*(12) ». A Sart-lez-Plumion, jamais aucune porte n'est fermée à clef, depuis le jour où, c'était par un beau matin de printemps, le dernier serrurier, qui était dur comme un clou mais usé jusqu'à la corde, prit la clef des champs. Dans ce village, isolé du monde, on compte à peine cent habitants. Ceux-ci ont deux préoccupations : ils fabriquent des calendriers et confectionnent du pain au levain. Il faut dire que c'est dans cet endroit magique et si près du ciel, qu'un beau jour, est né le temps. La maison de Jean-Baptiste est



Jean-Baptiste.

toute petite et remplie d'objets imprégnés de souvenirs, ayant appartenus à ses ancêtres. On peut voir, épinglé au mur de la cheminée, à côté de la gerbe aux fées*(13), un bout de papier jauni, sur lequel on lit une vieille berceuse que chantaient toutes les grands-mères du village pour endormir leurs petits enfants : « Je sens comme un vent dans les voiles du berceau, une fée s'est penchée sur le nouveau-né, enfant maintenant prête vie au temps ». Posées sur le

vieux buffet de la cuisine, sous la soupière en faïence échaudée, deux claies en osier, offertes en cadeau lors du mariage d'Angèle, sa grand-mère paternelle. A côté, le moulin à café à manivelle avec lequel les femmes et les enfants s'amusaient à danser en chantant : « moulinou li granoulou et li tims es'ta nous*(14) ». Le grand-père maternel de Jean-Baptiste, Edmond, dit le "Zbrougneu d'mouzon"*(15), était "racloyeu"*(16). Il avait une grande et belle renommée dans le village et au-delà. A l'occasion, il pratiquait aussi les métiers de peintre et de tapissier. Il était connu comme un "rendant service" ! Le frère du père de Jean-Baptiste, parrain Raymond, était "cardeu"*(17). Il cultivait en cachette, une parcelle de tabac dans "l'pètit bokèt padri l'pachi d'y l'mère Michtrole"*(18). Comme son père, Jean-Baptiste est vannier. Il fabrique aussi de la corde. Mais, dans le village, on le connaît surtout sous le noble nom de "Chevalier du balai à la quenouille". En effet, Jean-Baptiste ne fabrique pas n'importe quelle quenouille et n'importe quel balai ! Il confectionne des quenouilles pour les trois soeurs fées appelées les "Destinées"*(19) et, des balais sur mesure, à l'intention des sorcières.

Tout comme la mère de Jean-Baptiste, l'une des trois soeurs fées, est filandière. Elle enroule et déroule autour de sa quenouille, appelée aussi "le bâton de la vie", le fil du destin. Ces précieux objets sont fabriqués en "bois de lune"*(20). La lune, Jean-Baptiste la connaît bien, elle lui parle et il la comprend. Il se sert de la clarté et des mouvements de l'astre nocturne pour se déplacer et s'orienter, la nuit, dans la grande forêt. Et, à cause de cette complicité, les gens chuchotent ! On pense qu'il ne serait peut-être pas tout à fait un humain... qu'il viendrait de la lune... qu'il serait apparu une nuit de Pâques sous la forme d'un lapin*(21) et qu'il aurait parcouru la campagne pour déposer des oeufs dans les jardins des enfants. On raconte aussi que seuls les balais fabriqués en bois de lune, par Jean-Baptiste, savent faire s'envoler les sorcières. Quoiqu'il en soit, on sait depuis longtemps que Jean-Baptiste entretient d'étroites relations avec le monde étrange des fées et des sorcières. Il introduit les "Destinées", la nuit, dans la maison d'un nouveau-né, les installe autour de la table qu'il a fabriquée, décorée et garnie d'une bouteille d'eau de vie, d'un pot de miel, de pain et de quelques friandises à leur intention, afin que celles-ci tissent, dans le bien-être, le destin de l'enfant. En échange de son dévouement, elles lui confèrent certains pouvoirs bénéfiques

comme : guérir les brûlures, soulager les maux de dents, de tête, de ventre et soigner les entorses. Quant aux sorcières, elles l'emmènent parfois jouer du tambour au sabbat. C'est un personnage bien mystérieux ce Jean-Baptiste ! On le surveille du coin de l'oeil... . Cependant, chacun lui voue un grand respect car, c'est avant tout un artisan de la vie. Et puis, il faut dire qu'avec ses superbes cheveux poivre et sel et ses grands yeux verts, envoûtants, il n'est certes pas dépourvu de charme... Aujourd'hui la famille de Jean-Baptiste se compose d'un unique cousin germain appelé Léon, dit le "Zbougneu d'mouzon", manie qu'il a héritée du grand-oncle Edmond, le "racloyeu".

Marilène QUINET



«Zbougneu d'mouzon»



Jean-Baptiste.

Glossaire :

(1) - « Aveu l'sorpija » : traduction : « avec le courbet ou la serpe ». Outil tranchant fabriqué par le taillandier et utilisé principalement par les bûcherons pour ébrancher les arbres abattus.

(2) - Coffin (le) : étui où les faucheurs rangeaient la pierre à aiguiser les outils. Les coffins étaient creusés dans une sorte d'osier sauvage ou du bouleau. On pouvait aussi les creuser dans du noyer.

(3) - Quenouille (la) : bâton noueux sur lequel on enroule la filasse à tisser.

(4) - Fléau (le) : outil servant à battre le blé avant la mécanisation.

(5) - Crossette (la) : déf; Petit Larousse : n.f., Fragment de rameau de vigne coupé avec une portion de vieux bois pour faire des boutures. Déf. Dict. Wallon-Français, dialecte de Namur, 2ème éd., 1934, : n.f., pommeau de porte, poignée de fenêtre, petite béquille pour soutenir la marche.

(6) - Chou (le) : en Europe, depuis fort longtemps, le chou est domestiqué dans les jardins. Au début du 20ème siècle, c'était une denrée alimentaire très importante et il évoquait le légume assurant la survie en cas de disette ou de guerre.

Il n'y pas si longtemps; « naître dans un chou pour un enfant », c'était normal. De nos jours on ne sait plus vraiment pourquoi on utilise cette métaphore,... cependant le chou occupe toujours une place très importante dans les enfantements symboliques.

- Mazée, enquête 1995, Anathalie Croibien :
« les parents ne mettaient pas au courant du tout de toutes ces choses-là, ils disaient qu'on était née dans un chou ou dans une rose, suivant ce qu'ils avaient choisi pour toi. Ça ressemble à quoi d'aller faire croire des choses pareilles aux gosses ! Moi, on m'avait encore fait croire que j'étais née dans un chou rouge ! Pourquoi rouge ? ».

En Alsace, le volumineux chou d'un vert très pâle, blond, sillonné de nervures blanches, appelé "chou quintal d'Alsace" est récolté en automne après une gestation de neuf mois :
« il sort de terre la tête en avant, à la différence des autres légumes ».

La magie initiatique des gestes techniques

est, elle aussi, très riche en symbolisme : « lors de la plantation des choux, les vieilles montrent en gestes allusifs "comment il faut planter le chou", de leur pouce déformé et grossi par les techniques de plantation au jardin où le repiquage se faisait au pouce et non au plantoir ».

Le pouce symbolise le sexe de l'homme enfonçant la semence dans le sexe de la femme. Au moment de la récolte, la magie imitative par le biais de l'allusion renouvelle les images qui portent les correspondances de l'imaginaire : « les choux sont récoltés en les faisant tourner sur eux-mêmes pour briser les racines puis, à l'aide d'une serpe, on supprimait le trognon et les feuilles vertes étalées pour ne conserver que la pomme ».

Le tournoiement imprimé à la pomme de chou placée dans le creux de la main fait référence aux gestes analogues des matrones palpant la tête de l'enfant au moment de l'accouchement, et le coup de serpe tranchant la tige rappelle la section du cordon ombilical.

Nous avons encore tous en tête cette très vieille chanson, faisant référence à l'imaginaire paysan, dépassant largement l'Alsace : « savez-vous planter les choux à la mode, à la mode ... ».

(7) - Panier (le) : comme le chou; les hottes, les mannes ou les paniers semblent avoir joué un rôle important dans le secret de la naissance des enfants.

- Oignies, enquête 1995, Laure Gofette : « je me souviens qu'on conduisait les petits enfants, chez soeur Dorothee, dans des mannes. Une "banse" qu'on appelait ça. Les femmes qui travaillaient allaient porter les enfants là-bas et elles les transportaient dans les "banses"... On m'a dit que c'était Joseph Martin, qui a tenu la brasserie à Oignies, qui m'avait apportée dans un panier qu'il avait trouvé au bout du jardin. Non mais, tu ne vas pas me dire que ce n'était pas des bêtises ! ».

L'attribution à la hotteuse du rôle de porteuse d'enfants a dû exister en Wallonie, il paraît toutefois que cela se soit produit moins fréquemment qu'en pays Flamand. Dans certaines communes wallonnes à la limite du pays Flamand, on explique aux enfants la naissance d'un petit frère ou d'une petite soeur par le fait que c'est la "botresse" qui l'a apporté. Si la mère doit garder le lit, c'est que la "botresse" l'a battue avec son bâton. On dit aussi aux bambins qui ne sont pas sages qu'on les rendra à la "botresse" à la première occasion. En effet, les enfants ont toutes les raisons de craindre la hotteuse car, en pays Flamand tout comme dans certaines communes wallonnes, elle ne joue pas seulement

le rôle de messagère apportant les enfants; elle est aussi considérée comme un croque-mitaine ou une sorcière.

Ex. : d'après le Folk. Brab., 10, p.295-6; pour certaines communes wallonnes : « on racontait, concernant les enfants qui voulaient suivre leurs parents, qu'une "botrèsse" était installée aux portes de la ville et qu'il serait question de baiser son c.. ».

(8) - Cheminées à fées (les) : pyramides ou colonnes de terre et de galets ou de blocs de pierre, couronnées par une table de pierre et isolées de la parois montagneuse près de laquelle elles se dressent. C'est à l'action des eaux sauvages qu'est due la formation de ces pyramides. Protégées par le bloc de pierre qu'elles supportent, les terres placées en-dessous de lui se trouvent protégées de la pluie et des effets de l'érosion. Celles-ci constituent de longues aiguilles pyramidales. Mais ces cheminées sont de courte durée, les agents atmosphériques les rongent et elles sont si amincies, que les colonnes deviennent trop faibles pour soutenir le bloc de pierre qui en forme le chapeau. Elles finissent par s'écrouler.

(9) - Fouettage des filles (le) : Edouard Simonet, la Terre Wallonne de Charleroi, t. VII, 1923, 46, p.259, décrit comme suit la coutume gaumaise du fouettage des filles : « le 26 décembre, les jeunes gens parcourent toutes les maisons où habite une jeune fille. Ils vont par petites troupes armés de fines baguettes de coudrier. En entrant, ils prononcent la formule "Bondjou djè vé quéri m'fwètadje" (bonjour je viens chercher mon fouettage) et ils assaillent la jeune fille, dansant autour d'elle une sarabande démonstrative, cinglant l'air de leur baguette flexible et frappant doucement ses jupons. La scène prend fin dès que la mère apporte, en manière de rançon, le "fwètadje", un sac de noix et de noisette ».

Aujourd'hui, la coutume est tombée en désuétude. Elle a été reprise d'une certaine manière par les enfants qui vont de porte en porte, sans distinction, réclamant des friandises et déclarant la formule. Ajoutons qu'au début du siècle, la variété des friandises était fort restreinte, à l'exception du chocolat qu'on arrivait à se procurer en petite quantité, les friandises se limitaient en général aux fruits d'hiver, c'est-à-dire : des pommes ou des prunes séchées, des nèfles, des châtaignes ou encore des noix et des noisettes. Les deux derniers fruits avaient une connotation symbolique de fécondité. Ainsi, dans certaines régions reculées de France, on offrait, lors de fêtes, aux jeunes femmes, un sabot empli de noix et de noisettes fécondantes.

- Mazée, enquête 1995, Anathalie Croibien : « Au carnaval, on recevait des noix, des noisettes "dès cau y aveu ène pèmmè" et puis "s'asteu tout". Un jour, c'était au carnaval, les garçons se sont mis à chanter "nos avons sti en Espagne èt toutes les gaïes ont tcheu". Je ne sais plus pourquoi ils chantaient ça ! ».

Notes : Il serait peut-être, ici, question de l'apparition de l'orange au détriment des noix et des noisettes ?

(10) - Période magique (la) : Il existe deux pains rituels qui délimitent un cycle que l'on dit "magique", comprenant 12 nuits "enchantées". Une période bien précise pendant laquelle, ont lieu des coutumes et des interdits imprégnés de symboles. Il s'agit du cougnou qui ouvre le cycle à Noël et de la galette des Rois qui referme le cycle à l'Épiphanie.

Le cycle magique suit immédiatement le solstice d'hiver. C'est une période très importante du point de vue calendaire, car elle marque un renversement d'influence entre la lune qui est à l'apogée de sa domination, et le soleil en train de renaître et, accorde le cycle des deux astres. Des croyances très anciennes nous disent que pendant cette période, un passage se libère entre notre monde et l'au-delà, favorisant l'action des esprits et permettant aux âmes des morts de revenir sur les lieux de leur séjour terrestre. Afin que l'année à venir ne soit pas compromise par le retour des ténèbres et qu'elle s'ouvre sur la lumière, symbolisée par la forme ronde et la couleur dorée de la galette des rois, le cycle magique s'imprègne de rituels et de coutumes amenant des obligations et des interdictions. Il est de bon augure, en ce moment fragile où le temps se trouve comme suspendu dans l'espace, de pratiquer et de respecter tous les rites magiques destinés à trouver les solutions qui permettront de franchir, en toute sécurité, le pont séparant la vieille année qui meurt et la nouvelle année en train de naître.

(11) - Diogre (le) : le diogre est un personnage engendré du diable et d'une ogresse (conte savoyard adapté par Romain Drac : une cuillère pour le diogre, hors série Toboggan), il n'a qu'une jambe avec un pied de chamois, il a trois bras avec, dans une main, une cuillère à graisse. Il est cornu, oreillu, narinu, genou, dentu, fessu, tout poilu et il a les yeux jaunes. C'est bien connu, quand un diogre vous attrape, il vous nourrit de graisse à la cuillère avant de vous transformer en saucisse au chou pour ses provisions d'hiver.

(12) - Traduction de la formule magique :

« *ici, là-bas, petite ouverture au volet, ouvre, ouvre, ouvre tes oreilles et tes yeux* ».

(13) - Gerbe aux fées (1a) : dans certaines régions d'Europe, quand la moisson tirait à sa fin et que le carré d'épis se réduisait à une peau de chagrin, les moissonneurs commençaient à prendre réellement en considération "l'esprit du blé". Les paysans croyaient que, fuyant l'avance des faux, la divinité agreste qui avait présidé à la germination et à la pousse des blés, se réfugiait dans les derniers épis; "il leur semblait entendre des petits rires et des petits cris". Mais pour boucler le cycle de la régénération et pour que les présentes moissons puissent elles-mêmes porter des fruits, il était indispensable que cette force invisible soit récupérée et canalisée voire sacrifiée. Aussi, dans certains villages anglais au 19^{ème} siècle, on se mettait à tresser de façon grossière les tiges encore sur pied afin de leur donner l'allure d'un animal ou d'un personnage mythique : coq, chien ou sorcière. Cela fait, les moissonneurs tentaient de le couper à distance et donc de le tuer en lui lançant leurs faucilles. Une fois abattu, "l'objet" était accroché au-dessus de la cheminée en guise de porte-bonheur et de charme contre les sortilèges.

(14) - Traduction de la chansonnette : « *moulons les petits grains et le temps est à nous...* ».

(15) - « Zbrougneu d'mouzon » (li) : traduction : le "frotteur de nez"; manie qui consiste à attraper les enfants par surprise et à leur frotter le nez avec le plat de la main.

(16) - « Racloyeu » (li) : vient du wallon raclere qui veut dire refermer. Le métier de racloyeu consistait à délimiter par une haie vive d'arbustes indigènes une prairie, un parc, un jardin, ... qu'il était appelé à entretenir chaque année.

(17) - « Cardeu » (li) : traduction : le cardeur; du latin *Carduus* qui veut dire chardon. La tâche du cardeur consistait à peigner les matelas pour leur redonner du gonflant grâce à la cardeuse, qui n'est autre qu'une machine munie de picots. Le cardeur voyageait de village en village emportant sa machine. A l'origine, on se servait de la tête des chardons.

(18) - « Michtrolle » (li) : - Mazée, enquête 1995, Anathalie Croibien : «... dans la petite épicerie de "Tripatine", on trouvait ... oh ! Les immenses

filets de "michtrolle". "Tripatine" était veuve, elle n'avait que son petit magasin pour vivre et, pendant la guerre, beaucoup de gens sont venus la piller. Des voleurs ! C'était une brave femme. On trouvait de tout dans sa boutique : du tissu, de la moutarde, des macaronis, des tabliers, du poiret,... . Le poiret, c'était comme ça de la "michtrolle". On allait chercher cela dans un grand bol avec une cuillère en bois. Elle était excellente et bien plus épaisse que celle qu'on fait maintenant. Et puis, je trouve qu'elle avait plus de goût. Quand on la prenait avec la cuillère, on ne s'en sortait pas, tellement ça faisait des immenses, immenses filets de "michtrolle". Qu'est-ce qu'on a bien eu de l'embaras avec ces filets de "michtrolle"-là ! ».

(19) - Destinées (les) : une catégorie de fées dont on garde des traces de témoignage un peu partout en Europe sont les "fées du Destin" ou les "Moires". Etymologie : Moira (pl. Moiras) : = part, portion. Les Moires sont la personnification du destin de chacun. Elles filent le fil de la vie et du temps. Elles sont donc souvent représentées en train de filer leur quenouille. Elles ont présidé et président encore dans certains pays d'Europe, à la naissance de chaque être humain et prononcent le destin imparti à chacun. Nous en avons notamment gardé des traces dans le conte de "la belle au bois dormant".

(20) - Bois de lune (le) : le bois de lune n'est autre que du bois braconné durant les nuits de pleine lune. La clareté de la lune permet au braconnier de se déplacer sans lanterne, ce qui le ferait vite repérer par le garde forestier. De plus il peut s'orienter suivant les mouvements de l'astre nocturne. Le bois est coupé en pleine sève, entre la mi-août et la mi-septembre, de l'Assomption à la Nativité de la Vierge - entre les deux Notre-Dame. Quand on entend parler de bois de Lune, il s'agit souvent des bois d'aulne, de frêne ou de coudrier. La sève tient en respect les parasites et permet ainsi une conservation parfaite du bois. Celui-ci sèche alors sans se fendre, devient très léger, élastique et résiste parfaitement aux chocs. Il est très recherché pour la fabrication des manches d'outils qui subissent des chocs répétés, comme par exemple : le manche de la maquette, qui est une sorte de marteau à long manche, très fin et très souple qui sert à casser la pierre.

- Treignes, enquête 1995, Rosalie Biard : « *Il était écrit sur une poutre maitresse : "Celui qui m'a coupé connaissait bien ma saison". Ca devait être une*

De tels documents fournissent la matière première pour une recherche historique ou ethnologique destinée à mieux comprendre l'identité de la région étudiée. Lorsque cette documentation le permet, des synthèses sont élaborées en vue de publications destinées à une large diffusion dans le public. Elles servent également à la mise en valeur des objets, c'est-à-dire à tenter de leur faire dire le message dont ils sont porteurs. La mémoire collective peut également être par exemple source d'inspiration pour la création de contes et légendes qui peuvent être "animés" dans un théâtre de marionnettes personnifiant des êtres légendaires; création nourrie aux sources de l'imaginaire collectif et de l'ethnologie. Marilène Quinet nous restitue dans ces chroniques, un exemple d'application.

Nos archives sonores sont également régulièrement mises à contribution pour alimenter nos chroniques, manière de vous en faire partager l'intérêt.

Outils, machines et objets.

L'Ecomusée, créé au sein d'un centre d'étude du milieu, s'est tout naturellement intéressé aux techniques, celles qui ont permis aux populations villageoises d'assurer leur subsistance et de trouver dans les ressources du milieu les matériaux nécessaires à leur confort. Les techniques ont été élaborées en fonction des possibilités locales, les outils ont été influencés par des échanges historiques et modelés aux nécessités régionales. Chaque terroir portait ainsi des caractéristiques qui lui sont propres. L'agriculture était au centre du système économique, elle procurait nourriture et emplois.

Dans le sillage de la Révolution Industrielle, les techniques se sont transformées, les machines ont remplacé le travail manuel, des objets banalisés, fabriqués industriellement loin du lieu de leur utilisation, ont pénétré dans tous les foyers. Les artisans du village, ne pouvant concurrencer cette production à vil prix, ont disparu. La convivialité villageoise a été mise à mal par la machine, le cultivateur lutte pour conserver son identité.

Le musée s'est donné pour mission de préserver les témoins de cette révolution. Outils et machines témoignent de ces changements, de cette transformation. Objets manufacturés qui illustrent l'ingéniosité et le savoir-faire d'une région. Objets de la vie quotidienne qui permettent de mieux comprendre les changements dans la manière de vivre.

Dans le passé se trouvent aussi les racines du futur.

Comprendre et savoir d'où l'on vient, quelle a été l'existence de ceux qui nous ont précédé, nous fournit des éléments utiles pour affronter l'avenir. Et puis aussi, veillons à préserver l'"ethno-diversité", à l'instar des biologistes qui prônent la bio-diversité. La variété de nos traditions peut être aussi précieuse que celle de nos paysages.

Pour que tous ces témoins d'une manière de vivre puissent transmettre le message dont ils sont porteurs, ils doivent être conservés, c'est-à-dire traités contre les agents destructeurs : corrosion pour les métaux, pourriture et insectes pour le bois. Les objets sont porteurs de mémoire. Pour en assurer la meilleure conservation, ils doivent être également classés et répertoriés de telle sorte que l'histoire particulière de chacun soit également préservée. Origine, mode d'utilisation, nom vulgaire, transformations apportées par l'utilisateur, sont ainsi méthodiquement transcrites dans un fichier informatisé.

Il n'est évidemment pas question de tout ramasser, de tout conserver, ce serait une tâche impossible et à la limite absurde. Les objets de nos collections sont le fruit d'une sélection qui a été déterminée en fonction d'une série de critères. L'acquisition de chaque objet a été faite pour sa valeur documentaire, scientifique, esthétique et éducative. En outre la pièce doit avoir une relation avec les autres pièces de la collection, elle doit y être "à sa place" afin qu'elle ne soit pas "perdue" au milieu d'autres objets.

Pour prendre l'exemple des machines agricoles, l'Ecomusée s'en orgueille de posséder une collection particulièrement représentative. Nous possédons des machines recueillies un peu partout dans le pays, et même dans certains cas à l'étranger. Si l'outillage agricole traditionnel était particulier à chaque région, la machine a été fabriquée industriellement suivant des normes étrangères au terroir, elle s'est banalisée. Mais ce qui reste propre à chaque instrument ce sont les modalités de son utilisation, les transformations que lui a fait subir son utilisateur. Les machines illustrent ainsi également un savoir-faire à l'échelle d'un pays. Pour la Belgique, les machines agricoles sont le témoignage d'une industrie prospère, d'une place honorable dans le contexte industriel mondial. C'est pourquoi nos efforts dans ce domaine sont relativement sélectifs : nous nous attachons à préserver prioritairement des machines fabriquées dans le pays.

poutre d'aulne. C'était soit dans une maison à Oignies, soit à Treignes, à la Ferme- Château... Il fallait que le bois soit vert, donc on le coupait en pleine sève ».

- Oignies, enquête 1995, Clément Hottiaux :
« *Oyi,oyi,... Je crois que c'était dans une maison au Mesnil qu'on a vu cette phrase écrite... Je ne saurais vraiment le dire car, cette histoire, c'était déjà mon grand-père qui me la racontait. Il disait : « tu n'aurais pas su mettre la hache dedans tellement le bois était devenu dur ! ». Il y avait une période bien précise pour couper le bois comme ça, cette période se situe entre les deux Notre-Dame comme on dit à Oignies, c'est-à-dire entre la mi-août et le 8 ou 10 septembre ».*

- Oignies, enquête 1995, Emma Gofette : « *cette période d'entre les deux Notre-Dame est d'ailleurs une période sacrée, reconnue pour la bonne conservation de certains aliments ».*

(21) - Lapin de Pâques (le) : Pâques est une fête mobile qui correspond chaque année à la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps. Le lapin de pâques est un personnage mythique; il représente un homme lunaire.



Les oeufs qu'il pond dans les jardins à l'intention des enfants, symbolisent le renouveau de la vie et le retour à la fertilité. Par son aspect et sa fonction, il symbolise les expériences que les jeunes auront à vivre : les plus petits apprendront, par le langage des gourmandises, que les oeufs représentent l'abondance à venir et, les jeunes gens courant les filles, expérimenteront leurs premiers accouplements... aussi, les filles

« bien lunées » enfanteront. Cet animal lunaire est réputé courir vite et l'expression « courir » dans le langage imagé est synonyme de courti-ser ou fréquenter. Les mères, dans les poulaillers, ramassent les oeufs pour les omelettes familiales, celles-ci, une fois consommées renouvellent les ardeurs léguées par le lapin de Pâques. Chacun goûtant et consommant à Pâques les plaisirs de son âge poursuit le culte de l'homme lunaire. Le lapin court la campagne pour ensemençer l'espace symboliquement féminin : la terre, les jardins, les femelles animales et humaines. Le lapin est réputé avoir une force génésique surprenante, sa femelle a aussi le mérite d'être vivipare. Ne dit-on pas d'une femme qui a des naissances rapprochées « c'est une vraie lapine » et de son compagnon, qu'il est « un chaud lapin ». Les enfants du lapin voient le jour en décembre, au moment où l'on fête la nati-vité de l'enfant Jésus.

Notes bibliographiques :

- La terre des femmes et ses magies, Jocelyne Bonnet, éd. Robert Laffont, Paris, 1988.
- L'homme et son terroir; l'épeautre, histoire et ethnologie, U.L.B., éd. DIRE, Treignes, 1989.
- Chroniques de l'Ecomusée de Treignes, article : la femme à la campagne au début du siècle, extrait n°17, printemps 1993, extraits n°s 18 & 19, été-automne, 1993.
- Syllabus d'Ethnologie Européenne, 1995-1996, des fées, des démons, des saintes, aspects de la religiosité populaire en Europe, notes de cours et d'articles, Marianne Mesnil, U.L.B., expo. Treignes, 1997.
- Une cuillerée pour le Diogre, hors série Toboggan, conte adapté d'une légende savoyarde par Romain Drac.
- Bouquets de Moisson, col. Enquêtes, Bernard Coussée, Lille, 1990.
- Enquêtes du Musée de la vie Wallonne, tome IV-23e année, n°s 41-42, janvier-juin, 1946.
- Ecologie et traditions, le calendrier annuel; Georges Rose, éd. G.P. Maisonneuve et Larose, 1981.

Bulletin d'informations trimestriel de l'Ecomusée de la Région du Viroin; Gratuit pour les « Amis de l'Ecomusée ». Cotisation annuelle : 400 BEF pour les membres adhérents (FF), 4000 BEF pour les membres protecteurs. Prix de vente au numéro 50 BEF. Compte courant n°
CCB. en Belgique : n° : 068-2225079-23
C.B. en France : n° : 92081700169
Code établi : 10.206
Code guichet : 08000

Comment se sont constituées nos collections ?

Les modalités d'acquisition des objets sont fort variées.

La plupart proviennent de dons de personnes qui ont souhaité que soit préservé le témoignage de proches parents, pour que survive la mémoire de ceux qu'ils ont aimés, de ce qu'ils ont utilisé ou fabriqué.

Dans certains cas, des objets, considérés comme essentiels pour nos objectifs, ont été achetés à leur propriétaire.

Quelques pièces ont été rapportées de l'étranger pour leur valeur éducative. Ainsi une charrue en bois a été ramenée d'un village du Maramures en Roumanie, elle permet une comparaison intéressante au point de vue de son agencement entre une charrue "primitive" et la charrue "brabant" qui était réputée dans notre pays au 19^e siècle. Tel aussi ce tribulum, instrument à dépiquer le blé provenant d'Espagne, il permet une comparaison intéressante avec le fléau en usage chez nous, il illustre le rapport qui existe entre le climat et une technique agricole.

Nous recueillons également tout document imprimé ou écrit en rapport avec l'agriculture. Nous possédons, par exemple, un fonds riche de plusieurs milliers de documents publicitaires, catalogues et notices d'entretien de machines, revues et ouvrages d'agriculture, constitue une source de documentation pour l'identification et la datation de nos machines et de nos outils. Plus de deux cents affiches, diplômes de concours agricoles et certificats d'études viennent enrichir ce fonds. Ces archives constituent donc un outil précieux pour nos recherches.

Manuels relatifs aux métiers des campagnes, "vieux papiers" d'artisans, papier à lettre de fournisseurs du début du siècle sont autant de sources de renseignements précieux. Au cours d'enquêtes auprès d'artisans retraités nous avons pu sauver, parfois in extremis, des documents irremplaçables.

Les fonderies de fer et la poêlerie sont des domaines qui rentrent également dans nos objectifs. Cuisinières et poêles, industriels ou artisanaux, construits en Belgique ainsi que toute documentation en rapport avec cette industrie sont également recueillis pour la création d'un musée de la poêlerie à Couvin. Une cuisine équipée comme en 1930 offre actuellement au visiteur l'opportunité de prendre conscience des changements au point de vue du confort et des facilités qui ont été introduites dans notre vie quotidienne depuis cette époque.

Ultimes précisions !

Deux aspects fondamentaux de l'Ecomusée doivent en outre être soulignées : 1° L'Ecomusée de la Région du Viroin est un musée ouvert au public.

2° Le patrimoine de l'Ecomusée est inaliénable. Un musée a pour mission de conserver ses collections pour les transmettre aux générations futures. Les objets qu'il conserve ne peuvent être donnés, ni échangés, ni vendus; ils font partie du patrimoine collectif et ne sont la propriété de personne en particulier.

Ce bref parcours dans les coulisses de notre musée est destiné à vous faire percevoir tout le travail qui est sous-jacent à ce que les salles d'exposition vous permettent de découvrir. Si le message a été bien perçu, nous espérons vous avoir fait comprendre qu'il ne faut pas jeter du vieux "brol" avant de s'être assuré qu'il ne présente aucun intérêt. Mieux vaut s'informer d'abord avant de jeter.

Collecter et conserver aujourd'hui pour que demain nos enfants, nos petits-enfants et leurs descendants puissent mieux comprendre d'où ils viennent et aborder l'avenir avec détermination.

Au sommaire de ce numéro, nous vous proposons quelques témoignages et des documents iconographiques qui ont pour but d'illustrer par ces exemples, la nature de nos archives documentaires.

Les souvenirs de Simone CHARLIER, qui a occupé la ferme-château pendant la période des années 1949 à 1972, apportent leur contribution à l'histoire de ce bâtiment qui est actuellement le siège de l'Ecomusée.

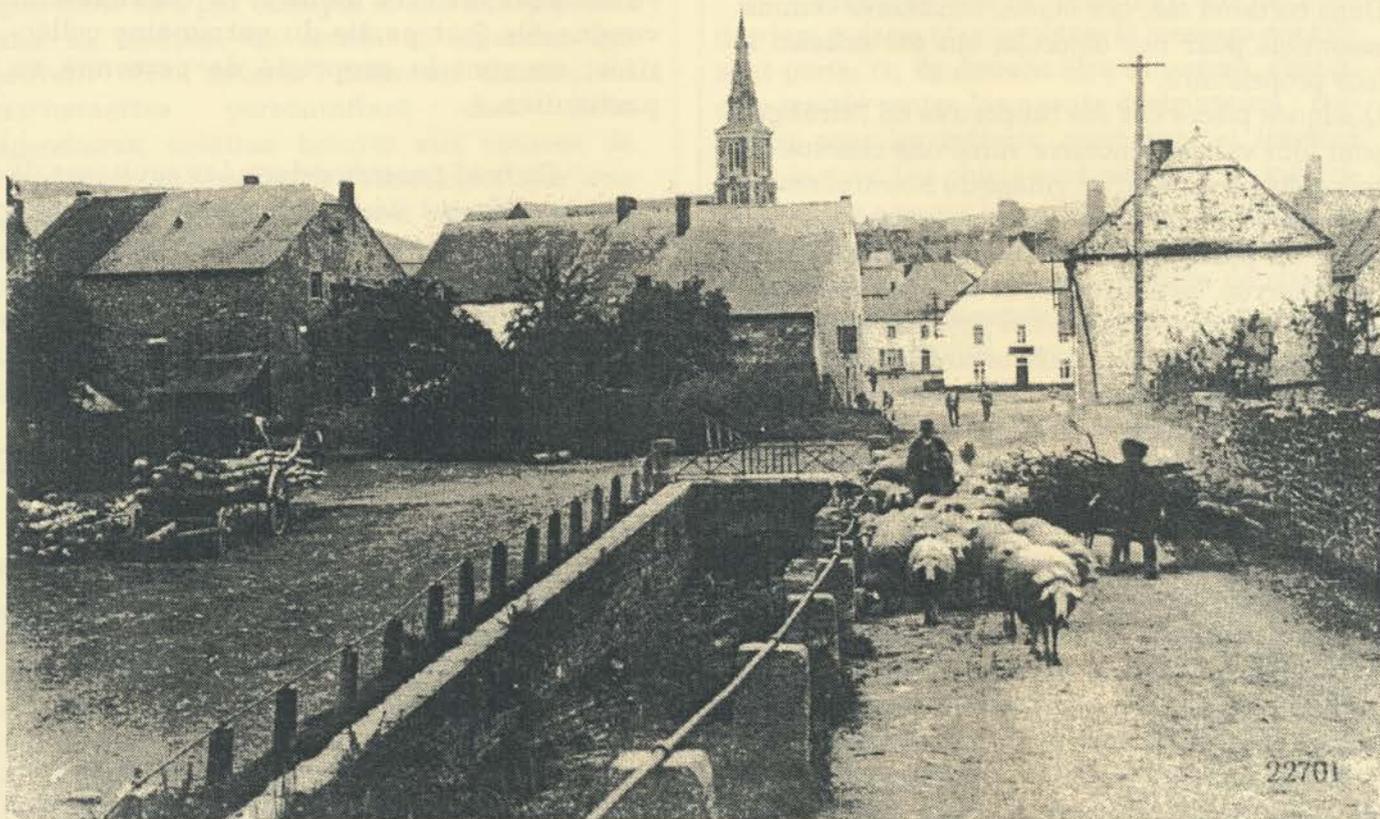
Le témoignage, enregistré à Olloy en 1980, nous démontre tout l'intérêt de recueillir ce genre de souvenirs. Il nous montre la persistance, dans la mémoire collective, d'activités, autrefois si florissantes en Entre-Sambre-et-Meuse, actuellement complètement révolues; dans ce cas-ci l'élevage des moutons et des chèvres.

La composition de notre collaboratrice Marylène Quinet nous démontre tout le parti qu'il est possible de tirer de la mémoire des gens pour nourrir un imaginaire collectif.

ENQUÊTES

L'AGRICULTURE A OLLOY AUTREFOIS :
AU TEMPS DES MOUTONS.

*Témoignages de Léon DESCENDRE (LD),
Jeanne ROUSSEAU (JR) et Vital DEFORGE
(VD), enregistrés à Olloy en novembre 1980.*



Le berger d'Olloy

LD : Sur la carte postale, voilà que je venais avec des moutons et un enfant qui revenait avec une brouette de bois. On ne le connaît pas le gamin qui était avec la brouette. Alors les moutons et le gamin se partageaient la place.

(Collection de l'Ecomusée)

LD : - "Le berger du village s'appelait Alfred ROUSSEAU, c'étaient des moutons qui lui appartenaient, une centaine je crois. Il allait aux champs dans les tiennes comme on dit. Il allait aux champs, partout, quand les moissons étaient faites, des champs d'avoine, orge, froment. Il allait aux champs avec ses moutons, faire paître ses moutons dans les collines. Il y avait des éteules que les moutons ramassaient.

Il avait une dizaine d'hectares. Il avait deux, trois bêtes, deux, trois vaches, et il travaillait, il fauchait le soir venu. Remarquez, il avait beaucoup de fumier avec les moutons. Il avait des écuries, quand il n'allait pas aux champs, les moutons étaient à l'écurie. Le matin il avait quand même des vaches. Il allait traire les vaches et il s'occupait de la ferme. L'après-midi, il allait avec ses moutons. Quand c'était le moment des récoltes, il allait dans les

champs.

Avec ses moutons, il obtenait de la laine, c'était pour la laine, et il ne vendait pas de moutons quand il en avait de trop. La laine se vendait, on venait la chercher ici. Il faisait tondre les moutons vers le mois d'octobre. Ils étaient à deux, trois, et l'ancien cantonnier, Albert POSTY. Ils venaient tondre à trois et on faisait des ballots avec la laine et on vendait ça.

Quand la laine était assez grande, les enfants courraient dans le troupeau. Alors, quand ils passaient ici dans le village, ils s'accrochaient à la laine. Et puis les moutons courraient, les enfants tombaient, ils étaient heureux avec ça. Et puis quand on lavait dans le temps, on lavait à la porte dans des grandes machines à laver, des grandes bassines. Eh bien les moutons raffolaient du savon, le savon avec lequel on lavait le linge.

On venait le chercher pour qu'il aille faire vèler les vaches, une chèvre ou n'importe, un mouton. Il y allait. Quand on allait aux champs avec les ouvriers, il se mettait toujours tout seul, il s'écartait des autres. Il avait toujours réponse à tout, il savait s'expliquer.

Quand on allait en bande avec la machine, la faucheuse-lieuse, aussi vite qu'il y était, il prenait les javelles et les liait pour rien.



Sur le tienne du Morenny, le herdier de Nismes vers 1920. (Collection de l'Ecomusée)

Ensuite, il prenait ses tartines et il allait au bout du champ. Les autres se demandaient pourquoi il ne venait pas près d'eux. Ce n'était pas un grand parleur. Il savait mieux travailler que parler.

Il a arrêté de travailler à 87 ans. Il faisait encore des voitures avec moi. Il était au-dessus, il était à genoux et il s'appuyait. Il avait été faucher les prés et il est rentré ici en me disant "je me rends". C'était difficile à faucher, et ma femme me grondait parce que je n'allais pas faucher le reste. Sur une heure ou deux, j'aurais évidemment fauché l'hectare avec la machine. On ne gagnait pas sa vie ainsi, il ne comprenait pas ça.

"Pour les chèvres, c'était François CABARAUX. Lui, il ramassait les chèvres dans les villages. Le métier, je ne saurais pas dire en français, à Olloy, on disait *gati*, un *gatelier*, en

wallon. Et puis il y en a eu un autre qui allait aux champs avec des vaches, il ramassait les vaches. Ca c'était dans le temps.

C'était un vieux, le grand-père du grand Boubou LAMBERT, qui ramassait les chèvres et qui allait aux champs. Il était âgé, c'était un homme de 70 ans, il gagnait un petit peu sa vie avec ça. Ceux qui avaient des chèvres le payaient probablement. Le troupeau de chèvres allait aussi manger dans les terrains, sur les hauteurs. Quand il passait, on lâchait les chèvres. Il avait une corne, on les lâchait. Au retour, les bêtes connaissaient leur maison. Il allait sur la route de Oignies. Presque devant chaque maison, il y avait des chèvres. C'était comme des cafés, ici, dans le temps, toutes les maisons c'étaient des cafés, il y en avait 70, 80 dans le village. Maintenant, il y en a encore deux, trois. Il y a même des villages où il n'y en a plus, à Dourbes, il n'y en a plus.

Ici à Olloy, il est resté, il n'y a pas bien longtemps, un vieux qui habitait ici au passage à niveau, Aimé MARCHAL.

VD : - "Il n'y a pas longtemps qu'il est disparu, il promenait toujours les chèvres parce qu'il y avait beaucoup de gens d'Olloy pour qui on gardait les chèvres jusqu'à maintenant et lui ne faisait que ça, tuer les chèvres des gens, les lapins et les moutons. Parce que quand je suis venu à Olloy, quand j'ai été facteur à Olloy, je me rappelle bien le MARCHAL qui tuait les *gadots*, on appelait ça des *gadots*.

JR : - "Il retournait avec les peaux, il retournait chez lui avec ça.



Olloy s/Viroin - Chemin de la Goulette.

Collection de l'Ecomusée

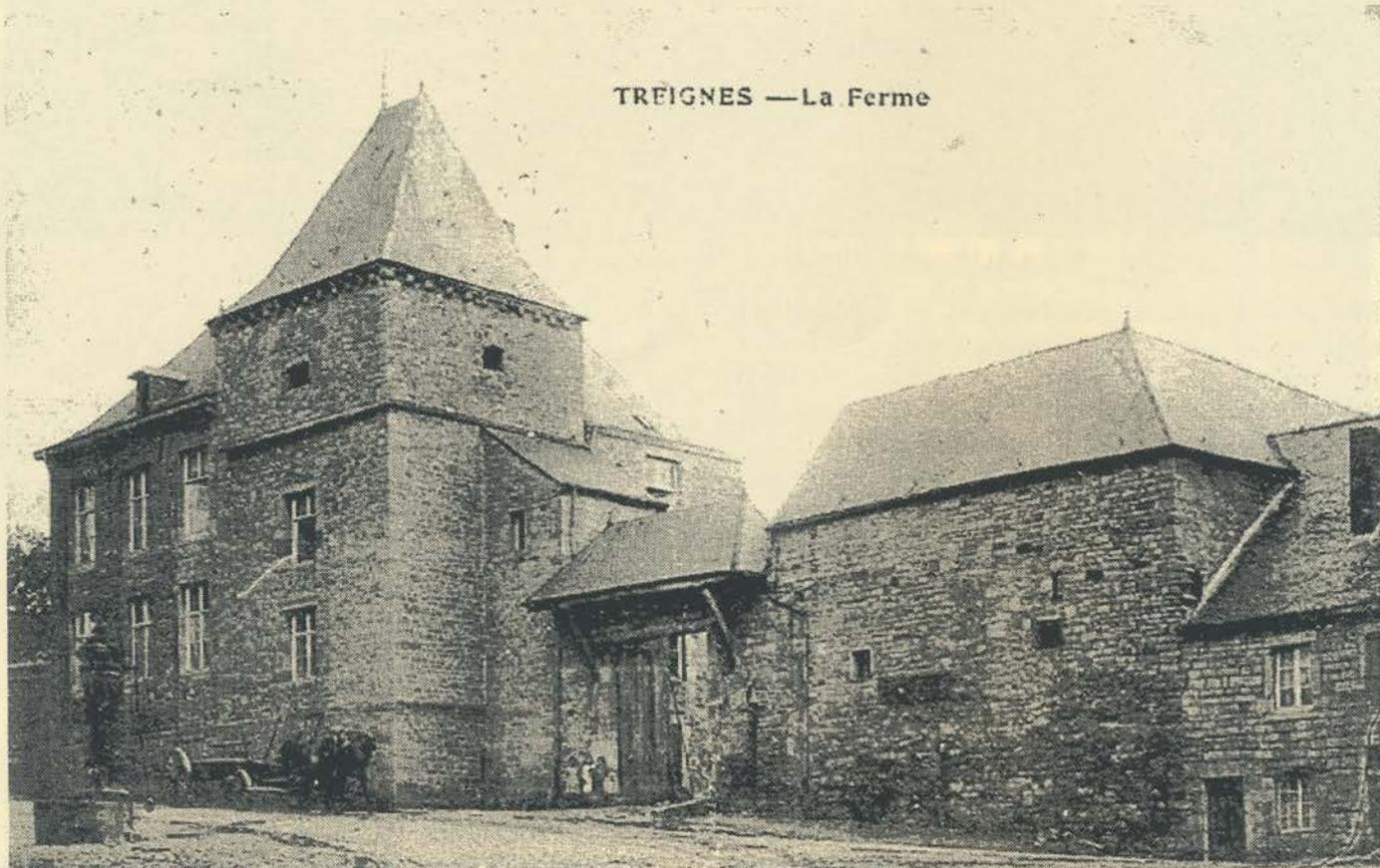
MEMOIRE DES LIEUX : LA VIE A LA FERME-CHATEAU 1949 - 1972*Témoignage de Simone CHARLIER à Treignes en 1988.*

“Oh ! La ferme... Attendez... Vous voyez dans le coin, cette souche-là, et bien cette souche nous l'avons repêchée dans le Viroin Oscar et moi. Pendant très longtemps elle a décoré le couloir de la ferme et, je vous assure, c'était vraiment magnifique ! Et puis je l'ai ramenée avec moi ici et je la garde dans ma cuisine.

“Près de Renaix.” Moi, Chimay, j'avais jamais entendu parler ! Tout en parlant, j'apprends qu'il était fermier à Chimay, qu'il était orphelin et qu'il exploitait sa ferme tout seul avec, quelquefois, l'aide d'un petit jeune homme. Je lui ai dit que j'étais aussi une fille de ferme. Nous avons parlé plus que d'aller sur la foire, vous voyez... Il m'a demandé mon adresse et... quinze jours après j'ai reçu une lettre de lui.

Souvenirs de la Flandre.

Chez nous, à la maison, nous étions quatre enfants, maman était veuve et moi j'étais l'aînée.



TREIGNES — La Ferme

Rencontre à Chimay.

A Chimay ! Vous vous rendez compte ! Je ne pensais jamais que je viendrais un jour habiter par ici. Imaginez-vous, moi qui habitais si loin dans les Flandres ? Et, que j'allais rencontrer Oscar à la foire de Tournai ! A Tournai, c'était la foire, et lui, il est venu comme il était, avec ses propriétaires, jeune homme et bien. Le dimanche, ils le prenaient avec eux pour sortir. Et c'est ainsi qu'on a pu se rencontrer. On était de la jeunesse ensemble, on s'amusait et moi j'étais près de lui. Il me demande : - “Vous êtes de Tournai ?” - “Non je ne suis pas de Tournai, Monsieur, et vous d'où êtes-vous ?” - “Moi, j'habite loin d'ici.” - “Ah oui ! Et où ?” - “A Chimay et vous ?” - “A Russognies.” - “C'est où ça ?” -

J'aimais bien la ferme. Ma soeur, non, pas du tout. Et, de mes deux frères, il y en avait un, comme moi, qui aimait la ferme et l'autre n'aimait pas.

En Flandre, c'était beaucoup des fermes de culture qui demandaient assez bien de personnel, du moins en ce temps-là. Nous avions 3 ou 4 ouvriers, car une fois il fallait tirer et classer les betteraves qui partaient souvent pour la sucrerie d'Escanaffles, une autre fois c'était le lin et puis les chicorées...

Ma mère m'a raconté que c'était mon papa qui, le premier, avait acheté une moissonneuse-lieuse. Donc, il y a bien de ça... 75 ans, et plus. Le personnel qu'il occupait à l'époque était en colère, à tel point qu'il ne voulait plus aller mettre les bottes debout l'après-midi. Les ouvriers sont quand même montés pour aller donner un coup de main.

Puis mon père a fait le commerce de charbon, de farine et d'aliments pour le bétail. Nous avions alors entre 8 et 10 chevaux pour assurer les livraisons, pour voiturier les récoltes, et travailler dans les terres. Donc, il fallait encore et toujours assez bien de personnel pour s'occuper des chevaux. Mon papa était un pur wallon, il s'appelait Gustave Monnier et provenait de la Flandre Orientale, et ma maman s'appelait Maria Vercruysse et provenait de la Flandre Occidentale. Mon village, c'était le dernier de la Flandre Orientale. Ce l'est toujours, mais moi je n'y suis plus. D'un côté il y avait le village de Anseroeul en Hainaut et de l'autre le village de Flandre Occidentale, donc, il était au milieu.

La guerre

Je me suis retrouvée toute seule, avec ma petite fille d'un an et demi, à Chimay. J'ai dû travailler très très dur pendant toute la guerre. Je ne pesais plus que quelque quarante bons kilos, quand mon mari est rentré. Il était vraiment temps qu' Oscar revienne, sinon j'aurais dû tout abandonner, tout !

Je me souviendrai toujours quand le garde-champêtre est venu et il a dit : - "La guerre est déclarée, où est Oscar ?" - Il est parti planter des pommes-de-terre." - "Eh bien, il doit revenir tout de suite." Oh la la ! Je n'avais plus de jambes, moi ! - "Je n'ai plus de jambes, champêtre, allez le chercher vous-même, moi je ne saurais pas." J'avais ma petite fille Gisèle, qui avait un an et demi, près de moi, on était là toutes les deux. Maintenant elle a 50 ans.

L'évacuation forcée.

J'en ai, vous savez des souvenirs de la guerre. Surtout au moment où Chimay a dû évacuer. A quatre heures du matin, on sonne. On sonne dans toutes les rues. C'est Chimay qui doit évacuer. On a dû partir. Tout abandonner pendant trois mois : les bêtes, le matériel, la maison, tout ! C'est pas possible, c'est pas possible ! Et dans les rues, les Allemands, c'était quelque chose ! On devait partir de force. Parce que les troupes allemandes revenaient du front en repos à Chimay. Hitler logeait au couvent des Soeurs Chrétiennes. Et quand il y avait du danger, il allait se réfugier dans son bunker, au Brûly. Pour 6 heures du matin, toutes les clefs des maisons devaient être rendues. Il y avait une grande bâche sur la place, par terre, et on devait jeter notre clef sur cette bâche avec une petite étiquette portant notre nom. Je me demandais où on devait partir et pour combien de temps. Avec mon flamand j'ai demandé où on devait

aller et un Allemand m'a répondu : - "Partir, partir en Allemagne !" - "En Allemagne ?" Ben non, on allait sûrement pas aller en Allemagne ! On est parti comme ça, sans vraiment savoir où.

J'avais encore un chariot, mais je n'avais plus de chevaux. Et un autre fermier, lui, avait un cheval, mais plus de chariot, parce que les Allemands en avaient déjà réquisitionnés beaucoup. Alors, il m'a demandé pour avoir mon chariot et pour que j'évacue avec eux. Dans ces conditions-là, ça allait bien. Un autre ménage est venu avec nous. Le ménage où je mettais ma fille quand j'allais traire. Sur le chariot, j'ai mis un matelas, j'ai pris une cruche de lait pour ma petite, j'ai pris des oeufs dans une grande casserole, j'ai pris du pain, du beurre, tout ce que je pouvais. Nous, on n'allait pas aller en Allemagne, on allait aller le plus loin possible de l'Allemagne.

Nous n'avons pas dû voyager très loin. On s'est arrêté à Virelles, le village à côté de Chimay. Là, on a demandé aux habitants s'ils devaient partir aussi. Ils nous ont répondu que non. Alors, on est resté. Moi je pensais : "Virelles c'est pas si loin de Chimay, je saurais encore traire mes vaches". Bien oui, n'est-ce pas ? Je me demandais ce que tout allait devenir. Nous avons tout abandonné, c'était une catastrophe ! A Virelles, les gens nous ont dit qu'on pouvait s'installer dans une petite maison là-bas. Bon, alors on s'est installé là. On a défait le chariot et on a rentré les chevaux dans l'écurie. Le mari de la femme chez qui je mettais ma petite ne voulait pas défaire son matelas, il voulait dormir dans le lit de la vieille femme. Ma voisine et moi on lui a dit : - "Vous n'allez pas dormir là-dedans ! La vieille femme est peut être morte dans ce lit !" Effectivement on a appris que la morte venait d'en sortir. On s'est installé en pensant qu'on allait peut-être rester ici pendant un mois ou deux. Comme il faisait chaud ! Avec les oeufs, j'avais pris du lard et on a fait une bonne omelette, puis j'ai donné du lait à ma petite. Voilà que tout à coup, à minuit, on entend des sonneries partout dans les rues comme à Chimay. On ouvre la fenêtre, c'était encore les Allemands qui passaient en criant que tout le monde devait partir. Chimay, avec 22 communes, on a dû évacuer. A minuit ! Je dis : - "Bon Dieu, si c'est ça, on va partir vite avant tout le monde. Les gens des villages ne sont pas prêts, ils vont hésiter. Nous, nous sommes déjà prêts. On est parti, on a bien fait ! Ceux qui ont seulement quitté le village sur le matin, on été pris dans un orage terrible et ce sont des sentinelles qui les ont menés tout le long avec des fusils. Ils sont arrivés très tard à

Froidchapelle. Toutes leurs affaires étaient trempées.

Froidchapelle n'a pas dû évacuer et nous y sommes restés pendant 3 mois. Là, nous sommes installés, les deux ménages, moi et ma petite, chez un vieux jeune homme cultivateur dont la famille était partie en France. Nous avons beaucoup travaillé. Nous avons fait tous les foin, nous avons fait ses récoltes et nous les avons rentrées. C'est là que j'ai appris à faire les "silos" d'herbe, et, plus tard, c'est moi qui ai appris à Oscar à les faire. Ce fermier de Froidchapelle, lui, il était tranquille, son ouvrage était fait ! Il a eu de la chance ! Mais nous, quand on est rentré chez nous, tout était à faire !

Le jour où nous avons pu rentrer, on a été obligé de faire une halte à Virelles. Parce qu'on était là avant huit heures, et que c'était à huit heures qu'on pouvait passer, pas avant ! Je me demandais bien dans quel état était ma ferme ! Et mes bêtes ? Eh bien ma ferme, c'était une cuisine allemande, et j'ai dû courir à travers tout pour retrouver mes bêtes. J'ai été de tous les côtés : Philippeville, Mariembourg, en vélo, pour les retrouver. Quel travail ! Toutes les clôtures avaient été coupées, les bêtes étaient mélangées et beaucoup avaient la fièvre aphteuse. J'ai retrouvé 7 veaux avec la tête.

Avant de partir, j'avais pris le temps de lâcher les veaux dans la prairie en me disant qu'ils pourraient aller têter les vaches laitières. Eh bien, ça, mes veaux, je les ai retrouvés. Ils avaient été très bien nourris. C'est bien simple, je n'ai jamais eu de si beaux veaux. Les grosses bêtes, ça, je n'en ai pas retrouvées beaucoup. Et celles que j'ai pu récupérer, elles étaient dispersées un peu partout. Je les ai reconnues tout de suite quand je les ai vues. Vous savez, quand on a bien l'habitude du bétail, on reconnaît ses vaches sans problème ! Mais ça n'a pas

toujours été facile avec les autres fermiers qui cherchaient leurs vaches aussi. Il fallait faire attention. Il y en a qui m'ont aidée, ils voyaient bien que j'étais seule. Mais il y en a qui ne faisait rien et parfois le contraire. Il y a un fermier qui s'avance vers mes quelques bêtes qui étaient rassemblées et dit : - "C'est à moi ces bêtes-là !" - "Comment ça, c'est à vous ?" - "Oui, parce que j'avais mis mes bêtes en couleur avant d'évacuer. Or moi, quand je les avais rassemblées, elles ne portaient pas de marques ! Alors, je prends le fermier et je le bouge. Qu'est-ce que je vois derrière ? Il tenait un pot de peinture de la même couleur que les marques qu'il y avait sur les vaches. Il y a des fermiers qui m'ont aidée, qui tenaient avec moi, et beaucoup d'autres qui tenaient avec lui, quelle affaire ! On criait fort parce qu'il ne démordait pas du contraire. Oh ! J'étais dans une colère. Il y avait assez bien de gestapo tout autour, et ces gens-là n'étaient pas bons du tout ! Il y en a trois qui s'avancent vers nous et qui crient une bonne fois. Tout le monde se tait. Moi, j'avais peur. Enfin, ils ont bien vu que j'étais une femme seule et ils me demandent ce qui se passe; moi je leur explique toute l'affaire en flamand et je parle du pot de peinture. Les Allemands ont pris le pot et l'ont jeté par terre. Ils ont sifflé et d'autres Allemands sont venus encercler le fermier. Moi, j'avais peur pour lui. Je pensais : "Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?" Je ne voulais pas qu'ils lui fassent du mal. Si j'avais su, j'aurais laissé mes bêtes. Ils me disent, que je peux reprendre mes bêtes et demandent aux autres fermiers de me donner un coup de main pour les ramener chez moi. Et lui, le fermier, il a dû se servir après tout le monde. Bon, j'étais soulagée qu'ils ne lui fassent rien. Les autres fermiers qui devaient me donner un coup de main me demandent :

- "Vous êtes allemande, vous ?" - "Non, je suis flamande et je suis seule. Mon mari est prisonnier et vous, vous avez voulu profiter qu'il n'est pas là. Mais vous oubliez que vous avez de la chance d'être ici. Mais la chance, pour une fois est venue de mon côté !"

C'était pendant l'occupation, à Chimay. Tous les chevaux avaient été réquisitionnés par les Allemands. Qu'est-ce que vous voulez travailler dans une ferme sans chevaux ?



Environs de Chimay : Lompret. (Collection de l'Ecomusée)

Surtout à ce moment-là ! J'apprends qu'on pouvait aller en chercher à Thuin. C'était des chevaux que les Allemands avaient ramenés, ou quoi ? Bref. J'ai pris des brides et je suis partie voir si je ne pouvais pas m'en procurer un ou deux.

Arrivée sur la place de Chimay, je vois d'autres fermiers qui attendaient pour aller en chercher aussi. Un marchand de bêtes que je connaissais bien, me voit, et me demande où j'allais ainsi. Je lui explique que j'allais avec eux chercher des chevaux. Comme il savait que j'étais seule à la ferme avec ma petite fille, il est allé chercher les chevaux pour moi et m'en a ramené deux. Un gros, qui était assez méchant, il avait des peurs qui lui prenaient comme ça, et un petit qui, lui, m'a rendu bien des services. Je les ai gardés pendant 4 ou 5 mois. Et puis, de nouveau, il a fallu les rendre aux Allemands. Bon ! Voilà qu'on se retrouvait encore une fois sans chevaux et il faisait fort difficile d'en avoir. Je connaissais un marchand de chevaux à Rance, je décidai d'aller le trouver. Mais Rance c'est tout de même à une bonne trotte de Chimay. Et vous avez là, cette longue route avec des bois des deux côtés et tous les camions d'Allemands qui défilaient. Moi, je n'aimais pas ça. Comme vraiment je n'étais pas rassurée du tout, un voisin est venu avec moi. J'ai pu discuter avec le marchand pour avoir un cheval et j'ai eu une jument. Mon Dieu, comme elle était maigre ! Elle venait de Thuillies, une région où on cultive les betteraves et elle avait travaillé toute la saison. Ce n'était plus qu'un squelette ! Je demande : - "Combien ?" Il me dit : - "33.000." Je dis : - "Quoi ? 33.000 ! Et moi, les Allemands me les ont pris pour pas un sou !" J'ai payé, je ne pouvais pas faire autrement. C'était une brave bête, je l'ai appelée Mazette. Le vétérinaire Lejeune est venu pour la visiter, parce qu'elle était en piteux état. Et il a dit : - "Elle est pleine." Oh ! Moi, j'étais heureuse. Mais je n'ai pas eu d'chance ! Le petit jeune homme, qui me donnait parfois un coup de main, la montant à la prairie avec un *baro*. En passant par la ruelle, avec le vent, la porte de l'écurie s'est ouverte brusquement et a frappé la roue du *baro*. La jument a été tirée en arrière d'un coup sec et elle a avorté le lendemain. Oh ! la, la ! J'ai pleuré. Comme j'aurais été bien heureuse d'écrire à Oscar que j'avais eu un poulain de la jument. Mais je ne lui ai rien dit. J'ai pleuré.

Avant cette histoire-là, le marchand qui me l'avait vendue était passé à Chimay, il avait vu comment la jument était devenue belle et qu'elle attendait un poulain. Alors il voulait me

la reprendre pour 70.000 francs. Peut-être que si j'avais su ! Mais elle était brave, j'ai préféré la garder pour travailler avec moi et je n'ai pas regretté. Oui avec les 70.000 francs j'aurais pu en acheter deux mais deux comment ? Elle, je la connaissais, elle était facile. Quand Oscar est rentré de la guerre, elle a de nouveau fait un poulain. Mais hélas, il a péri qu'il avait 6 ou 8 mois. Elle en a fait un troisième. C'est celui-ci, vous voyez comme il a bien grandi, on l'a appelé Betsy. Elle est morte de vieillesse sur la prairie. photo... C'est une très belle, on voit Oscar avec nos deux chevaux... Mais j'ai eu de la chance, j'avais un mari qui avait quand même fait quelques études en agriculture au Collège de Chimay et il était vraiment très débrouillard. Vous voyez, le voici, là, c'est la jument, là, c'est le poulain... Mais ce n'est déjà plus un poulain, ici, c'est un beau cheval oui, oui, oui... Je vais vous raconter une histoire avec les chevaux..., oh ! vraiment, j'ai eu une période pendant laquelle je n'ai pas eu de chance. Il y a des moments comme ça ! Mais les chevaux c'est encore à tomber à la renverse !

Le retour du prisonnier.

Je suis restée longtemps sans avoir de nouvelles d'Oscar, et j'ai été une des dernières à apprendre qu'il était prisonnier en Autriche. Pendant tout ce temps, sans nouvelles, sans rien. J'ai dit des prières et des prières, et je pensais tout bas : Si Oscar savait ce qui se passe ici avec moi, je pense que n'importe comment, il reviendrait. Il traverserait tout et il arriverait près de moi. Mais c'était impossible ! Je ne savais rien de lui, je ne savais pas qu'il était encore vivant.

Le jour où j'ai su qu'il revenait. Ce jour-là je ne tenais plus. J'étais si énervée et la petite aussi. Elle n'avait vu son père qu'en photo, elle les regardait souvent les photos et elle disait qu'il était beau. - "C'est mon papa ?" - "Oui, c'est ton papa !" Elle posait toujours tout plein de questions, elle avait presque sept ans. On était là toutes les deux, très énervées.

Le train qui devait le ramener était prévu pour 9 heures en gare de Chimay. 9 heures du soir ! Vous voyez un peu la journée qu'on a passée à attendre. Ma petite Gisèle avait tellement parlé de son papa à toutes ses petites camarades de classe, que l'institutrice a voulu venir avec toute la classe pour aller chercher Oscar avec nous. Tout le monde voulait le voir. C'était un des derniers prisonniers de Chimay qui rentrait. Nous sommes donc toutes parties à la gare pour l'accueillir et nous sommes arrivées bien avant 9 heures. On piétinait, on

PERIODIQUE
Edité par D.I.R.E. ASBL
81, rue de la Gare
B 5670 TREIGNES

CHRONIQUES DE L'ECOMUSEE DU VIROIN

Année 1999
Premier semestre

n°35

ULB

Université Libre de Bruxelles

Editeur responsable : Wlady QUINET - Ecomusée du Viroin - 81, rue de la Gare - 5670 Treignes Tél.: +32(0)60/39 96 24 - E-Mail : wquinet@ulb.ac.be

SOMMAIRE

P1. Editorial

P3. Activités :

- Le modèle agricole européen (Conférence de J-J Van Mol à la foire agricole de Libramont 1998);
- Journée de l'AFMB à Treignes;
- Assises Internationales des Musées d'Agriculture en Pologne.

P10. Nouvelle acquisition :

- La batteuse à grand-travail.

P11. Enquête :

- Les entreprises de battage Hector Wafflard-Libert.

P21. Archéologie expérimentale :

- Recherches expérimentales sur l'araire gallo-romain (La Malagne, 1998).

EDITORIAL

Ce bulletin clôture l'année 1998. Il jalonne dix années d'existence ! Eh oui, il y a dix ans déjà, le musée ouvrait ses portes au public. C'est pourquoi nous avons saisi cette occasion pour améliorer la présentation des Chroniques.

A l'heure des bilans et des souhaits, toute l'équipe de l'Écomusée vous adresse ses vœux les plus chaleureux pour l'an neuf. Cette année n'a connu que peu d'activités sur le chantier de restauration de la ferme-château. A la période intense des travaux de gros-oeuvre au corps de logis l'année dernière, a succédé une accalmie que nous souhaitons de courte durée. Des démarches effec-

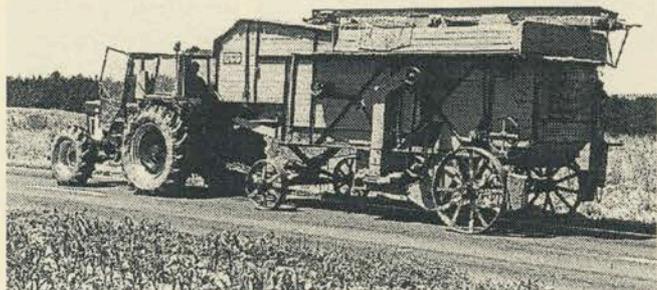
tuées dans différentes directions pour l'obtention des moyens financiers nécessaires à la poursuite des travaux sont toujours au point mort, ou ont tout simplement avorté. C'est ainsi qu'après plusieurs années de démarches et de réunions, nous avons été informés récemment que les crédits européens du programme LEADER II sur lesquels nous comptions pour restaurer la grange, ne nous ont pas été octroyés.

Cela ne doit cependant pas nous empêcher d'aller de l'avant. Nous disposons en effet d'une somme de plus de 900.000 francs que nous a léguée un mécène qui souhaite conserver l'anonymat. Qu'il trouve ici l'expression de notre très vive gratitude. Cet argent va nous permettre d'effectuer pendant cet hiver une série de travaux qui amélioreront sensiblement notre accueil. L'installation du chauffage central et le réaménagement du rez-de-chaussée, dans le Centre de Rencontres vont permettre de donner un certain confort à ces locaux. Les chaudières nous ont été généreusement offertes par la firme EFEL. Nous saisissons l'occasion de remercier chaleureusement Monsieur Rudy Cyris pour son geste précieux. De plus des sanitaires dignes de ce nom vont être installés dans le corps de logis, ils pourront ainsi également contribuer à la qualité de notre accueil.

Cette pause forcée dans les travaux n'a nullement entravé nos activités qui se sont poursuivies tout au long de l'année écoulée. La fréquentation du public ne s'est pas

NOUVELLE ACQUISITIONS

A propos d'une batteuse à «grand-travail»



Au cours de cet été, nos collections se sont enrichies d'une pièce maîtresse, une batteuse à «grand-travail».

C'est en effet grâce à la générosité de Monsieur José Guillemain de Romerée que cette machine impressionnante, fait désormais partie de notre patrimoine.

C'est le mercredi 24 juin, en début de l'après-midi, que la batteuse a fait son entrée dans la cour de la ferme-château, remorquée par un tracteur conduit par Jean-Marie Guillemain fils de monsieur Guillemain.

Cette machine se trouvait dans une grange, à Gimnée. Elle avait appartenu à monsieur Hector WAFFLARD, entrepreneur de battage à Mesnil-Saint-Blaise qui l'avait condamnée à l'immobilité suite à un tragique accident qui est évoqué dans le témoignage qui suit.

Suite au décès de Monsieur Wafflard, oncle de Emile Guillemain, ce dernier avait hérité de la grange où il avait conservé la batteuse un peu comme une relique. Lorsque la grange a été vendue, il a fallu en vider le contenu, c'est alors que son propriétaire a pensé à nous. Nous le remercions très chaleureusement pour son geste.

Son fils Jean-Marie c'est alors proposé pour remorquer la machine jusqu'à Treignes. Lui aussi mérite notre reconnaissance pour sa participation efficace.

Caractéristiques de la batteuse

La batteuse «grand-travail» est l'aboutissement d'une longue amélioration des performances des batteuses depuis le 19^e siècle. Elle a été définitivement supplantée par la moissonneuse-batteuse.

Cette machine bat les céréales et rend le grain «marchand», c'est-à-dire que, non seulement elle sépare le grain de la paille, mais qu'elle le débarrasse complètement de ses impuretés et qu'elle le trie suivant son calibre.



Pour ce faire, elle est équipée d'un puissant batteur et de secoueurs qui effectuent un premier tri. Un premier nettoyage sépare le grain des menues pailles, des épis, des pailles et des mauvaises herbes à l'aide de tamis et d'un puissant courant d'air provoqué par un ventilateur (l'équivalent du tarare). Le grain est ensuite transporté par un élévateur à godets vers l'ébardeur, ou directement vers le second nettoyage où le grain est séparé des impuretés et des semences de mauvaises herbes sur un tamis dans un fort courant d'air. Il arrive enfin au trieur rotatif où s'effectue un troisième nettoyage et un calibrage répartissant le grain en trois catégories qui sont distribuées dans leurs sacs respectifs.

Il s'agit ici d'une batteuse fabriquée en Belgique par la firme CLAEYS de Zedelgem. Il a existé trois modèles de cette batteuse (XMD, XMH, XMR) qui diffèrent par le nombre des battes au batteur et la puissance de travail. La puissance nécessaire pour entraîner les mécanismes était de 12 à 32 chevaux suivant le modèle. Ce type de machine était entraîné par une locomobile à vapeur à ses débuts, remplacée ensuite par un tracteur de la première génération qui possédait une poulie latérale qui transmettait son mouvement par l'intermédiaire d'une courroie de 20 m de long dans le cas présent.

Ses dimensions sont : 7 m de longueur, 2,50 m de largeur et 2,50 m de hauteur. Son poids est d'environ 6 tonnes.

ENQUETES

Le témoignage de Monsieur José Guillemain, qui a souvent accompagné son oncle dans ses campagnes de battage, a été enregistré au début de l'année dernière. Voici des extraits de son récit :

L'entreprise générale de battage Hector WAFFLARD-LIBERT.

«L'entreprise de battage appartenait à Hector WAFFLARD, un frère à ma mère. Il est né à Corenne près de Florennes, il est venu avec ses parents sur la ferme de la Croix de Dame, en 1909 où ils sont restés 27 ans. Mes grands-parents se sont retirés en 1936.

Cette ferme se situe entre Romedenne, Surice à Lautenne et pour aller de Lautenne reprendre la grand route Dinant-Philippeville, vous arrivez près du champ d'aviation. Eh bien, la ferme est là, à droite. Elle n'a pas été expo-

priée. Cette ferme-là, c'est un Noël qui est dessus maintenant.

Mon oncle est né en 1900, et Ida, en octobre 1905. Il est décédé en 1990, et elle en 1997. Mon oncle est venu sur la ferme où il travaillait avec ses parents. Il a connu une demoiselle de Jusaine qui habitait avec ses parents. Ils se sont mariés. Lui, il a repris la petite ferme de ses beaux-parents à Jusaine et il l'a agrandie. Il a loué des terrains. Il a bâti des étables.

Alors il y a eu la guerre. Lui a été mobilisé. On s'est sauvé en 40, avec ma tante Ida Libert. Et quand on est rentré, mon oncle Hector était déjà rentré chez lui. Nous, on est rentré le 23 juillet et mon oncle Hector était rentré depuis un mois et demi. Il était seul là-bas. Alors ils ont repris l'exploitation et puis en 42, les Allemands les ont expropriés pour faire un champ d'aviation à Florennes. Ils ont eu 48 heures pour partir. Bétail, meubles, matériel,... Alors il s'est retrouvé à Rosée, chez des cousins qui lui ont donné asile pendant 6, 7 mois. Mais seulement, pour les bêtes, il n'y avait pas beaucoup d'étables. Il avait bien 30, 35 bêtes à ce temps-là. Il avait 8,10 vaches. On les a casées dans les étables et les chevaux aussi. Les jeunes, on les a mis à la porte. C'était déjà fin février. Donc, question de nourriture, ça commençait déjà à baisser dans les fenils.

Après, vers 43-44, il a retrouvé une petite ferme à Mesnil-St-Blaise. Et il est parti là, sur cette petite ferme. Il n'y avait que 5, 6 hectares aux alentours et il a loué quelques autres morceaux. Mais que faire ? Il avait déjà 30, 40 hectares à Jusaine. Alors il a fait un petit peu le marchand de bétail. Et puis il acheté une batteuse, une Lanz, et un petit tracteur International, en 1944. Mais la batteuse, beaucoup plus petite que celle-ci, s'est avérée trop petite pour les fermes de la région, Falmagne, Mesnil-St-Blaise. Alors, il l'a gardée trois quatre ans. Et en 48, il a racheté cette pièce-ci, une Claeys. Il l'a achetée par l'intermédiaire d'un concessionnaire, Hubert à Corenne. Hubert était concessionnaire pour Claeys, International, Mélotte, etc, la firme existe toujours. C'était le grand-père, Ernest Hubert, qui la lui a vendue, en 48. Après, cela a été son fils Richard, et maintenant c'est Claude. Nous, on va toujours là aussi.

Il est parti à Mesnil-St-Blaise parce qu'il avait un cousin là-bas. Ils sont toujours restés ensemble, ils étaient même plus que des frères. Ils avaient le même caractère.

Mon oncle, c'était un fonceur. Je vais



Hector Wafflard, Ida Libert et une amie (g-d).

vous dire, à la ferme de la Croix-de-Dame, pour un pari, pour une bouteille de goutte, il avait 19, 20 ans, il a pris un sac de 100 kg sur son dos, il a été tourner au café de La Clairière et revenir chez lui, il y a plus ou moins 1,2 km à faire. C'était un petit homme, ce n'était qu'un nerf. Eh bien, le cousin à Mesnil-St-Blaise c'était pareil. Il y a des gens, à 3, 4 heures du matin, ils étaient debout pour travailler, mais seulement, à 6 heures du soir, c'était terminé.

Quand il a fait son entreprise de battage, il avait toujours sa ferme. C'était ma tante qui la tenait. Comme ils n'avaient pas d'enfants, elle avait bien le temps. Alors elle trayait les 5-6 vaches. Elles étaient aux alentours, donc elle avait facile.

Le battage commençait fin août, jusque la première quinzaine de février. Mais tout cela dépendait des journées de mauvais temps. Il y

avait des jours où il y avait du verglas ou de la neige. Déplacer du matériel comme ça, ce n'était pas évident.

Il était concurrent de Fissette qui avait aussi une entreprise de battage. Ils étaient tous les deux à St-Blaise. A mon avis c'est pour ça qu'il a changé de matériel. Voyant que l'autre avait du plus gros matériel, il perdait des clients. Fissette avait du matériel plus performant, alors il a bien fallu qu'il suive.

J'ai fait l'hiver avec lui. On faisait Mesnil-St-Blaise, Mahou, Vienne, Falmagne, Falmignoul, Menu-l'Eglise, Winenne. Et puis après, on revenait par ici : Doische, chez Gilsoul, et puis Gimnée, Romérée, Niverlée, Mazée. Matagne-la-Petite, c'était sa limite.

A Treignes, c'était Fissette qui venait. Mais à Niverlée, il avait toutes les fermes. Il en avait déjà pour un bout de temps.

Avec mon frère Guy, on avait une grange à Gimnée. Il venait mettre sa batteuse pour le reste de l'hiver dans notre grange. La Lanz était une plus petite machine. Et il a racheté la Claeys en 48. A ce moment-là, il a dû racheter un autre tracteur. C'était un

International Mac Cormick. Le 8D9, au pétrole, de 50 chevaux, à pneumatiques. Il pesait déjà dans les 4.000 kilos. Ce n'était pas le tracteur pour aller sur les terres, c'était le routier qu'ils appelaient ça. D'ailleurs il allait déjà à du 35, 40 à l'heure. Le précédent était une occasion, tandis que celui-ci était neuf. C'est mon oncle de Chimay qui l'a racheté. Jules Boucher de Chimay l'a racheté, quand il a cessé de battre. Il a battu une dizaine d'années.

Il avait deux ouvriers. Vers le 20, 25 août, il passait chez les fermiers pour battre pour les graines, pour pouvoir les semer. Et puis après, on battait les meules. Parce que du côté de Mesnil-Saint-Blaise, il y en avait des meules. Je dirais que les 3/4 des denrées étaient en meules. Alors on battait toutes les meules avant qu'il ne fasse mauvais. Quand on

attaquait une meule il fallait la terminer. On la finissait toujours, et s'il pleuvait, le fermier avait bien une bâche pour taper sur sa meule et on bâchait la machine. Et on attendait une heure. Ca dépendait. Et puis quand on arrivait à la Toussaint, on commençait notre tour chez les fermiers. Il y avait des places où on ne savait pas entrer avec la machine. On laissait la machine à côté de la grange, et puis on battait.

La journée commençait en général à 8 heures. Donc, le fermier qui battait devait se lever plus tôt que d'habitude, parce qu'il fallait qu'il traye, qu'il soigne, qu'il nettoie son bétail.

Mon oncle avait 2 ouvriers. Lui, il s'occupait de son tracteur et de son matériel : graissage, et surveiller s'il n'y avait rien qui clochait. Alors il avait 2 ouvriers qui changeaient, soit un qui engrenait, l'autre était au fil à la presse à ballots, qui réglait les longueurs de balots, et qui passait les fils pour les lier. Puis, quand celui qui engrenait travaillait depuis une heure, l'atmosphère n'était pas toujours vivable, c'était l'autre qui le remplaçait.

Partout où j'ai été, les agriculteurs s'entraidaient. Ils arrivaient tous. Et, avant qu'il n'ait son engreneur et son monte-ballots, il fallait compter une douzaine d'hommes, pour avancer les gerbes et tout. Pour commencer, il y en avait au fenil qui détassait, qui passait la gerbe à un divau. Il la tapait sur la machine. Puis il y en avait un qui était sur la machine, sur la table (parce qu'il y avait une table), qui la tapait. Puis il y en avait un qui était là, en général c'était un gamin. Quand j'ai fait l'année avec lui, parce que j'ai été plusieurs fois, on mettait toujours un gamin avec une serpette. Eh bien, on lui aiguillait le matin, le midi et à quatre heures, pour ne pas rater les ficelles. Mais seulement, on était comme dans un trou, alors le gamin qui était là, il tapait, il tapait. Alors, j'ai été combien de fois coupé! L'engreneur, c'était n'importe qui. Ca fait déjà quatre bonhommes dans la machine, puis c'était l'engreneur.

Alors il y en avait deux aux sacs. Si c'était de l'avoine, il fallait être à deux pour suivre, remplir les sacs, les lier, les charger sur le chariot. Si c'était de l'orge, il fallait être à deux aussi. Il fallait être à deux aux sacs qu'il fallait peser, 100 kg. On égalisait : en trop, trop peu. On avait un grand récipient avec de la denrée. On réglait les sacs. Puis il fallait les mettre sur le chariot, il fallait être à deux pour taper. Avec le monte-sacs, après, ça a été mieux. Sur le chariot, on le prenait, on l'mettait

sac à dos et c'était parti.

Alors il y en avait encore deux, trois, pour les ballots. Parce qu'il y en avait un de la machine qui était aux ballots et un de l'autre côté qui les liait avec du fil. Puis après, aux ballots, quand les ballots sortaient, eux deux les prenaient à deux. On refaisait des charrées. Quelquefois, on vidait un fenil où il n'y avait pas de place pour mettre les ballots. Ca fait qu'il y avait 4, 5, 6 chariots, des fois, qu'on rechargeait. On redéchargeait après qu'on avait vidé les lieux. Donc, encore au moins trois aux ballots. Sur la machine : deux aux sacs, ça fait 6. Un au fil et trois pour les ballots, et les deux de la machine ça fait douze.

Du côté de Mesnil-Saint-Blaise, beaucoup étaient vendus. Mais par ici, il y a un peu de culture, mais c'était surtout pour le bétail. Donc, on mettait en sacs, et puis au soir on arrêtait la journée. Pour ça, ceux de la machine n'ont rien à voir là-dedans, c'étaient les fermiers, tous les fermiers. Et on montait les sacs, et on déliait, les sacs qu'ils passaient. Et puis on était à cinq, six, à délier et qu'on vidait les sacs au grenier. Là, le problème ! Trois, quatre chariots avec des sacs dessus et qu'on en avait jusque 10, 11 heures, parfois minuit. C'était pas rien ! C'était des journées !

L'accident

L'accident, ça a été en 58, fin août. A cette époque, il était venu habiter à Gimnée. Alors il a téléphoné à son cousin Alphonse pour avancer, pour voir s'il ne voulait pas venir l'aider pour venir chercher la machine pour se mettre à battre le lundi matin. Le cousin est arrivé en vélo de Mesnil-Saint-Blaise et ils ont attelé le matériel à Gimnée. Ils sont partis avec le tracteur, la batteuse et la presse derrière. Sur le chemin, entre Gimnée et Petit-Doische, le cousin Alphonse était assis sur la flèche de la presse, entre la batteuse et la presse, et mon oncle, donc, au volant de son tracteur. Et les voilà partis bien tranquillement sur la route. Une fois, il y a une voiture qui passe devant mon oncle et qui l'arrête. Il lui dit : - "vous ne savez pas qu'il y a un monsieur qui est tombé là-bas sur le chemin ?" - "Non" qu'il dit mon oncle. Et il s'avance derrière la machine. Il n'y avait plus d'Alphonse ! Il a courru, sur la route. Il était déjà mort, il avait passé dessus.

Mon oncle était très, très, très bien avec Alphonse, c'était plus qu'un frère. Mais seulement, la belle-famille d'Alphonse a monté la tête de sa femme et elle s'est retournée dessus. Ca a été devant les tribunaux. Alphonse n'était

pas repris sur les cahiers d'assurances, le nom n'était pas repris. Mon oncle a été condamné à verser à la veuve une somme, ou alors une pension. Ils avaient six enfants.

C'est ainsi qu'il n'en a plus voulu de sa batteuse. Il a fait la saison, puis il a rentré le matériel et il a dit c'est fini.

Combien de fois qu'Alphonse venait battre ici à Romérée, quand on était ici. Alphonse était cultivateur aussi. Eh bien, quand Alphonse avait fini, il venait passer le reste de la journée ici. Alphonse donnait un coup de main à mon oncle. C'était un habitué.

Les betteraves.

Les betteraves sucrières, ça c'était la chose de mon oncle Hector quand il était jeune et même quand il a été marié. Il y avait un chariot avec 5 - 6 chevaux, 2 au timon et 4 devant, 2-3 hommes qui charriaient. Un chariot qu'on mettait 4.500 - 5.000 kg, c'était un gros chariot. Et puis mon oncle arrivait, il ramenait un chariot avec 5-6 chevaux. Puis il reprenait le chariot chargé et il allait à la gare de Florennes, il passait par la clairière. Il y avait 7-8 kilomètres. Puis il arrivait au wagon, il déposait le chariot. Il y avait un chariot qui était vide là-bas. Il attelait les chevaux, il revenait. Il y avait deux hommes qui étaient là-bas qui ne faisaient que taper les betteraves dans les wagons. Quand il revenait avec un chariot vide, l'autre était plein. Les chevaux étaient prêts et en avant.

Quand ils faisaient les betteraves, ça durait 15 jours à 3 semaines. Puis après il fallait ramasser tous les collets dans les chariots. Et il y avait les pulpes qui "rarivaient" (revenaient) en wagon, quand la sucrerie se mettait à tourner. On rechargeait les chariots vides de betteraves, on les rechargeait de pulpes. Ils arrivaient chargés et les hommes déchargeaient les pulpes. C'était une industrie !

La ferme de mes grands-parents à La Croix-Dame.

Toute ma jeunesse, enfin jusque 6 ans, j'ai été élevé chez mes grands-parents, à la Croix-Dame. L'hiver, je revenais un peu ici, chez mes parents. Tout l'été, ils se levaient à 5h30, 6 heures, pour aller traire. Traire en prairie à la main et c'est ça que j'ai fait toute ma jeunesse. Enfin jusque 6 ans, j'ai été élevé chez mes grands-parents à la Croix-Dame. Tout l'été, ils se levaient à 5h30 - 6 heures pour aller traire. Un gosse de 3-4-5 ans à la maison, seul,

ça n'allait pas. Au soir, c'était à recommencer. L'hiver, je revenais un peu ici, chez mes parents. Chez mes grands-parents, il y avait du personnel, il y avait mes tantes qui étaient encore jeunes. Alors on s'occupait de moi là-bas. Je me rappelle encore, à la Croix-Dame, que le temps était bon quand même !

Il y avait des ouvriers comme ils voulaient : tous les jours, on venait toquer à la ferme pour voir s'il n'y avait pas de l'embauche. Et là, même rien que pour la bouffe, ils étaient prenants. C'était en 32, 33. Ils ont quitté en 36, mes grands-parents.

Je me rappelle, c'était la saison, qu'il y avait peut-être bien 8, 10 hommes. Il y avait déjà une faucheuse et tout, puisqu'il avait 140 hectares 18 chevaux qu'ils avaient. Ils trayaient 40 vaches tous les jours. Ils n'avaient pas l'électricité. Il y avait un gros moteur Lister au pétrole, de 25 chevaux, qui était dans une remise. Et quand on mettait le moteur en route, au matin et au soir, il y avait une grande transmission, c'étaient toutes poulies. Tout le monde travaillait dessus. Quand on mettait le moteur, le moulin tournait aussi, il y en a un qui était au moulin et qui aplatissait et qui moulait, ou n'importe, il y en a un autre qui était au hache-betteraves, il y avait un décrotteur aussi, il y en a qui faisait la paille et un autre qui turbinait. Enfin, il y avait une pompe qui était raccordée. Il y avait un grand puits. Il fallait remplir un grand bac de 5, 6 milles litres d'eau dans la cour. Donc tout tournait. Tous ces appareils n'étaient pas dans le même local. Il y avait des grandes transmissions, c'était fabuleux !

Ils faisaient l'élevage. Ils faisaient le beurre deux fois par semaine. Tout partait au marché à Florennes. Tous les jeudis, j'allais avec ma grand-mère et mon oncle Joseph qui avait déjà une voiture à ce temps-là, en 34, 35. Il avait une Citroën. Donc on allait au marché avec le beurre, des canards, des oeufs de canard et de poule, du lait. Et elle faisait sa tournée dans les maisons de Florennes. Pour le reste, on allait chez une marchande d'oeufs qui se trouvait à côté du Trafic. Chez Marie Pouillette. C'était cette femme-là qui vendait le surplus sur le marché.

Avec le petit lait on nourrissait les veaux, les cochons. Ils engraisaient les cochons. Le lait, il ne le mettait pas à la laiterie, ils faisaient tout en beurre. Le beurre c'était ma grand-mère et ma tante.

La turbine c'était une 450-500 litres à l'heure. C'était le moteur Lister qui faisait tourner le tout. Il fonctionnait deux fois par jour. Parfois il n'arrêtait pas quand on avait fini

d'écramer, il continuait à aplatir, ou il continuait pour les betteraves, ou pour autre chose.

Pour la fenaison, il y avait deux faucheuses. Ils fauchaient du trèfle ou du foin, pour midi. 18 chevaux ! On fauchait un gros tombereau de trèfle ou de luzerne. On revenait avec le tombereau près de l'écurie. On rentrait les chevaux. On reflanquait du trèfle ou de la luzerne dans les râteliers. Les chevaux mangeaient. Et il fallait toujours deux heures de repos, le temps que les chevaux mangent. Eh bien, de ce temps-là je vois encore le trèfle bien vert, bien humide. Ça rafraîchissait, et le soleil qui donnait. Les hommes étendaient le trèfle ou la luzerne, et puis, quand ils avaient dîné, ils se couchaient là-bas, ils faisaient leur sieste.

Mes grands-parents faisaient énormément la betterave-sucrière, à ce temps-là. Ils avaient déjà tous les ans 25, 30 hectares de betteraves sucrières. Mon grand-père, là-bas à Donstienne, avant qu'il ne vienne à la Croix-de-Dame, il avait la charge de décharger tous les wagons qui arrivaient pour la sucrerie de Donstienne. Donc, c'était à lui de trouver les ouvriers. Il était fort connu là-bas. Et quand il a repris la ferme, ça été fini. Ses enfants étaient plus petits, après ils ont grandi et ça a été mieux. C'est ainsi qu'il a pu s'introduire facilement. C'est ça qu'il a eu toujours la betterave sucrière dans le cœur.

C'était des Flamands qui venaient faire les betteraves, et les arracher aussi. Il y en a même qui sont restés à la ferme comme ouvriers. C'étaient les Flamands qui arrachaient les betteraves, avec une petite fourche à deux dents. Il faut avoir des dos de Flamands pour faire ça. C'est vrai que, pendant les premiers jours, c'est très dur. Après, ça va mieux. Donc les Wallons auraient fait pareil. Les Flamands ils commençaient à 7 heures le matin jusque 7-8 heures au soir, dans les betteraves.

Ils étaient beaucoup. Il y avait même des ménages. Il y avait des épouses qui étaient là. Ils mettaient les betteraves à distance et les épouses suivaient à 4 pattes, pour les mettre à une. Ils logeaient à la ferme et ils étaient nourris.

Le système de mon grand-père, pour embaucher un homme, il me disait : "Si un jour tu dois embaucher un homme, tu n'as qu'à l'inviter à ta table. S'il mange vite, embauche-le, il travaillera. Mais, si c'est un lent pour manger, il faut l'écarter.

Pour la moisson, il avait des ouvriers et deux moissonneuses-lieuses, il avait 18 che-

vaux. 140 hectares et 40 vaches, à ce temps-là, c'était énorme. Mes grands-parents on fait la vente, parce qu'ils arrivaient à l'âge de la pension. Je crois que l'affiche est encore chez mon frère Guy, c'est de ma mère qu'il l'avait eue. Tout le bétail, tous les chevaux, les poulains, toutes les bêtes. Il y avait 130 bêtes à bétail. Alors tout le matériel. On a fait trois jours, la vente.

Le propriétaire, c'était monsieur Falé. Quand mon grand-père a dit qu'il prenait sa retraite à 66 ans, monsieur Falé est venu et a dit qu'il y avait un de ses gamins qui allait reprendre le bazar. Mais il n'y en a aucun qui l'a repris. Mon oncle Hector était d'accord de le reprendre. Il avait dit à sa femme qu'ils allaient reprendre la Croix-Dame, mais sa femme n'a jamais voulu. Parce qu'ils n'avaient pas d'enfant. Elle se demandait ce qu'ils allaient faire là-bas tous les deux. On prendra un ménage, avait-il dit, et ça ira. Mais elle n'a jamais voulu.

La ferme paternelle à Romerée.

A la ferme ici, les grands-parents faisaient faire tous leurs ouvrages par des ouvriers. On faisait tout à la main, en 1900, avant la guerre de 14. C'étaient deux fermiers de Romerée qui labouraient et qui charriaient. Parce qu'à ce temps-là, on fauchait encore tout à la faux.

Mon père était né en 1896. Il racontait que, les années de sécheresse, il allait avec les vaches dans les bois, dans les clairières, les coupe-feu, etc.

Et le grand-père de ma femme racontait qu'il payait une journée d'hommes qui allaient faucher, avec une botte de luzerne. Il vendait une botte et il avait assez pour payer une journée d'homme. Parce qu'il faisait énormément de luzerne et il fournissait dans les charbonnages. On chargeait des wagons de luzerne de la ferme Buchet.

Mon grand-père était représentant de commerce. Il partait pour la semaine et c'était sa femme et ses enfants qui entretenaient la ferme. Il n'y a aucun enfant qui a repris la ferme. Mon beau-père, qui était instituteur à Cerfontaine et qui a dû arrêter parce que sa femme avait de la sclérose en plaques, est venu reprendre la ferme de ses parents.

Avant de venir ici, j'habitais au café de la gare avec mes parents, à Romerée, près de la boulangerie. Quand on est revenu en 47, on a

acheté un souffleur, un Muler, pour souffler le foin. Donc on gagnait déjà un homme ou deux. Et aussi un hangar au chemin de Matagne, pour mettre nos denrées.

Nous n'avions pas de lieuse, c'était un autre fermier qui venait. Pour les voyes, j'allais avec papa, lui fauchait et moi je rescoudais.

J'ai été faucher avec papa, des terres de 30-40 ares de seigle. On y allait deux jours et puis c'était fait. On partait au matin, on fauchait, on *rescoudait* (faisait les javelles), et puis quand on avait fait un petit morceau, on liait, on les plantait, on les couvrait, on mettait des chapeaux. Et, à midi, on dînait. Et puis on se remettait en route jusque 4 - 5 heures. Puis on revenait. On faisait 16 - 17 ares par jour, à deux. Il y en a qui en faisait beaucoup plus, ceux qui étaient habitués.

Notre faucheuse était une Mac Cormick. On l'avait achetée chez Hubert, à Corenne. Et la lieuse aussi.

Après, quand je suis arrivé ici, il avait une lieuse. Il y avait trois chevaux. On fauchait avec la lieuse. Et puis après, j'ai acheté le tracteur Fendt. On a transformé la lieuse, on a supprimé le timon, on a mis une attache et on fauchait avec la lieuse.

On avait 18 hectares avec papa. On avait 4, 5 hectares de culture. C'était 40, 50 ares de betteraves. Pommes de terre pour soi. Alors on faisait le beurre, la laiterie. On faisait aussi quelques cochons. On engraisait des veaux.

Nos terres se situaient à gauche, et à droite, et ici, au-dessus, assez bien. Quand vous retournez de Romerée vers Matagne, quand vous êtes au-dessus il y a toute une plaine, on en a un petit peu, 30 ares ici. Notre plus grande terre à ce temps-là, c'était 62 ares. Elle se trouvait là, au fond, près de la ferme Guion à Gimnée. Elle se trouvait dans cette région-là.

Pour les betteraves, on faisait tout à la main à ce temps-là. Pour commencer, on les rasait avec une petite machine et puis on les mettait à distance, on se mettait à genoux et on les démariait. Je l'ai fait pendant des années, au mois d'avril. Nous, c'était des betteraves semi-sucrières ou fourragères. On avait 40-50 ares, nous deux papa, et on faisait ça ici à Romerée.

Nous, on avait deux chevaux, on avait la charrue, on avait la faucheuse. On avait le matériel nécessaire. Un râteau, une faneuse. Pas de trayeuse, on trayait à la main.

Le commerce du fumier.

Ce qu'on faisait beaucoup pendant la guerre et qu'on gagnait de l'argent : faire des wagons de fumier. Pendant la guerre, il n'y avait pas d'engrais pour toutes les serres et tout ça, du côté de Bruxelles. Ici, tous les fermiers vendaient leur fumier. Parce qu'ils étaient à 400, on l'a vendu jusque 450 francs de la tonne, pendant la guerre. Un homme gagnait 25, 30 francs de l'heure, et on vendait le fumier jusque 450 francs de la tonne! Seulement, à ce temps-là, premièrement c'était la guerre. On a commencé à faire ça en hiver 42, 43. Et on a fait ça jusqu'en 50. C'est les camions qu'ont arrivé.

Ca commençait au mois de novembre, quasi jusqu'au mois d'avril. Deux, trois wagons de fumier toutes les semaines. Moi et mon père, on faisait 40, 60 tonnes par semaine. On avait cette chance-là, c'est que le train de marchandises ne passait que tous les deux jours : le mercredi et le vendredi. 48 heures pour charger notre wagon. Alors on allait chez les fermiers, même ici, donc ici à côté. On allait charger le fumier. On faisait une charrée du matin et deux de l'après-midi. Et le même le lendemain. Six charrées. Et ainsi, nos vingt tonnes y étaient.

Ca faisait 3.500. Ca dépendait comment était le fumier. Il y avait du plus sec, du plus mouillé. Alors, quand on avait chargé notre wagon de fumier, on avait gagné, nous deux papa, 1.000 francs ! A ce temps-là, pendant la guerre, on avait 50 francs de la tonne à partager. Donc on a restauré la maison où Guy, mon frère, est dedans.

Et je me rappelle, qu'en 45, j'allais chercher des briques à la briqueterie de Romedenne, donc avec le chariot et les deux chevaux. Chercher 1.000 briques, que l'on payait 325 francs, sur une journée. Alors que, sur un wagon qu'on chargeait, disons, deux jours, on avait mille francs. On avait pour acheter 3000 briques. Combien coûte une brique maintenant ? Pour vous rendre compte de ce qu'on gagnait ! L'autre jour je parlais encore avec un maçon. Une maison, une toute nouvelle bâtisse. Une brique qui vient des Flandres, mais une très belle brique. Et je lui dis : "combien une brique comme ça ?" 10 francs, qu'il m'a dit. Donc ça faisait 3.000 briques. Eh bien, à ce temps-là, on gagnait la valeur de 30.000 francs! Et tous les hivers. On n'avait que 5, 6 vaches, on avait le temps de faire ça. Alors, on faisait ça nous deux papa.

La ferme de José Guillemain à Romerée.

J'ai été à l'école ici à Romerée. Après, j'étais destiné à l'école agricole et puis ça a été la guerre. Donc en 42 - 44, ça a été fini l'école. Mes parents avaient deux chevaux, 6 vaches. Donc on avait 22, 23 bêtes. On vivait comme ça. Je me suis marié en 1952 et je suis venu à la ferme de mes beaux-parents.

La mécanisation

Le premier tracteur est arrivé, ici à Romerée, en 1952. Un Ferguson, à l'essence. Quand il est arrivé, il y a eu une démonstration. C'est un homme de Mariembourg, Jacky qui vendait des Ferguson. Il est venu avec sa remorque semi-portée. Les chemins à Romerée étaient abominables. Il y avait des trous comme ça. On a chargé la remorque pour monter par le cimetière. Le fils de chez Joie Saint-Gilles a mis le frein à la remorque pour monter, exprès pour voir. Mais le tracteur, il est monté avec une charge. Et, du coup ils l'ont acheté. Oui, la démonstration avait été payante.

Voilà la facture de mon premier tracteur, un Fendt 22cv, tracteur agricole Fendt (1953), et on a payé 123.833 avec la taxe. Et alors j'ai acheté en même temps la charrue

Mélotte alternative et la faucheuse sur le côté du tracteur. La charrue a coûté 16.720 Frs et la faucheuse 10.920 francs.

J'ai acheté un tracteur parce que tout le monde commençait à acheter, on se disait qu'il fallait moderniser.

L'élevage.

Quand je suis arrivé ici, en 1952, c'était chez mon beau-frère, la trayeuse existait. Il en avait acheté une en 1950. Quand mon autre beau-frère a quitté l'exploitation ici, c'était une Mélotte, une deux-pots, avec un moteur à essence.

Ici, ils étaient une grosse famille de sept : mon épouse, ma belle-soeur qui est toujours avec nous, puis un beau-frère qui habite ici en face.

Mon beau-frère était secrétaire du Syndicat d'élevage pour toute la région de Philippeville, Cerfontaine. Alors tous les jours au matin il devait aller faire les contrôles laitiers. Il allait chez les fermiers qui avaient des bêtes inscrites au Syndicat d'élevage, pour faire les contrôles et voir combien les vaches donnaient. Il envoyait le lait au laboratoire pour savoir la teneur de graisse. Alors on savait



Le premier tracteur.

dire telle vache, mère d'un tel taureau, donnait autant de kilos de beurre par année. Donc lui, c'était son boulot. Donc, tous les jours au matin et au soir, il n'était déjà pas là pour traire.

Alors, de la journée, il allait inscrire les veaux chez les membres du Syndicat d'élevage. Il avait les mères qui étaient inscrites et les taureaux qui étaient inscrits, et primés pour certains. Il inscrivait les veaux pour continuer la généalogie. Alors il allait poinçonner le veau, il trouait l'oreille. Maintenant, on reparle de repoinçonner le veau à l'oreille.

La trayeuse, ils l'ont achetée en 59, j'ai peut-être encore la facture. Comme turbine, on en avait une, une Mélotte. Maintenant c'est une Alfa Laval. On l'a changée parce qu'elle était vieille, elle était fichue.

Ici, c'était les femmes qui trayaient. Mon beau-frère étant toujours parti et l'autre qui est allé travailler à Mariembourg, c'était toujours elles deux qui trayaient. Puis quand je suis arrivé, on a monté la trayeuse sur un tombereau, et on allait traire en prairie, avec le moteur à essence. On avait 15-16 vaches, et on liait les vaches autour du tombereau. Puis on trayait. Quand le moteur voulait bien marcher, ça allait bien, mais les petits moteurs à essence ... ! C'était un Jap.

On n'a plus jamais acheté une écrémeuse neuve. Parce qu'il y a beaucoup de fermiers qui ont commencé à mettre le lait à la laiterie, alors on trouvait des écrémeuses à moitié pour rien. C'est bien simple celle que j'ai ici, c'est une Alfa Laval de 400 litres, c'est le père Gilsoul de Doische qui me l'a vendue. Je vais voir sa turbine et je lui demande combien il me la vendait. Il me dit 1.000 francs, et si elle ne va pas, tu peux me la ramener et tu récupèreras 1.000 francs. J'ai eu la turbine pour 1.000 francs et elle tourne toujours !

Le verger.

Ce qui a rapporté beaucoup aussi ici, c'était tout un verger qui a été planté vers 1900 sur 6 ha de prairies. J'avais une tante de ma femme, qui a habité avec nous, qui racontait qu'ils allaient cueillir les pommes et qu'elle ne pouvait pas en manger une. Toutes les pommes partaient dans les halls de Bruxelles. Ils ont fait énormément d'argent avec les pommiers. Les 6 hectares étaient plantés de pommiers. C'était beaucoup la *Quastress*, la *Reinette grise*, le *Bon pommier*. Il y en a encore quelques-uns mais ils tombent en ruine.

Chez le grand-père de ma femme, c'était surtout le sainfoin, la luzerne, le trèfle, tout ça. Il faisait bien un peu de cultures. Mais quand

il fallait bien pour l'assolement. Et il avait quelques vaches.

L'assolement.

Maintenant c'est maïs, froment, orge. A ce temps-là, c'était du seigle, du froment, l'épeautre. Maintenant on revient à l'épeautre. Parce que le froment, pour le vendre au prix qu'on le vend, ce n'est plus intéressant. Même plus 5 francs du kilo ! L'épeautre c'est pour le bétail. On ne met que du *rouquin*, nous, et on le donne au bétail. L'épeautre blanc se casse plus vite. On en a mis 1 an ou 2. Mais sur 2 - 3 jours de temps, quand on arrivait pour battre, il était tout cassé, il casse près de l'épi. Question de productivité, je ne dis pas qu'il aurait donné plus, mais, quand on faisait ses comptes, il était beaucoup trop fragile.

Le maïs fourrager.

Et puis à ce temps-là, en 53-54, on a commencé à faire le maïs, le maïs fourrager. Il n'y avait pas de carotte à ce maïs-là. C'était déjà du maïs qui faisait deux mètres, deux mètres cinquante. On fauchait avec la lieuse. On faisait des bottes. Elle avait du mal, elle a souffert. Ce n'était pas fait pour. Et puis, c'était lourd, on faisait des bottes de 20 - 25 kilos. On mettait toujours un hectare, un hectare et demi de maïs. Mais on avait un volume ! Ah, question de nutrition, ça remplissait les bêtes !

On le transportait avec un chariot. Au début c'était les chevaux et à partir de 53, c'était avec le tracteur.

Le silo à fourrage.

Avant la guerre, il avait déjà fait six silos en béton, pour faire de l'ensilage. Donc il était déjà plus modernisé que les autres. Il avait quatorze mètres cubes ce silo-là, quand il était plein. C'était de l'herbe, du trèfle, du maïs en botte.

Alors on allait charger, on faisait des *rols* comme on savait, avec le râteau et le cheval. Puis on chargeait à la fourche sur les charriots. Et puis on revenait décharger à la fourche. Quand le silo était plein à ras - il a 2m, 2,5m de profondeur - eh bien on mettait des bottes de paille, et on faisait monter un cheval sur le silo et on le promenait sur le silo pour tasser. Puis le silo était rebaissé de ça.

On avait des hausses de 1m, 1,5m, en bois. Le silo avait trois mètres de diamètre. On mettait les hausses avec des clavettes et puis on remplissait. On le bombait. On avait des sacs de *basic*, qui, à ce temps-là, avaient déjà une feuille comme du bitume. Alors on ouvrait

les sacs de *basic*, on les arrangeait sur l'herbe. José amenait un tombereau de terre et, hop, on tapait au-dessus. Puis on allait arranger la terre et tout descendait dans le silo. Après on retirait la hausse, on en refaisait un deuxième silo. On avait deux jeux de hausses, on savait faire deux silos.

Je veux bien croire qu'on est usé, c'était un sacré boulot quand on faisait les silos. Parce que les bottes de maïs, les six silos, sur 50 - 60 ares, le silo était plein. Alors on faisait déjà une meule. Parfois elle était plus haute qu'ici.

Et pour lever les bottes sur le chariot, c'était mon beau-frère qui venait me donner un coup de main. Et quand c'était fini, on prenait des grands fils de fer et des grands bois pour tenir les terres. Alors je tapais 2 - 3 jours de la terre dessus et je l'arrangeais. Ce maïs-là, fin août, on le faisait déjà.

On a fait du maïs ray-grass. Il a été une année, sur la terre aux Rochettes, je n'avais pas su labourer à temps, et on a laissé le ray-grass sur un hectare. On avait fait le silo avec l'hectare de ray-grass. Et puis après, j'ai relabouré et j'ai remis du maïs. Donc j'ai fait, à ce temps-là déjà, deux récoltes.

La relève.

Je travaille encore un peu, mais ce sont mes fils qui ont repris l'exploitation. Agriculteurs à temps plein. Il y en a un qui est encore célibataire, il a 44 ans, Christian. L'autre est né en 1958, il est marié et habite ici en face. Ils ont une machine dans le ventre !

Les fermes à Romérée en 1997.

Ici, je dirais que c'est quasi fini le bétail. Ils ont refait une grande étable moderne, en 1995. On met 200 bêtes dedans. Beaucoup en stabulation, mais elles sont liées, 60 vaches liées pour le lait.

Maintenant c'est Coferme chez nous, de Chimay. Mais Sudlait vient encore ici, Jacky aussi. Il y en a quatre qui passent. En général c'est Coferme. Ils ont quatre clients à Romérée. Il n'y a pas beaucoup plus de fermiers. Jacky va chez Hennequin, au fond.

On fait encore un peu de beurre, avec ma belle-soeur et ma femme. La traite, c'est fini. Moi, je vais traire pour regarder aux vaches dans les pâtures. Ils ont une trayeuse mobile. Les vaches arrivent et on les parque. Moi, je regarde pour ne pas qu'il y en ait qui s'échappent.

C'est Louis qui traite, ou ma belle-fille avec son mari, ça dépend. On exploite 68-70 hectares. C'est plus ça qui rapporte mainte-

nant, c'est le quota laitier qui rapporte.

On a un quota pas trop avantageux, c'est toujours des problèmes. On a du Blanc-Bleu. On élève les veaux. On vend les taureaux vers un an.

Ils partent vers l'Espagne, l'Italie. La Flandre, c'est fini, ils engraisent par là. Il n'y a pas de problème d'hormones jusque maintenant. En Wallonie, depuis les années 70, les contrôles sont plus sévères.

On ne fait pas l'engraissement nous-mêmes, manque de place. Et puis, quand on compte bien, il faut avoir un sacré débouché. Vendre des taureaux gras à 58 - 60 francs du kilo ou vendre un petit taureau de 300 kilos pour 30-35.000 francs...

On a une bonne quarantaine de bêtes, mais il y a 23 génisses à vêler. Question d'élevage on s'en sort assez bien. On les fait vacciner. Quand on perd le veau, on perd tout. Une césarienne, ça vaut son prix, mais c'est pour un meilleur veau aussi. Donc on récupère aussi.

Pour une race laitière, c'est de 500 à 3.000 francs. Mais pour un culard, c'est de 8.000 à 20.000 frs. Donc on récupère ! Mais ce qui coûte cher, ce sont les maladies, surtout chez le culard c'est le coeur.

L'exploitation tourne autour de la production de veau, donc on cultive du maïs, des fourrages, etc. On cultive le plus possible, on achète le moins possible. On possède quatre tracteurs, un de cinq ans, deux de vingt ans. Pour l'ensilage, on procède par entreprise. On ne fait que planter et charruer nous-mêmes. Amortir les machines c'est trop dur. Maintenant on n'a plus le beau temps qu'on avait avant.

Quand on avait un rang on passait toujours à la même place. Quand il faisait mouillé et quand on avait fini, la structure du sol était préservée. Tandis que maintenant, avec six ou huit rangs, on fait dix hectares sur un jour maintenant. On a un pulvérisateur de 800 litres et 15 mètres de long. On a un semoir qui fait ça aussi, c'est juste pour les cultures.

La boulangerie coopérative de Romedenne.

La boulangerie a été bâtie en 1908. C'étaient des gens qui ont créé une société coopérative et qui ont mis certaines sommes. Il y avait des gens qui étaient plus fortunés. Elle a fonctionné jusqu'en 1938. Puis c'est l'Economie Populaire de Ciney qui l'a reprise. C'était dans le déclin. En 1938, c'étaient



Portrait souvenir pendant les vacances scolaires et à l'issue d'une semaine d'activités pédagogiques à l'Ecomusée.

ralentie malgré une année climatique désastreuse. Nous avons accueilli 7.424 visiteurs, dont 3.715 élèves des écoles primaires et secondaires répartis en 147 groupes. Les activités proposées pour les enfants pendant les congés scolaires ont rencontré un réel succès grâce au dévouement et à l'imagination créatrice de nos collaborateurs, hommes et femmes. L'exposition sur les marionnettes, montée en collaboration avec la



Les animatrices de l'Ecomusée en compagnie du Conservateur de l'Ecomusée lors du vernissage de l'exposition : «Le monde du bout des doigts»

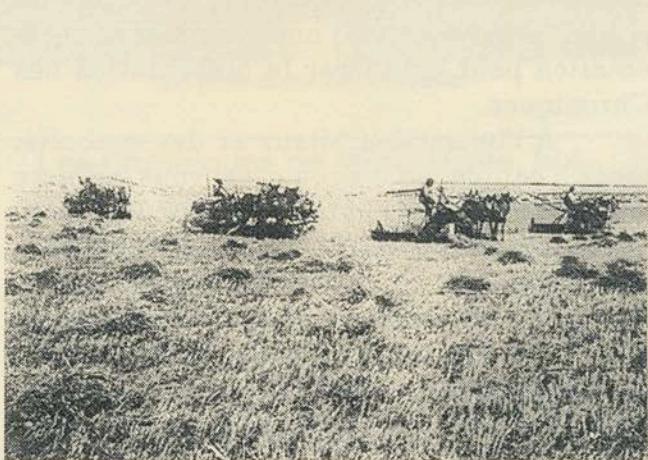
Maison de la Culture de Namur, a été complétée par des séances de théâtre de marionnettes qui ont été bien suivies.

Notre programme scientifique a été jalonné par deux moments forts dont les compte-rendus vous sont donnés dans ce bul-

letin. La collaboration de l'écomusée au programme d'archéologie expérimentale que Georges Raepsaet poursuit en collaboration avec l'archéosite de la Malagne a connu un moment fort avec une phase expérimentale sur les techniques de labours à l'époque romaine qui s'est déroulée en septembre à Jemelle. En octobre, notre musée a accueilli une journée de réflexion sur les musées ruraux organisée par l'Association Francophone des Musées de Belgique.

La liste de nos publications s'est enrichie de deux titres nouveaux.

«Le paysan et la machine»; est un aboutissement de plusieurs années de recherches que j'ai menées sur l'histoire de notre agriculture depuis le 19^e siècle. Cet ouvrage est destiné à combler une lacune en fournissant aux amateurs de notre histoire rurale des informations très documentées sur l'évolution du



déjà des camions automobiles. En 1908, au départ, c'étaient des mulets qui allaient faire des tournées énormes du côté de Rosée, Flavion. Mes grands-parents, mon oncle, me rappelaient que, lorsqu'il y avait de la neige ou du verglas - avant d'arriver à la Croix-de-Dame, ça monte - et le bonhomme qui faisait la tournée par là, n'est jamais arrivé à vendre ses 1.000 kilos de pain par jour. Il est arrivé à 998 kilos. C'était Désiré Demoulin et son fils qui ont toujours camionné. Georges Demoulin a toujours dit que son père n'était jamais parvenu à vendre ses 1.000 kilos. Désiré Demoulin partait avec ses 4 mulets et sa charrette. Alors, quand il fallait monter là-bas, il allait à la Croix-de-Dame chercher deux chevaux pour monter, parce que les mulets ne savaient pas le faire.

Quand l'Economie Populaire l'a reprise, donc en 1938, quand elle tournait en plein avant la guerre de 40, il fallait compter 20 personnes qui travaillaient là.

Ça a continué après la guerre. Ça a repris. Puis, c'est en 58 que l'Economie a voulu tout centraliser. Tout est retourné à Ciney. Ils ont monté une boulangerie ultramoderne à Ciney. Alors certains ouvriers d'ici sont repartis à Ciney et d'autres ont recherché de l'embauche par ici. Après, il y avait des gros camions qui revenaient ici, de Ciney, avec du pain, pour refournir les petits camions qui continuaient à faire les tournées par ici. Ici, c'était un centre de distribution. Mais ça n'a pas duré longtemps, parce que leurs pains étaient quasi immangeables avec leur nouvelle structure de modernisation. Les fours cuisaient au mazout.

A la boulangerie, il y avait mademoiselle Herbiet qui était comptable, monsieur Derille qui était chef camionneur, il y avait 5 camionneurs qui partaient tous les jours avec 5 camions. Quand l'Épécé a repris ça, en 1938, il est arrivé 5 nouveaux Fargo, des tous nouveaux camions. On faisait des yeux comme ça ! Alors un camionneur de rechange, un mécanicien, Ernest Buchet, qui était magasinier, comptabilisait les pains qui sortaient de la boulangerie. Il chargeait et comptabilisait pour chaque camion. Et puis il y avait Louis Nanquin.

Ils faisaient autre chose que la boulangerie. Ils faisaient tourteaux, maïs. Ils aplatissaient pour les gens, moude pour les gens. Ils avaient un gros moulin à marteaux. Ils avaient un gros aplatisseur. Avant et pendant la guerre, rares étaient les fermiers qui

avaient un moulin et un aplatisseur. Alors ils arrivaient de partout avec leurs chariots et leurs chevaux avec des sacs pleins, on amenait des pleins et on reprenait des sacs qui étaient aplatis et ils repartaient avec, et c'était autant aux 100 kilos. Il y avait deux hommes qui ne faisaient que ça.

Alors ils vendaient toutes sortes de tourteaux, du maïs.

La boulangerie travaillait à deux équipes. Une qui commençait à 2 heures du matin, pour avoir les premiers pains. Et une autre qui commençait vers midi, pour achever les pains, faire la pâtisserie.

Ils cuisaient aussi pendant la guerre. On portait sa farine et ils cuisaient à façon. Vous portiez 3 kilos de farine et ils vous faisaient 2-3 pains, et c'était autant au pain.

Ici on avait un four et on cuisait nous-mêmes. Mais, quand c'était la fenaison ou la moisson, on portait notre farine et le lendemain on allait rechercher nos pains à la boulangerie.

Les mulets.

Je me rappelle de Aimé Nonnon, il a toujours eu un mulet. Chez Rocroi, il en avait 5 - 6 de mulets. Il était fermier et il faisait des wagons de fumier à Matagne-la-Grande. Il n'avait que des mulets. Mais on ne chargeait pas comme avec des chevaux, ils n'avaient pas le poids. Ils étaient probablement moins coûteux que le cheval au niveau de nourriture.

L'abandon des fermes.

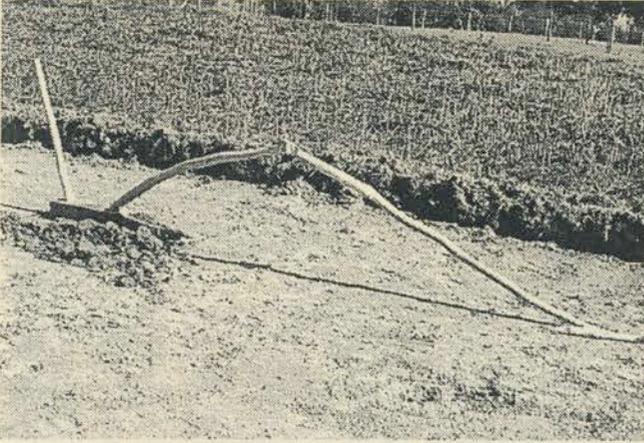
A Romerée, pour dire des fermes viables, il y en a encore trois. Les autres vivotent. Mais c'est tout. Il y a Gérard Gilles qui va avoir cinquante ans, il voudrait remettre sa ferme et il cherche après du boulot. Mais qui va l'embaucher ? Il n'a aucun diplôme ! Il est allé un jour à la briqueterie à Romedenne, il croyait que c'était facile, mais quand il est revenu, il tirait une langue comme ça ! Là-bas c'est à la chaîne ! Michel Bodson n'a personne pour reprendre non plus. Chez Hennequin, une grosse, on dit qu'elle est à remettre. Il a deux fils et une fille, mais personne ne veut la reprendre.

(témoignage recueilli à Romerée le 24 octobre 1997, enregistrement n°288)

ARCHEOLOGIE EXPERIMENTALE

Recherches expérimentales sur l'araire gallo-romain.

La Malagne (Rochefort) 24-25 septembre 1998. Premier bilan.



Depuis 1993, le site de la Malagne à Jemelle (Rochefort) est devenu Centre de Référence et d'Expérimentation pour le Ministère de l'Agriculture de la Région Wallonne, sous l'égide de Monsieur Jean-Luc Mulkens, agronome.

L'objectif principal est d'y développer des techniques de culture et d'élevage respectueuses de l'environnement, dites « alternatives », c'est-à-dire évitant scrupuleusement l'usage de produits chimiques.

Que ce soit au niveau agricole, des vergers ou des légumes, on redécouvre des variétés et des techniques anciennes. C'est ainsi que dans le cadre du projet Léonardo VAPEUR, les jeudi 24 et vendredi 25 septembre 1998, une expérimentation d'un araire antique a été réalisée. Ceci avec la participation de Monsieur Kai Fechner, doctorant en pédologie, Mademoiselle Sylviane Mathieu, archéologue à la Direction de l'Archéologie et réalisatrice de la reconstitution, Monsieur Georges Raepsaet, professeur à l'U.L.B. et Monsieur Jean-Jacques Van Mol, responsable de l'Ecomusée de Treignes, sans oublier le concours de la Ville de Rochefort, représentée sur place par Monsieur Christian Limbrée, directeur du site de Malagne la gallo-romaine.

La reconstitution de l'araire a pu être réalisée grâce aux travaux de recherche effectués par les étudiants de 1ère et de 2ème licence (année académique 1996-1997) en Antiquité à l'U.L.B. Ces travaux sont publiés dans les actes du colloque sur les techniques aratoires dans l'Antiquité (1).

Un premier modèle avait été expérimenté l'année précédente avec un cheval ardennais attelé au moyen d'une bricole, de traits souples et d'un palonnier. Les résultats avaient été peu spectaculaires mais cependant riches en enseignements : en effet, le cheval trop puissant, rapide et fougueux n'était pas adapté à ce type de travail; de plus, le sep manquait de stabilité et de poids.

Cette année, une nouvelle expérimentation a été tentée avec un sep plus long (donc plus lourd et plus stable). L'expérience s'est déroulée en deux phases :

1. avec un couple de bœufs tirant au joug ;
2. avec un cheval ardennais attelé à la bricole, des traits et un palonnier.

Dns les deux cas, nous avons été confrontés à divers problèmes que nous évoquerons chronologiquement.

1. Le couple de bœufs.



Dans l'Antiquité, le couple de bœufs était traditionnellement utilisé pour des travaux lourds (labours ou transports).

Nous savons par divers documents anciens (par exemple des comptes d'épistates) et par des comparaisons ethnographiques que pour tirer de très lourdes charges comme de gros blocs issus de carrières, on pouvait atteler jusqu'à 25 à 30 paires de bœufs.

Donc, dès qu'il s'agit de traction lourde, depuis le néolithique jusqu'au siècle passé, l'unité de base était le couple de bœufs.

A. Passage sur une terre préalablement labourée.

Nous avons constaté :

1. Une difficulté d'adaptation du couple de bœufs au joug.

En effet, la morphologie de nos bœufs est trop imposante par rapport à celle des bœufs de l'Antiquité. En outre, le joug n'a pas été réalisé sur mesure et nous pourrions blesser les bêtes en leur faisant fournir de trop gros efforts. Enfin, nos animaux n'ont pas été suffisamment habitués à travailler en couple sous le joug.

Dans l'Antiquité, on procédait à une « éducation » longue des bœufs(2), et ce dans toutes les régions où les bœufs étaient utilisés prioritairement. Choisis de taille et de poids équivalents, les deux animaux, dès l'âge de deux ans, étaient habitués à travailler sous le joug double. D'abord adjoint à un partenaire plus âgé et déjà bien expérimenté, chacun des bœufs apprend à vivre, à travailler avec un « siamois ». Progressivement, ils s'habituent à l'autre et bien dressés, avec un joug double parfaitement adapté à chacun (le bœuf de droite sera toujours de ce côté, de même pour le bœuf de gauche...), ils travaillent ainsi durant une dizaine d'années.

A la Malagne, dans le cadre du projet global, on élève actuellement deux taurillons de race « Dexter », morphologiquement proches des animaux vivant à l'époque gallo-romaine : taille plus basse, plus de muscles et moins de graisse. Nous allons donc progressivement « éduquer » ces taurillons - qui seront prochainement castrés - et les habituer à porter le joug et à tirer l'araire sous la conduite d'un bouvier. Cet apprentissage nécessitera peut-être l'importation d'un vieux couple de bœufs éduqués de cette façon provenant de France ou d'Allemagne.

Ce premier problème démontre que l'archéologie expérimentale nécessite une grande organisation et doit éviter à tout prix l'improvisation.

2. La nécessité d'un réglage du timon.

Entre l'araire, au sol, et le joug, il faut un élément intermédiaire. Dans l'Antiquité, il s'agissait d'un timon fixe : on travaillait, alors, en système rigide.

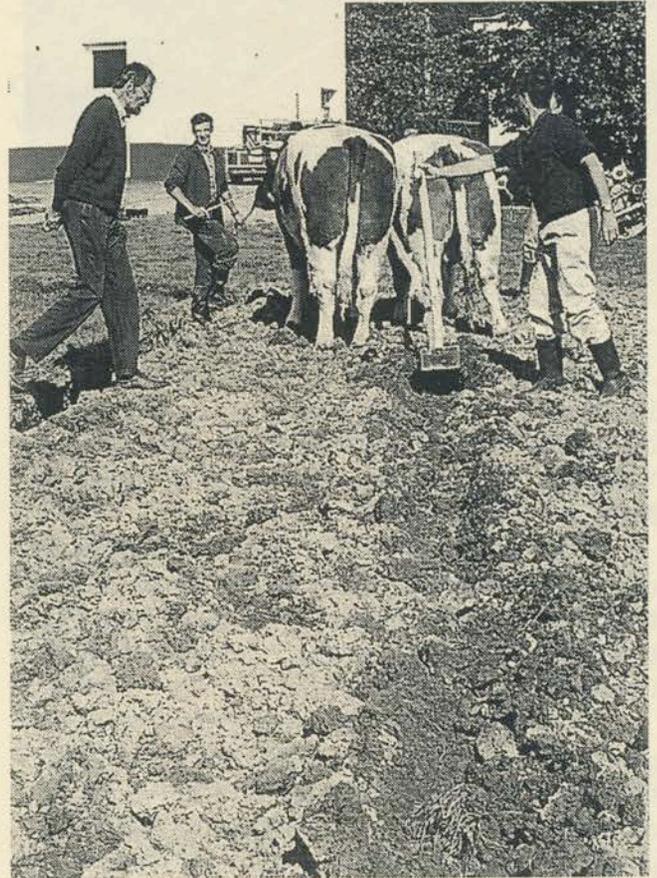
Il faut que la hauteur soit réglée entre le point de traction du joug et le timon en tenant compte du fait que l'encolure de l'animal est baissée au repos et qu'elle se relève lorsqu'il est en action.

3. Un problème de solidité des liens au niveau des articulations de l'engin.

En effet, alors que l'expérimentation était bien engagée, au même moment ont cédé le lien (cordage) entre l'avant-timon et le timon, et la cheville qui bloque la tête de l'avant-timon au niveau du joug.

Par contre, l'hypothèse de « l'adhérence » du soc au sep sans fixation supplémentaire (clous ou autres) se vérifie ici : le soc tient sans clou ! Il est, tout simplement, solidement enfoncé avec un maillet sur le sep.

4. La rectitude du tracé du sillon.



Celle-ci dépend de la longueur du sep, de la nature du sol et des bêtes de trait. Le premier essai n'était pas très droit mais les deux essais suivants étaient plus concluants.

Conclusion.

Nous avons fait trois essais plus ou moins concluants mais les sillons n'étaient ni très droits, ni très profonds. Ceci est dû, comme nous l'avons énoncé plus haut, au manque d'éducation des bœufs pour ce genre de travail mais sans doute aussi au fait que les acteurs de l'expérimentation n'ont pas pour habitude de labourer des champs ou de guider des bœufs.

B. Passage sur un sol décapé très dur.

Lors de cet essai, on a voulu partir avec le soc alors que celui-ci était déjà enfoncé à 20 cm dans le sol. Un problème s'est, dès lors, posé car ce moment de prise en force a suscité chez les bœufs un effort trois fois plus important que pour un labour moyen. La tension a provoqué le bris de l'extrémité du timon à l'endroit où passe la goupille, ces deux éléments s'étant désolidarisés.

Conclusion.

Sur le sol décapé, l'engin a piqué du nez trop profondément, exigeant un effort trop important de la part des bœufs.

2. Le cheval ardennais.

Dans un deuxième temps, nous avons attelé un cheval de labour à l'araire au moyen d'un bandeau de poitrail et de l'articulation mobile des traits souples et du palonnier. Ceci afin de comparer avec les expériences précédentes.

Un problème se pose alors car ce système de trait est souple alors que notre système devrait être rigide. De plus, dans le cas d'une traction souple, il faut prévoir un élément permettant au sep de l'araire de rester à une hauteur et à une profondeur de pénétration dans le sol constantes : on stabilise à l'aide d'un patin.

A. Passage sur la terre labourée sans patin.

Cela va très vite à cause de la puissance de l'animal. Une résistance a fait s'enfoncer le soc mais le cheval, tout en puissance, a surmonté cette résistance : il possède, en effet, un coup de collier libérant jusqu'à dix fois sa force habituelle par rapport à l'effort moyen et nécessaire lors des débardages. En outre, le cheval, écoutant les encouragements que son guide lui chuchote à l'oreille, prend sur lui d'aller plus en force.

Donc, avec le cheval comme avec les bœufs on a calé mais, à la différence de ces derniers, le cheval est allé plus loin.

B. Passage sur le sol décapé sans patin.

Nous avons constaté qu'il est difficile de percer la croûte de terre. De plus, lorsque le sep pointe dans le sol et pique du nez, même le cheval ne parvient pas à sortir le soc du sol et le bois saute...

Il faudra, donc, essayer avec un patin qui maintient constantes la hauteur et la profondeur du sep.

C. Passage sur la jachère sans patin

Lors du passage sur la jachère nous avons réussi à percer la terre sur quelques mètres mais l'araire, comme précédemment, pique dans le sol car il n'y a pas d'élément l'en empêchant. Ce problème devrait, en théorie, être résolu par une pression exercée sur le manchon faisant, ainsi, se redresser la pointe du sep.

D. Passage sur la jachère avec patin.

Le patin se plante dans le sol car il n'est pas recourbé (à la manière d'un ski) lorsque le soc s'enfonce en terre.

E. Nouvel essai sur la jachère sans patin.

Il se produit, alors, le même phénomène que précédemment.

Conclusion.

Ces dernières expériences nous ont démontré la nécessité, dans un attelage à traits souples, d'un système qui permettra de bloquer la hauteur du timon et de régler l'enfoncement dans le sol, que ce soit un patin ou un instrument avec avant-train à roues comme cela se fera dès le XI^{ème} siècle.

3. L'intérêt de ce type d'approche expérimentale pour la recherche.

Malgré le fait qu'il s'agit ici de premiers essais qui sont plus destinés à mettre au point la méthodologie de l'expérimentation, il y a déjà une série de constatations qui sont susceptibles d'alimenter les recherches sur les labours anciens, tant au niveau de l'outil, de la mécanique de la traction, de l'éducation des bœufs. L'autre intérêt, et non des moindres, est lié aux constatations pédologiques. La recherche des traces du passage de l'araire a pu être reliée par le paléopédologue avec les traces fossiles relevées archéologiquement sur plusieurs chantiers récents.

Le bilan est incontestablement prometteur et laisse augurer d'un travail expérimental du plus haut intérêt dans les prochaines années sur le site de la Malagne.

Il faut souligner enfin l'importance de l'étroite

collaboration entre différents laboratoires et disciplines : archéologie, histoire, ethnologie, pédologie, sciences de l'environnement, ... travaillant ensemble sur les projets.

Cette approche interdisciplinaire qui suscite les rencontres et activités du centre de La Malagne comme du centre d'histoire des techniques de l'U.L.B. de Treignes qui lui apporte sa collaboration trouve dans l'expérimental l'un de ses prolongements les plus intéressants.

Honée A., Demelenne M., Vassart J. et Raepsaet G. (U.L.B.)

(1) Actes du colloque sur les techniques aratoires, Rochefort, 1998 (sous presse).

(2) VARRON, De agricultura I, 20 ; COLUMELLE, De re rustica VI, 1,2 sur l'éducation des boeufs.

COLUMELLE, De re rustica II, 2, 3 sur la façon d'atteler les boeufs à l'aire.

Spectacle médiéval et marché artisanal (1998)



Ce fut à l'occasion des fêtes du village de Treignes en septembre de l'année passée, que l'Ecomusée proposait un spectacle médiéval en complément de son petit marché artisanal.

Nous vous restituons la trame générale mise au point par le Capitaine des chevaliers et le prévôt des lieux.

Nous sommes en l'an de grâce 1418.

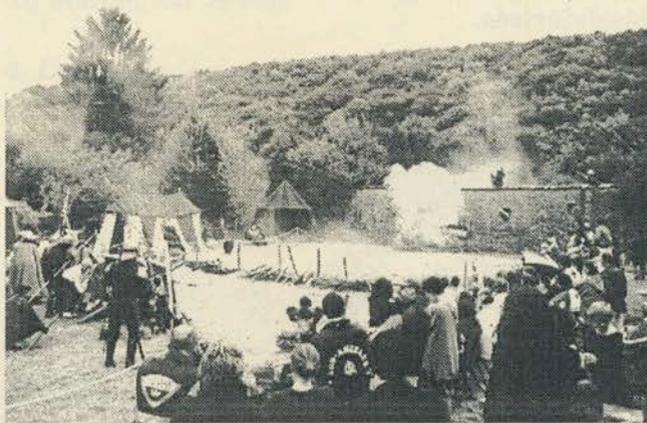
Une fois de plus, la trêve est signée entre les Français et les Anglais et, les compagnies se retrouvent en quelque sorte au chômage. Pour survivre, elles se contentent de ravager les régions au détriment de la population.

L'une de celles-ci, composée de routiers et autres écorcheurs venus de différentes régions sous les ordres du terrible capitaine Robert D'ANDRICOURT, s'est installée dans la région de Treignes.

Si les Trignollais vivaient en bonne communauté sous la férule de Dieu, ils sont maintenant confrontés au diable et à ses acolytes. Les nuits ressemblent désormais à l'enfer! C'est un ouf de soulagement qui est poussé, quand l'aube se lève de voir ces mercenaires ivres de vin et de rage

s'en retourner en leur campement bien à l'abri derrière les murs fortifiés de la ferme.

Etienne MAUCHU, paysan de son état, épris d'idéal, de liberté et de justice à l'exemple d'un certain Etienne MARCEL, rassemble quelques gens de la populace et tente d'amener à raison les routiers. Hélas, il apprendra vite que ceux-ci ne connaissent qu'un langage : la force!



Le début de la révolte.

Alors, pour se libérer de cette racaille, il se résout à faire appel à quelques chevaliers errant dans la région. Il les implore au nom de leur serment et de Dieu, de les délivrer de l'engeance d'ANDICOURT.

Mais, la chevalerie a bien changé et, rien ne la distingue vraiment de ces mercenaires, si ce n'est quelques dorures crottées, vanité et orgueil. C'est donc après s'être entendu sur le prix de leur service, que ces seigneurs s'en vont mettre le siège devant le campement des routiers...



En plein coeur de la bataille.

Les Chroniques de l'Ecomusée, bulletin de liaison des Amis du musée, sont distribuées aux membres en règle de cotisation :

- membres adhérents : 400 frs
 - membres protecteurs : 4.000 frs
 - membres d'honneurs : à discrétion
- CCB : 068-2225079-23**

machinisme agricole dans notre pays. François Twiesselmann nous a confié le soin de publier le deuxième volume de ses mémoires. L'auteur nous raconte avec une foule de détails ses souvenirs de la période de la guerre 40-45. Il nous avait déjà familiarisé avec son style clair et précis, soucieux d'exactitude, dans son ouvrage "Ma petite jeunesse à Bouillon". Nous le retrouvons ici, avec ces mêmes qualités, pour nous relater cette période de guerre qu'il a vécue comme militaire actif jusque pendant l'exode en France, l'apprentissage de son nouveau métier d'anthropologue et sa participation à la création du Département d'Anthropologie à l'Institut des Sciences Naturelles à Bruxelles, ainsi que des faits de résistance entrecoupés de souvenirs familiaux.



Bouillon avant la deuxième guerre mondiale.

Un récit captivant et bien vivant.

La forge de Romedenne, animée par Fabian Galante et Alain Masson, n'a pas chômé. Divers travaux de ferronnerie y ont été réalisés, dont une grille en fer forgé qui nous a été commandée pour le terrain de foot de Treignes.

L'équipe de restauration a retapé plusieurs machines importantes de nos collections : bêtaillère, chariot, une belle série d'épandeurs à engrais et une faneuse à fourches, pour ne citer que les plus remarquables.

Malgré les difficultés, il n'y a donc pas lieu de désespérer devant la lenteur des travaux de restauration de nos bâtiments. Notre entreprise de sauvetage du patrimoine se poursuit.

Votre aide et votre soutien nous sont précieux dans cette tâche. Permettez-moi donc de vous rappeler que c'est le moment de renouveler votre cotisation. Faites-le sans tarder, un bulletin de versement est joint. Merci.

JJVM

ACTIVITES

Le modèle agricole européen : A la recherche d'une agriculture à visage humain.

Texte présenté à la Foire Agricole de Libramont en juillet 1998, comme participation de la Section Interfacultaire d'Agronomie de l'ULB au Forum de vulgarisation organisé par le Ministère de l'Agriculture de la Région Wallonne.

Avec le développement de l'agriculture depuis le Néolithique, on a assisté à l'épanouissement d'une civilisation rurale basée sur la production vivrière, moteur de l'économie et de la société. Des relations pratiques s'étaient établies entre l'agriculture et les milieux naturels, l'espace rural avait été façonné par l'homme. Au cours d'une longue histoire, cet espace a progressivement été aménagé par les paysans qui ont fondé leur vie économique et sociale sur l'exploitation de la terre. Dans la société rurale européenne, sédentarité et agriculture avaient généré un rapport spécifique à l'espace, avaient produit un type de rapport au temps rythmé par les saisons au fil des "travaux et des jours", rapport qui a été sacralisé par un découpage proprement culturel (en Europe, le christianisme en est la référence principale). Ainsi s'est élaboré un genre de vie commun aux sociétés agro-pastorales et spécifique à chaque région de l'espace européen, selon les réponses particulières apportées aux problèmes généraux posés par les conditions de vie collective. Dans chaque système agricole, l'homme a utilisé les ressources offertes par le milieu naturel en le modifiant au mieux de ses potentialités techniques. Le village et son terroir témoignent ainsi de cette symbiose entre l'homme et la nature. La campagne avait succédé au milieu naturel, le paysage est devenu création humaine.

La révolution industrielle a eu de profondes répercussions dans nos campagnes en mettant à la disposition des agriculteurs les possibilités offertes par de nouvelles sources d'énergie. L'adoption de combinaisons plus élaborées des assolements et l'introduction de plantes nouvelles dans les rotations, ont progressivement substitué une culture continue à l'alternance de la jachère et de la production céréalière. Le visage des campagnes s'est modifié pour satisfaire aux exigences des nouvelles techniques de culture. Des machines mises

au point dans des ateliers et fabriquées à une échelle industrielle ont progressivement remplacé l'outillage manuel traditionnel. La machine qui a révolutionné la production manufacturière, a aussi transformé le travail de la terre, elle a rompu la relation séculaire qui existait entre le paysan et son terroir. Pendant la seconde moitié du XIXe siècle, les hauts salaires dans les industries naissantes stimulent la consommation et contribuent à l'accroissement de la demande en produits alimentaires. Grâce à la maîtrise technique acquise par l'apport des découvertes scientifiques, se développe une diversification des productions au gré de terroirs, la viticulture et l'industrie fromagère en constituent de belles illustrations. L'économie de marché qui en découle induit une reconversion technique pour une productivité accrue.

L'ouverture des marchés liée à l'amélioration des transports va supprimer les caractères originaux des terroirs. L'emploi de techniques stéréotypées se généralise. La relation qui existait entre la paysannerie et le milieu va progressivement se modifier pour atteindre, après la seconde guerre mondiale, le point de rupture avec la généralisation du tracteur et de la motorisation. Aujourd'hui, les unités de production de l'agro-industrie ne s'inscrivent plus dans la logique d'une structure agraire et d'un paysage rural. L'unité fonctionnelle de la communauté villageoise a été dissoute, la relation séculaire qui liait l'artisanat à l'agriculture a été rompue. La révolution agricole a bouleversé les campagnes et modifié complètement et d'une manière durable, la réalité économique et sociale des terroirs. On assiste au déclin des villages, la civilisation rurale disparaît.

Les travaux agricoles qui nécessitaient une abondante main-d'oeuvre, bénéficiaient d'une entraide villageoise importante. Les grandes exploitations recevaient l'aide des jeunes villageois et des petits agriculteurs qui venaient les assister pour divers travaux, entretien des cultures, fenaison et moisson. En contrepartie, les petits fermiers obtenaient en prêt leur matériel et leurs chevaux pour cultiver leurs petits lopins de terre. Une forte entraide caractérisait ainsi la communauté villageoise. L'introduction du tracteur, de la moissonneuse-batteuse et l'utilisation des produits phytosanitaires après la seconde guerre mondiale ont profondément transformé les travaux agricoles sur le plan social et économique. Le fermier est devenu complètement autonome de la main-d'oeuvre occasion-

nelle fournie par les villageois. L'augmentation des investissements, l'amortissement d'un matériel coûteux ainsi que la diminution du prix unitaire des produits ont contraint les agriculteurs à accroître les surfaces cultivées en les récupérant des petites exploitations qui ont progressivement disparu. L'exploitation agricole s'est transformée en entreprise en raison des investissements considérables nécessaires à son équipement et à sa modernisation. Actuellement, les agriculteurs sont devenus des producteurs de biens alimentaires pour qui compétence, machines, cheptel et compte bancaire sont les constituants essentiels d'une exploitation. Le rapport homme-nature a été érigé en problème à gérer, il a engendré l'écologie politique.

L'extension des zones d'habitat au détriment des friches et des terres agricoles abandonnées, a accentué le caractère résidentiel des villages avec une influence croissante du modèle urbain et une utilisation inconsidérée de l'espace. La fonction économique du village s'est transformée. L'artisanat traditionnel a disparu ; outils, machines, moyens de transport sont importés. Les commerces se transforment avec l'émergence de nouveaux circuits de distribution ; les "supermarchés" à succursales multiples remplacent désormais les petits commerces de détail. Il n'existe pratiquement plus aucun lien entre les produits consommés par la population et les producteurs locaux. Cette évolution fait disparaître non seulement une fonction économique dans le village mais également un rôle social : les petits commerces, diversifiés, lieux de contacts entre les villageois, disparaissent.

Les transformations du secteur agricole ont également affecté le patrimoine immobilier. Par leur localisation au centre du village, les fermes éloignées des terres cultivées n'ont plus répondu aux exigences de la modernité. Les bâtiments ont été adaptés à de nouvelles fonctions.

L'occupation du territoire rural a évolué d'une manière encore plus spectaculaire dans les zones plus proches des grandes agglomérations. La généralisation de l'automobile a provoqué un exode progressif des populations urbaines à la recherche d'espace. Les lotissements se sont multipliés au détriment des terres agricoles, l'habitat exclusivement résidentiel s'est dispersé en rase campagne.

Pour réagir à la banalisation de l'habitat et à la perte d'identité culturelle du milieu rural, des associations se créent, comme par

exemple "Qualité village". Une "labellisation" est en cours pour identifier les "plus beaux villages de Wallonie". On assiste au développement du concept village-idée, l'esthétisme ruraliste des privilégiés l'emporte.

Les pouvoirs publics ont progressivement associé la protection des richesses agricoles à la sauvegarde de la nature et à la survie du patrimoine rural. On parle couramment de l'agriculteur jardinier de l'espace, soulignant ainsi son rôle dans l'aménagement du paysage. L'intégration de préoccupations environnementales en agriculture fait désormais partie des objectifs de la Politique Agricole Commune de l'Union Européenne. L'agriculture européenne traverse actuellement une crise majeure qui compromet son avenir. Mise en concurrence sur les marchés mondiaux (GATT) avec la production industrielle et mercantile des U.S.A., l'Europe cherche à protéger une agriculture dont la vocation économique devrait également constituer un facteur de développement endogène des terroirs. Dans une perspective à long terme, on s'efforce de promouvoir une agriculture durable qui intègre trois dimensions : économique par une diversification des activités, environnementale en associant des préoccupations écologiques, et culturelle en incluant le patrimoine. Le maintien du caractère familial des exploitations est une volonté également clairement affirmée par les pouvoirs publics. L'agriculture biologique, les coopératives agricoles de distribution, la recrudescence des marchés locaux, la labellisation des produits sont les principales manifestations de cette volonté. La recherche d'une alimentation de qualité, dont la saveur doit constituer une valeur essentielle pour satisfaire une clientèle de plus en plus exigeante, constitue également un élément de diversification. Ces alternatives devraient contribuer au développement endogène d'une nouvelle fonction économique dans les régions rurales.

L'espace rural est ainsi à la recherche d'une nouvelle fonction en rapport avec le redéploiement sociologique des populations citadines vers la campagne. L'usage non agricole de la campagne prend désormais le pas sur la production vivrière. Une solidarité collective est nécessaire pour soutenir l'agriculteur dans ses activités, elle est justifiée par les multiples services rendus à la collectivité.

Une journée de réflexion organisée par l'AFMB à Treignes.

Le lundi 5 octobre dernier, l'Association Francophone des Musées de Belgique a confié à notre écomusée l'organisation d'une journée intitulée : «Les musées ruraux : outils de culture et de développement local». Cette réunion avait pour objet de réunir des responsables de musées et acteurs de terrain pour un forum de réflexion et d'échanges d'expériences sur la vocation d'un musée et de son insertion dans le tissu social.

Au moment où le monde rural est à la recherche d'un second souffle économique, que les populations villageoises se transforment et développent de nouvelles identités, le patrimoine culturel acquiert une signification particulière. Il est même pris en compte dans le concept d'«agriculture durable» intégré dans la Politique Agricole Commune de l'Union Européenne. On assiste en effet à la multiplication d'initiatives, souvent empreintes de nostalgie, évoquant le passé, encore récent, où l'agriculture constituait le lien social et le moteur économique de nos campagnes. Le nombre et le succès de ces festivités témoignent d'un engouement croissant du public. Fêtes de la moisson, marchés artisanaux, en sont les manifestations les plus courantes, le succès qu'elles rencontrent est certain. Quel rôle un musée peut-il jouer dans une telle dynamique ? Par leur situation isolée des grandes agglomérations, les musées ruraux sont amenés à développer des stratégies promotionnelles particulières. Parmi les tâches importantes qui incombent à un musée, la conservation d'un patrimoine, tâche essentielle, ne doit cependant pas être négligée. Trop souvent oubliée, cette fonction doit être rappelée avec force ; elle se pose ici en termes particuliers qu'il importe de souligner.

Telles étaient les lignes directrices proposées aux intervenants.

Le thème de la journée a été introduit par Claire BILLEN, collaboratrice de notre écomusée depuis ses origines. Ayant fait part de son scepticisme sur la rentabilité économique d'un musée, l'oratrice en a rappelé quelques caractéristiques propres à notre implantation. Le musée rural fait référence à la société où il s'est manifesté, le patrimoine rural a une signification générale. La locution «retrouver ses racines», souvent utilisée, est inadéquate car elle passe trop vite sur la signification des objets et des faits évoqués par leur mise en

scène. Sensibiliser, c'est apprendre à regarder avec étonnement, transformer le familier en problème ; il faut comprendre pour sauvegarder. Elle fait remarquer que les musées ruraux sont les grands-pères de nos petits enfants.

Guy ALBARRE, oeuvrant au sein de la Fondation Rurale de Wallonie et observateur attentif et actif du monde rural, nous a livré un exposé décapant et lourd de sens sur le monde muséal. Ses réflexions doivent nous amener à nous poser des questions pertinentes sur notre statut, sur la perception et la prise en compte de notre rôle parmi les milieux politiques et administratifs qui gèrent et financent les initiatives de développement rural. Le mot même de musée est banni du vocabulaire admis dans la liste des travaux subsidiés dans le cadre du tourisme ! Il a par ailleurs souligné les incohérences administratives des pouvoirs compétents qui interviennent, ou qui le peuvent, dans notre domaine : Région Wallonne, Communauté Française, instances Fédérales, Union Européenne. Il a commenté le fait que dans le décret instituant les Parcs Naturels Régionaux, un volet culturel n'a été que tardivement ajouté aux critères de création sous le concept flou d'intérêt géographique, la conservation de la nature étant l'objectif prioritaire. Les musées et leur rôle moteur dans la conservation du patrimoine culturel sont complètement ignorés des textes, le tourisme est pratiquement le passage obligé pour l'accès aux aides publiques, hormis la Communauté Française.

Une série d'exposés suivirent ces réflexions de «regards extérieurs». Les institutions qui ont été invitées à présenter leur expérience ont constitué un échantillon diversifié par les expériences vécues en Wallonie, variées par leur implantation géographique et par leur démarche méthodologique.

Les musées de la pierre, les moulins et brasseries ont été évoqués par Jean-Pierre DUCASTELLE, conservateur de l'Écomusée de la Pierre à Maffle. Après une description de la genèse et des tribulations du projet de sauvegarde d'un site d'exploitation de «petit-granit» qui ont abouti à la création du Musée de la Pierre, l'orateur a rapidement évoqué les autres sites d'exploitation de la pierre ainsi que moulins et brasseries qui font l'objet de mesures conservatrices et de mise en valeur culturelle.

Constantin CHARLOT, conservateur des Musées Gaumais à Arlon, a présenté l'histoire et l'organisation de ce musée éclaté en plusieurs sites : les vestiges archéologiques de Montauban, la ferme-musée de Montquintin et le siège central à Arlon. Créé par Fouss dès la Seconde Guerre Mondiale, cette réalisation peut être considérée comme pionnière dans la démarche écomuséologique dans notre pays.

L'Écomusée du Pays des Collines à La Hamaide nous a été présenté par son animatrice Odette TRIFIN. Elle nous a rappelé que ce musée a débuté en 1974 comme Musée Vivant dont la collection d'outils et de machines a servi à animer des reconstitutions de la moisson avant le tracteur. Les activités se sont ensuite étendues à d'autres fonctions telles que le maintien d'activités artisanales traditionnelles, des animations diverses et des activités pédagogiques. Ce musée a joué un rôle catalyseur dans la récente création du Parc Naturel Régional des Collines.

Jean-Claude BASTIN, responsable du Musée Communal d'Ourthe-Ambève, nous a décrit la genèse d'une démarche originale, initiée par l'administration communale de Comblain-au-Pont, qui a abouti à la création d'un réseau de sites et de circuits basés sur l'existence et la conservation d'anciennes exploitations de la pierre, en surface et souterraines, et des mesures de conservation du patrimoine mobilier qui lui est associé. Le problème de l'éloignement des sites a été élégamment résolu par l'achat d'un autobus déclassé pour assurer des navettes de liaison.

J'ai ensuite présenté notre écomusée et décrit sa genèse et son mode de fonctionnement. Jean-Claude VERHAEGHE a exposé la démarche méthodologique de notre activité pédagogique intitulée «Du grain à la tartine». Il a expliqué comment la méthode adoptée fait appel à plusieurs sens : le toucher, l'odorat ; elle intègre plusieurs approches par la composition, la fabrication et l'obtention de la farine, par le battage d'épis et le broyage dans un petit moulin manuel, et remonte au grain par la visite du musée d'agriculture ; elle associe aussi les valeurs culturelles de cet aliment qui est un des fondements de la culture européenne, par un conte où interviennent des marionnettes.

Les exposés ont montré avec évidence que le musée est devenu partie intégrante de la société et un agent d'influence dans divers secteurs : l'éducation, les loisirs et le tourisme. Il tend à devenir un lieu actif ouvert qui

s'efforce de créer l'événement interactif défini par les besoins et les aspirations de chaque visiteur.

A l'ère de l'informatique et du multimédia où l'illusion a tendance à remplacer le réel, rien ne se compare à la vision de l'original, quelle que soit la précision de l'image numérique. Les collections sont sans valeur si les visiteurs ne les comprennent pas, la technique informatique peut apporter une contribution substantielle mais elle ne sera jamais un substitut à la vraie visite.

On assiste depuis quelques années déjà à une évolution significative dans la nature du public qui fréquente nos musées. Les milieux scolaires ont pris une place croissante, majoritaire dans les indices de fréquentation. Cette nouvelle fonction ne devrait-elle pas être prise en compte par les organismes subsidiaires qui établissent une cloison entre éducation permanente et enseignement ?

Le musée rural, implanté au sein de la société civile, constitue un lieu de réflexion. Il peut jouer un rôle important dans la promotion de la cohésion sociale en contribuant à créer un sentiment communautaire et une identité.

Une discussion générale, orchestrée par notre présidente Margueritte COPPENS, a permis ensuite de dégager les lignes directrices pour l'élaboration d'une stratégie et d'actions futures. Quelques idées phares sont à souligner :

- resserrer nos rangs pour faire valoir notre existence auprès des instances administratives qui semblent nous ignorer;
- rappeler l'importance de la conservation, de l'inventorisation et du catalogage des collections ;
- généraliser l'emploi des moyens informatiques et contribuer à la formation des conservateurs dans ce domaine ;
- élaborer une politique de rationalisation et de coordination des initiatives.

Une question subsidiaire a également été évoquée : comment rappeler les règles d'une indispensable rigueur dans la démarche et convaincre sans les vexer les acteurs des nombreuses initiatives de sauvegarde du patrimoine rural ? Notre association a certainement un rôle essentiel à jouer dans cette voie.

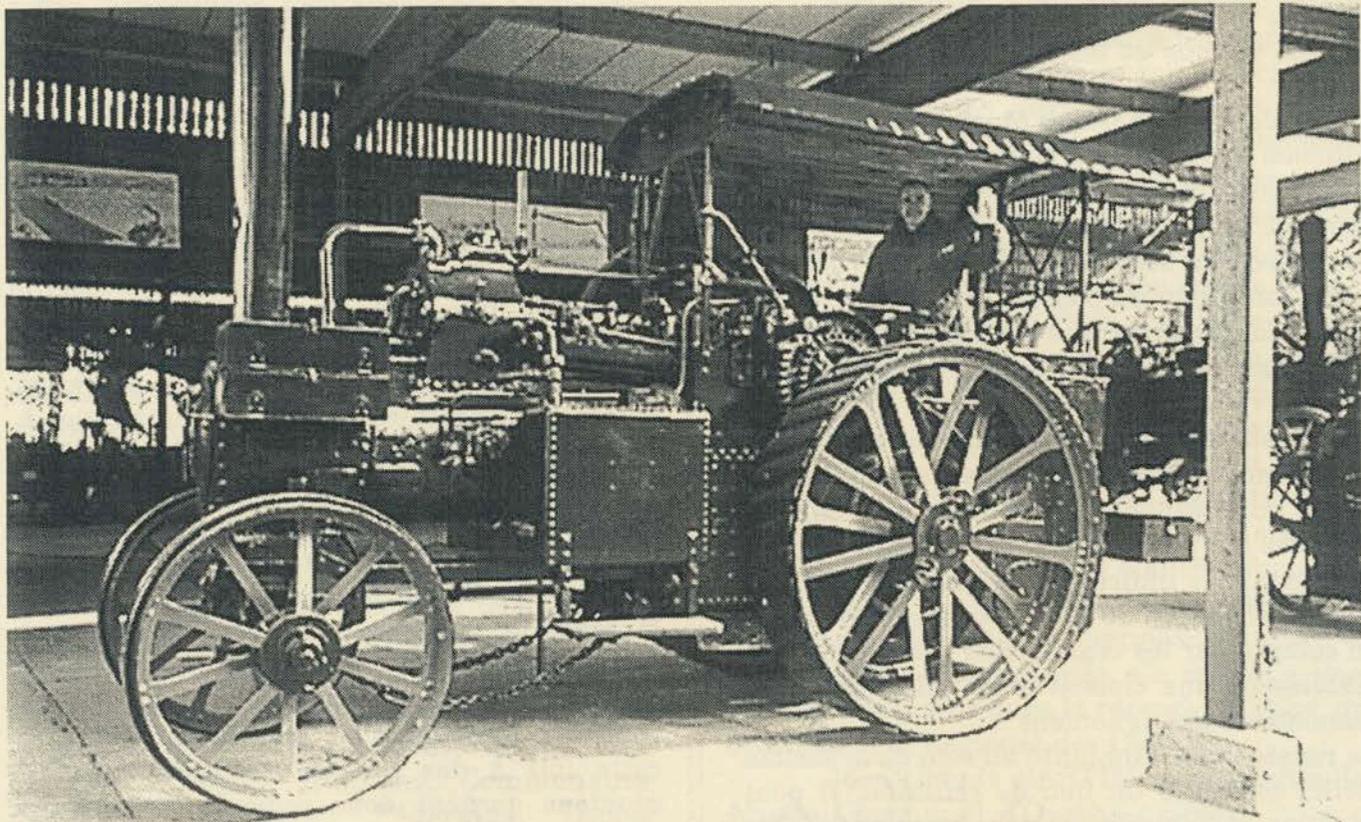
La journée s'est terminée par une visite du Musée de la Forge à Romedenne où Fabian Galante a fait une démonstration de son fonctionnement.

L'Ecomusée aux assises internationales des musées d'agriculture en Pologne.

Notre Ecomusée a participé au 12^e congrès de l'Association Internationale des Musées d'Agriculture (AIMA) qui s'est déroulé du 12 au 16 octobre à Poznan. Cette association organise en effet un congrès tous les trois ans. L'AIMA a été créée en octobre 1966 en République Tchèque pour favoriser les échanges entre les musées d'agriculture dans une Europe qui, à l'époque, était cloisonnée par le Rideau de Fer. Par la suite, les réunions triennales se sont déroulées alternativement dans un pays d'Europe de l'Est et dans un pays d'Europe Occidentale. Depuis la chute du Mur de Berlin, le contexte politique s'est considérablement transformé, mais il n'en demeure pas moins que nos collègues des Pays de l'Europe de l'Est souffrent toujours d'un isolement relatif lié cette fois à des raisons économiques. Ces réunions gardent donc toujours une valeur importante, tant symbolique que pratique. Elles sont surtout de véritables bains de culture, tous les participants ayant les mêmes préoccupations culturelles focalisées sur les fondements mêmes de notre civilisation, à savoir l'agriculture. Comme je l'évoque dans l'éditorial du présent bulletin, l'agriculture est en effet, depuis le Néolithique, une activité primordiale à l'origine de nos structures sociales et culturelles. Ces réunions sont aussi l'occasion de se familiariser avec l'extraordinaire diversité d'expressions de notre culture européenne commune.



Monsieur NOWACKI, Président de l'AIMA et Directeur du Musée National d'Agriculture de Poznan, plante l'arbre du souvenir en compagnie de Monsieur VAN MOL, Directeur de notre Ecomusée.



Au grand plaisir du Conservateur de l'Ecomusée, aux commandes d'une locomobile polonaise.

Si les langues officielles du congrès sont le français, l'anglais et le russe, tous les participants ne maîtrisent pas nécessairement une de ces trois langues, l'allemand est également couramment utilisé. Les discussions en marge du congrès sont donc aussi une immersion dans le plurilinguisme.

Ce 12^e congrès était organisé par le Musée National d'Agriculture de Pologne, le thème, proposé par son directeur, Henryk NOWACKI, était axé sur les progrès biologiques dans l'histoire de l'agriculture. Les intervenants ont expliqué comment, dans leurs musées respectifs, ils ont exploité ce thème pour représenter muséographiquement les profondes transformations de l'agriculture qui ont été provoquées depuis un siècle et demi par les découvertes scientifiques. D'autres communications ont abordé des aspects plus généraux de cette évolution.

Le thème a été débattu au cours de plusieurs sessions de communications avec traduction simultanée dans une des trois langues du congrès. Des excursions ont permis de visiter d'une manière approfondie différentes sections du Musée National polonais.

Le siège principal, situé à Szreniawa, à

16 km de Poznan, constitue un vaste complexe de bâtiments où est rassemblée et exposée une collection considérable d'outils et de machines agricoles ainsi que du matériel appartenant aux domaines de l'agro-alimentaire. Une remarquable collection de locomobiles à vapeur, dont plusieurs exemplaires équipés pour les labours, en constitue certainement un des fleurons. Plusieurs thèmes ont fait l'objet d'expositions particulières, tel par exemple une très belle exhibition, très didactique, consacrée à l'évolution des techniques de drainage et à la pédologie.

Un autre site du Musée National est celui de la «meunerie, des installations hydrauliques de l'industrie rurale et des pêcheries» à Jaracz. Il consiste en un ensemble d'édifices dont le plus imposant est une ancienne meunerie entièrement restaurée et complètement rééquipée. Un petit bâtiment annexe est consacré à l'histoire de la mouture des céréales; très belle présentation d'une magnifique collection d'appareils de mouture du blé depuis les origines. L'ancienne demeure du directeur de la meunerie a été converti en salles d'exposition de documents d'archives relatives à l'histoire des moulins en Pologne, et une superbe collec-

tion d'une quarantaine de maquettes de moulins réalisées au début de ce siècle d'après des modèles aujourd'hui disparus. Cet ensemble est réparti dans une vaste propriété en rase campagne le long de la rivière Welna sur laquelle a été aménagé un barrage pour le fonctionnement hydraulique de la meunerie. Les installations comprennent également les viviers qui servaient autrefois pour la pisciculture. De plus, les bords de la rivière et ses zones humides sont gérées en réserves naturelles sur 3,5 km.

Le Musée de l'Environnement naturel et de la Chasse est situé à Uzarzewo où il occupe un ancien château au milieu d'un vaste et superbe parc. La partie consacrée à la nature est aménagée dans les anciennes écuries et comprend essentiellement une collection d'oiseaux naturalisés, d'œufs et quelques dépouilles de mammifères. Conception et présentation passablement surannées et peu attractives de la «nature» ! Par contre la chasse a évidemment droit à tous les honneurs. Les inévitables collections de trophées offrent aux visiteurs le spectacle affligeant de «massacres» de cervidés couvrant des murs entiers et agrémentés des commentaires habituels tels que records, cas tératologiques, etc. Maquettes de scènes de chasse, d'ailleurs fort bien réalisées, armes, échantillons de pièges et autres accessoires sont complétés par quelques tableaux de fort belle facture.

Le musée de plein air, consacré à l'apiculture et situé à Swarzedz, rassemble une remarquable collection de ruches d'une extraordinaire diversité. Je ne connais pas d'autres pays où la ruche a fait l'objet d'une telle recherche; aucun des participants au congrès n'avait d'ailleurs non plus connaissance de quelque chose de comparable dans son pays. Une originalité de l'apiculture traditionnelle polonaise ! Ce sont des ruches extraordinaires d'environ deux mètres ou plus de hauteur et sculptées dans un tronc d'arbre. Les ruches anthropomorphes représentent des personnages peints de couleurs vives. D'autres aux formes d'un ours dressé sur ses pattes arrières semblent conjurer la menace d'un intrus. D'autres enfin représentent des pièces d'architecture en miniature, palais, églises et maisons.

Le musée de plein air de Dziekanowice regroupe des fermes et autres bâtiments ruraux du 19e et du

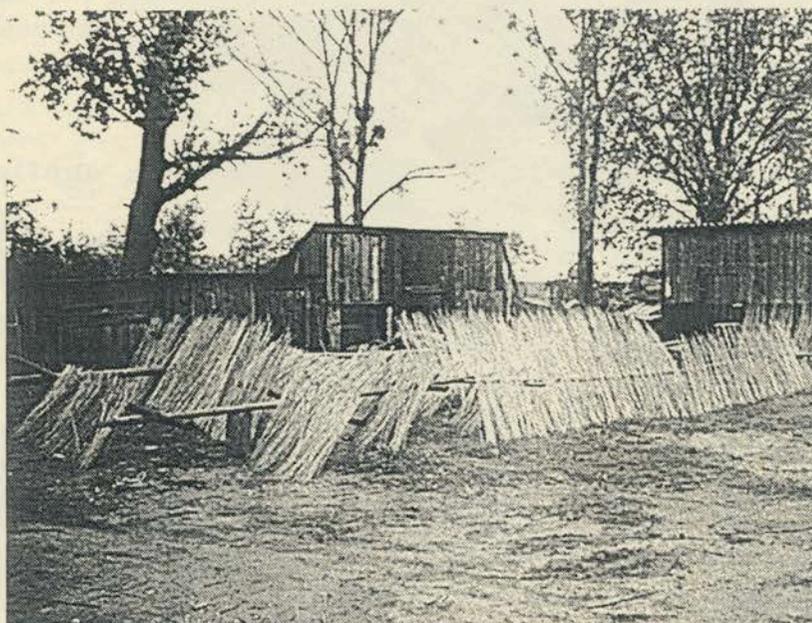
20e siècles. C'est dans une prairie du musée que cette journée-là s'est terminée autour d'un grand feu où chacun venait griller de grosses saucisses, les traditionnels «brandwürst», tout en se réchauffant aux flammes; le bar étant également bien approvisionné en vodka.

Au cours de cette excursion, nous avons également visité deux remarquables sites archéologiques. A Biskupin, toute une cité lacustre de l'âge de la Tène a été découverte, une grande partie du village et des palissades de défense ont été reconstituées sur le site même. Le matériel archéologique est exposé dans un musée situé à proximité; très belle exposition, très didactique. A Lednika, il s'agit d'une implantation datant du Haut Moyen Age sur une île au milieu d'un petit lac. Là aussi, un très beau musée expose la très remarquable collection d'objets en fer et surtout d'outils qui ont été trouvés au cours des fouilles. Ce très riche ensemble, superbement mis en valeur, permet de se faire une idée très précise du niveau technologique des agriculteurs de cette région à l'aube de notre premier millénaire.

Voici donc le programme bien chargé et riche d'enseignements de cette semaine de congrès auquel Wlady Quinet et moi-même avons assisté. J'y ai d'ailleurs présenté une communication sur l'histoire de la culture de la betterave sucrière en Belgique sous ses aspects technologiques et ses améliorations génétiques.

Sur la route du retour, nous avons visité une ferme consacrée à la culture de l'osier que nous avons remarquée, à l'aller, sur le côté de la route. Ce fut une belle occasion d'explorer et de photographier toutes les facettes d'une culture qui a complètement disparu chez nous.

JJVM



Aire de séchage de l'oseraie.

CHRONIQUES DE L'ECOMUSEE DU VIROIN



N° 36-37

Année 2000-2001



SOMMAIRE :

EDITORIAL	1
Bilan, Françoise THYS-CLEMENT, Pro-Recteur;	
IN MEMORIAM	2
François TWIESELNANN; Guy LEFEBVRE; Emile HENON	
PUBLICATIONS	4
Artisans et terroir; Pains, fours et foyers; Troisièmes Rencontres Francophones des Nouvelles Technologies Muséales;	
ACTIVITES DE L'ECOMUSEE	9
«Passé Composé» & Fondation Roi Baudouin;	
COLLECTION DU MUSEE	11
Le «manège à terre»	
COLLECTIONS PRIVEES	12
La canne et le monde rural;	
ENQUÊTES	16
Paul Bourtembourg, une scierie à Samart;	
ECHOS DU CENTRE PAUL BRIEN	26
Les stages des étudiants universitaires;	
TRAVAUX ULB à TREIGNES	28
La carte géologique de la Belgique : hier et aujourd'hui;	
OBJETS INSOLITES	39
A PARAITRE	39
AGENDA	40
RENSEIGNEMENTS	40

EDITORIAL

BILAN : allocution de Madame le Professeur Françoise THYS, Pro-Recteur, lors de son départ

Au moment où je vais quitter le Pro-Rectorat aux Affaires wallonnes, je suis heureuse de voir tout le chemin que l'Université a parcouru en Wallonie depuis qu'elle a posé une première pierre à Treignes au début des années 70.

A l'époque, l'Université installait dans le village de l'Entre-Sambre-et-Meuse un Laboratoire de l'Environnement, centre interdisciplinaire de la Faculté des sciences, dénommé ultérieurement Centre de l'Environnement Paul Brien.

Treignes bénéficie d'une faune et d'une flore particulièrement riches, ainsi que d'un substrat géologique diversifié. Les travaux de recherche et d'enseignement du Centre concernent d'abord deux disciplines de la biologie : l'écologie et l'éthologie, d'où naîtra une discipline de synthèse : l'éco-éthologie.

Les études du Centre vont ensuite également porter sur l'histoire économique et sociale de la région. Les enquêtes ethnologiques, le collectage systématique de témoignages, les dons d'objets ont alors alimenté un fonds de documentation qui s'est enrichi au fil des années. Petit à petit s'est formée l'idée de créer un écomusée afin de conserver tout ce patrimoine et de le présenter au public.

Et en 1982, le projet s'est concrétisé : l'Université achète alors la ferme-château de Treignes où elle aménage l'Ecomusée de la vie et des technologies rurales.

Au cours des années suivantes, deux autres musées verront le jour : le Musée du machinisme agricole et le Musée de la forge logé, lui, à Romedenne, soit à quelques kilomètres de Treignes.

Aujourd'hui, l'Université développe à Treignes une action d'éducation et de sensibilisation à l'environnement et au patrimoine. Elle possède là des archives particulièrement riches - qu'il s'agisse des outils et produits manufacturés ou encore des clichés photographiques.

Toutes mes félicitations aux collaborateurs et collaboratrices de l'Ecomusée et du Centre de l'environnement qui chaque jour, mènent cette action d'éducation, de sensibilisation et de conservation.

Le site de Treignes a été la première implantation de l'Université en Wallonie. Près de trente ans plus tard, l'ULB est également présente à Nivelles, Saint-Hubert et Charleroi - notamment via l'Institut de biologie et de médecine moléculaires et le campus de Parentville - où elle remplit ses missions de forma-

tion, de recherche et de service à la collectivité.

Merci à toutes ces équipes pour leur important travail d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

*Françoise Thys-Clément,
Pro-Recteur
Chargée des Affaires wallonnes*



IN MEMORIAM

L'Ecomusée vient de perdre trois amis qui, à des titres fort différents, ont joué un rôle important dans l'essor de notre institution. Il s'agit de Guy LEFEBVRE (29-09-1922 - 15-10-1999) et François TWIESELDMANN (15-12-1910 - 12-05-99) et Emile HENON.

- **Guy LEFEBVRE**, architecte de formation, il était directeur des Services Techniques de l'U.L.B.. Son rôle, moins connu par la plupart d'entre vous, a été essentiel dans les travaux de restauration des bâtiments de la ferme-château. En effet, dans le cadre de ses fonctions administratives, il représentait l'Université aux multiples réunions techniques qui se sont succédées tout au long des travaux de restauration des bâtiments. Il avait pris son



rôle fort à coeur, il aimait d'ailleurs me répéter que ce dossier était la cerise sur le gâteau de sa carrière d'architecte. En effet, lors du rachat des bâtiments, Guy LEFEBVRE approchait de l'âge de la pension, retraité, il a accepté de continuer à gérer pour l'Université les dossiers de restauration, jusqu'à la clôture des travaux du gros oeuvre du corps de

logis en novembre 1997. Je tiens ici à témoigner du rôle déterminant qu'il a joué dans la gestion de ce chantier qui a débuté, faut-il le rappeler, en 1984! Rigoureux et exigeant, soucieux d'économie et adversaire du gaspillage, il était toujours vigilant dans la lecture des plans et des dossiers qu'il maîtrisait parfaitement. Son soutien, sa foi en notre entreprise a toujours été totale. Ses interventions ont toujours été efficaces. Homme de goût, son aide et ses conseils ont été déterminants dans ce que le musée est concrètement devenu aujourd'hui, nous lui devons beaucoup. Il me plaît de rappeler ici que Guy LEFEBVRE était aussi un excellent aquarelliste, il cultivait ce violon d'Ingres avec bonheur.

- **François TWIESELDMANN** est décédé en



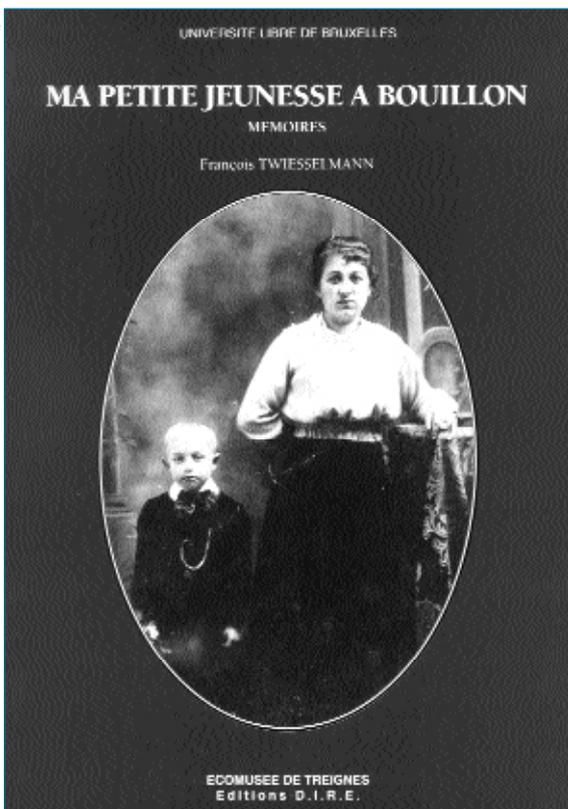
mai 1999 à l'âge de 88 ans.

Professeur émérite de l'U.L.B., il nous a confié le soin de publier ses mémoires en deux volumes. Dans le premier, l'auteur nous raconte les souvenirs de sa petite enfance à Bouillon où il est né; dans le second, il évoque ses souvenirs de la période allant de la fin de ses études de médecine jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Il a également rédigé un dictionnaire très fouillé du patois de Bouillon que nous avons aussi publié. François TWIESSSELMANN nous a apporté ainsi une contribution substantielle aux éditions DIRE.

Il ne nous appartient pas d'évoquer ici son riche parcours scientifique, rappelons brièvement qu'il a enseigné l'anthropologie, la paléontologie et la génétique humaine à l'U.L.B. et qu'il a fondé et dirigé la section d'Anthropologie à l'Institut Royal des Sciences Naturelles à Bruxelles. Chercheur fécond, il a continué jusqu'à sa fin à étoffer la longue liste de ses publications scientifiques. C'est avec beaucoup d'émotion et de nostalgie que j'évoque ici, à titre personnel, le souvenir de ce Maître. J'ai gardé un souvenir vivace de son cours d'anthropologie physique qu'il rendait très vivant. En humaniste éclairé, il aimait en effet communiquer aux autres non seulement ses connaissances mais aussi les réflexions personnelles que lui inspiraient les problèmes qu'il était amené à traiter. Son abord était toujours empreint de cordialité et de chaleur humaine.

Emile HENON

L e



décès d' Emile HENON nous afflige, car il était devenu pour nous, à l'Ecomusée, un véritable ami.

Je me rappellerai toujours notre première rencontre, il y a de cela presque 4 ans, à l'occasion du colloque que nous avons organisé à Couvin, sur les fonderies de fer et les poêleries. Ce fut l'occasion pour Emile Henon de revoir Georges Martin qui avait dirigé la Fonderie Arthur MARTIN à Revin.

Retrouvailles émouvantes car les deux hommes se connaissaient très bien (Georges Martin avait en effet accepté de venir nous parler au colloque de ses souvenirs de fondeur). Je me souviens de la conversation au cours de laquelle il a commencé à me raconter ses souvenirs au sujet de la fonderie familiale à Revin. Il m'entretenait avec un enthousiasme et une fougue qui m'impressionnèrent. Son propos était empreint de cordialité qui laissait présager les bons rapports qui s'ensuivirent. C'est ce qui nous détermina à convenir de nous revoir pour une séance d'enregistrement de ses souvenirs sur la Fonderie Emile HENON. C'est ainsi que nous nous rencontrâmes à la Mairie de Revin le 24 janvier 1997.

Il nous raconta, avec force et détails, la genèse et les heures de prospérité de cette fonderie qui a eu plus d'une corde à son arc. Vers 1890, la fonderie, associée à l'ingénieur Chaboche détenteur du brevet, à d'abord fabriqué les pièces des célèbres poêles Salamandre, les éléments en fonte moulés à Revin étaient assemblés à Paris. La fabrication était répartie entre les Masures et Revin. Lorsqu'il reprit l'entreprise familiale, le contexte ne lui semblait plus favorable à la poursuite de la fabrication du Salamandre, il relança les activités de la Société Industrielle Métallurgique Ardennaise, la SAMA, qui construisait les convecteurs à mazout, puis des cuisinières pour restaurants. Déterminé à sauver sa fonderie, il entreprit d'autres fabrications qui témoignent de la virtuosité technique des fondeurs de la région : il a produit des cadres de pianos pour Pleyel à Paris ainsi que des hélices de bateaux fluviaux. Cette activité témoigne du dynamisme disparu. Nous devons nous revoir pour affiner le témoignage dont je viens de tirer l'essentiel, car en effet Emile Henon avait réagi au texte de la retranscription de l'enregistrement que je lui avais envoyé en me disant qu'il y avait de nombreuses erreurs. Nous devons nous revoir pour rectifier le texte qui aurait dû être publié dans les actes du colloque..., ce document res-

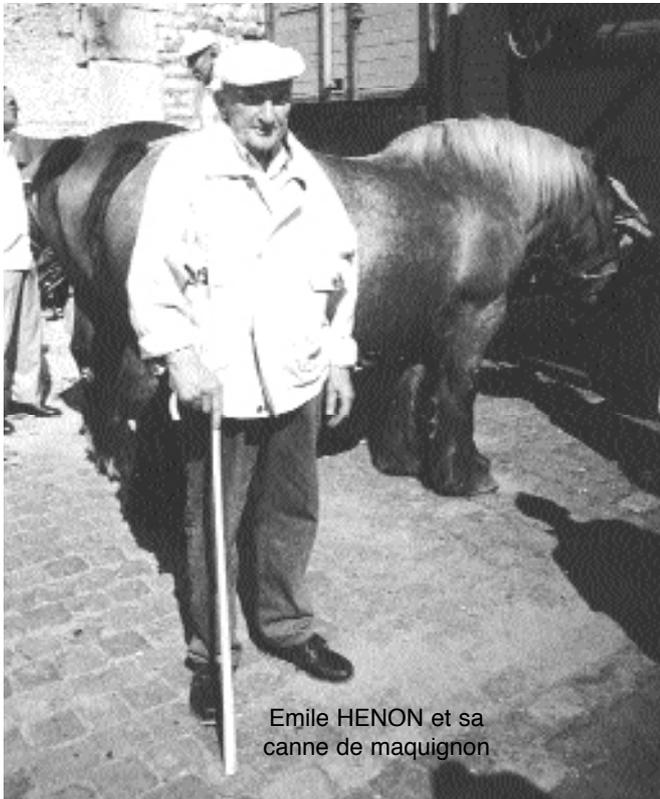
tera dans nos archives.

C'est dans d'autres circonstances que nous eûmes l'opportunité de nous rencontrer à nouveau avec Wlady Quinet. Homme d'action, Emile Henon s'était en effet lancé avec fougue dans un projet de sauvetage du cheval ardennais : il était le président d'une association créée à cet effet. L'été dernier, il présenta à l'Ecomusée une exposition sur ce thème.

Sa disparition crée un vide que nous ressentons péniblement. Un fil qui nous reliait par delà la frontière vient de se rompre!

Nous exprimons à la famille d' Emile Henon nos condoléances émues, son souvenir restera longtemps dans nos esprits.

Jean-Jacques VAN MOL



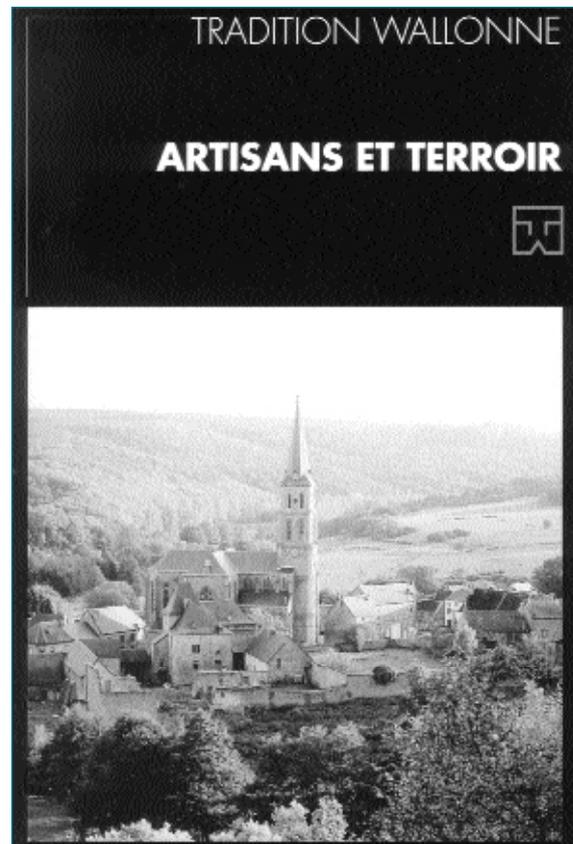
Emile HENON et sa
cane de maquignon

fournissaient les outils et les produits manufacturés essentiels aux villageois; charpentier, menuisier, maçon, forgeron, charron, bourrelier, cordonnier, sabotier, meunier, ont joué un rôle croissant pour une population dont le niveau de vie s'améliorait progressivement.

L'évolution rapide des techniques, l'accroissement des échanges avec le monde extérieur ont rompu l'apparent équilibre de subsistance qui existait à ce moment. Le monde rural accueille les influences diverses. Les métiers des artisans, concurrencés par les procédés industriels, sont ruinés et disparaissent progressivement. De nouvelles activités, petits commerces de détail, ateliers de couture, fourniture d'électricité, se développent mais connaissent une existence éphémère, ils sont balayés à leur tour par cette évolution. La vie économique et sociale de nos campagnes s'est transformée.

Artisans et terroir est une anthologie des témoignages enregistrés depuis plus de vingt ans auprès des derniers artisans de notre région. Ces enregistrements ont permis de recueillir l'histoire de ceux qui n'ont pas l'habitude de s'exprimer par écrit et de la restituer sous une forme plus vivante et plus accessible. Les textes sont complétés par 140 photographies, la plupart inédites et de nombreux dessins originaux au trait.

L'ouvrage, publié dans la collection Traditions Wallonnes, comporte 200 pages et peut s'obtenir à l'Ecomusée pour le prix de 825 frs



PUBLICATIONS

ARTISANS ET TERROIR

L'Ecomusée de la Région du Viroin compte parmi ses objectifs la sauvegarde de la mémoire d'une région. Cette tâche vient de se concrétiser par la publication d'un recueil de témoignages sur la vie des derniers artisans de Viroinval.

Jusqu'au début du 20e siècle, l'activité économique des villages était caractérisée par l'étroite imbrication de l'agriculture et de l'artisanat. Les artisans

PAIN, FOURS ET FOYERS

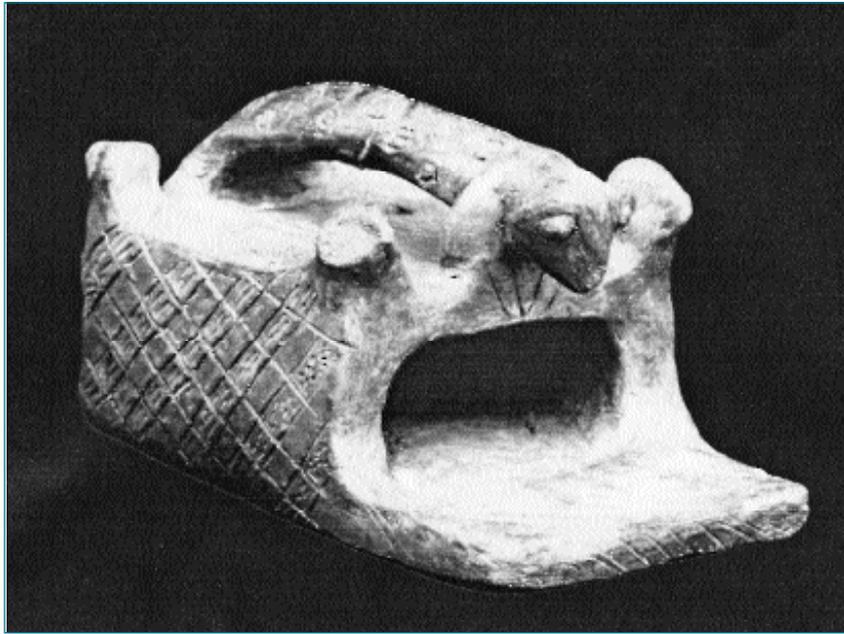
Archéologie et traditions boulangères des peuples agriculteurs d'Europe et du Proche Orient. Hommage à l'oeuvre de Max Währen.

(A paraître en 2001)

CIVILISATIONS

Vol. XL VII - N°1-2

res, c'est au centre de la vie domestique, sociale, culturelle, que se situe cette construction, réceptacle d'un feu qui ne doit pas s'éteindre, si ce n'est dans des conditions rituelles parfaitement ordonnées. C'est dire l'intérêt d'un tel objet hautement investi par la pensée symbolique : le four est lieu de transformation par excellence; par la cuisson qu'il opère, il est la matrice qui confère sa forme à l'informe.



Pain, fours et foyers
Archéologie et traditions boulangères

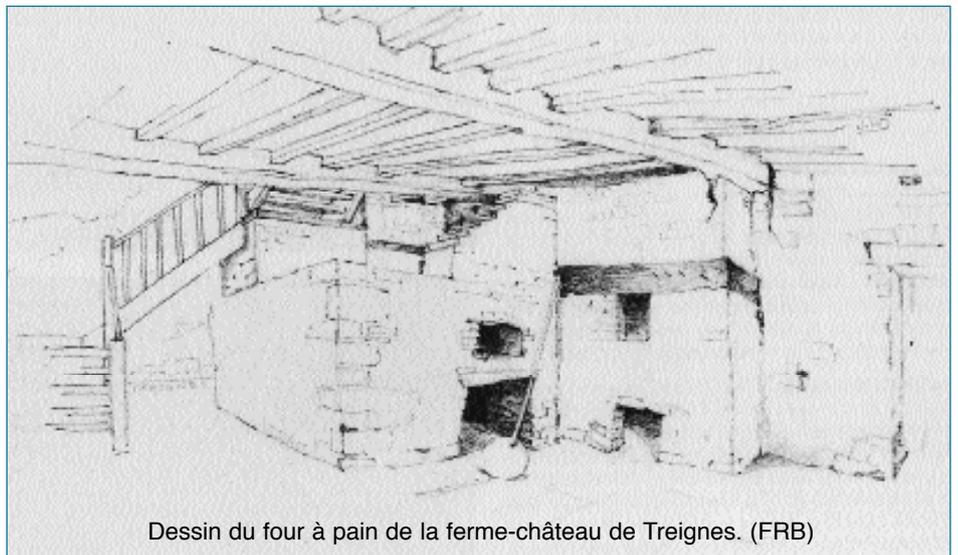
Depuis le Moyen-Orient où il est apparu, jusqu'au vieux continent où il s'est installé, partout, le pain s'est fait culture, et ira jusqu'à se confondre avec le symbole de la vie elle-même. Rien d'étonnant dès lors, que l'on en trouve trace dans les tombes de la plus haute antiquité. Au Proche-Orient et en Europe, le pain, les galettes, gimblettes et autres pâtisseries, le gruau et la bière sont partiellement en usage depuis l'introduction de l'agriculture (c'est-à-dire entre 8.000 et 3.000 av. J.-C. selon les régions).

Si, pour la "sagesse populaire" que se plaisent à recueillir les anthropologues, il ne peut y avoir de fumée sans feu, pour les archéologues, il ne peut y avoir de pain sans four. Or, le travail des anthropologues nous l'indique comme un trait universel des cultu-

La table ronde internationale de Treignes a donc été l'occasion de mettre en commun des données dispersées, de différentes disciplines et inédites, susceptibles de compléter les ouvrages de synthèse sur le passé et notamment de l'agriculture. Une lacune nous semblait subsister et cela surtout pour les périodes précédant l'Antiquité.

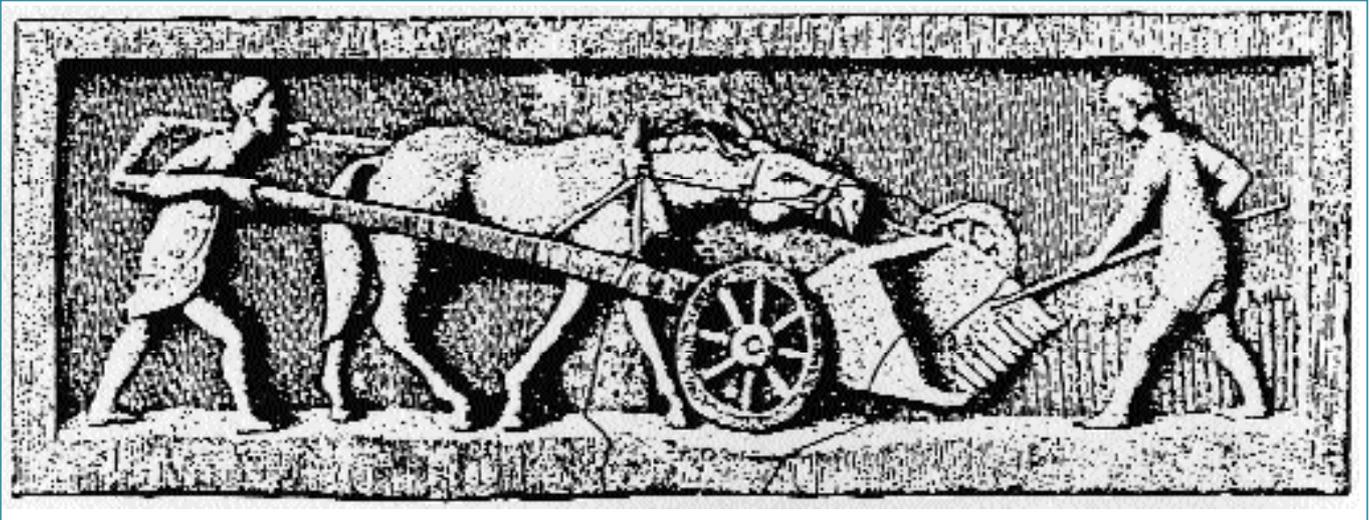
Ici, les principaux moyens employés pour répondre aux questions posées furent, d'une part, la présentation de données nouvelles sur les restes d'aliments céréaliers découverts en fouille archéologique, leurs techniques d'analyse et leur contexte de découverte archéologique et d'autre part, les présentations de foyers et fours liés à la cuisson d'aliments, qui restent souvent difficiles à interpréter sur le terrain.

Une publication de l'Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles. 510 pages richement illustrées de photographies noir et blanc et d'illustrations au trait. Articles en français et en anglais, résumés en anglais, en français et en allemand.



Dessin du four à pain de la ferme-château de Treignes. (FRB)

LA MOISSONNEUSE GALLO-ROMAINE, DOCUMENT & PUBLICATION



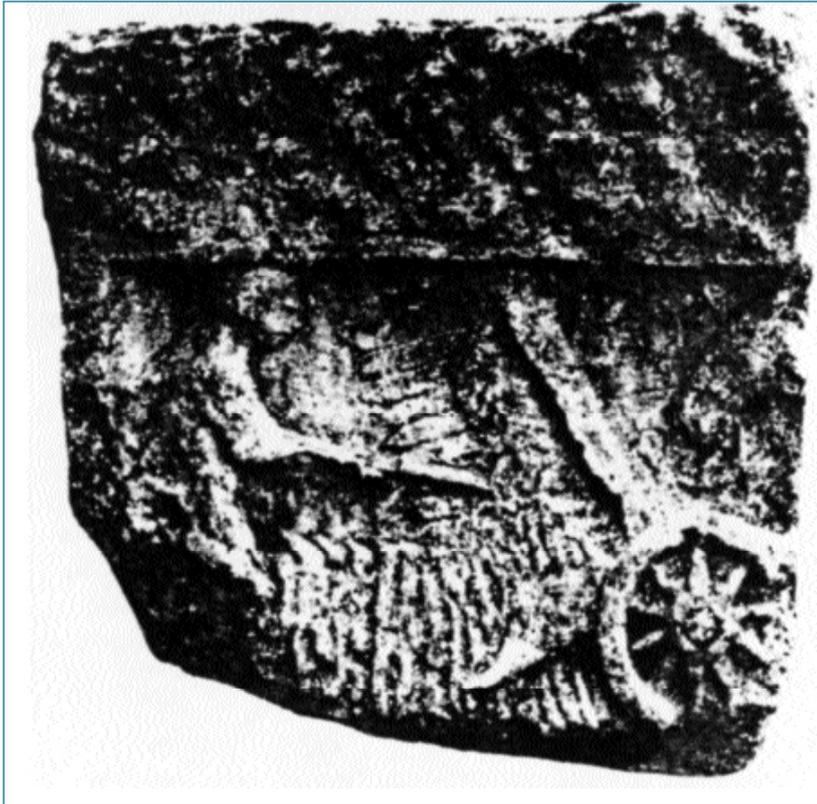
Depuis quatre ans, les recherches du séminaire d'histoire économique de l'Université Libre de Bruxelles, dirigées par le Professeur Georges Raepsaet, s'orientent vers le thème de la technologie rurale ancienne. Les deux premières années consacrées à l'étude de l'araire furent couronnées par une fructueuse table ronde à la villa de la Malagne à Jemelle, en compagnie de compétences extérieures spécialisées en la matière. Elle donna lieu à la publication d'actes et trouva son aboutissement sur le terrain dans une série d'expérimentations. Par la suite c'est un autre thème récurrent en archéologie rurale gallo-romaine qui fit l'objet de nombreuses réflexions, préparatoires aux expérimentations prévues pour août 2000 à la Malagne : la moissonneuse, traditionnellement nommée *vallus* des Trévires. Afin d'aborder les différentes facettes de ce thème, il a fallu multiplier les approches en reconsidérant les textes et l'iconographie et en faisant appel à la botanique, l'ethnohistoire et l'ethnographie.

La condition essentielle de l'actualisation des sources textuelles et iconographiques postule la coopération du destinataire et le niveau de compétence auquel se réfèrent auteurs et sculpteurs anciens nous fait défaut. Cependant, il ressort clairement du texte de Pline que *l'hapax vallus* désigne uniquement la caisse et non le véhicule dans son entièreté. Le texte de Palladius, plus tardif et plus détaillé, est sujet à plus de controverses. Il offre de plus vastes possibilités interprétatives qui sont moins aisées à concilier avec les informations fournies par les reliefs. Des éléments tels que "*les petites roues*" et les "*duo brevissimi temones*" ne trouvent pas d'échos dans l'iconographie et témoignent probablement d'une forme plurielle du modèle.

Avant la découverte, en 1958, du relief de Montauban sous Buzenol par Joseph Mertens, ces deux textes ont fait l'objet de nombreuses exégèses par les érudits dès le 16^e siècle. Ceux-ci, s'ils ne subissaient pas l'a priori négatif véhiculé plus tard par les courants d'idées marxistes et post-marxistes, effectuaient néanmoins leurs commentaires en fonction de filtres socio-économiques et culturels. Ainsi, certains sujets, comme la perte de la paille (qui intervenait à l'époque dans la réalisation des toits en chaume) sont-ils largement débattus, tandis que d'autres, jugés aujourd'hui importants, ne semblent susciter aucun commentaire. Dans les reconstitutions réalisées alors, cette influence se fait également sentir. Ainsi, sont proposées des roues pleines en planches (encore utilisées dans les campagnes françaises et anglaises au 19^e siècle), plutôt que les antiques roues à rais pourtant déjà connues, par exemple, par le pilier funéraire d'Igel.

Après 1958, le relief de Buzenol a pu être mis en relation avec quatre autres documents iconographiques découverts à Arlon, Trèves, Coblenz et Reims pour établir un corpus fournissant un support visuel aux diverses tentatives d'appréhension du *vallus*. Il serait cependant illusoire de vouloir déduire une interprétation directement historiciste de ce genre de documents qui sont soumis à des codifications préalables engendrant différents niveaux de transformations où l'accent est mis sur les éléments considérés comme caractéristiques et pertinents. Il ne s'agit en aucun cas de "doubles" de la machine représentée. La construction de l'image dépend également des choix artistiques et techniques privilégiés par le sculpteur ainsi que de sa compétence à les mettre en œuvre. De

plus, la nature de ces reliefs diffère. Le relief de Reims est un calendrier des saisons soumis à ses propres règles de conventions symboliques. Les quatre autres reliefs sont des représentations funéraires qui s'intégraient dans un ensemble sculptural plus vaste destiné à donner une image valorisante de la notoriété, de la fortune et de la compétence du défunt. Le *vallus* devait relever de la culture visuelle des artistes. Aussi, est-il légitime d'observer des différences entre les cinq reliefs, tributaires des modifications dans le temps et dans l'espace des modèles.



La découverte de 1958 fut également à l'origine de divers essais expérimentaux réalisés avec un *vallus* reconstitué. Plusieurs démonstrations ont eu lieu sur divers archéodromes, mais elles manquent généralement de rigueur scientifique et n'ont fait l'objet d'aucune publication sérieuse. Même les essais de la *Buster Farm* sont restés inédits. Aussi, les premières expérimentations, sérieuses et répétées, organisées en 1960 par E. Fouss, constituent-elles encore aujourd'hui un modèle. Un film amateur de 12 minutes, conservé aux Archives du Ministère de l'Agriculture, des photographies et une correspondance entre E. Fouss et Mariel Jean-Brunhes Delmarre témoignent de cet événement. Ces documents sont d'autant plus précieux que les carnets dans lesquels E. Fouss consignait les résultats de ces expériences ont disparu.

On ne peut procéder à des essais de récolte sans

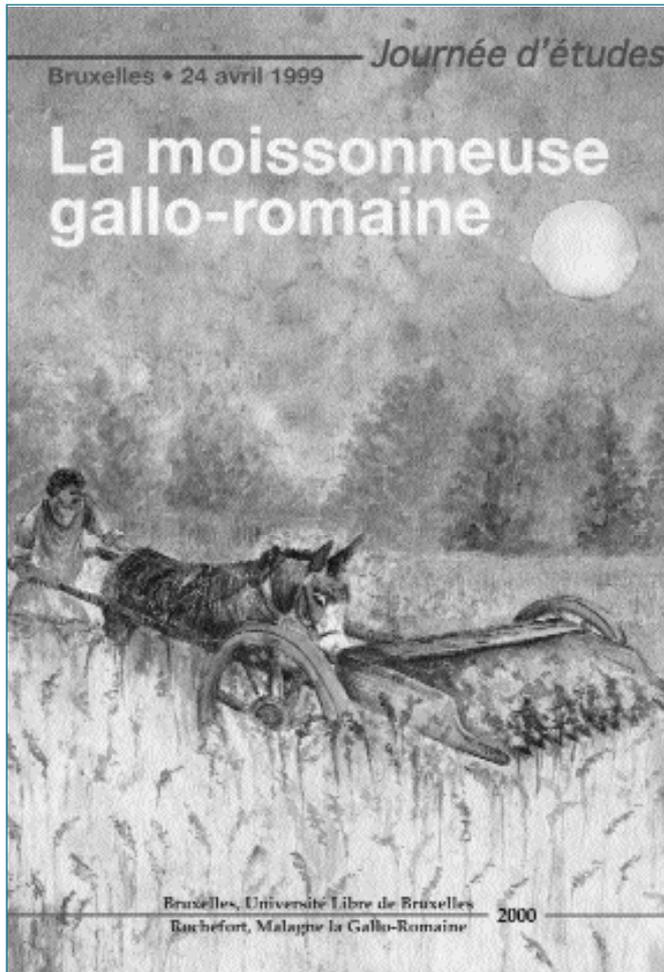
envisager, au préalable, le type de céréales à récolter. A ce sujet François Sigaut émet l'hypothèse que le *vallus* serait une sorte de grand peigne à épeautre. En effet, l'épeautre, avec son rachis cassant, se prête bien à ce type de récolte, de même que l'amidonnier et l'engrain. Il n'est pas toujours aisé de déterminer quel type de céréales ont été mises au jour lors de fouilles. En effet, l'analyse ne s'est pas systématiquement faite de façon rigoureuse. De plus, la différenciation n'est pas aisée et certaines espèces se conservent mieux que d'autres. Les analyses carpologiques ont néanmoins démontré que la consommation d'épeautre et d'amidonnier était attestée sur l'aire de répartition du *vallus*.

Le peigne monté sur roues et poussé par un attelage ne se rencontre que sur le territoire des Trévires à l'époque gallo-romaine. Aussi, les recherches ethno-comparatives en matière de récolte et de moisson pré-mécanisée, déjà considérées par François Sigaut, n'ont-elles pas été très fructueuses. La filiation entre le *vallus* et certains outils, comme les *mesorias* catalanes, les baguettes d'éruissage et les multiples formes de peignes n'est pas apparue comme pertinente.

La question de savoir qui du bœuf ou de la mule était attelé entre les brancards reste provisoirement ouverte. Mais il ne fait aucun doute que dans les représentations iconographiques, l'animal porte un jouguet d'encolure du même type que celui qui a été

mis au jour à Pforzheim et qui était également utilisé en Gaule romaine pour la traction. Il ne subsiste, pour cet objet, presque aucun élément de comparaison encore visible de nos jours.

Il reste à aborder la postérité du *vallus*. Il semble qu'il ait assez peu inspiré les ingénieurs et agronomes occidentaux du 18^e siècle. Si Pitt et Boyce connaissaient bien les textes anciens, ils ont entièrement repensé la mécanique. Dans un premier temps, les moissonneuses présentent essentiellement un organe de coupe circulaire. Il faut attendre Salmon (1807) et Bell (1826) pour voir réapparaître un organe de coupe rectiligne. Ce dernier sera repris, avec succès, par Mac Cormick et Hussey qui présentèrent tous deux leur moissonneuse à l'exposition de Londres en 1854. Toutes ces machines coupent par cisaillement contrairement au *vallus* qui arrachait les épis.



Tous ces points furent développés lors d'une journée d'étude tenue le 24 avril 1999 dans les locaux de l'Université Libre de Bruxelles en présence de spécialistes et font l'objet d'une publication. Il serait vain de croire qu'en un séminaire on ait réussi à épuiser le sujet. De nombreux points méritent une étude plus approfondie et beaucoup de questions restent ouvertes. Gageons que les expérimentations prévues pour cet été apportent quantité de nouveaux éléments à verser au dossier. Dans cette perspective, différents types d'épeautre sont testés sur le site de la Malagne et divers essais d'attelage avec bœuf et âne sont en cours.

Nathalie Bloch
Séminaire d'Archéologie Classique
ULB

Ph. MIGNOT et G. RAEPSAET (éd.), *Le sol et l'araire dans l'antiquité, Actes du colloque de Jemelle, Malagne la Gallo-Romaine, 26 avril 1997, Bruxelles-Rochefort, 1998.*

PLINE, *Historia Naturalis* 18, 296.

PALLADIUS, *Opus Agriculturae* 7, 2,

Cette correspondance a été retrouvée par Constantin Chariot, conservateur des Musées Gaumais.

LES MUSÉES EN MOUVEMENT.

Nouvelles conceptions, nouveaux publics (Belgique, Canada), Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2000, 212 p. (795 FB)

Le développement des connaissances, la diversification du marché des loisirs et la démocratisation du savoir bousculent aujourd'hui le monde muséal et l'obligent à se repositionner.

Dans ce nouveau contexte, une série de questions taraudent les directeurs de musées : de quelle nature doivent être leurs rapports avec le secteur privé, le monde académique, le milieu scolaire, les groupes de pression les plus divers et surtout avec le grand public ?

Ces questions engendrent de nombreux débats qui ont trouvé un certain écho dans la presse belge à la fin de l'année 1999 lorsque deux événements ont attiré l'attention du grand public sur les défis auxquels font face les institutions muséales : la décision des autorités communales bruxelloises de confier la gestion du Musée de la Maison du Roi (situé sur la Grand Place) à une société privée et, dans un tout autre registre, la publicité orchestrée par une société privée annonçant sur des pages entières des principaux quotidiens belges : " Le musée de l'Europe est en marche à Bruxelles " (alors qu'elle était loin d'avoir acquis l'aval de tous les partenaires publics pressentis).

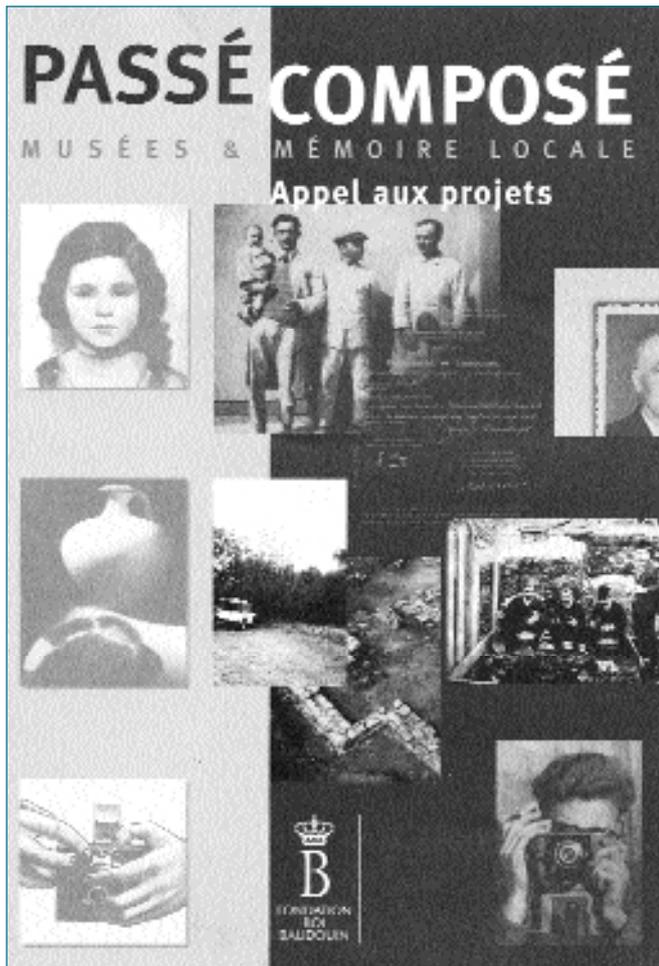
Tout comme les interrogations formulées plus haut, ces deux cas très concrets, posent des problèmes essentiels qui doivent faire l'objet d'un large débat démocratique. Le monde académique, longtemps trop frileux en matière de vulgarisation scientifique, ne peut plus faire l'impasse sur ces discussions. Les auteurs de ce livre sont convaincus qu'il doit au contraire jouer un rôle moteur dans ce débat.

Le Centre d'Etudes canadiennes de l'Université Libre de Bruxelles a donc choisi de porter le débat au sein même de l'institution académique en confrontant les expériences belges et canadiennes. Cet ouvrage présente la synthèse des analyses d'une vingtaine de chercheurs et de muséologues, belges et canadiens réunies autour de six grands thèmes : 1° Les rapports complexes entre les musées et le monde académique, 2° les relations des musées avec les entreprises privées, 3° le rôle des musées comme outil d'éducation, 4° la place de la rectitude politique dans les musées, 5° l'action sociale des écomusées, 6° le rôle des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Si l'ouvrage n'apporte pas de réponses définitives aux questions évoquées plus haut, il constitue un jalon essentiel dans la réflexion sur ce que seront les musées du XXI^e siècle. Il démontre aussi tout l'intérêt que recèlent les échanges entre chercheurs et muséologues des deux côtés de l'Atlantique.

Serge JAUMAIN

ACTIVITES



Grâce aux musées, un nombre important de témoignages culturels du passé ont pu traverser les générations, être étudiés et mis en valeur auprès du public. Malgré le soin apporté à leur conservation, plusieurs de ces objets ont malheureusement perdu aujourd'hui une partie de leur signification, parce que le contexte original de leur création, de leur utilisation ou de leur découverte n'est plus connu.

Lorsque ces pièces se rapportent à l'histoire locale, qu'il s'agisse d'une liasse d'archives, d'une découverte archéologique ou d'une collection particulière, il est possible de retrouver à leur sujet des informations précieuses auprès des

riverains du musée. Photographies anciennes, traditions artisanales, outillage d'époque ou, souvenirs familiaux peuvent aider les conservateurs à replacer ces pièces sur une toile de fond propice à leur compréhension.

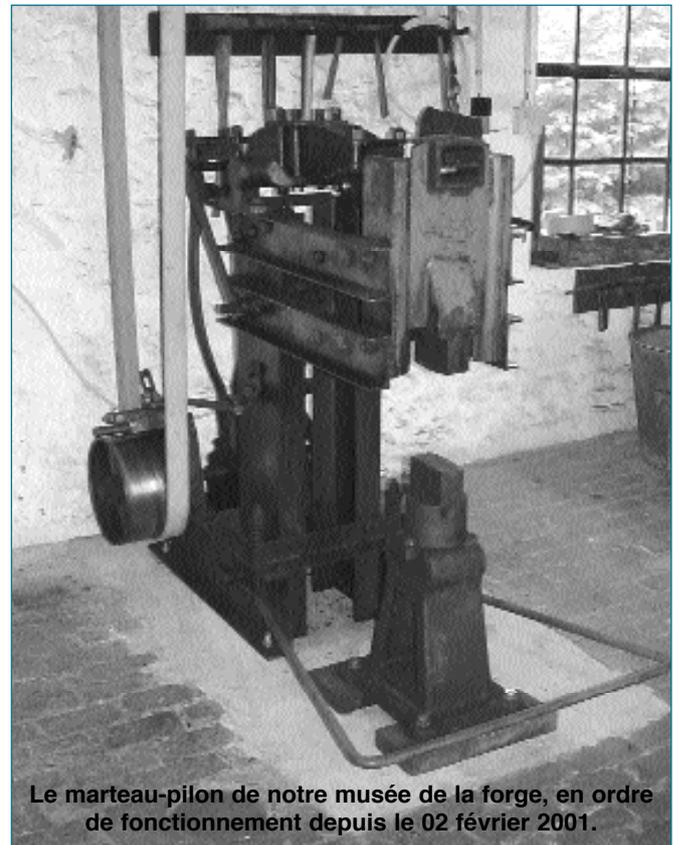
Reste à immobiliser la «mémoire locale», à mettre en relation ces objets et les personnes susceptibles de les rendre à nouveau signifiants sur le plan cognitif et affectif.

Et si, pour y parvenir, les musées faisaient équipe avec les acteurs de terrains, école ou institution culturelle locale et population ?

C'est à cet effet que la Fondation Roi Baudouin dans le courant de l'année 2000, lança un appel aux projets adressé plus particulièrement aux musées. Les objectifs du concours étaient destinés à encourager une dizaine de musées prêts à valoriser, en partenariat avec un organisme d'action culturelle, un choix de pièces ayant trait au patrimoine local. Les projets soutenus ont pour objectifs entre autre de restituer ces pièces dans leur contexte socio-culturel grâce à la participation de la population.

Une manière de tisser des liens entre le patrimoine culturel mobilier et la société d'aujourd'hui, de rapprocher le citoyen de «son» histoire, de «remettre le musée au milieu du village».

L'Ecomusée a introduit un projet visant à mettre en valeur une machine outil tel que le marteau-pilon, le maka et par la même occasion le métier



Le marteau-pilon de notre musée de la forge, en ordre de fonctionnement depuis le 02 février 2001.

L'école, le Syndicat d'Initiative de Romedenne et le Cercle Culturel de Gochenée sont associés au projet. Le travail sur le terrain est déjà en cours avec le précieux concours de Mr. Paul BERNARD, taillandier retraité à Romedenne. Les enfants de l'école et les animatrices de l'Ecomusée ont visité et filmé l'atelier de l'artisan. Monsieur Paul BERNARD, s'est même rendu à l'école pour parler de son métier.

Une exposition des travaux sera proposée lors de la fête de l'école de Romedenne le 24 juin 2001. L'Ecomusée rassemble à cet effet des outils confectionnés par les taillandiers en vue de proposer des panneaux d'outils. Le Cercle du Vieux Couvent de Gochenée rassemble d'anciennes cartes postales relatives aux anciens métiers, celles-ci seront numérisées, imprimées et exposées.



Mr. Paul BERNARD
à l'écoute des écoliers
de Romedenne.

Les écoliers lui ont également posé des questions précises sous la houlette de l'Ecomusée. Les plus petits confectionnent des maquettes du mécanisme du maka suite aux explications de l'artisan devant sa machine en fonctionnement.



Marie-Françoise, animatrice, en pleine conférence sur le fonctionnement de base du maka.



Madame Morelle, institutrice, anime et coordonne les débats dans sa classe. Les écoliers sont motivés et captivés.



Démonstrations de forgeage en compagnie de notre forgeron, Fabian GALANTE.

COLLECTION DU MUSEE En démonstration

Le manège à piste circulaire, type «manège à terre».

C'est à l'occasion d'une manifestation spécialement organisée pour l'UAE (Union des Anciens de l'ULB) que l'Ecomusée a sorti de ses réserves son «manège à terre». Celui-ci fut acquis par l'Ecomusée chez Monsieur François MEAR, Directeur du Musée de la Ferme du Léon à Tréflaouénan en France. C'est également Mr. MEAR qui nous a fait la gentillesse de venir faire fonctionner notre machine à l'occasion de cette manifestation.

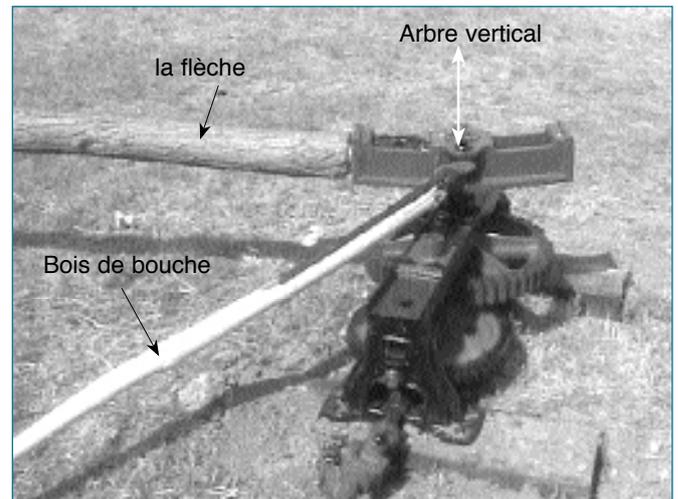
Le manège est un mécanisme qui permet d'utiliser la force motrice des chevaux (ou boeufs) pour actionner des machines fixes. Pour la démonstration, Mr. MEAR a utilisé un hache-paille.



Le principe est simple, le cheval se déplace sur une piste circulaire, attelé à l'extrémité d'une flèche, dont l'autre extrémité est solidaire d'un axe ou arbre vertical qui est animé du même mouvement de rotation.



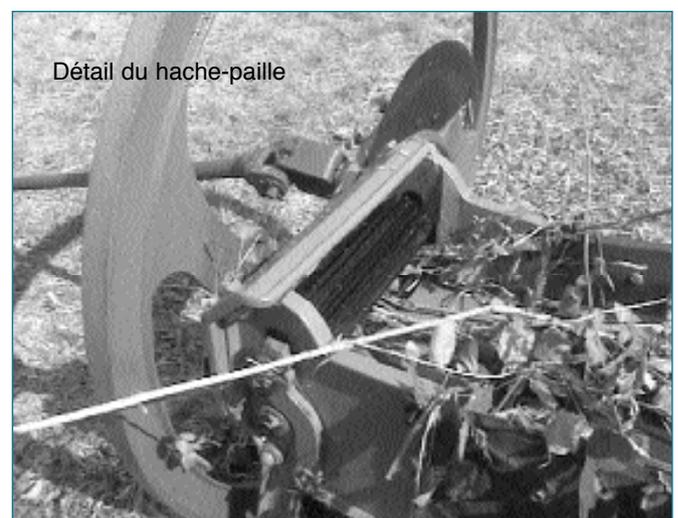
Comme cet arbre ne fait qu'en moyenne trois tours par minute, des engrenages multiplicateurs augmentent la vitesse pour l'amener à environ une vingtaine de tours. La machine, qui est commandée par le manège et placée en dehors de la piste suivie par le cheval, reçoit son mouvement par l'intermédiaire d'un arbre horizontal. Lorsque cet arbre se trouve au niveau du sol ou dans un caniveau établi à la surface du sol (*l'animal ne se cogne pas*), le manège est dit à terre.



Pratiquement, on ne dépasse pas 4 mètres de rayon sinon l'animal se fatigue et est sujet au vertige. On attelle au manège un ou deux chevaux ou quatre animaux suivant le modèle de manège.

Dans le cas présent le cheval est attelé à une *flèche* (v. ph 3) par l'intermédiaire d'un crochet fixé au palonnier du cheval. Pour obliger l'animal à suivre la piste, on lui met un *bois de bouche* (v. ph 3), constitué par une gaule attachée à une extrémité de la flèche et, à l'autre extrémité, au mors.

Pour éviter les à-coups dans la transmission, il est très recommandable d'intercaler un amortisseur entre l'attelage et la flèche. A défaut d'amortisseur, il est bon d'avoir des flèches en bois nerveux et flexible.



COLLECTIONS PRIVEES

du taillandier. Le projet a été primé !

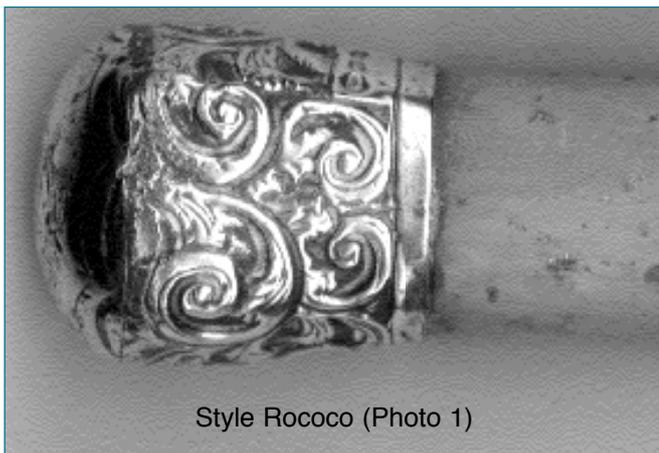
Nous profitons de l'occasion de cette nouvelle mouture des chroniques pour inaugurer une nouvelle rubrique : «Collections privées».

Les collections de l'Ecomusée ne sont pas uniques, des personnes extérieures à notre institution rassemblent également des objets en vue de se constituer une collection privée. Les objets sont souvent sélectionnés sur base de critères affectifs et/ou esthétiques. Ces collections n'en demeurent pas moins des attraits non négligeables. Cette nouvelle rubrique est une porte ouverte aux personnes qui souhaitent partager leur passion avec nos membres. Nous sommes persuadés de l'originalité de cette rubrique et nous espérons que les collectionneurs potentiels ouvriront leur porte aux chroniques de l'Ecomusée, contactez-nous!

LA CANNE ET LE MONDE RURAL

Le premier outil utilisé par l'homme a sans doute été un simple bâton ramassé dans la forêt. Tour à tour soutien de la marche, arme de chasse ou de défense, les services qu'il pouvait, et peut encore rendre, sont sans commune mesure avec sa modestie.

Très vite, la canne est devenue instrument de parade et symbole du statut social. Le sceptre des rois et des pharaons, le bâton du maréchal sont les signes visibles de leur autorité. Personne, sauf quelques ministres comme Colbert, ne pouvait porter une canne en présence de Louis XIV, qui, lui-même, ne se déplaçait jamais sans la sienne. C'est dire à quel point le port de la canne était un privilège.



Style Rococo (Photo 1)

Comme instrument de parade, la canne a évidemment suivi la mode du temps.

Au VIII^e siècle, le style Rococo ou Rocaille se caractérise par l'utilisation de coquilles asymétriques comme élément décoratif. Cette mode persistera jusqu'à la fin du XIX^e siècle comme le montre le milord de la canne illustrée sur la photo 1.

Les cannes les plus caractéristiques de leur époque sont sans doute les cannes Art Nouveau (ou Modern Style). Leur inspiration florale ou animale tellement proche de la nature et cependant abstraite au niveau de la ligne est inimitable. La canne représentée sur la photo 2 en montre un bel exemple avec au niveau du pommeau, cette ligne, "en coup de fouet", qui est reconnaissable au premier coup d'oeil.

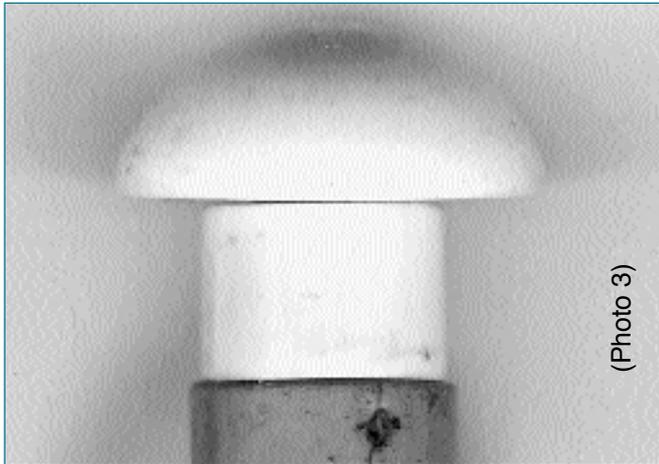


Modern Style (Photo 2)

La période Art Déco, dans les années 1920-30 sera la dernière à influencer le style de la canne car, alors que, jusque-là, un homme de qualité ne serait jamais sorti sans cet accessoire, son port, par la suite, passera définitivement de mode. De plus, l'Art Déco, comme l'Art Nouveau qui l'avait précédé, est une des premières et des dernières tentatives d'art global, c'est-à-dire qui couvre non seulement l'architecture mais aussi les moindres détails du mobilier, de la décoration, des bijoux, bref de tout ce qui peut entourer notre quotidien. C'est ce qui donne aux mouvements Art Nouveau et Art Déco leur

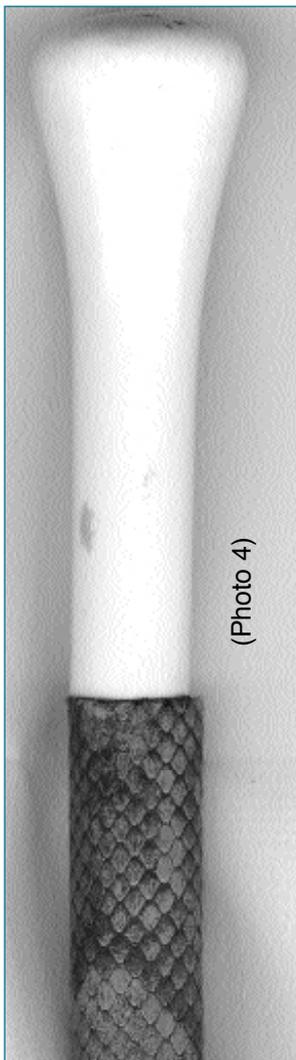
extraordinaire homogénéité et permet de les reconnaître au premier coup d'œil. Une canne Art Déco, si elle est moins typique au niveau de sa décoration qu'une canne Art Nouveau se reconnaît quand même assez aisément par quelques caractéristiques stylistiques.

Tout d'abord, la simplicité des lignes : cette canne au pommeau en forme de champignon en est un bon exemple (photo 3).



(Photo 3)

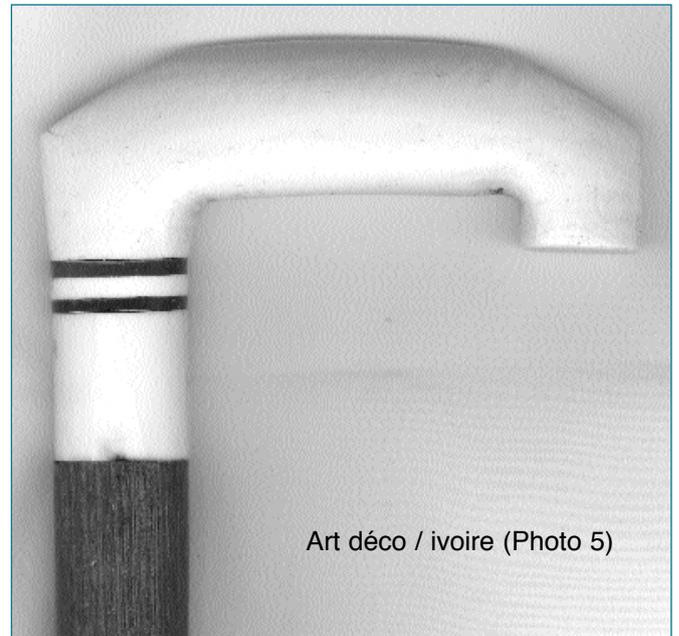
Ensuite le choix des matières : la simplicité n'exclut pas le raffinement. La canne illustrée par la photo 4, malgré ses lignes très simples possède un pommeau en ivoire et un fût recouvert de peau de serpent.



(Photo 4)

Enfin le bichromatisme est privilégié, particulièrement celui qui unit la noirceur de l'ébène et la blancheur de l'ivoire (photo 5).

La canne n'est pas seulement un objet décoratif ou le symbole d'un statut social, c'est avant tout un outil. Sa fonction première est toujours de soutenir la marche, mais très vite, on s'est aperçu qu'elle pouvait faire double emploi. Les cannes qui renferment un outil, un nécessaire, une arme, ..., bref qui peuvent remplir une autre fonction que celle de soutenir la marche sont appelées « cannes à système » et sont très recherchées des collectionneurs. Nous nous



Art déco / ivoire (Photo 5)

intéresserons ici plus particulièrement à leur usage dans le monde rural.

Un des usages les plus anciens de la canne et de rassembler les troupeaux. La canne de berger (photo 6) avec son crochet caractéristique permet de guider les moutons et de ramener les brebis égarées. Par analogie, les évêques, qui sont, selon la tradition chrétienne, des pasteurs d'âmes sont munis de cet attribut : la crosse, dont la fonction symbolique est accentuée par l'hypertrophie de la courbure.

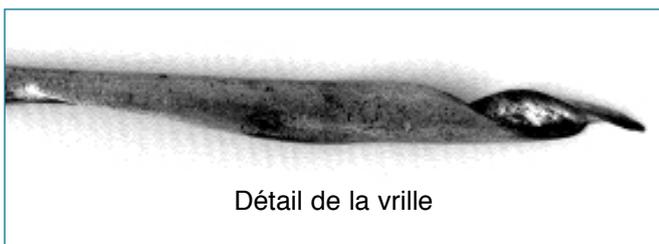


Cannes du berger (Photo 6)

Rien n'intéresse davantage le négociant en bois que l'état sanitaire de l'arbre qu'il compte acquérir. Malheureusement les signes de pourriture se cachent au coeur du bois et, pour les mettre en évidence, il faut forer un trou. Ceci n'est pas du goût des propriétaires forestiers car, après cette opération, on peut être sûr que l'arbre sera définitivement perdu. Cette pratique était donc (et est toujours) strictement interdite. Qu'à cela ne tienne, on ne peut empêcher un honnête négociant de s'aider d'une canne pour progresser dans les sous-bois. Cette canne-vrille (photo 7) était donc conçue pour pouvoir discrètement percer un trou dans l'arbre convoité, au nez et à la barbe des forestiers.



Canne vrille
(Photo 7)



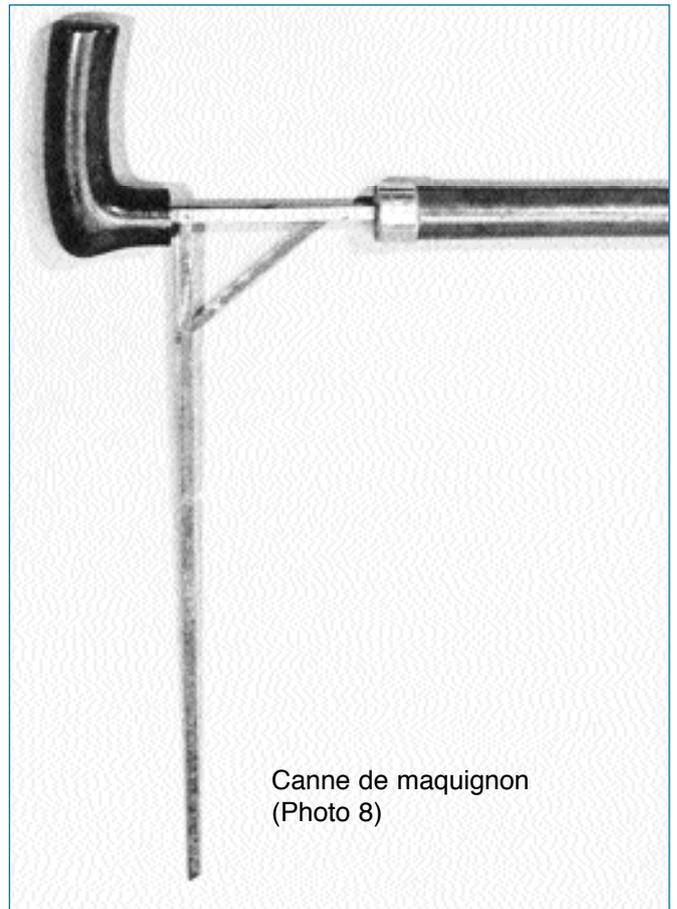
Détail de la vrille

Toutes les cannes à système ne sont pas frauduleuses. Cette canne de maquignon (photo 8) renferme une équerre munie d'un niveau et d'un pied coulissant gradué en centimètres et en pouces. Elle permettait de mesurer la hauteur du bétail au garrot.

La canne de marchand de grains, grâce à ses compartiments qui prélevaient un échantillon à différentes profondeurs, permettait de s'assurer que le grain était sain dans toute l'épaisseur du sac (photo 9).

Basée sur le même principe, la canne de mar-

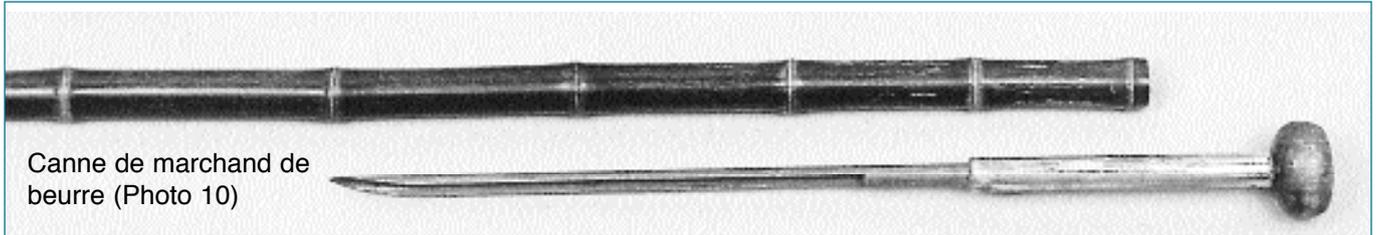
chand de beurre et de fromage permettait de prélever un échantillon de la marchandise (photo 10).



Canne de maquignon
(Photo 8)



Canne de marchand de
grains (Photo 9)



Canne de marchand de beurre (Photo 10)

Les cannes auxquelles il vient d'être fait allusion n'étaient pas de simples curiosités : elles étaient proposées commercialement dans les catalogues de firmes aussi réputées que la Manufacture d'armes et de cycles de Saint-Étienne (photo 11). Le port de la canne étant, hélas, passé de mode, on réalise mal aujourd'hui combien cet ustensile était d'usage quotidien au temps de nos grands-pères.

canne d'aquarelliste qui renferme une palette de couleurs, un crayon à mine de plomb et un pinceau en poil de martre. Elle porte encore les initiales de son propriétaire : A.T. et l'on peut imaginer qu'elle a servi, après une longue marche, à fixer sur le papier un décor champêtre mais peu accessible.

Le monde des cannes est fascinant tant l'imagination s'est déchaînée aussi bien en ce qui

CANNES PROFESSIONNELLES

527. **Canne-toise en bambou**, bout racine formant pommeau, intérieur garni d'un tube cuivre, dans lequel coulisse une tige canée en cuivre graduée jusqu'à 1^m72, avec équerre en acier à ressort indiquant la hauteur..... 8.75

528. **Même modèle**, en bois du Congo, poignée courbe.... 9.90

530. **Même modèle**, mais en bois du Congo extra, avec poignée en corne jaspée et virole métal argenté..... 13.75

533. **Canne-sonde pour octroi**, en bois du Congo naturel avec sonde pointue de 0^m78 en acier, avec fermeture à vis, diamètre 20 m/m. *Modèle solide et pratique*..... 9. »

536. **Canne-velte à jauger**, bois du Congo naturel, lame plate en acier, graduée, fermeture ressort à bouton, diam. 20 m/m... 9.25

539. **Canne vrille**, pour sonder le bois, montée sur rotin à nœuds, vrille en acier, poignée marteau en acier forgé nickelé, fermeture cuivre à vis, diam. 16 m/m. *Convient pour minéralogistes, marchands de bois*, 21.50
La canne-vrille peut être livrée avec initiales gravées sur le marteau. Supplément par lettre..... 1.50

542. **Canne dégustation** pour voyageurs en liquides, bambou choisi, poignée corne jaspée, diam. 20 m/m. La poignée de cette canne a une petite embouchure par laquelle on rejette le liquide dans la canne. L'embout se dévisse pour permettre d'en vider le contenu. 13. »

545. **Canne qui boit** pour voyageurs en liquides, façon macassar, avec poignée corne et collier métal. Par un dispositif ingénieux cette canne forme siphon et le verre se vide en tout ou en partie. Pour écouler le contenu de la canne placer l'embout entre 2 pavés ou dans la fente d'un parquet et le dévisser légèrement. *Livrée avec instructions* 23. »

concerne les décors que les utilisations. Absolument tout ce qui pouvait tenir dans ou sur une canne a été utilisé : canne à musique, canne-pipe, canne-épée, canne-fusil, canne éclairante, canne de médecin, canne-siège... Il est impossible de citer tous les usages que la canne a connus. Dans notre bibliographie, nous mentionnons quelques très beaux livres, tous richement illustrés, qui vous permettront d'aller plus loin dans l'exploration de ce monde foisonnant.

L'auteur de ces lignes, lui-même modeste collectionneur de cannes d'époque Art Nouveau ou Art Deco et de cannes à système serait d'ailleurs heureux d'entrer en contact avec toute personne qui s'y intéresse ou possède un de ces objets.

J.C. Verhaeghe

BIBLIOGRAPHIE

Coradeschi S., Lamberti A. 1992. *Les cannes*. Ed. Ars mundi

Coradeschi S., De Paoli M. 1993. *Les Collections Cannes*. Ed. CELIV, Paris

Dike C. 1982. *Les cannes à système, un monde fabuleux et méconnu*. Les éditions de l'amateur, Paris.

Dike C., Bezzaz G. 1985. *La canne Objet d'Art*. Les éditions de l'amateur, Paris.

Faveton P. *Les cannes*. Ch. Massin éditeur.

Enfin, la canne à système était aussi destinée aux loisirs. Celle qui a le plus intéressé notre conservateur qui, pour l'heure, s'est rappelé sa formation en arts plastiques est cette belle

ENQUETES

A l'aval de l'exploitation des forêts, la scierie a toujours été un maillon important dans la filière économique du bois. Voici l'histoire à Samart, telle qu'elle nous a été racontée par son dernier propriétaire Paul BOURTEMBOURG.

Son témoignage nous offre un exemple intéressant des activités variées et peu connues d'une telle entreprise au cours du 20e siècle. Cette scierie, modeste dans ses dimensions, est située au creux d'un vallon, en contrebas du village. A l'origine, elle était mue par l'énergie hydraulique. Voici son histoire depuis sa reprise par le père de Paul BOURTEMBOURG en 1910.

"Mon Papa était dans une scierie ambulante en France, il sciait sur les bois. Il faisait des traver-

ses de chemin de fer, mais il équarrissait tout à la hache. Au début, il sciait "à la heure" qu'on disait, à la main. C'était encore un métier à scier à la heure ainsi. Ils choisissaient un terrain en pente. Ils faisaient une tranchée dans le talus. Alors ils montaient un hour qu'ils appelaient ça, c'était des bois pour faire une espèce d'échaffaudage, ni plus ni moins, que les bois arrivaient dessus. Il y en avait un au-dessus et un au-dessous, le scieur était au-dessus, en dessous c'était l'aidant. Celui d'en dessous il avait un sac sur la tête. Alors ils traçaient une ligne, ils devaient scier en suivant la ligne. Il a débuté comme ça. Puis après, ils ont eu les scies circulaires ambulantes avec un moteur.

Ils ont acheté ici en 1910, et c'était toujours "à la heure". Après la guerre de 14, en 18, quand on a débuté ici, à cette saison-ci il y avait de l'eau pour scier une heure au matin et une heure le soir. Pendant la journée, ils allaient faucher pour les fermiers; on fauchait tout à la main à ce temps-là,



C'était un frêne au collège des Jésuites à Florennes. C'est le camion Latil qui appartenait aux carrières des Maquettes qui venait chercher les rouleaux. La tronçonneuse qu'on avait faite, avant d'avoir les machines à chaînes : c'était monté sur deux roues dont un moteur électrique et puis il y avait un excentrique, avant ici il y avait deux transmissions avec les courroies, mais seulement quand il pleuvait, les courroies ne tenaient plus. Alors Piron à Neuville, le vieux père, il a inventé : il a mis un engrenage, un démarreur d'auto comme moteur et une couronne de moteur comme engrenage, il n'y avait plus de courroie et ça allait bien. (Commentaires de P. BOURTEMBOURG, photo collection de l'Ecomusée)

ils fauchaient dans le foin et le blé et tout ça.

Il allait chercher le bois dans les communes. Pour les rouleaux de carrière, c'était du charme et du hêtre. Il sciait pour les chemins de fer aussi, les traverses de chemin de fer. C'était de chêne. Il faisait à l'occasion du bois de menuiserie aussi.

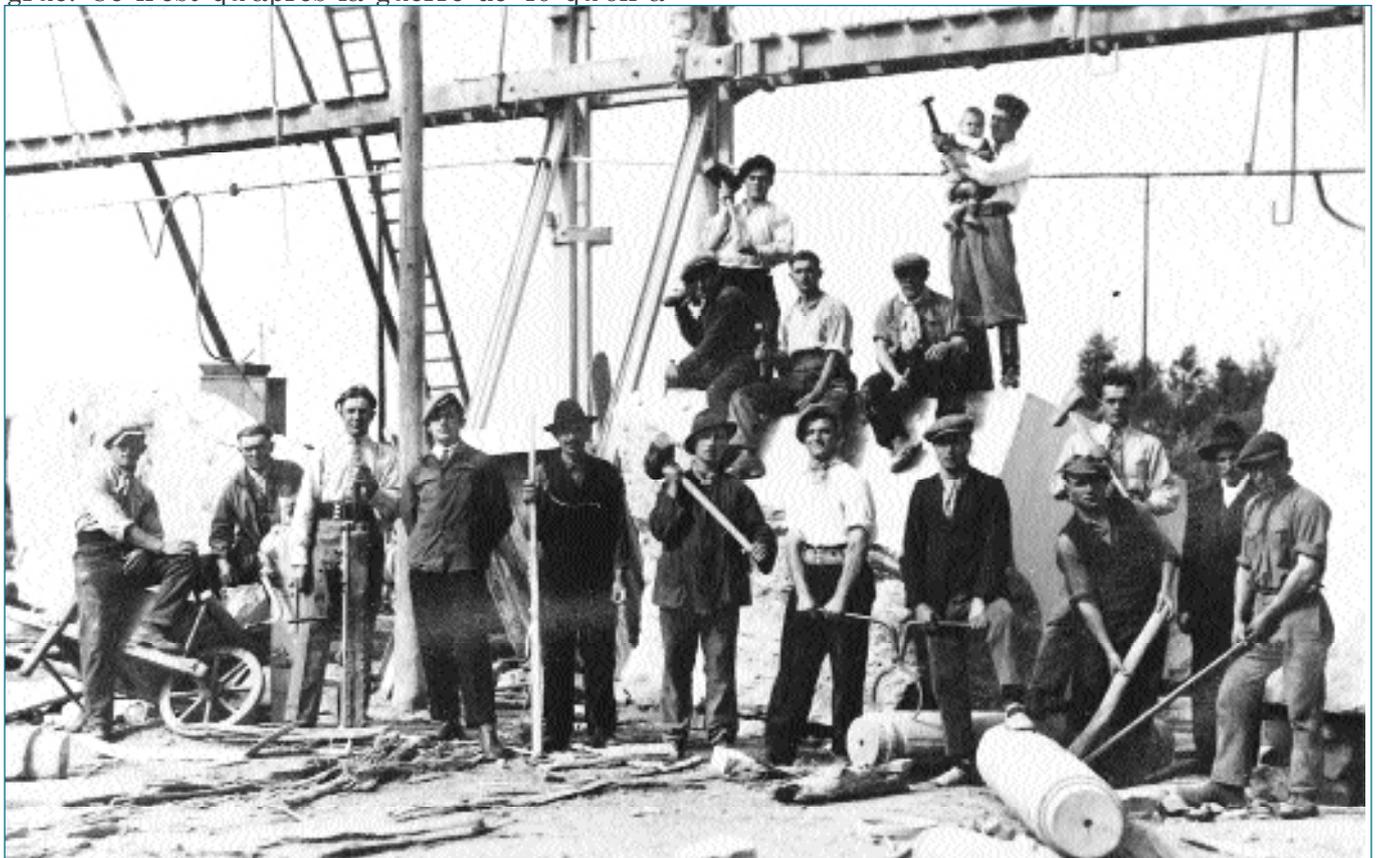
Mon papa est mort en 1961 et il a travaillé jusqu'en 61. Et moi, j'ai continué, j'ai commencé à l'âge de 15 ans. A cette époque, on sciait la moitié de l'année, on faisait des rouleaux de carrière.

Les rouleaux de carrière.

Au début, les rouleaux de carrière c'était la principale fabrication de la scierie. On faisait les bois de charpentes aussi. Quand il y avait un trou et que l'on ne faisait pas de rouleaux de carrière, eh bien on faisait les bois de charpente et les traverses de chemin de fer. Quand on commençait à faire des rouleaux, c'était pour 3 à 4 mois. On avait pour 3 à 4 mois de travail quand il y avait une commande, il fallait remplacer les rouleaux une fois par année. Ils cassaient, en roulant ils s'émiettaient aussi. Les plus gros ils faisaient 2,20 m sur 0,35 de diamètre et les plus petits, on allait jusque 8 cm sur 80, ça c'était pour les marbreries, pour les monuments funéraires. On déplaçait sur des rouleaux, il n'y avait pas de grue. Ce n'est qu'après la guerre de 40 qu'on a

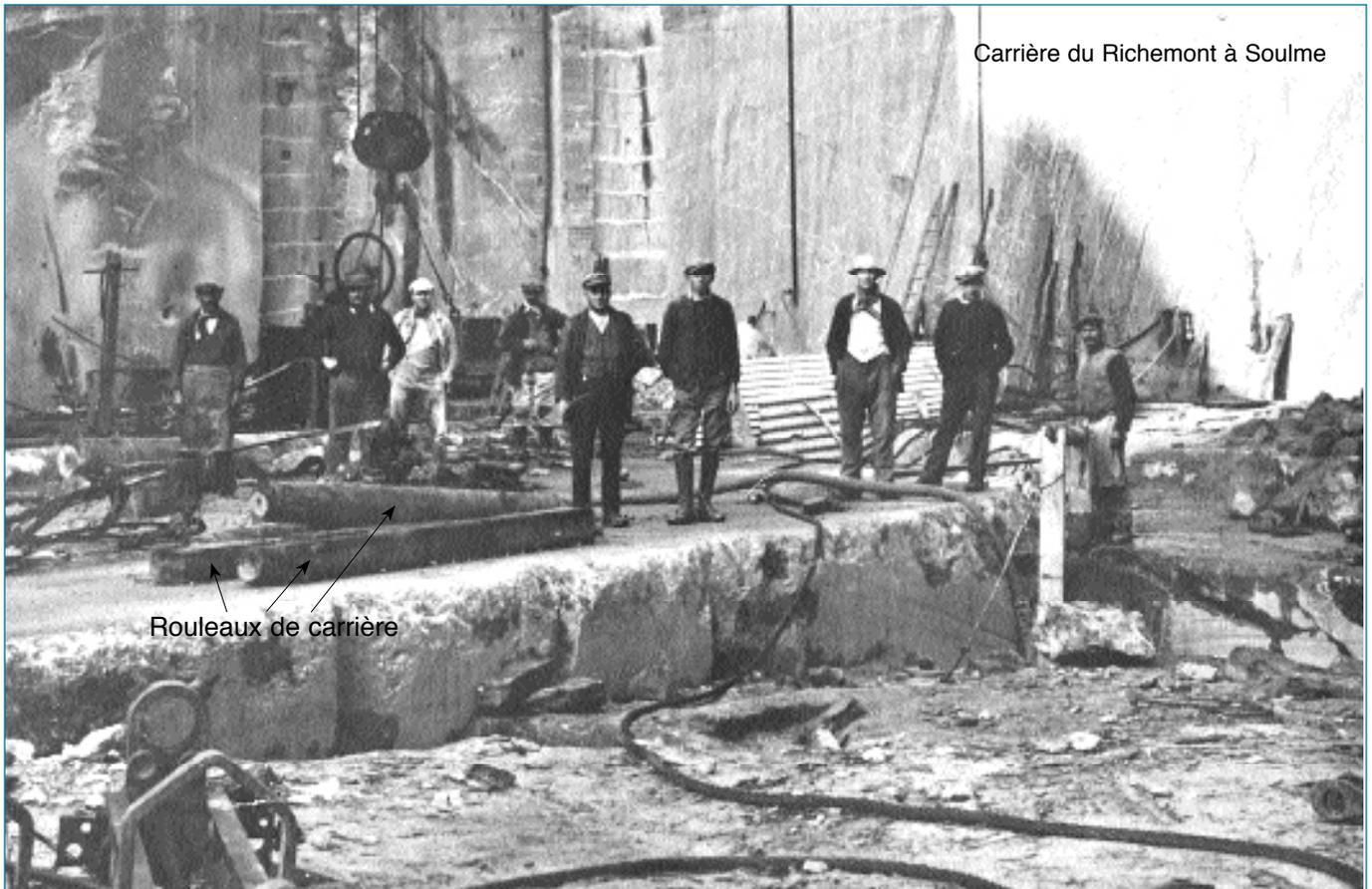
commencé avec les américains qui sont arrivés avec leurs grues, alors on a supprimé beaucoup les rouleaux. On en a encore fabriqué un petit peu par après, puis ça été fini. On faisait en moyenne 800 m³ de bois-grumes qui tournaient en rouleaux sur l'année. On expédiait en France, au Grand-Duché. On était bien avec les grosses sociétés de carrières comme Merbes-Sprimont, elles étaient dans le monde entier. D'ailleurs, comme c'était la confiance, elle commandait toujours et elle ne demandait jamais le prix., donc elle savait bien que c'était honnête, on avait sa confiance et elle, avec ses ramifications, elle nous envoyait ses clients. Elle fournissait dans les marbreries, on lui demandait où elle allait chercher ses rouleaux et on donnait notre adresse.

On les fabriquait avec un tour ; il est enseveli là dans la remise, parce que maintenant il ne fonctionne plus. C'était un tour, pas métallique comme il y a dans les usines, le sommier était en grosses pièces de chêne et il y avait la pointe et la contre pointe. Le travail était manuel, le système mécanique, ça n'allait pas. C'était trop dangereux. Parce qu'en tournant, quand c'est en plein bois, qu'il n'y a pas de noeud ni de tout ça, on pouvait prendre comme on voulait. Mais s'il y avait un noeud droit il y avait tout qui cassait, et un noeud on le prenait tout doucement en presque trois à quatre fois. C'est un métier !



Rouleaux de carrière renforcée de «frêtes» (Carrière de Richemont à Souleme)

Carrière du Richemont à Souleme



Rouleaux de carrière

Quand j'ai commencé à travailler on était à cinq. On sciait. D'abord on sciait en carré et puis on faisait en huit pans. Et puis ça arrivait au tour. Au tour, il n'y avait qu'une seule personne qui travaillait à la fois. Pour tourner un rouleau ça allait quand même assez vite, mettons maximum 20 minutes. On travaillait avec des ciseaux. Pour ça on avait un ouvrier qui avait travaillé dans une carrière et qui connaissait un petit peu la forge pour entretenir les ciseaux. Quand j'ai commencé à travailler, c'était des gouges, mais les gouges c'était dangereux. D'ailleurs je me suis blessé en faisant des petits rouleaux. C'était des manches en bois. Le manche a cassé. Alors l'outil et mon doigt étaient pris entre le rouleau qui tournait et le guide. Alors le doigt ici était retourné là-bas. Le médecin a voulu me le couper, mais moi je n'ai jamais voulu, j'ai sauvé mon pouce quand même !

Les gros rouleaux ainsi, on en faisait une bonne vingtaine sur une journée, mais quand c'était des petits on en faisait 60.

C'était principalement pour les carrières de Philippeville, Souleme, Neuville, il y avait Vodecée. Les rouleaux, ils venaient les chercher eux-mêmes, ils venaient avec un tracteur, il y avait 3 remorques derrière. On chargeait tout, il n'y avait pas une circulation comme maintenant.

Après la guerre, les rouleaux ça s'est terminé petit à petit. On en a encore fait assez bien pour les marbreries. Maintenant c'est fini on n'en demande plus."

Les traverses de chemin de fer

"Alors on a fabriqué des traverses de chemin de fer. Quand les chemins de fer ont décidé d'abandonner les traverses en bois, je n'en fabriquais presque plus. J'avais encore un ouvrier. Quand papa est mort, on avait tous les bois à acheter pour faire des traverses, on achetait encore dans les communes. J'ai demandé pour pouvoir continuer à fournir les chemins de fer. J'ai été autorisé pour pouvoir fournir des marchés au début août et c'est terminé fin octobre, fin novembre. Ça fait qu'il a fallu scier. J'avais demandé une prolongation de coupe, parce que si on avait coupé et que l'aubier avait eu la grisette comme on dit, c'était rebut à l'Etat. La grisette, c'est l'aubier quand il commence à pourrir. Elle vient surtout quand les bois sont sciés en mauvaise saison. Il y a de la sève et la pourriture s'y met, avant d'être pourri c'est la grisette qu'on appelle ça. Une fois qu'il y avait de la grisette et quand on équarrissait les traverses on voyait la grisette.

Ça fait que j'ai demandé une prolongation de coupe et j'ai été autorisé. Alors on a commencé à



Les billes de chemin de fer

couper et on a scié. J'avais un ouvrier, c'était un volontaire, il ne regardait pas à une heure.

Eh bien Cécile, au matin, faisait sa besogne, son ménage, elle apprêtait les enfants, elle les conduisait à l'école. Et puis moi, pendant ce temps-là, j'apprêtais mes outils, on avait tronçonné les chênes, l'ouvrier nettoyait ce qui était sale et après le déjeuner on commençait à scier et elle venait scier avec moi. Et l'ouvrier nettoyait les traverses et il y avait un cousin qui venait l'aider. Après quatre heures, elle faisait le ménage et le cousin retournait et on continuait à scier avec l'ouvrier jusque minuit, il soupa avec nous. Et puis il retournait et je lui disais : - " Quand tu seras éveillé, t'as qu'à venir tu frapperas. " Tous les jours à quatre heures du matin, toc-toc, il fallait se lever. Fallait quand même respecter la contrat. Et on a réussi à fournir tout dans les délais. Donc on a fait août, septembre, octobre et novembre et le marché a été fait.

A une époque, je n'avais plus que 600 traverses à faire sur l'année. Je me suis dit : 600 traverses, je les ferai bien tout seul avec la femme; puis j'avais 2 gamins. J'avais eu une discussion une fois avec un autre confrère. Il avait 12 ouvriers et on discutait des fabrications de traverses et il m'a demandé ainsi combien de traverses que je faisais sur la journée. Quand j'étais avec la femme, donc je devais apprêter mes outils, découper les arbres, les amener, j'en faisais 15 finies. Mes gamins, ils avaient 12, 13 ans. Quand les gamins étaient en vacances, j'arrivais

à en faire 30 à 40 sur ma journée. Parce que je les sciais, je les passais à la hache et eux les planaient, pendant ce temps-là je resciais. Un jour, il y a un fils qui se retourne et il dit : " On fait un meilleur rendement que vous autres. " Eux, ils étaient à 12 ouvriers et ils sortaient 60 traverses finies sur la journée. Donc en rapport, je faisais beaucoup plus qu'eux. Avec les 600 traverses, j'avais de l'autre ouvrage et j'en ai repassées à un autre confrère qui les faisait pour moi.

Autrefois, on planait les traverses de chemin de fer à la main. Maintenant ils ont inventé des planeuses. On ne saurait pas remplacer la main. C'était plané à la main avec des grandes planes. J'ai eu des notions de maréchal, ça fait que j'avais encore une plane qui était large comme ça, mais elle pliait. Pour fabriquer des planes ainsi, on faisait l'armature en fer et on soudait de l'acier devant. J'ai pris une lame de ressort d'auto qui était cassée et j'ai commencé à forger ça. Mais seulement on devait faire en couteau. En faisant couteau, la lame de ressort tournait. Je devais redresser et recommencer. Je suis resté un jour et demi là-dessus. Pour finir je l'ai trempée. Et tremper, ça n'a pas été facile, j'ai réussi à l'avoir à la trempe, elle coupait. Il y a un forgeron qui est venu et il voyait que l'outil travaillait bien, un oncle travaillait avec, et il dit : - " Il taille bé m'osti ? - Oui. - Pourtant c'est un novice qui l'a fait. - Je le vois bien. Je serais curieux de savoir comment vous avez fait pour le tremper. - J'ai chauffé un petit rouge cerise,

puis j'ai été au bac à gouttière, j'ai fait revenir la trempe tout doucement. - Vous avez réussi de ne pas la pêter parce qu'on peut avoir une fêlure en trempant comme ça. Vous n'avez qu'à faire une savonnée en Sunlight, vous faites refroidir la trempe et puis vous revenez à la forge pour faire revenir la trempe. - C'est bon à savoir, mais je ne le ferai plus".

A ce moment les deuxièmes résidences sont arrivées et on a scié principalement du sapin, pour faire du bois de charpente et puis on a monté un magasin de panneaux pour les deuxièmes résidences.

J'étais surtout scieur. Par après, j'ai acheté la raboteuse pour raboter les planches, pour faire leur cagibis il fallait du bois raboté. On faisait tout ici. On allait chercher des panneaux comprimés à Sovalbois à Villers-le-Gambon, il y avait aussi par ici une firme de contreplaqué pour les panneaux. On sciait les commandes comme il fallait. Et puis après ça a pris de l'extension, au point que j'ai dû aller chercher les poutrelles fabriquées en Ardenne. Des poutrelles de sapin. Je n'aurais pas su fabriquer ce qu'il me fallait, ça prenait de l'extension. Il y a des moments où il rentrait deux remorques de sapins par semaine. C'était dans les années 70, à partir de la TVA. Il a été un moment où on a bâti les petits chalets dans les bois, il fallait beaucoup de poutrelles, on avait plus de chance d'acheter tout fait. Ça n'a eu qu'un temps ces petits chalets dans les bois, ils avaient envahi les bois, il y avait 3 campings ici.

Une fois, j'avais scié pour un bonhomme. Il avait acheté tous gros chênes de 2m et plus de circonférence. Quand j'ai fendu à moitié, ça a craqué. Et puis après il me faisait faire tous morceaux pour faire des chevrons de 7/7 (c'était un qui voulait connaître tout, il ne connaissait rien). C'était pour faire des chevrons pour faire des fenêtres, et je lui dis : - Mais pourquoi tu fais des 7/7 là-dedans, si tu faisais des feuilletés tu les vendrais et tu acheterais des chevrons bien secs et tu gagnerais encore ta vie. Je passais des 7 et puis je les passais à la circulaire pour avoir 7/7. Celle-là, quand ça a été recoupé, il y avait 7cm de chaque côté et au milieu il y avait 12cm tellement qu'elle se donnait, et je lui dis quand il est venu : - T'as nin descouchit tes arbres tout chût - Pourquoi ? qu'il me dit. - Si, tu n'as pas débranché tout de suite. - Oh non, il était trop tard dimanche, et on a débranché le samedi après. - Mais tu paieras les pots cassés ! Et on dit en wallon : il a'sti satchi : ça veut dire que quand l'arbre est coupé et qu'on ne l'ébranche pas tout

de suite, les branches tirent toute la sève qui est dedans, alors ça rend le bois nerveux et faites ce que vous voulez, il vous a toujours.

L'approvisionnement en bois

Quand on coupait à la hache, l'arbre était tombé, en ébranchant il se reposait. Sitôt que le bouleau était coupé, ils allaient couper les pointes pour avoir de l'air, pour ne pas que les branches tirent. Du moment qu'il avait l'air, c'était fini, alors ils ébranchaient. Maintenant, avec les tronçonneuses, on coupe, on coupe, ça tombe et on ébranche huit jours après. Quand c'était coupé à la hache, les gros chênes, la hache ça coupait vif. Alors il pleuvait, l'eau ne restait pas. La tronçonneuse ça fait comme de la ouate, alors l'humidité rentre dedans. Alors quand il y a 3 mois de chantier, il y a des lignes brunes qui vont être ainsi sur le bois. L'humidité, c'est pas bon.

Pour charger un fût sur un chariot ils mettaient des bois, des cueillotes comme on dit en wallon. C'était des bois conséquents, et le tracteur avec le treuil il faisait monter la grume. Ils mettaient les bois sur la roue, ils faisaient une encoche pour que ça se pose sur la roue. Alors ils liaient le câble à la longe et ils le passaient au-dessus, donc l'arbre était ici, ils liaient et ils passaient en dessous de l'arbre et le tracteur le tirait de l'autre côté. C'est beaucoup simplifié maintenant, avec les grues ça va tout seul ! Je le disais, les vieux de plus de 60 reviendraient, mais ils retourneraient en terre ! Ils étaient ingénieux, parce qu'il fallait qu'ils inventent.

Pour l'approvisionnement en bois, papa faisait toutes les ventes à la commune. Mais pour finir, il fallait avoir une petite banque. Parce que quand on achetait aux enchères il fallait payer 13% de droits et puis les paiements c'était 3, 6, 9. Si on commençait tout de suite, c'était 10%, et il fallait payer tout avant enlèvement. Tant que papa a vécu, on faisait des ventes ainsi. Puis quand j'ai été à mon pain, moi je me suis dit qu'en allant aux ventes on perdait la journée de sciage, j'avais un ouvrier il ne savait rien faire tout seul. Je tombe sur un marchand de bois, c'était les Navet de Buvrines, je lui dis : - " On peut faire un marché ensemble ? - Pourquoi pas ? - Vous avez toujours des bois pour des traverses de chemin de fer ? - Pas de problème. - Dans quel prix ? " Ca fait qu'il me faisait un prix rendu ici, moindre que celui que j'achetais directement. Dans le temps c'était intéressant parce que les forestiers faisaient l'estimation, au cas où il y aurait des mauvais dedans, on avait un boni de



20%. Mais maintenant, il y a des fois on faisait sans estimation. Parce que dans le temps les forestiers étaient forestiers, mais maintenant ils vont à l'école et il n'y a plus guère de boni. Alors on a fait un marché avec lui. Quand j'avais besoin de bois je lui téléphonais, le lendemain le camion arrivait.

J'ai aussi travaillé un petit peu avec Blondeau de Nismes. La première fois que j'ai abandonné les ventes ainsi, on vendait au bois de Neuville et les chaînons, les 95-20, c'était la plus belle coupe de Neuville. J'avais suivi jusque 850frs sur pied. Alors j'ai arrêté et Meere de Momignies me fait signe et je fais signe que non. Lui a poursuivi et c'était avec un flamand qui était par ici et il les a eu à 1250 frs sur pied. Et Blondeau en sortant de la salle à Neuville me dit : - " T'es amateur de chaînons ? - Oui, si j'étais amateur je n'aurais pas poussé. - T'en veux au prix de ta dernière mise ? - Je veux bien mais je veux aller voir. - Tu n'as qu'à aller les voir, ils sont au domaine de Chevetogne. " C'était en hiver, il y avait ça de neige, on ne travaillait pas. Il me donne le numéro du garde, je me met en rapport avec le garde et l'ouvrier chômait, ça fait que je lui demande : - " Tu vas pointer à quelle heure ? - A 9 heures, à 9 heures et demie je suis ici, on

ira promener en Ardenne voir des bois. " J'avais des pelles et j'avais des chaînes à mes roues, ce n'était pas comme maintenant à ce temps-là. Je suis allé les voir. On arrive, ils étaient marqués. Avec la hauteur qu'ils avaient ils paraissaient plus petits. Je dis : - " C'est des 90 ? - Oui". Je suis descendu, je suis allé voir, 90, 99, 100; je dis : - " Ca va j'en ai vu assez". Je suis revenu et je les ai achetés.

C'est alors que j'ai commencé à passer par des marchands. Parce qu'en calculant, j'avais le camion qui arrivait et la facture arrivait avec une échéance de 3 mois. Le camion, sur 15 jours, était scié, il était chargé sur camions et le paiement arrivait. Ca fait que je n'avais plus de sous, c'était un roulement et pas de tracas, pas de mauvais. Quand on achetait sur le bois, s'il y avait 10% de mauvais. Mais ici, c'était tout bon, le mauvais n'y était pas, surtout quand c'était des sérieux. Là-bas avec Navet de Buvrines, c'était de père en fils, marchand de bois tout le temps, c'était marchand de bois de mine. Alors ils faisaient les grosses ventes, ils raflaient tout. Ils achetaient des milliers de mètres cubes par an. D'ailleurs ils étaient le père et deux fils et ça roulait, ils avaient le camion à eux. C'est la vie, ça change!

Une fois on a acheté un lot à Agimont, en 1944, il y a eu une bataille là-bas, d'Allemands et d'Américains, un lot qui avait été mitraillé. D'après l'estimation forestière, ils avaient décompté le mitraillage. Il y avait 120 mètres cubes d'estimation forestière qui sont tombés à 60 mètres cubes. Ça fait que l'on a coupé et on est revenu et papa a dit : - " On va essayer de couper sans nettoyer. " On a essayé. Une journée, ça a été. On repérait, j'avais une craie et je marquais pour lui scier. En attaquant la journée au matin, il touche quelque chose et on ne voyait rien. C'est-à-dire que l'on avait de la chance de voir, parce que le chêne ça bleui au contact du fer. Oui, mais faut avoir scié dedans pour voir ça. Mais enfin il passe le premier trait il touche quelque chose et on regarde, on ne voyait rien. - " Je vais essayer de passer outre". Mais il n'a pas passé outre et pour finir il n'y avait plus de dents à la scie, tout était liquidé. Ça fait que l'on a fait à la hache pour voir ce qu'il y avait. C'était une balle de mitraille! Elle l'avait pris juste au milieu et c'est le même que si on l'avait frottée au Sidol, il n'y avait pas ça à la balle. Je l'ai prise et je l'ai mise sur l'enclume en tapant tout doucement : elle rentrait dans l'enclume! Ça fait que là-dessus on l'a nettoyée.

Quand on avait un accident comme ça, il fallait refaire toutes les dents de la scie, ça passait à l'affûteuse. Ça tournait tout seul.

Il faut réaffûter la scie périodiquement. Ça dépend du bois que l'on scie. Papa il forçait toujours, il cassait toujours. Alors j'ai lu une fiche technique pour les lames : quand on scie et que la lame recule, il faut changer, c'est que la coupe n'est plus bonne, c'est le taillant comme on dit, elle ne coupe plus, ça fait qu'elle force et qu'elle recule. Quand je fais ça moi, c'est rare quand je casse une lame. On les achète à 8cm et je les use jusqu'à 3,5cm sans casser. Il faut mieux aiguïser une fois de plus. Quand la lame est cassée, on l'a resoudée. Il y avait

un homme qui passait, c'était chez Ritz, mais on le faisait nous-mêmes. J'ai fait réparer une lame parce qu'elle était nouvelle. Je l'ai renvoyée donc à la marque, on m'a demandé le prix d'une nouvelle lame, rien que pour faire la soudure! Je dis, je vais passer mon temps je l'ai faite moi-même. J'avais une forgette, puis on les brasait à l'argent. Le plus dur c'était de faire les épissures : il faut la largeur, ça fait 1,5 cm la soudure à l'argent, donc il faut faire comme un couteau de chaque côté, un biseau. On met la soudure et puis du fer chaud et on presse pour faire l'émincée. Il faut la journée pour faire tout. On gagne sa vie!

Le prix d'une lame neuve, je ne saurais plus dire, la dernière que l'on a achetée combien on l'a payée, je sais pas, 7.000 et quelque chose pour deux. Mais il y a quand même quelques années qu'on n'en achète plus. J'use toutes mes vieilles lames. Sur la fin qu'on en achetait, il fallait compter 3.500 pour une scie à ruban comme ça. Parce que quand elles étaient plus petites, il fallait plus longtemps pour scier, ça fait que j'achetais des plus larges pour aller plus vite. Et maintenant j'use les vieilles. Ça n'arrive pas tous les jours maintenant. Avant, quand on les cassait ainsi, on les portait à la Scierie du Fourneau à Nismes.

La force motrice.

Au début pour la force motrice, on avait une machine à vapeur. Il y en avait une petite ainsi, alors on l'a liquidée et on a pris une plus grosse, une qui venait d'une carrière. Toutes les deux



Tronçonneuse artisanale de Paul BOURTEMBOURG. Sur la photo avec la tronçonneuse, c'est un ouvrier qui travaillait ici, c'est malheureux elle a tourné en mitraille, on a tout jeté, ça valait des sous. C'était l'essieu avant d'une vieille Ford et on a coupé et on a foré des trous. Du moment que ça tenait c'était bon, avant c'était des roues de charrues de Brabant, mais un petit morceau de bois et on était calé avec ça, mais avec ceci ça montait dessus.

étaient fixes. Puis on a eu le tracteur quand on n'était pas encore marié.

C'était en 44 que l'on a eu le premier tracteur, c'était de récupération. C'était un tracteur Fordson à pétrole. On avait lu l'annonce d'un appelé Bossaert à Anvers, il avait racheté un lot de mitrilles aux américains et des tracteurs Fordson, les moteurs étaient encore dans leur emballage, ils n'avaient jamais servi. Il avait acheté ça 80 centimes le kilo et il remontait les tracteurs, il les revendait 25.000 frs avec un an de garantie dessus. Donc il a fait du bénéfice. Là-bas on a été voir, inimaginable le chantier trois fois comme le nôtre, il y avait des bulls, des excavatrices, il y avait de tout. Et les tracteurs étaient dans un hangar.

Ce premier tracteur, on l'a remplacé il y a 42 ans, en 1956. Papa, c'était encore l'ancienne éducation, du moment que ça tournait ... Ca fait qu'il ne voulait pas changer de tracteur. Mais pour ce tracteur-là il fallait 60 litres de carburant par jour et c'était à 3,5 frs le litre et pour le Fordson, il fallait 18 litres à 90 centimes à ce temps-là. C'était à Debrousse à Leuze qu'il a acheté ça. Il nous avait fait tous les comptes et il dit : - " Je vais faire un tour, vous n'avez qu'à vous consulter je reviendrai d'ici une heure". Et il a été dur à la détente, le papa.

Il y a 42 ans, Debrousse à Leuze, Paquet ne faisait pas encore les Ford, alors il avait une succursale à Marchienne. Ici on installait l'électricité avec la roue, mais c'est avant la guerre de 14 et il y avait des batteries, au début ils chargeaient les batteries pour avoir la lumière et puis après on a eu une dynamo qui faisait directement le courant. La roue tournait et on mettait en route. C'est-à-dire qu'il y avait une dynamo avec le tracteur et quand on arrêta de scier, on mettait la roue en route et on avait de la lumière, jusque minuit s'il fallait, on allait arrêter la roue quand on allait coucher.

Et quand il fallait travailler au moteur, on allait à Treignes chez Cuvelier pour réparer le moteur. On m'envoyait avec un petit moteur électrique sur le porte-bagage d'un vélo. Ca basculait par moment, il ne fallait pas aller trop vite. Il avait une fameuse installation là-bas, Cuvelier.

Pour l'installation du tracteur, on avait déjà eu les données avec Debrousse pour la fosse et le nombre de tours de la poulie, il fallait démultiplier pour avoir la longueur pour le ruban. C'est un travail de taupe, car il fallait travailler dans le sous-sol. Le ruban là-bas, ils l'ont acheté en 1910. En 1936, on a remplacé les roulements

avant de se marier, j'avais 16 ans.

Les rouleaux en bois étaient d'un emploi courant dans les carrières pour le déplacement des blocs de marbre avant les engins de levage motorisés qui les ont remplacés depuis. Jules Ernoux agriculteur à Sautour, aujourd'hui retraité, a également travaillé dans les carrières de marbre de la région. Il se souvient avoir utilisé les rouleaux en bois. Voici son récit :

Ouvrier aux carrières de marbre, témoignage de Jules ERNOUX

"J'ai commencé ici au Tienne à l'Gate, dans les années 50. Puis j'ai arrêté en 1954 quand mon frère a été soldat, pour continuer la ferme avec mes parents qui étaient vieux. Et puis on s'est marié en 1962 et il aurait fallu augmenter de surface mais on ne trouvait pas de terrain, ce qui fait que j'ai recommencé à travailler en 1972, ici dans les carrières aux alentours. Chez Merbes-Sprimont, puis après c'était Daf de Ligny, et puis les Focant aux Maquettes, à la carrière de Roche Fontaine et aux Croisettes, c'était le même patron pour les trois carrières aux alentours. Après pour Henry Daf, j'ai travaillé à Bernionry et ici à Villers-le-Gambon à Wayon, toujours pour le même patron. En débutant, j'ai travaillé pour Merbes-Sprimont ici aux Tiennes à l'Gate et au Grand Fond mais toujours pour le même patron, ça fait beaucoup de carrières mais en trois patrons.

J'ai dû apprendre à conduire le gros camion en une demi-heure. J'accrochais les blocs derrière. Mais quand on sait conduire un tracteur, qu'on sait conduire une voiture, on a vite compris. Un jour, le type qui conduisait, ça était malade, et un type d'une autre carrière était venu et il m'a demandé si je voulais essayer, j'ai monté un bloc et puis il est retourné en me disant que je faisais bien sans lui et j'ai toujours continué!

Le travail consistait à sortir les blocs du fond de la carrière pour les conduire au quai, au bout il y avait une grue à vapeur qui descendait à 70 mètres de profondeur et qui venait les chercher. Mais elle ne savait pas lever plus de 11 tonnes.

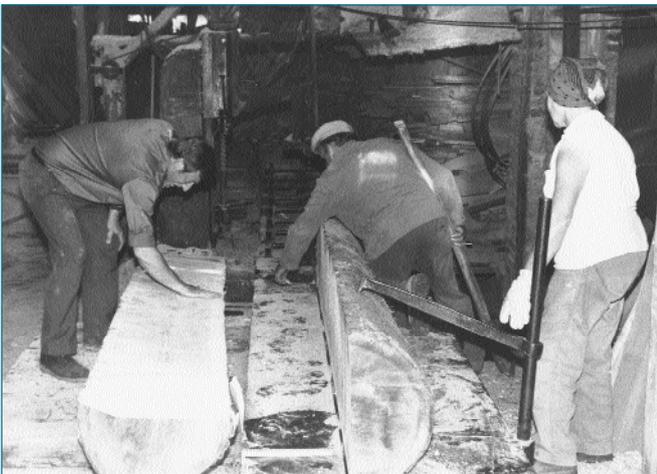
Le camion était descendu avec la grue à vapeur, et il restait toujours en bas.

C'était assez dur et les autres n'avaient pas l'oeil pour travailler, ça fait qu'ils étaient crevés quand ils retournaient. Il y avait beaucoup de gens qui n'étaient pas fort de santé, ce qui fait qu'ils n'auraient pas su résister.

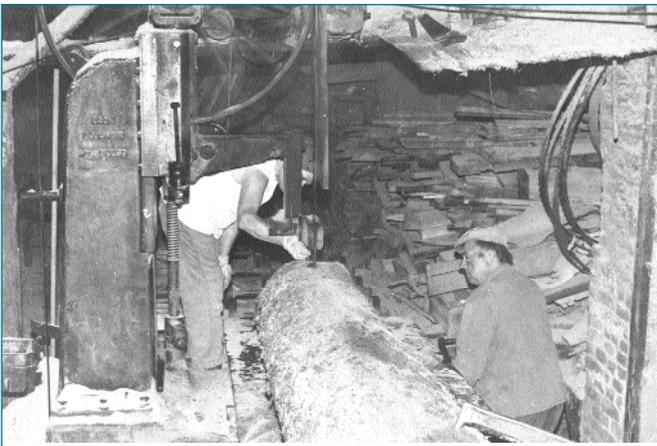
Quelques images de sciage à Sautour de Monsieur et Madame BOURTEMBOURG



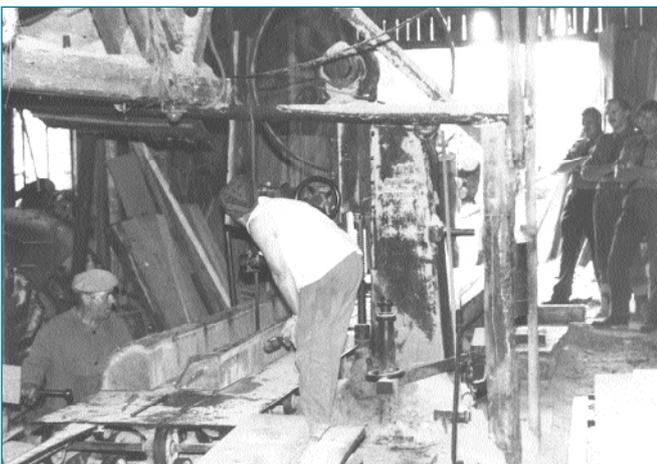
Ici, c'est pour le transport, c'est le triqueballe de fabrication artisanale. J'ai dessiné le schéma comme il devait être et c'est Paquet au début, un gars de Philippeville : - " Je vais le faire mais à tes risques et périls, je ne réponds de rien." Et on a conduit une fois un tronc d'arbre qui pesait 1.500 kg. On avait même mis des poutrelles en dessous des roues parce qu'il traînait à terre. Ça fait que l'on mettait des poutrelles et on allait à la scierie avec.



Ici on scie et ça c'est la deuxième. Ici on a rescié. Et puis alors quand ça repassait, on le redresse comme on dit, vous voyez il y a un morceau, on le redresse pour le refaire droit. Quand on scie la première fois c'est tellement épais que parfois on déviait. Ici c'est la refection du quartier, ici c'est la même chose mais en bout de course. Alors ceci on le redressait, alors on commençait à faire les planches,



Ce sont des photos plus récentes, c'est Malter, le garde-forestier, qui est venu faire ça. Ici je tiens une crampe. C'est un ancien système, c'est pas automatique, c'est toujours manuel. Quand la lame était passée outre, je donnais un coup de crampe comme ça pour reculer celle-ci, alors le ruban pouvait tourner contre ici pour reculer parce que si elle avait été coincée entre les deux, le ruban sautait. Ca c'est le travail.



Ici sur la photo on voit que l'on commence une planche. C'est du 4 cm. C'est pour faire du quartier, ça. Ici monsieur est occupé de régler une espèce de manivelle pour faire avancer le chariot, le ruban en marche. C'est manuel pour avancer, c'est le vieux système. Ici on le voit mieux. Le chariot avance à la main, donc ce n'est pas un système qui est entraîné par un moteur. Non, ce sont des roues, alors en dessous de la table ici, il y a des créneaux. Et on voit à l'arrière le tracteur Fordson. C'est une belle photo où l'on voit le sciage d'une planche et alors je tiens un pinceau parce que dans le temps il y avait un réservoir où l'on mettait du mazout ou quelque chose de ce genre pour nettoyer le ruban. Parce que vous savez le chêne, la sciure se colle au ruban, alors avec le mazout, ça nettoie. J'ai fait ça 25 ans, courbée, je ne suis pas encore trop bossue.

On a fait des briques pour le ring de Charleroi, toutes les briques en marbre, c'est nous qui les avons faites. Et puis on a refait des petits pavés.

Pour le clark, c'était le même. Les chauffeurs demandaient toujours pour que je charge. Pour charger 18 palettes, je ne restais pas une heure et d'autres restaient deux heures et demie.

Parfois, on me disait que je devais aller à Bruxelles avec le chauffeur, pour aller exposer quand on faisait des trucs à Bruxelles. Les autres me disaient que j'avais une belle vie! Mais quand on ne savait pas approcher du stade et qu'il fallait tout porter à la main, ou avec le diable.

Au fond de la carrière, au début c'était des masses. On sciait un bloc disons 1m50 de large sur une hauteur de 10 à 12 m. Alors on faisait une paillasse qu'on disait : on mettait des moëllons par terre assez haut devant. Puis alors on mettait un attelage devant pour le renverser, quand ça tombait, il y avait des filets. Puis alors il fallait tracer pour forer et évacuer, débiter et les conduire au bout. Après, quand il y a eu les haveuses avec une chaîne, on ne savait aller qu'à 1m 80 de profondeur et avec le camion, on faisait une longueur. On amarrait le camion et il fallait tirer le bloc de biais pour le décoller, puis alors le contremaître regardait où il y avait des filets et il calculait. Il traçait et on forait. Puis alors il fallait les tirer, les remonter et aller les mettre au dépôt au bout.

Quand c'était du beau marbre, c'étaient des belles tranches. 11 tonnes c'est déjà une belle longueur. Mais alors si vous coupez en deux et qu'il faut des grandes longueurs, c'est foutu !

Monsieur Boutembourg fabriquait des cylindres en bois, oui, j'ai travaillé avec ça. C'est encore plus vieux ça ! Il en a fait beaucoup des gros rouleaux comme ça. Puis après on en a fait des plus petits.

C'était des gros rouleaux et on mettait un cercle en fer de chaque côté.

C'est quand on faisait tomber des masses. Dans les années 50 j'ai travaillé avec ça. Quand le bloc était renversé, il y avait un wagonnet qui descendait. Il y avait une rampe avec des rails et il fallait charger 25-30 tonnes. Ce qui fait qu'on chargeait ça sur les rouleaux pour l'amener au wagonnet. On remontait la rampe, il y avait un gros treuil qui tirait ça.

Bien souvent quand le bloc était tombé sur la paillasse, sur les moëllons, il était déjà en

hauteur, il était pendu. Ce qui fait qu'alors on mettait un rouleau devant : en tirant il montait sensiblement sur le rouleau, il était à hauteur.

Pour tirer le bloc on utilisait un gros treuil. Parce que quand on tirait pour faire tomber la masse, on mettait des gros cougnets en fer qu'il fallait frapper avec des grosses masses de 25 kilos. Alors on tirait, on disait un crin à celui qui était au treuil. Et il y avait combien de branches aux câbles qui allaient comme ça. Ça craquait. Et pourtant un câble comme mon poing. Et puis tout d'un coup ça se décollait mais c'était dur, il y avait une poussière quand il faisait sec !

Il fallait être à trois pour porter ces rouleaux. On avait une pince exprès qu'on mettait un de chaque côté. Et puis il y avait un trou derrière le rouleau et l'autre il avait une broche. C'était des gros rouleaux, ils en ont fait des mille et des mille. Ils travaillaient pour toutes les carrières. Pour moi c'était son gros débit dans ces années-là.

Il y avait beaucoup d'ouvriers aux Maquettes, on a monté jusque 30 ouvriers. Il y en avait de toutes les sortes. Il y en avait qui faisaient les poses : deux qui faisaient 6-2h, deux qui faisaient 2-10h, deux qui faisaient 10-6h, parce qu'un homme tout seul ne pouvait pas pour la sécurité. Et puis on faisait tout à la main, donc il fallait un personnel épouvantable. Maintenant ça n'existe plus la pelle et la pioche, mais à cette époque-là!"

Références :

BOURTEMBOURG Paul (°Samart 21-12-1920), enr. n°294, à Samart le 25-06-1998.

ERNOUX Jules(°Sautour 26-05-1929) enr. n°295, à Sautour le 29-10-1998.



La scierie de Paul BOURTEMBOURG.

Les stages des étudiants universitaires

Chaque année, plusieurs stages (de trois à six jours)

ECHOS DU CENTRE PAUL BRIEN

sont organisés dans les laboratoires de l'environnement à Treignes. En fait, si l'ULB a racheté la gare de Treignes en 1972, l'un des objectifs majeurs de cette acquisition était précisément de pouvoir y organiser des stages de terrain pour les étudiants, car les études de zoologie, de botanique ou de géologie ne se conçoivent pas sans un contact avec la nature, avec le terrain.

Que font les étudiants au cours de ces différents stages ? Je ne parlerai ici que de ceux que je connais le mieux : ceux de systématique, d'écologie et d'éthologie animales.

Systématique ou biodiversité

Quand on parle d'animaux, le public non averti pense essentiellement à des grands animaux comme les poissons, reptiles, oiseaux et mammifères. Mais il s'agit là d'une toute petite partie de la biodiversité



: il n'y a dans la région de Treignes, qui est particulièrement riche, que quelques dizaines d'espèces de vertébrés,... mais il y a plusieurs centaines voire des milliers d'espèces d'insectes et autres petits animaux invertébrés. C'est une excellente opportunité pour illustrer les notions de systématique ou biodiversité animale.

Deux excursions, l'une pour les étudiants en biologie, l'autre pour les étudiants en agronomie, sont consacrées à cette discipline : à Treignes, ils ont l'occasion de rencontrer et de se familiariser avec de très nombreux arthropodes (insectes, araignées, mille-pattes...), d'apprendre à reconnaître ceux qui sont protégés par un décret de la Région Wallonne ainsi que ceux qui peuvent poser des problèmes en agriculture ou au contraire lui sont favorables. Ils apprennent également à réaliser une collection d'insectes et autres arthropodes (les vertébrés sont

observés au cours de ces stages mais ils ne sont jamais mis en collection).

Un volet particulier de la biodiversité est représenté par les animaux qui vivent dans le sol, et ils font l'objet d'un stage de zoologie des sols pour les étudiants en agronomie. Encore une fois, le public non averti ne connaît des animaux du sol qu'une toute petite fraction représentée par les vers de terre et quelques larves d'insectes, mais la plupart des animaux du sol sont microscopiques et extrêmement abondants : pour s'en faire une idée, sachez que chaque fois que vous posez le pied sur le sol de la forêt, vous marchez sur un nombre d'animaux estimé entre 100.000 et 200.000! Ils ont pour noms Protozoaires, Nématodes, Tardigrades, Acariens, Collembolles,... Il faut des techniques particulières pour les extraire du sol et un bon microscope pour les voir. Parmi ces animaux, il en est, comme les Nématodes, qui peuvent poser des problèmes graves à l'agriculture. Au cours du stage de zoologie des sols, les étudiants apprennent à isoler ces minuscules animaux du sol et à les reconnaître.

Écologie

La fin des années 60 et le début des années 70 était l'époque où en Angleterre et en France on commençait à développer l'évaluation de la qualité des cours d'eau par les indices biocénétiques. C'était précisément le moment où nous avons commencé à réaliser des excursions à Treignes, et très rapidement, nous avons incorporé cette méthodologie nouvelle dans les stages.

Qu'est-ce qu'un indice biocénétique ? C'est un nombre qui reflète la qualité, l'état de santé d'un ruisseau ou d'une rivière, d'après la biocénose qui y vit. Quant à la biocénose, c'est l'ensemble de tous les êtres vivants qui peuplent un milieu, mais pour appréhender une biocénose dans son ensemble, il faudrait réunir de nombreux spécialistes capables d'identifier aussi bien les plantes à fleurs que les poissons, les algues unicellulaires, les bactéries, les larves d'insectes,... En fait, pour des raisons essentiellement pratiques, on a développé des indices qui n'envisagent pas tous les organismes la biocénose mais seulement une partie d'entre eux. Ceux qui ont eu le plus de succès sont les " macroinvertébrés benthiques", c'est-à-dire les invertébrés (essentiellement des vers, mollusques, crustacés et larves d'insectes) d'une taille suffisamment grande pour qu'ils soient visibles à l'œil nu (en pratique au moins 0,5 mm) et qui vivent sur le fond ou accrochés à la végétation.

Au début, on "cotait" les rivières sur 10 (et la norme belge de l'indice biotique, datant de 1984, utilise tou-

jours cette notation sur 10), mais au fil des années, en améliorant les connaissances, on a pu nuancer davantage et donner des notes sur 20. Une nouvelle norme française datant 1992 (I.B.G.N. ou Indice Biologique Global Normalisé) utilise cette notation sur 20.

L'indice biocénotique est un nombre qui intègre d'une part la présence d'espèces indicatrices et d'autre part le nombre total d'espèces ou plus exactement le nombre total de "familles". En effet, à nouveau pour des raisons pratiques, on n'identifie pas les individus jusqu'au niveau de l'espèce, car cela prendrait beaucoup trop de temps. On s'arrête donc dans l'identification au niveau de ce que l'on appelle la famille (certaines "familles" ne contiennent que quelques espèces, d'autres des dizaines, voire des centaines...).

Une autre manière d'apprécier l'état de santé d'une rivière consiste à doser l'oxygène dissout dans l'eau tout au long d'un cycle de 24 heures. On prélève donc toutes les heures, de jour comme de nuit, de l'eau et on y dose l'oxygène dissout : cela donne une courbe que l'on analyse ensuite en utilisant un modèle mathématique théorique.

Un stage est centré sur ce genre d'étude et nos étudiants appliquent les deux méthodes, celle de l'indice biocénotique et celle du cycle de l'oxygène; c'est ainsi que vous verrez à toute heure du jour ou de la nuit nos étudiants venir faire des mesures dans le Viroin, dans le ruisseau de Matignolles,...

Les résultats en ce qui concerne le Viroin sont relativement bons, sans être excellents, et relativement homogènes d'année en année. Il y a même eu une légère amélioration qui a été observée après que la tannerie de Dourbes eut cessé ses activités, mais on pourrait encore espérer une amélioration si les rejets des villages étaient traités.

Éthologie

L'éthologie est l'étude du comportement des animaux, c'est également une des disciplines importantes de la



formation des étudiants en zoologie. Au cours d'un des stages organisé à Treignes et consacré conjointement à l'écologie et l'éthologie, les étudiants ont, entre autres missions, celle d'observer un petit troupeau de vaches. D'abord chaque vache est reconnue par les taches de sa robe, la forme de ses cornes et un nom provisoire (et bien souvent humoristique) lui est donné.

Tout ce qui se passe ensuite dans le troupeau pendant deux jours est noté : les moments où elles broutent, ceux où elles ruminent, les déplacements, les léchages mutuels, les mouvements d'agressivité,...

Toutes ces informations sont ensuite analysées pour faire apparaître la structure sociale du troupeau et les étudiants rencontrent le fermier pour discuter leurs observations : le fait qu'une vache a rejoint le troupeau récemment ou qu'elle a vêlé depuis peu ou encore qu'elle a eu récemment une maladie sont autant de circonstances qui permettent de comprendre certains comportements.

Ne vous étonnez donc pas de voir une petite équipe d'étudiants qui stationnent près d'un pré des heures durant, occupés à prendre des notes, les yeux rivés aux jumelles lorsque les vaches se trouvent au bout du pré : ils font leur stage d'éco-éthologie.

Au cours du même stage, les étudiants se voient confier un autre objectif : celui d'estimer la densité d'une population de petits rongeurs, c'est-à-dire de répondre à cette question : combien y a-t-il de campagnols et de mulots qui vivent sur un hectare de prairie ou de bois ?

La question est simple, mais sa résolution ne l'est pas : pour y arriver, les étudiants doivent installer des pièges qui capturent les petits rongeurs vivants, ils leur mettent une marque sur le pelage et ils les relâchent. Certains de ces animaux marqués sont recapturés le lendemain et les jours suivants... et l'application très prudente de formules mathématiques permet d'estimer leur densité ainsi que l'énorme imprécision de cette estimation. En effet, comme la méthode est basée sur un piégeage, elle dépend du comportement des animaux, et comme celui des petits rongeurs est très complexe, il est toujours très délicat d'interpréter les résultats, et l'apprentissage de l'interprétation raisonnée des résultats est l'un des aspects les plus importants de la formation des étudiants universitaires.

JOSENS Guy
U.L.B. Département Biologie Animale

TRAVAUX AU SEIN DE NOTRE INSTITUTION

Les chroniques vous présentent une nouvelle rubrique qui nous l'espérons vous plaira. Les géologues de l'ULB ainsi que les étudiants ont toujours considérés la région de Treignes comme un grand livre ouvert sur l'histoire géologique de la région. L'article met notamment en valeur le travail de l'Université Libre de Bruxelles dans notre région. Les textes sont suivis d'un glossaire facilitant la compréhension de mots familiers aux géologues.

LA CARTE GEOLOGIQUE DE LA BELGIQUE : HIER ET AUJOURD'HUI

Virginie DUMOULIN, Géologue, Université Libre de Bruxelles, Département des Sciences de la Terre et de l'Environnement.

Introduction

Une période de renouveau pour la cartographie géologique se dessine actuellement. En effet, depuis 1989, le Ministère de la Région Wallonne subventionne un vaste programme de révision de la carte géologique de Wallonie. La RW fait ainsi appel aux universités francophones ainsi qu'au Service Géologique de Belgique afin de mener à bien ce projet. Il est clairement apparu aux autorités politiques qu'une gestion efficace de l'environnement ne se ferait pas sans une bonne connaissance du sous-sol. Il suffit d'évoquer les problèmes de pollution, de reconnaissance des sites à risques, de gestion des déchets ou des ressources en eau pour saisir l'importance d'une mise à jour continue des cartes géologiques. En Belgique, ce problème est crucial puisque la plupart de nos cartes date de la fin du XIXe, voire début du XXe siècle.

Dans le cadre de ce programme, l'Université Libre de Bruxelles a notamment en charge la révision de la carte Olloy-sur-Viroin – Treignes. La réalisation de cette carte achève la révision géologique de l'Entre-Sambre-et-Meuse, résultat des efforts conjoints des équipes de cartographes des Universités Libre de Bruxelles et de Liège. La finalisation de cette région est l'occasion de vous présenter la nouvelle carte géologique de Wallonie.

Comme toutes les autres catégories professionnelles, les géologues utilisent des termes techniques qui ne sont pas compréhensibles par tous. Le lecteur trouvera à la fin de cette note un glossaire des termes géologiques utilisés (ils apparaissent en caractères italiques dans le texte). Dans un

souci d'être didactique, insistons d'ores et déjà sur la notion de carte géologique. Il s'agit d'une représentation, par des couleurs ou des figurés, des roches de l'écorce terrestre qui affleurent ou qui sont recouvertes par une faible épaisseur de terres superficielles (sols ou limons) dont la carte fait généralement abstraction. La finalité de la cartographie géologique est non seulement de définir la répartition géographique des roches, mais aussi leur géométrie dans l'espace. Deux principaux types de documents sont donc réalisés :

- une carte géologique tracée sur fond topographique, donnant une vue en plan de la répartition des roches ou unités lithologiques;
- des coupes structurales permettant de visualiser la troisième dimension, autrement dit la géométrie de ces mêmes unités.

La révision de la carte géologique de Wallonie n'est pas privée de racines, puisque la géologie est dans notre pays une tradition séculaire. Depuis l'aube de notre discipline, nombre de nos prédécesseurs ont, par leurs études, défini les fondements de la carte géologique belge.

Aperçu historique de la cartographie géologique en Belgique (*)

Les prémices de la géologie datent de la fin du XVIIIe siècle. Ils marquent l'essor de la stratigraphie dans le Bassin de Paris, après que Lavoisier eut, en 1788, publié des cartes accompagnées de coupes dans l'Atlas minéralogique de France (**).

Plus proche de nous, tant d'un point de vue géographique que temporel, intéressons-nous aux premiers travaux cartographiques réalisés dans nos régions. Deux étapes majeures sont à distinguer :

- la carte de la France et des Pays-Bas de d'Omalius d'Halloy (1822)

D'Omalius d'Halloy (1783-1875), généralement reconnu comme le fondateur de la géologie belge, a le mérite d'avoir réuni, dans un premier cadre uniforme, les éléments d'une géologie d'une part importante de l'Europe occidentale.

Dressée sur la demande du gouvernement de Napoléon, la carte de d'Omalius d'Halloy sera une synthèse des levés effectués durant la période 1803-1814. Son " Essai d'une carte géologique de la France, des Pays-Bas et de quelques contrées voisines ", publié à une échelle approximative de 1/4.000.000e, est accompagné d'une notice explicative. La carte de d'Omalius devait rester pendant longtemps la meilleure carte géologique d'ensemble de l'ancien Empire français.

- la carte de la Belgique d'André Dumont (1853-1855)

L'œuvre d'André Hubert Dumont (1809-1857) a suscité l'enthousiasme chez nombre de ses contemporains et ses successeurs. Son premier travail (description géologique de la Province de Liège, 1832) ayant donné la mesure de son talent, Dumont informera le 22 novembre 1834 l'Académie de son intention de lever une carte géologique de la Belgique. Le 31 mai 1836, un arrêté royal le chargeait de l'exécution, en quatre ans, aux frais du gouvernement et sous les auspices de l'Académie, de mener à bien ce projet. Quatre ans pour réaliser une carte géologique de la Belgique... Dumont devait commencer ses levés le 21 juin 1836, mais ce n'est "que" douze années plus tard qu'il pourra annoncer l'achèvement de son œuvre. On peut résumer l'ampleur du travail accompli par quelques chiffres : en 13 ans, Dumont avait parcouru environ nonante mille kilomètres et effectué 20.917 relevés géologiques.

En ce qui concerne la publication de la carte, un A.R. du 2 juin 1843 précise que le document se composera de neuf feuilles à l'échelle de 1/160.000. La carte paraîtra en 1853 et fera l'objet d'une réédition en 1876. Parallèlement aux travaux cartographiques, Dumont publiera dans les années 1840 deux gros mémoires servant à expliquer la carte.

C'est à André Dumont que l'on doit la reconnaissance de la disposition des principales unités géologiques de la Belgique. Son travail connaîtra d'ailleurs un succès retentissant à l'exposition universelle de Paris en 1855, où il obtiendra la Médaille d'or.

Précisons afin d'être complet que Jules Gosselet, professeur à Lille, publiera en 1888 (***) une carte

accompagnant son mémoire, qui tout en étant relativement proche de celle de Dumont, en corrigait certaines lacunes. Cette carte, à l'échelle du 1/320.000e, intitulée "Carte géologique des terrains primaires de l'Ardenne" présente plusieurs failles importantes et utilise une stratigraphie beaucoup plus détaillée.

Par ailleurs, l'essor industriel au XIXe siècle devait beaucoup à l'exploitation des mines de charbon. Par conséquent dès 1861, l'Administration des Mines créait un service spécial de la carte des mines ayant pour but la cartographie des bassins houillers. Trois cartes à l'échelle du 1/20.000e furent publiées : Liège (1880), Charleroi (1883), Mons (1889).

Venons en aux réalisations cartographiques à des échelles plus détaillées :

- des feuilles à 1/20.000e de la Commission de la carte géologique (1878-1885)

Les prémices de la carte géologique à 1/20.000e remontent au 5 juin 1875 où en séance, était évoquée, à la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique, la nécessité d'une nouvelle carte géologique de Belgique. Trois arguments étaient présentés : l'épuisement de la carte de Dumont, le renouvellement des conceptions géologiques, mais aussi le fait que plusieurs pays d'Europe commençaient à publier des documents à une échelle plus grande (c'est-à-dire plus détaillée) que le 1/160.000e.

Les principales caractéristiques de cette première tentative de réalisation d'une carte géologique détaillée de la Belgique sont : l'utilisation du principe de la *lithostratigraphie* (fig.1) c'est-à-dire le tracé de *formations* superficielles mais aussi du sous-sol, le souci de séparer l'observation de l'in-

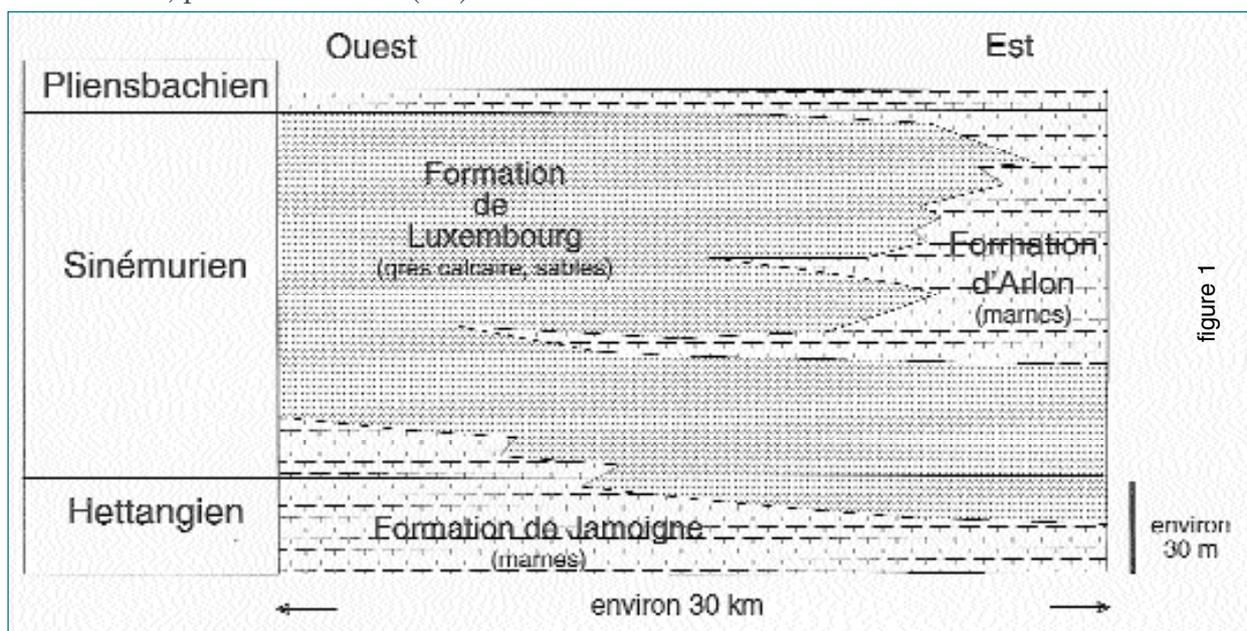


figure 1

interprétation, la distribution du travail basée sur le principe monographique, permettant à un même géologue de cartographier une même unité stratigraphique dans l'ensemble du pays.

Initialement prévu pour dix-sept années, le projet de la carte géologique à 1/20.000e, en raison de conflits internes, n'a pas atteint son terme. Le règlement organique pour l'exécution de la carte mentionne la création d'une Commission de la Carte géologique de la Belgique, ressortissant au Ministère de l'Intérieur composée de fonctionnaires, pouvant s'adjoindre la collaboration de "géologues libres" et d'un Service géologique rattaché au Musée Royal d'Histoire Naturelle où siègent les géologues du Musée. Deux types de documents sont donc publiés : les cartes levées par les géologues du Musée, faisant partie de la carte officielle et portant la mention "Carte géologique de la Belgique, dressée par ordre du Gouvernement" et les cartes de collaborateurs (géologues libres), portant la mention "Ministère de l'Intérieur, Commission de la Carte géologique de la Belgique". De fortes dissensions entre ces deux comités appelés à gérer ce programme sont à l'origine de sa suspension en 1885. A cette date, des publications à l'échelle de 1/20.000 existaient pour 42 des 430 planchettes, soit 13 cartes de la part du Musée et 20 cartes de la part de la Commission.

- la carte à 1/40.000e de la Commission Géologique (1890-1919)

De 1885 à 1886, une Commission de réorganisation tente, dans un contexte où la lutte entre les géologues libres et les anciens géologues officiels de la carte est encore vive, d'élaborer un nouveau texte, base d'un futur arrêté royal organisant l'exécution de la carte géologique détaillée.

L'A.R. qui concrétisera le projet de réorganisation ne paraîtra que trois années plus tard. 1889 voit la création d'une Commission géologique de Belgique ressortissant au Ministère de l'Agriculture, constituée d'un Conseil de direction et d'un nombre indéterminé de collaborateurs. Le Conseil, composé du Directeur général des Mines et de sept géologues désignés par A.R., arrête la légende de la carte, détermine les conditions de levés et assure l'unité scientifique de l'œuvre. Il s'occupe également des questions de publication et des conventions de collaboration. Les

collaborateurs sont désignés par A.M. sur proposition du Conseil de direction. La publication est effectuée par l'Institut cartographique militaire.

Par rapport à la campagne cartographique précédente, la carte à 1/40.000e est moins détaillée dans sa légende stratigraphique; sa tendance est plus délibérément *chronostratigraphique* (fig. 1). La représentation de la plupart des formations superficielles, des affleurements et des données géométriques y a été sacrifiée. Enfin, la distribution du travail entre les géologues était effectuée par planchette et non plus par unité stratigraphique.

La publication de la feuille Hastière-Lavaux en 1919 marque l'achèvement de la carte géologique. Des textes explicatifs seront publiés pour 17 des 432 planchettes. Parallèlement à la publication des cartes à 1/40.000e, l'Institut cartographique militaire procédera à l'impression d'une carte d'ensemble à 1/160.000e qui sera exposée pour la première fois à Liège en 1905.

La Belgique sera très fière de sa première carte géologique complète à grande échelle. Il est vrai qu'il s'agissait d'une première mondiale et plus d'un pays d'Europe devra attendre des dizaines d'années pour obtenir un résultat semblable.

Le 29 mai 1919, le Ministre de l'Industrie, du Travail et du Ravitaillement, J. Wauters, pouvait annoncer au roi Albert le complet achèvement de la carte géologique. Son "rapport au Roi" soulignera la nécessité de revoir continuellement ce document. Cette tâche est confiée au Service géologique de Belgique créé par A.R. en 1896. Une commission consultative est instituée en 1919 qui prendra la dénomination de "Conseil géologique". Elle aura à donner son avis sur toute question d'ordre scientifique relative à la révision de la carte géologique. Ainsi se trouvait reconnu le caractère permanent du levé géologique.

- des feuilles à 1/25.000e du Conseil Géologique (1947-1977)

De nombreuses années (l'entre-deux-guerres) s'écouleront avant qu'une nouvelle édition de la carte géologique de la Belgique soit envisagée. Le Conseil géologique, réorganisé en 1947, permettra de dégager les lignes d'action,

marquées par une refonte complète de la tactique adoptée. Il s'agit maintenant de mettre au travail le plus grand nombre possible de collaborateurs, avec, pour maintenir le niveau de qualité, un système hiérarchique, comprenant des collaborateurs principaux, en titre, auxiliaires et conseils. Les deux premiers sont choisis parmi les géologues de grande expérience, les collaborateurs principaux devant en outre parrainer les collaborateurs auxiliaires, dits débutants. Les collaborateurs-conseils seraient des spécialistes qui ne procéderont pas nécessairement à des travaux de levé, mais dont la consultation serait utile aux auteurs de cartes.

Les nouvelles cartes à 1/25.000e représentent certainement une tentative d'amélioration de la couverture à 1/40.000e. Les neuf cartes produites, quoique formant un ensemble peu homogène tentent de corriger les insuffisances des vieilles cartes, à savoir la figuration très incomplète de la couverture et l'absence des données géométriques des affleurements.

Une absence de consensus quant à la méthode de levé adoptée, quant au type de carte que l'on réaliserait, un manque de suivi de la part du Conseil géologique et la collaboration de jeunes géologues ne voyant dans la carte bien souvent qu'une occupation secondaire, empêcheront cette tentative d'être menée à bien dans les délais raisonnables.

L'initiative d'une nouvelle campagne de cartographie géologique et son évolution

L'initiation d'une nouvelle campagne de cartographie géologique sera principalement le résultat de l'action de R. Conil, Professeur à l'Université Catholique de Louvain. Il proposera aux autorités régionales, en septembre 1989, un projet attirant l'attention sur les points suivants : l'existence de nouvelles techniques applicables à la cartographie, le caractère suranné de la couverture existante, la nécessité d'une carte géologique comme outil de gestion du milieu naturel et l'existence dans les laboratoires universitaires d'une grande masse d'informations inédites. Notons également que les différentes commissions de stratigraphie, dépendant du Comité National des Sciences Géologiques (Académie des Sciences), progressaient dans la révision de l'échelle stratigraphique.

En date du 20 décembre 1989, un arrêté, signé par le Ministre de l'Agriculture, de l'Environnement et du Logement pour la Région Wallonne, accorde une subvention pour la réalisation d'une première phase de 15 mois. Au terme de cette période probatoire, l'Exécutif Régional Wallon approuvait, en séance du 2 avril 1992, le principe de révision globale de la carte géologique de Wallonie.

Cette nouvelle campagne cartographique revêt un caractère délibérément lithostratigraphique afin de servir au plus grand nombre. La finesse de la stratigraphie utilisée et l'importance accordée à l'interprétation *tectonique* sont également des points forts de ce programme.

Le programme qui doit s'étaler sur une période de 20 à 30 ans est scindé en plans triennaux. Chaque plan fait l'objet de trois conventions annuelles. La Région Wallonne fait appel aux universités francophones ainsi qu'au Service géologique de Belgique (SGB) afin de mener à bien ce programme. Chaque institution possède une équipe de deux géologues. Au total, onze scientifiques (10 géologues-cartographes et 1 géologue-coordonateur) consacrent toute leur activité à la révision de la carte géologique de la Wallonie, sur base de régions-clés offrant un maximum de diversité. Parallèlement, la RW bénéficie de l'appui permanent ou ponctuel de géologues qui, au terme ou en plus de leur activité professionnelle, apportent leurs connaissances et compétences.

De plus, un Comité de pilotage, chargé du contrôle de la réalisation du programme et de la coordination entre les différentes institutions, a été instauré. Ce comité, qui se réunit trimestriellement, est composé des géologues-cartographes, des représentants de la Région Wallonne, du Comité académique pour l'application des Sciences, de l'Institut Scientifique de Service Public (Issep), du Ministère de l'Équipement et du Transport (MET), du Service géologique et de chacune des Universités.

Un cahier des charges fixe les prescriptions auxquelles doit répondre la nouvelle carte géologique de Wallonie. Ce cahier se traduit par un livret d'instructions aux géologues, réalisé par un Comité Technique. Chaque équipe de géologues doit veiller à fournir dans les délais les documents suivants :

- une base de données des points d'observation (informatisée et standardisée sous forme de

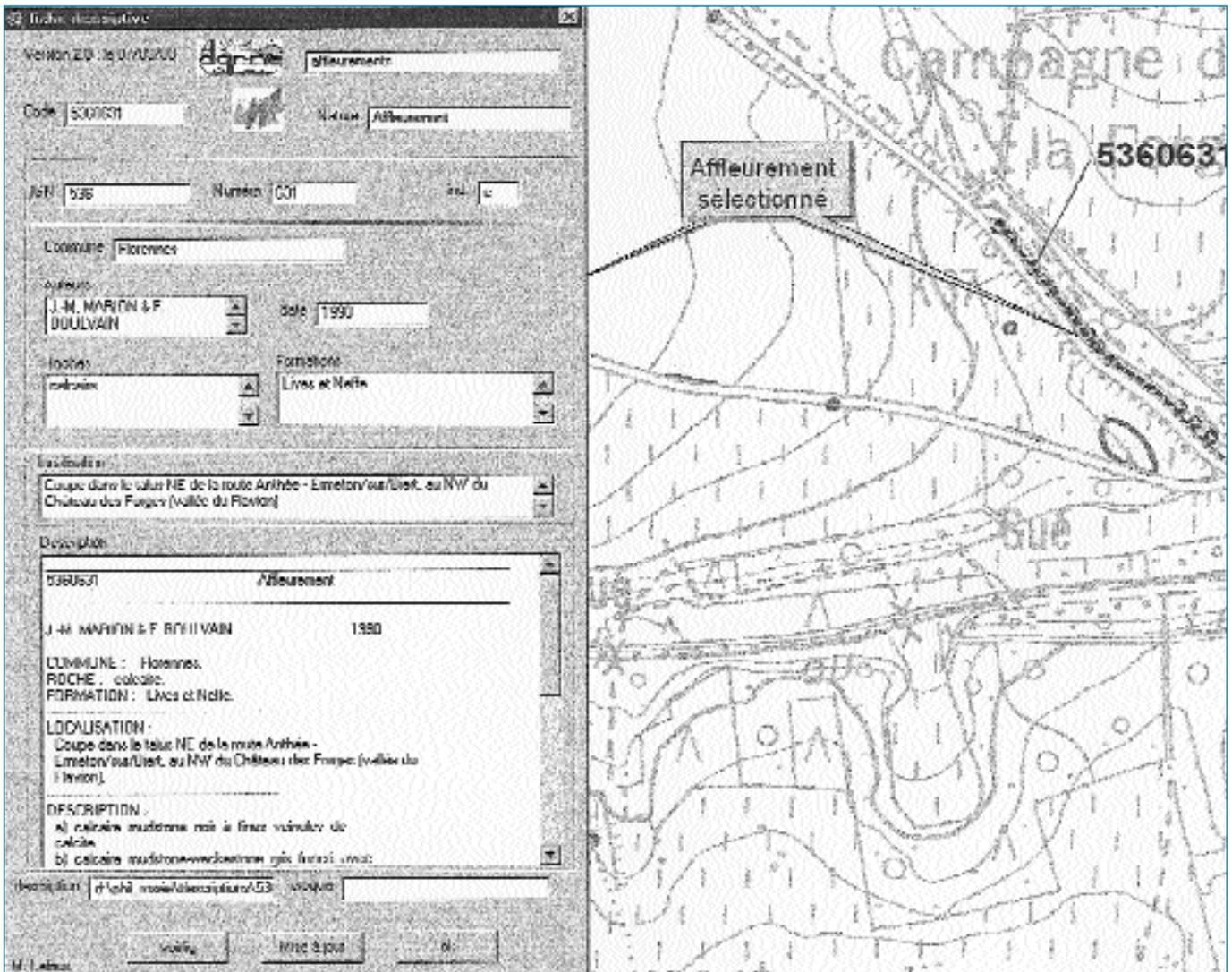


figure 2

rubriques; fig. 2);

- une carte topographique au 1/10.000e portant les points d'observation avec leur numérotation (prochainement, cette carte sera également fournie sur support informatique);
- les cartes géologiques tracées à l'échelle du 1/10.000e, avec report des données structurales (*stratification, schistosité*), donnant la répartition des unités lithologiques;
- un schéma structural (délimitant les grandes unités tectoniques);
- des coupes géologiques, donnant la géométrie de ces mêmes unités;
- une notice explicative qui aborde différents thèmes (cadres géologique et géographique de la carte, description des formations cartographiées, tectonique, hydrogéologie, ressources minérales, ...) selon deux niveaux : un niveau général accessible à un public de non spécialistes et des commentaires destinés à un public averti.

L'ensemble du dossier est ensuite soumis à un

Comité de lecture chargé d'examiner et d'émettre un avis sur le travail fourni. La publication, réalisée par la RW avec l'aide d'un Comité d'édition, est effectuée à l'échelle du 1/25.000e.

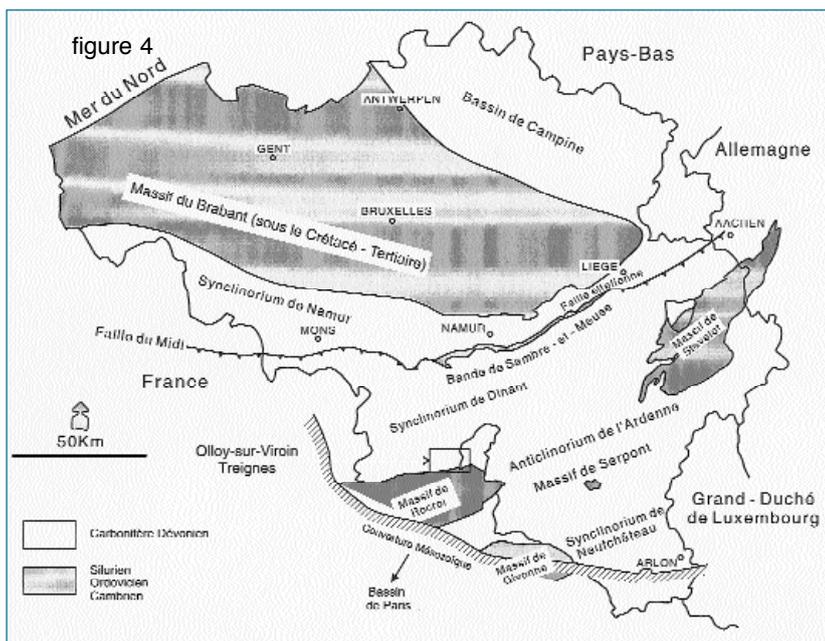
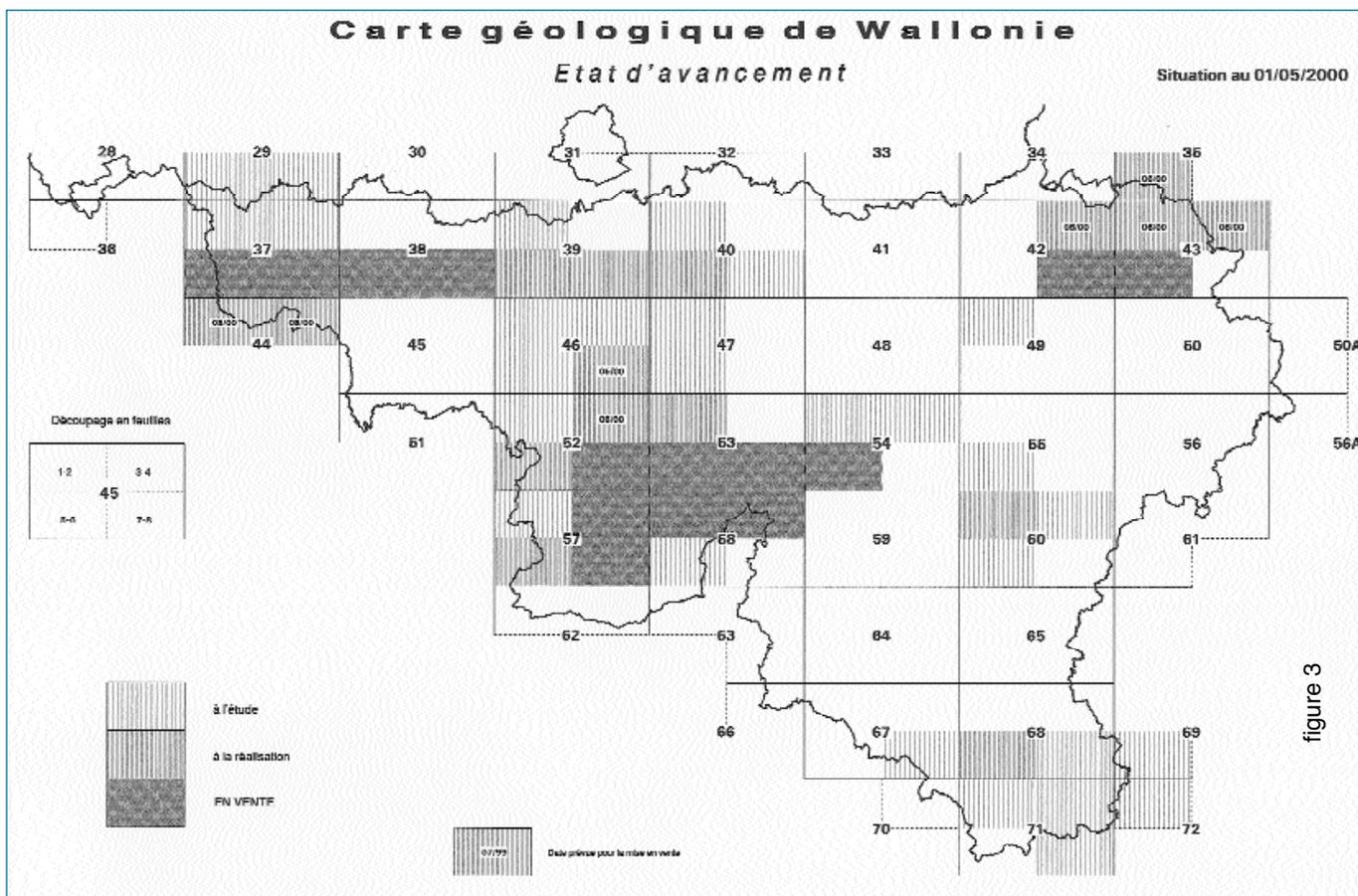
Dès 1990, il est demandé aux équipes d'organiser à tour de rôle une présentation de leur travail sur le terrain, afin de faciliter la coordination (homogénéité des travaux, discussion des choix) et l'entente mutuelle. Ces excursions ont lieu environ tous les trois mois. La poursuite du programme comprend aussi un volet de gestion informatique qui a pour avantage : - la possibilité pour le géologue de corriger sa carte en cours de réalisation, - la possibilité, suite à de nouvelles connaissances, de mettre à jour, rapidement et à peu de frais, les cartes déjà informatisées, - la possibilité de lier à la carte une banque de données géologiques consultable interactivement sur le site Internet de la RW (en cours de réalisation). Par ailleurs, l'informatisation de la banque de données du sous-sol devrait se révéler un outil de gestion de l'environnement extrêmement performant.

Le cadre géologique et géographique général de l'Entre-Sambre-et-Meuse

A l'aube du XXI^e siècle, après 11 années d'existence, le programme de révision de la carte géologique de la Wallonie a progressé (fig. 3). L'ensemble des géologues se répartissent différentes régions-clés, à savoir le Bassin de Mons, le secteur Est avec la Fenêtre de Theux et le Massif de Stavelot, la Gaume, la région de

Charleroi et l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ce dernier secteur est pratiquement terminé; seules sont encore en cours de levé, les cartes de Sivry-Rance (équipe de l'Université de Liège) et d'Olloy-sur-Viroin - Treignes (équipe de l'Université Libre de Bruxelles).

La région d'Olloy-sur-Viroin - Treignes fait partie de l'Ardenne sensu lato. En Ardenne, *l'orogénèse varisque* (fig. 5) a déformé les sédiments



dévono-carbonifères en une série de plis groupés en *synclinoriums* et *anticlinoriums* successifs. La région Olloy - Treignes est située sur le bord sud du Synclinorium de Dinant, dans la partie occidentale de celui-ci (fig. 4). Elle fait partie de la *nappe allochtone* ardennaise, qui par le jeu de la *faille du Midi*, a été *charriée* sur la région située au nord.

En résumé, l'histoire géologique de la région se dessine comme suit :

- au départ, un *socle* constitué de roches du Cambrien, de l'Ordovicien, et du Silurien dont l'âge varie de 540 à 408 Ma (= millions d'années). Il affleure notamment dans l'unité tec-

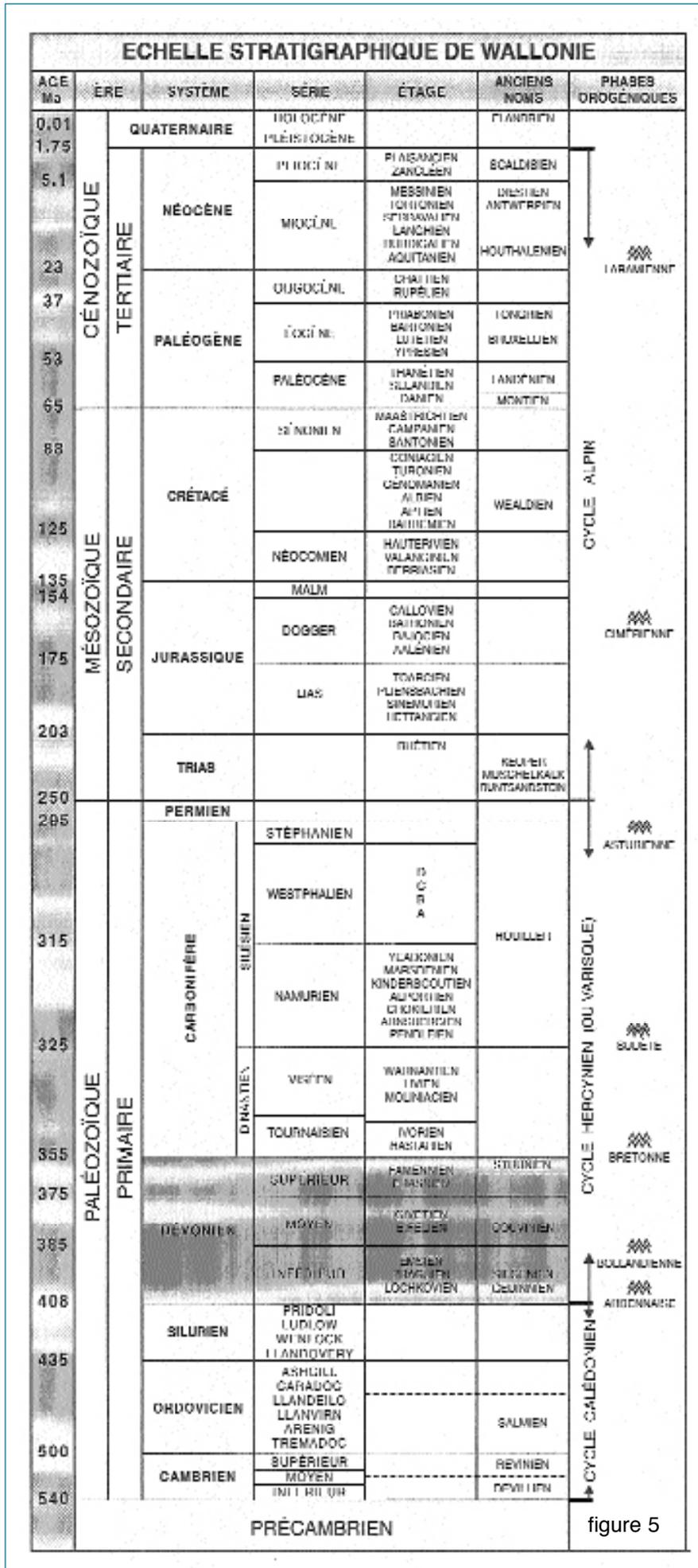


figure 5

tonique du Massif de Rocroi (fig. 4). Cet ensemble a été plissé une première fois au cours de l'orogénèse dite *calédonienne* (fig. 5). Au terme de cette orogénèse, un continent (Continent des Vieux grès rouges) a émergé dans tout le nord de l'Europe. Au sud, s'étendait la mer saxo-thuringienne;

- la *transgression* dévono-carbonifère va ensuite prendre possession de la chaîne calédonienne en proie à l'érosion, en trois grandes pulsations successives progressivement plus étendues. Chacune d'elle débute par une phase transgressive se concrétisant par une extension maximale vers le nord. Un épisode *régressif* lui succède. Ces trois pulsations se situent respectivement au Dévonien inférieur, au Dévonien moyen et supérieur et au Dinantien (fig. 5). Cette série sédimentaire constitue la *couverture* ancienne qui affleure dans le Condroz, la Fagne, la Famenne et l'Ardenne. L'âge de ces terrains varie de 408 à 295 Ma;

- le socle calédonien a ensuite été remodelé par une seconde orogénèse (hercynienne ou varisque) qui a également affecté la couverture ancienne. La phase principale (dite asturienne) date de la fin du Westphalien (fig. 5). La partie centrale de l'Ardenne a alors été structurée en un énorme anticlinorium (fig. 4), bordé au NW par le Synclinorium de Dinant (lui-même bordé au NW par le Synclinorium de Namur). C'est aussi au cours de l'orogénèse varisque qu'une importante nappe de charriage (Nappe de l'Ardenne) a chevauché le Synclinorium de Namur le long d'un système de failles (Failles du Midi et eifelienne);

- après l'orogénèse varisque et la longue période d'érosion et d'aplanissement (= pénéplation) qui l'a suivie, la Belgique n'a plus été affectée que par des mouvements de faible ampleur (= épirogéniques) tant ascendants que

descendants. A la suite de ces mouvements et des oscillations du niveau de la mer, certaines régions ont été recouvertes à des périodes déterminées par des transgressions marines, chaque fois suivies par des régressions. Ces phénomènes sont à l'origine de la formation d'une couverture jeune composée de roches d'âge permien, ou plus récent (295 à 1,75 Ma; fig. 5);

- dans la région, il ne subsiste de cette couverture que des témoins d'âge crétacé ou tertiaire, isolés sur le plateau des Fagnes et piégés dans des *paléokarsts* des terrains dévono-dinantiens. En effet, le soulèvement épirogénique le plus récent qui a débuté au Pliocène et s'est poursuivi pendant le Quaternaire, a entraîné l'érosion d'une grande partie des sédiments de la couverture jeune. Le Quaternaire voit également la formation d'une couverture dite récente (plus jeune que 1,75 Ma) formée de terrains superficiels (graviers, sables, limons, loess,...) dont la carte géologique fait généralement abstraction (à l'exception des alluvions modernes et anciens).

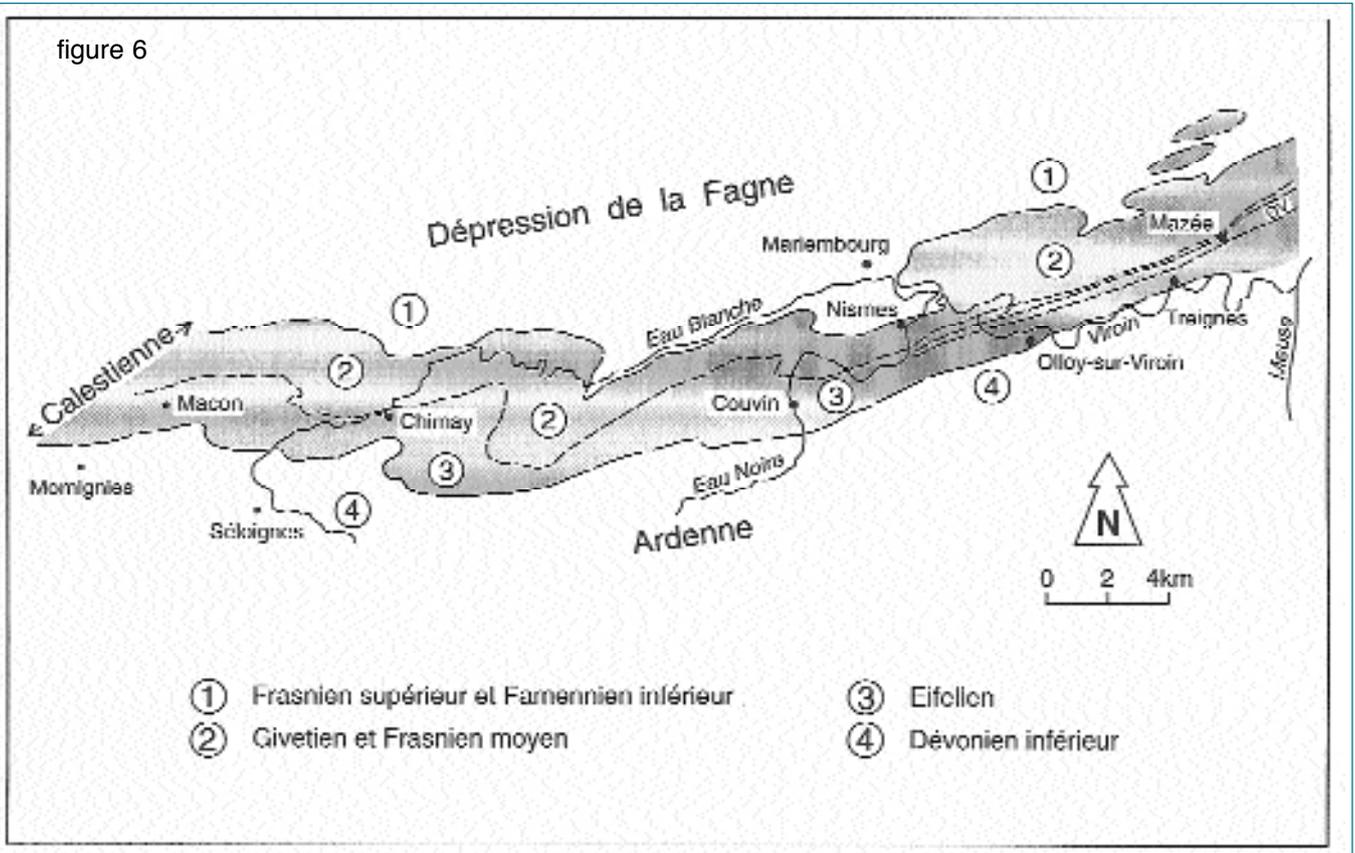
La morphologie actuelle de la région est la conséquence de cette histoire. Il s'agit d'un plateau dont la surface correspond approximativement à celle de l'ancienne *pénéplaine*, débarrassée de sa couverture jeune. La région présente trois unités morphostructurales (fig. 6), soit du Nord au Sud :

- la dépression de la Fagne (Fagne schisteuse) constituée d'une bande de territoire principalement boisée à relief peu accidenté. Elle est développée entièrement dans les roches argilo-silteuses du Frasnien supérieur et du Famennien inférieur (Dévonien supérieur);

- le vaste plateau ondulé de la Calestienne (Fagne calcaire) qui est formé, au Nord, d'une série de buttes calcaires boisées, de forme oblongue ou circulaire (souvent appelées "Tiennes"; ex. : la Roche à Lomme entre Nismes et Dourbes) isolées dans les schistes ou reliées entre elles par des crêtes de calcaire (d'âge frasnien - Dévonien supérieur) qui soulignent la direction des couches géologiques. La succession de formations lithologiques très différentes est à l'origine du développement d'un paysage contrasté. Cette entité comprend également deux bandes parallèles de calcaires givetiens (Dévonien moyen) qui s'étendent de Nismes à Mazée, respectivement depuis le Fondry des Chiens jusqu'au Miémont et depuis le Bois du Mousty jusqu'au Bois de Fays. Accusant une légère dépression, ce plateau s'étend vers le Sud sur les schistes et calcaires eiféliens (ou couviniens - Dévonien moyen; ex. : la Roche Trouée à Nismes), jusqu'à un ressaut remarquable qui annonce l'Ardenne *sensu stricto*;

- enfin dominant la région, l'Ardenne du Sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse forme un plateau qui couvre toute la partie méridionale de la carte. Développée sur des formations géologiques argilo-

figure 6



à silto-gréseuses et quartzitiques du Dévonien inférieur, il est recouvert par de vastes zones boisées.

Jusqu'il y a peu, l'exploitation des ressources du sous-sol dans la région était diversifiée. On distingue ainsi :

- l'industrie extractive de matériaux utiles en carrières. Les roches gréseuses du Dévonien inférieur (anciennes carrières au sud d'Olloy dans la vallée du ruisseau de Nouée ou près de Vireux dans la vallée de la Meuse) ont servi à la fabrication de concassé pour l'empierrement et accessoirement pour la construction (pavés, moellons). Les roches carbonatées du Givetien constituent un excellent matériau encore activement extrait de nos jours dans de nombreuses carrières qui jalonnent la Calestienne, comme par exemple la carrière des Trois Fontaines à Givet ou la carrière de Baileux près de Chimay. Ce matériau a trouvé trois secteurs essentiels d'utilisation : la pierre de construction, la fabrication de chaux et la production de concassé. D'autres niveaux géologiques carbonatés font ou ont fait l'objet d'une exploitation, comme par exemple le calcaire dit "de Couvin" d'âge eifélien (ancienne carrière St-Joseph au sud de Nismes) ou les calcaires frasniens (carrière du Nord près de Couvin, carrière de Lompret près de Chimay);

- l'exploitation de minéralisations. Les gisements de minerais sont, dans la région, de trois types (*****) :

- sédimentaire. Des niveaux d'hématite (oxyde de fer) *oolithique* situés à la base de l'Eifélien ont été exploités par puits et galeries tout au long d'une bande qui s'étire depuis Couvin jusqu'au sud de Chimay;

- paléokarstique c'est-à-dire piégés dans un paléokarst. Par exemple, référons-nous à l'Abannet du Fondry des Chiens à Nismes d'où ont été extraits du sable tertiaire et du minerai de fer. Suite à la circulation d'eaux d'infiltration, le fer contenu dans certains minéraux des sables, piégés au sein du karst, a été mobilisé. Au contact du calcaire givetien, le fer a précipité, formant des amas à l'origine du minerai des Abannets;

- filonien. De nombreux filons ont fait l'objet d'une exploitation afin d'y extraire de la barytine ou sulfate de baryum (Vierves,...), de la fluorine ou fluorure de calcium (Doische, Foisches), du minerai de fer tels que par ex. la pyrite, la limonite (Treignes, Mazée, Vierves,...), du minerai de plomb-zinc tels que par ex. la galène, la blende (Sautour, Mazée, Dourbes,...).

Ainsi, de nombreux petits gisements jalonnent la Calestienne et ont offert, par le passé, à une époque où les conditions étaient autres, une certaine source de revenus aux habitants de la région. Aujourd'hui, cette page de l'histoire minière est tournée.

Ces quelques lignes ne donnent qu'un bref aperçu de la géologie de la région. Nous conseillons au lecteur intéressé soit de consulter les cartes réactualisées existantes (fig. 3), soit de faire preuve de patience. En effet, la carte Olloy-sur-Viroin - Treignes, en cours de réactualisation, fera l'objet d'une publication dans les années qui viennent...

Remerciements

Mes plus vifs remerciements vont à Mr. F. Boulvain (ULg) qui est l'auteur d'un ouvrage () dont je me suis fortement inspiré pour rédiger la partie historique de cette note. Je souhaite également signaler que les figures sont la réalisation de Mme F. Babun (SGB), Mr. M. Laloux et Mr. Sauvage (RW). Que Mmes B. Barbier (F.R.W.) et M. Deforge (ULB-asbl DIRE), Mr L. Franssen (RW), Mr A. Herbosch (ULB) et Mr W. Quinet (ULB) soient remerciés pour avoir assuré la relecture de cet article.*

Informations-Vente

Les cartes imprimées sont disponibles soit pliées sous pochette plastique, soit roulées. Elles sont accompagnées d'une notice explicative. Le prix de vente est de 500 FB. Un guide de lecture de la carte géologique est fourni gratuitement (en cours de réédition). Pour tout complément d'informations relatif à une commande, veuillez contacter le service Publication de la Direction Générale des Ressources Naturelles et de l'Environnement (DGRNE à Jambes-Namur) par téléphone (081/33.51.49), par fax (081/33.50.50) ou par e-mail (S.Leroy@mrw.wallonie.be). Le Centre d'Accueil de la RW de Charleroi assure également la vente au comptoir des cartes pliées (tél. : 071/20.60.80; fax : 071/30.39.29).

Les archives relatives à la description des points d'affleurements peuvent être consultées soit au service Publication de la DGRNE (tél. : 081/33.51.08), soit à la bibliothèque du SGB (tél. : 02/627.03.50).

L'état d'avancement et les informations relatives à la cartographie géologique sont régulièrement réactualisés sur le site Internet de la RW (<http://mrw.wallonie.be/dgrne/publi/dppgss/cartegeo/>).

Toute personne à la recherche d'une information précise ou souhaitant assouvir sa curiosité peut également consulter les cartes de Sautour-Surice (58/1-2) et de Chimay-Couvin (57/7-8) disponibles à la bibliothèque du Centre de l'Environnement de l'ULB à Treignes. Un guide de lecture de la carte y est également accessible.

Glossaire (*****, *****)

Allochtone : voir nappe.

Anticlinorium : série de synclinaux (voir pli) et d'anticlinaux dont la courbe enveloppe présente

la forme d'un anticlinal.

Calédonien : voir orogénèse.

Charrié : adj. du nom charriage, voir nappe.

Chronostratigraphie : voir stratigraphie.

Couche : (Syn. strate) ensemble sédimentaire, compris entre deux surfaces approximativement parallèles qui correspondent à des discontinuités ou à de brusques variations lithologiques permettant de délimiter nettement cet ensemble des terrains voisins. On dit aussi banc s'il s'agit d'une roche dure (ex. un banc calcaire) ou lit si la couche est de faible épaisseur.

Coupe structurale ou géologique : représentation de la section de terrains par un plan vertical. Une coupe géologique peut se construire à partir de la carte géologique complétée dans les cas favorables par d'autres renseignements sur le sous-sol (p. ex. sondages). Un travail préliminaire est l'exécution de la coupe topographique correspondante. Ensuite, c'est essentiellement à partir des différentes inclinaisons en surface des structures géologiques que l'on tente de reconstituer leur allure en profondeur.

Couverture : voir socle.

Faille : cassure de terrain avec déplacement relatif des parties séparées.

Filon : lame de roche, épaisse de quelques centimètres à quelques mètres, recoupant les structures de l'encaissant. Un filon correspond le plus souvent au remplissage d'une fracture et est constitué soit de roches magmatiques, soit de roches dont le matériel - souvent enrichi en substances utiles - provient de roches magmatiques ou de l'encaissant, et a été déplacé par des fluides aqueux.

Formation : voir stratigraphie.

Géologie : science comprenant l'étude des parties de la Terre directement accessibles à l'observation et l'élaboration des hypothèses qui permettent de reconstituer leur histoire et d'expliquer leur agencement.

Lithologique : relatif à la nature des roches (indépendamment p. ex. de leur âge, de leurs fossiles,...).

Lithostratigraphie : voir stratigraphie.

Nappe : ensemble des terrains qui a été déplacé (allochtone) et est venu recouvrir, par un chevauchement de grande amplitude (= charriage), un autre ensemble (autochtone) dont il est très éloigné à l'origine.

Oolithe ou oolite: petite sphère à diamètre de

0,5 à 2 mm en moyenne, dont le centre (nucléus) est un débris et dont l'enveloppe (cortex) est formée de minces couches donnant une structure concentrique. Les oolithes sont le plus souvent calcaires, parfois ferrugineuses.

Orogénèse : processus pendant lequel s'individualise un système montagneux. Celui-ci (= orogène) s'édifie sur une portion instable de l'écorce terrestre ayant subi un important resserrement et comprend notamment des plis. Les cycles orogéniques majeurs (cycles calédonien, hercynien ou varisque) et les phases orogéniques principales (p. ex. : phase asturienne) ayant affecté la Wallonie sont repérés à la figure 5.

Paléokarst : ancien karst, issu de l'ensemble des phénomènes de corrosion (dominée par l'érosion chimique) du calcaire.

Pénéplaine : surface de grandes dimensions a peu près plane qui résulte de l'action prolongée de l'érosion (= pénéplanation) et en constitue le stade final en l'absence de rajeunissement du relief.

Pli : déformation résultant de la flexion ou de la torsion de roches suite à des contraintes tectoniques. On parle de synclinal ou d'anticlinal suivant que les roches se plissent en forme de creux ou de bosse.

Régression : (Ant. transgression) retrait de la mer en deça de ses limites antérieures avec émergence de zones plus ou moins vastes, dû soit à une baisse du niveau de la mer, soit à un soulèvement général du continent, soit à un apport important de sédiments, ces trois phénomènes pouvant se combiner.

Roche : matériau constitutif de l'écorce terrestre, formé en général d'un assemblage de minéraux et présentant une certaine homogénéité statistique; le plus souvent dur et cohérent (pierre, caillou), parfois plastique (argile), ou meuble (sable), à la limite liquide (huile) ou gazeux.

Schistosité : feuilletage plus ou moins serré, présenté par certaines roches, acquis postérieurement à la sédimentation sous l'effet de contraintes tectoniques. La schistosité se développe d'autant mieux que le grain de la roche est fin (roches argileuses).

Socle : vaste ensemble de terrains très plissés qui a été aplani par érosion (= pénéplanation), et sur lequel reposent en discordance des terrains sédimentaires formant la couverture.

Stratification : (Syn. litage) caractérise les roches sédimentaires qui se déposent principalement en milieu marin et parfois aussi en milieu continental. Elles apparaissent le plus souvent

en couches superposées (= stratifiées) qui marquent la stratification. Il ne faut pas la confondre avec la schistosité.

Stratigraphie : une des principales disciplines de la géologie, science qui étudie la succession des dépôts sédimentaires. Elle est gouvernée par le principe de superposition selon lequel une couche plus profonde est plus ancienne que celle qui la recouvre. Elle permet d'établir une chronologie relative des dépôts. On distingue :

- **la lithostratigraphie** : fondée essentiellement sur la nature lithologique des terrains. La plus petite division est la couche, plusieurs couches constituant un membre, plusieurs membres, une formation (= unité lithostratigraphique de base) et plusieurs formations, un groupe. Un membre ou une formation porte généralement le nom d'un lieu-dit ou d'une localité (ex. : Formation de Nismes);

- **le biostratigraphie** : fondée sur l'étude par les paléontologues des organismes conservés dans les sédiments (= fossiles). La division de base est la biozone. La biostratigraphie est basée sur la notion d'évolution. La présence de certains fossiles caractéristiques dans une roche permet de lui attribuer un âge relatif d'autant plus précis que la durée de vie de l'espèce a été courte;

- **la chronostratigraphie** : méthodologie par laquelle on fait correspondre un intervalle de temps à un ensemble de couches. De nombreuses unités chronostratigraphiques ont été définies en Belgique. Leurs noms sont utilisés partout dans le monde (ex. : Givetien, Frasnien, Famennien, Dinantien,...). La division de base est l'étage qui est défini par rapport à un affleurement type (= stratotype) qui sert de référence au niveau international. Le plus souvent, l'étage porte le nom de la localité où se situe le stratotype, auquel on ajoute le suffixe -ien (ex. : le Frasnien, dans la localité de Frasnes). Plusieurs étages forment une série; plusieurs séries, un système; plusieurs systèmes, une ère. Les termes chronostratigraphiques utilisés dans la carte géologique de Wallonie sont montrés à la figure 5.

Synclinorium : série de synclinaux (voir pli) et d'anticlinaux dont la courbe enveloppe présente la forme d'un synclinal.

Tectonique : ensemble des déformations (pli, faille, schistosité,...) ayant affecté des terrains géologiques postérieurement à leur formation. On en exclut les déformations mineures des sédiments qui se sont formées pendant leur dépôt (déformations synsédimentaires).

Transgression : (Ant. régression) avancée de la

mer au-delà de ses limites antérieures avec submersion de zones plus ou moins vastes des parties basses des continents. Elle est due soit à une montée du niveau de la mer (eustatisme), soit à un enfoncement d'ensemble du continent (épirogenèse), ces deux phénomènes pouvant se combiner.

Varisque : voir orogénèse.

Bibliographie

* F. Boulvain (1993) : Un historique de la carte géologique de Belgique. Professional Paper n°6, Service Géologique de Belgique, 63 p.

** G. Goheau (1987) : Histoire de la Géologie. Ed. La Découverte, Paris, 259 p.

*** J. Gosselet (1888) : L'Ardenne. Mém. pour servir à l'explication de la carte géologique détaillée de la France. Paris, Baudry & Cie, 889 p.

***** M. Blondieau (1993) : Les ressources minérales de la Calestienne et leur exploitation. Entre-Sambre-et-Meuse ASBL, Lavaux-Sainte-Anne, De la Meuse à l'Ardenne, n°16 : 35 - 54.

***** A. Foucault & J.-F. Raoult (1988) : Dictionnaire de géologie. 3e édition, Masson, 352 p.

***** L. Dejonghe (1998) : Guide de lecture des cartes géologiques de Wallonie à 1/25000. Namur, DGRNE, Ministère de la Région Wallonne, 47 p.

Figures

Figure 1 : Exemple de relations entre les unités dites lithostratigraphiques (Formations de Luxembourg, d'Arlon et de Jamoigne) et celles chronostratigraphiques (Etages hettangien, sinémurien et pliënsbachien - Jurassique, fig. 5). Trait horizontal = isochrone (d'égale durée de temps).

Figure 2 : Encodage des données - exemple de fiche de terrain (conception : M. Laloux - RW).

Figure 3 : Tableau d'assemblage des feuilles à 1/25.000e de la nouvelle carte géologique de la Wallonie (cartes disponibles, prévisions d'impression et levés en cours).

Figure 4 : Situation de la carte Olloy-sur-Viroin - Treignes dans un cadre géologique régional.

Figure 5 : Echelle stratigraphique de Wallonie (tirée du guide de lecture des cartes géologiques de Wallonie à 1/25.000, modifié).

Figure 6 : Schématisation des unités morphostructurales entre la vallée de la Meuse et la frontière française (tirée de la notice explicative de la carte Chimay-Couvin 57/7-8, modifié).

DUMOULIN Virginie
Géologue - ULB

Voici encore une nouvelle rubrique qui vous est proposée et qui nous l'espérons vous amusera quelque peu.

OBJETS INSOLITES A DETERMINER

Nous recevons régulièrement et spontanément des outils relatifs aux activités du passé. Parfois ce sont des lots à emporter afin de débarrasser l'un ou l'autre endroit d'habitation afin d'y aménager, chambre, garage, grenier, etc...

Ce sont souvent des démarches de particuliers qui ont récemment acquis un immeuble et qui souhaitent le réhabiliter à leur convenance.

Parmi les objets enlevés et destinés à la restauration à des fins de sauvegarde et de mise en valeur, nous récoltons des objets qui nous sont complètement étrangers.

Dans le cas présent, il s'agit de découvrir à quoi pouvait servir l'objet en question et par la même occasion dans quel métier pouvons-nous le répertorier. Nous portons votre attention sur le fait que nous ne connaissons pas ni la nature, ni l'utilisation de cet outil.

Ce petit jeu nous est donc important, étant donné que nous vous associons à nos investigations et à l'actualisation de notre répertoire numérique.

Vous trouverez tous les renseignements pour nous contacter en dernière page de nos chroniques. Cet objet issu de nos collections peut-être

Caractéristiques :

Hauteur : 12 cm

Largeur : 14 cm

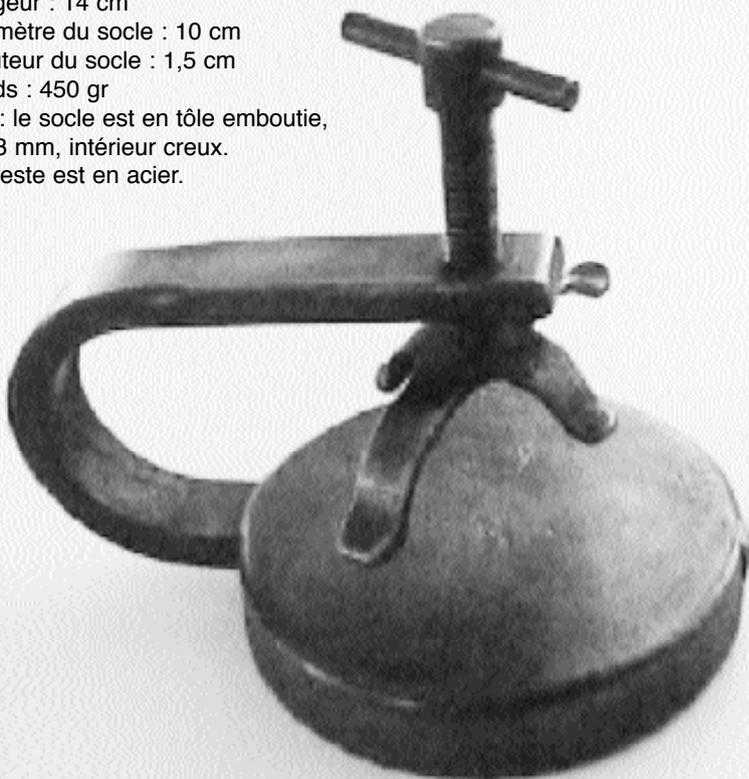
Diamètre du socle : 10 cm

Hauteur du socle : 1,5 cm

Poids : 450 gr

NB : le socle est en tôle emboutie,
+/- 3 mm, intérieur creux.

Le reste est en acier.



bien entendu observé et manipulé lors de l'une ou l'autre visite au musée. Un grand merci pour vos suggestions.

PAYSANS ET PAYSAGES AU PAYS DU VIROIN

Témoin des changements, l'Ecomusée de la

A PARAÎTRE

Région du Viroin contribue à la sauvegarde, à la restitution et à la valorisation de la mémoire d'un territoire. Il réalise un espace de créativité produisant de la connaissance où les objets deviennent média et message pour la mémoire et l'éducation. La sauvegarde, la restitution et la valorisation de la mémoire collective ont donc été depuis sa création un de ses objectifs prioritaires, les objets n'acquiescent en effet de l'importance et de signification que dans leurs rapports avec l'homme et la société.

L'Ecomusée rassemble depuis un quart de siècle les éléments qui constituent progressivement la trame d'un vaste récit collectif, une image de la vie sociale et économique dans son évolution et ses transformations au cours du temps. Comme outils pour promouvoir son objectif, il publie des témoignages et des résultats d'enquêtes dont l'ouvrage qui est présenté ici est un des volets.

«Paysans et paysages au Pays du Viroin»

évoque les transformations que les agriculteurs ont vécues au cours du vingtième siècle dans la région. Cet ouvrage est essentiellement constitué par les témoignages, enregistrés depuis 1978, de près d'une cinquantaine de paysans qui nous racontent par le détail leur métier d'agriculteur et les changements dont ils ont été à la fois les témoins et les acteurs.

Le paysage, en tant qu'expression du mode de vie d'une société, a constitué un des fils directeurs pour nos enquêtes. Ces récits, qui font partie de la mémoire collective d'un terroir, apportent le témoignage d'une réalité vécue.

Le magnétophone a été l'outil qui a fourni le moyen de transcrire les témoignages avec grande précision. Il a permis de recueillir l'histoire de ceux qui n'ont pas l'habitude de s'exprimer par écrit. Il a offert la possibilité d'enregistrer l'histoire à travers les mots

d'une communauté et ainsi de créer une histoire beaucoup plus significative pour elle. Une forme d'histoire qui, dans une période de changements rapides, répond à la nécessité de redécouvrir ses racines à travers le partage d'expériences individuelles.

L'ouvrage est richement illustré, les nombreuses photographies, la plupart inédites, complètent les récits et permettent de mieux visualiser les changements survenus au cours du vingtième siècle.

Paysans et paysages au Pays du Viroin. Chronique du 20e siècle.

Editions DIRE, Treignes. 250 pages au format 21 X 24 cm, photographies; broché cousu fil de lin sous couverture plastifiée. *A paraître en 2001.*

Prix de vente en souscription :
.....
.....

Le dimanche 27 mai 2001, entre 10 h et 18 h ; à la Ferme-Château de Treignes :

L'Ecomusée vous propose sa deuxième fête consacrée au pain, " Du pain comme autrefois ".

AGENDA

Les amis et les passionnés pourront réaliser leur propre pain, du pétrissage à la cuisson à la cendrée, dans un four en pierre du pays ou dans un four du début du siècle en tôle et briques réfractaires. La confection d'un pain à l'ancienne, n'aura plus de secret pour vous. Avec la participation de la **Guilde des artisans des Trois Vallées** qui vous proposeront des dégustations de produits de bouche, telles que avarances, tartes et tourtes,...

Le dimanche 24 juin 2001, entre 10 h et 18 h; à la Forge de Romedenne (+/- 10 km de Philippeville) :

Exposition et démonstration de forgeage, thème : " Le maka et les métiers anciens ", avec la collaboration de Mr. Paul BERNARD, taillandier retraité, de l'Ecole de Romedenne, du Syndicat d'Initiative, de l'Association Culturelle de Gochenée «Le vieux couvent» et de la Fondation Roi Baudouin (*projet primé par cette dernière*).

Présentation d'une exposition et de maquettes réalisées par les enfants de l'école, démonstration de forgeage.

Le dimanche 9 septembre 2001, entre 10 h et 18 h, à la Ferme-Château de Treignes :

Nous aurons le plaisir de vous recevoir dans la cour et les jardins de la Ferme-Château pour

notre quatrième marché artisanal, avec la collaboration de la Guilde des artisans des Trois Vallées.

Venez découvrir ou redécouvrir différents métiers : tels que le travail du cuir, du fer, la sculpture, le patchwork, les produits de bouche,...

Pour la première fois, vous découvrirez le "pain de la Guilde ", dont les céréales auront été cultivées dans nos jardins.

Cette manifestation s'inscrit dans le cadre des «Journées du Patrimoine» et de nos portes ouvertes.

Ces deux dernières manifestations sont agrémentées par un barbecue.

Les «Chroniques de l'Ecomusée », celles-ci ont pour but de resserrer les liens entre l'Ecomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Ecomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, cours intensifs, nouvelles acquisitions, etc....).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Ecomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle d'un montant de 400 frs minimum (10 Eu.), au-delà de mille quatre cents francs (35 Eu.), les dons sont fiscalement déductibles. La cotisation pour les membres

RENSEIGNEMENTS

protecteurs est de 4.000 francs minimum (100 Eu.).

Dexia n° 068-2225079-23

C.A.N.E. (France) n° 9208170069

Code établi : 10.206

Code guichet : 08000

Pour tous courriers, tarifs, réservations, commandes, ... :

Ecomusée de la Région du Viroin

Rue de la Gare, 81

B - 5670 TREIGNES

Tél. : +32(0)60/39.96.24

Fax : +32(0)60/39.94.50

Mél : ecomusee@ulb.ac.be

Editeur responsable : Wlady QUINET,

+32(0)477/805.863 - Mel. : wquinet@ulb.ac.be

<http://www.ulb.ac.be/ulb-wallonie>



AVRIL 2003
n°38

Périodique de l'Écomusée du Viroin - Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : Pierre Cattelain - Écomusée, 81 rue de la Gare, 5670 Treignes

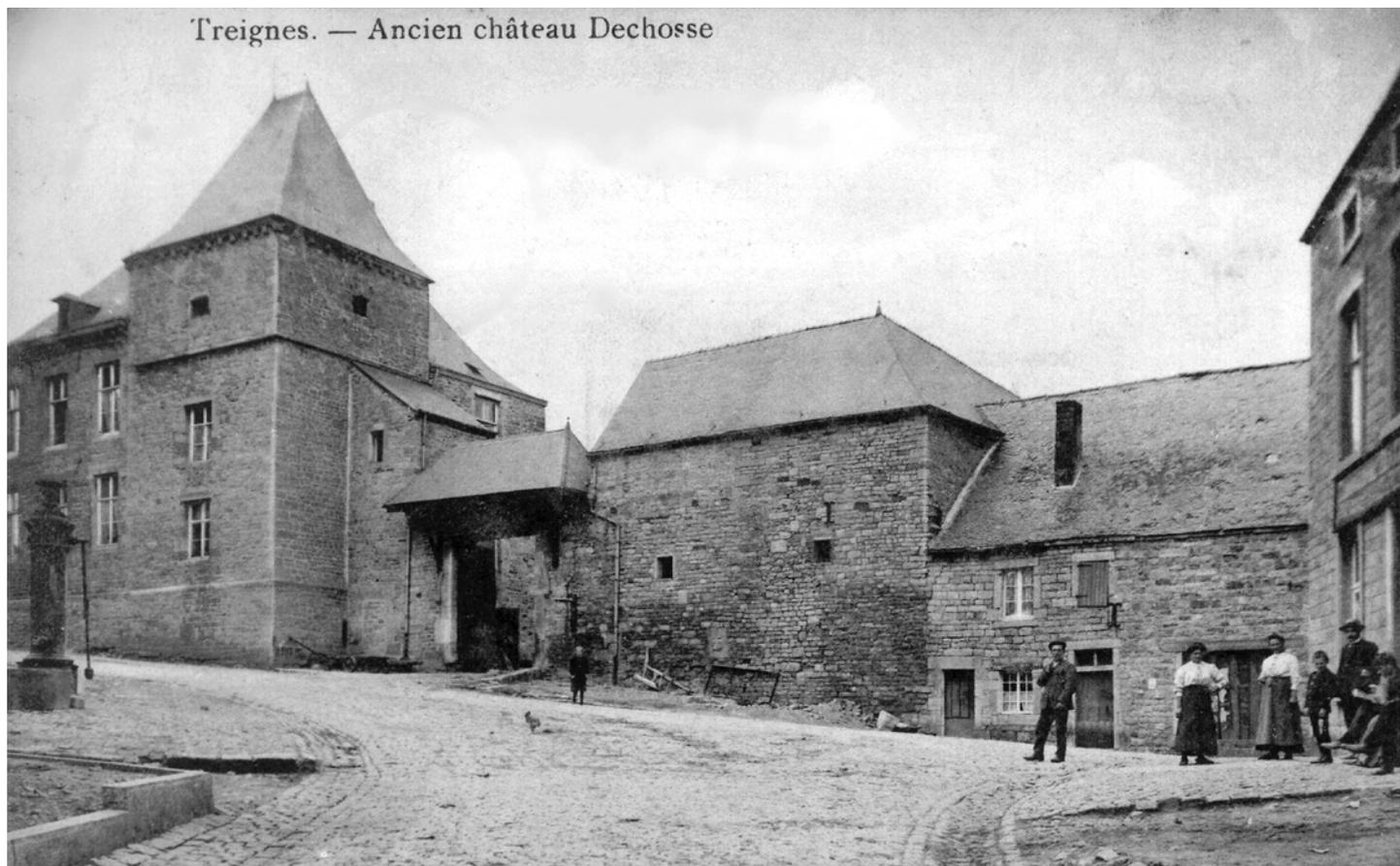
ÉDITORIAL

L'Écomusée du Viroin occupe une place de choix au sein du réseau des musées de l'Université Libre de Bruxelles. Né dans les années 80 avec l'acquisition par l'Université de la Ferme-Château de Treignes, ce qui s'appelle alors l'Écomusée de la vie et des technologies rurales est le fruit de l'initiative audacieuse du Professeur Jean-Jacques Van Mol. Non content d'avoir convaincu les autorités de créer, dès les années 70 un Laboratoire de l'Environnement de la Faculté des Sciences dans la gare historique de ce village de l'Entre-Sambre-et-Meuse, il développe des travaux de recherches dans une perspective multidisciplinaire. Avec différents collègues des sciences humaines, il élargit progressivement le champ d'investigation initialement orienté vers l'écologie et l'éthologie aux enquêtes ethnologiques, à la collecte de témoignages et d'objets nombreux, ainsi que d'un fond documentaire sur la vie et les technologies rurales dans la région. Les bases d'un écomusée étaient jetées. D'autres

développements succéderont avec la constitution d'une collection unique de machines agricoles et le don de la forge de Romedenne. Jean-Claude Verhaeghe lui succédera à la fin des années 90 et poursuivra l'œuvre entreprise. Parmi les réalisations récentes, citons la participation de l'Écomusée au programme d'informatisation des collections lancé par la Communauté française et la réalisation, en 2002, de plus de 1000 fiches qui seront prochainement consultables en ligne.

Aujourd'hui, l'Écomusée vit un tournant. En accord avec Jean-Marc Delizée, Député-bourgmestre de Viroinval, l'Institut de Gestion de l'Environnement et d'Aménagement du Territoire (IGEAT) de l'ULB a réalisé, courant 2002, une étude portant sur les potentialités de développement du tourisme à Viroinval. Des réflexions ainsi menées est née l'idée d'associer étroitement l'avenir de l'Écomusée à celui du Musée du Malgré-Tout dont la réputation n'est plus à faire. L'évolution des sciences de l'environnement et leur développement considérable depuis la création du Centre

Treignes. — Ancien château Dechosse



Paul Brien ont conduit l'Université à repenser la place et la pertinence de l'appellation du centre au sein de ses structures académiques. Ainsi, les stages de nos étudiants en Sciences se poursuivront dans la région, dont la faune et la flore sont d'un intérêt scientifique remarquable. Quant à l'initiation au milieu naturel et l'étude du patrimoine régional, elles seront dorénavant intégrées à l'activité du musée dont l'appellation est désormais «Écomusée du Viroin».

C'est Pierre Cattelain qui prend aujourd'hui la relève. Nous nous réjouissons qu'il ait accepté la direction de l'Écomusée et de penser son développement en synergie étroite avec le Malgré-Tout. Le développement d'expositions temporaires permettra notamment de mettre en évidence les relations entre les découvertes archéologiques et l'histoire plus récente des technologies rurales.

Les compétences de Pierre Cattelain, son dynamisme, sa rigueur de gestion nous portent à

croire que les musées de Treignes sont promis à un bel avenir.

Les relations de l'Université avec la Cité, au cœur d'une stratégie que nous développons particulièrement depuis deux ans, trouvent, grâce à l'appui donné par la commune de Viroinval, à travers l'implication de son Bourgmestre dans l'asbl DIRE, une concrétisation tout à fait essentielle.

Que tous les acteurs passés et actuels et tout le personnel de l'Écomusée soient remerciés pour l'enthousiasme mis au service de cette entreprise.

Qu'ils soient persuadés que plus que jamais l'Université entend mettre tout son dynamisme au service du développement de la région du Viroin.

Philippe VINCKE,
Vice-Recteur à la Politique wallonne
Pierre de MARET,
Recteur de l'ULB

UNE EXPOSITION À L'ÉCOMUSÉE

Du 12 avril au 9 novembre 2003

Des hommes, des femmes... et des sabots

À l'Écomusée du Viroin, venez découvrir :

- La hutte du sabotier itinérant
- L'atelier du sabotier manuel
- L'atelier de saboterie mécanique

Le sabot, chaussure en bois, a connu dans notre région une grande popularité. Le village de Nismes en fut un des centres de production importants : au début du XX^e siècle, plus de 500 Nismois travaillaient dans ce secteur.



Atelier artisanal, Nismes
(Archives Écomusée du Viroin)

L'exposition présente une illustration très concrète de cet aspect de l'histoire sociale et économique du sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Les diverses techniques de fabrication et de finition sont expliquées par une très riche collection d'outils, de machines, de sabots et de documents iconographiques. Un film illustre de manière dynamique cette activité artisanale où hommes et femmes se partageaient le travail.



Saboterie St Joseph à Cerfontaine
(Archives Écomusée du Viroin)

Tout est réuni pour permettre à tous de redécouvrir cet objet utilitaire entré dans la légende et le folklore, ainsi que les gens qui l'ont fabriqué.

UNE PUBLICATION DE L'ÉCOMUSÉE

Paysans et paysages au pays du Viroin

Témoin des changements, l'Écomusée du Viroin contribue à la sauvegarde de la mémoire d'un territoire : la vallée du Viroin et ses abords. La sauvegarde, la restitution et la valorisation de la mémoire collective a donc été, depuis sa création, un de ses objectifs prioritaires : l'histoire acquiert en effet de nouvelles perspectives lorsqu'elle est racontée au quotidien par les gens qui l'ont vécue.

C'est dans ce but que l'Écomusée rassemble depuis un quart de siècle les éléments qui constituent progressivement la trame d'un vaste récit collectif, une image de la vie sociale et économique dans son évolution et ses transformations au cours du temps. Comme outils pour promouvoir son objectif, il publie des témoignages et des résultats d'enquêtes dont l'ouvrage qui est présenté ici est un des volets.



«Paysans et paysages au Pays du Viroin» évoque les transformations que les agriculteurs ont vécues au cours du vingtième siècle dans notre région. Cet ouvrage est essentiellement constitué par les témoignages, enregistrés depuis 1978, de près d'une cinquantaine de paysans qui nous racontent par le détail leur métier d'agriculteur et les changements dont ils ont été à la fois les témoins et les acteurs. Le paysage, en tant qu'expression du mode de vie d'une société, a constitué un des fils directeurs pour nos enquêtes.

Le magnétophone a été l'outil qui a fourni le moyen de transcrire les témoignages avec grande précision. Il a permis de recueillir l'histoire de ceux qui n'ont pas l'habitude de s'exprimer par écrit. Il a offert la possibilité d'enregistrer l'histoire à travers les mots d'une communauté et ainsi de créer une histoire beaucoup plus significative pour elle. Une forme d'histoire qui, dans une période de changements rapides, répond à la nécessité de redécouvrir ses racines à travers le partage d'expériences individuelles.

Le paysage façonné par des générations de paysans est révélateur du mode de vie d'une communauté rurale. Chaque élément est marqué de l'empreinte d'une intervention de l'homme : champs cultivés, prairies pâturées, forêt exploitée vivent et se transforment au gré des saisons, ils témoignent des techniques utilisées. Jusqu'à l'aube du XX^e siècle, les agriculteurs avaient développé un système de production agricole diversifié. La polyculture qui était pratiquée assurait sur place l'approvisionnement de la population et rythmait son mode de vie. Cette situation, héritée d'un lointain passé, a connu des bouleversements qui l'ont profondément transformée. Ces changements ont été la conséquence de l'évolution des techniques et des pratiques de production agricole et de l'ouverture des marchés. Après une première révolution agricole qui a accompagné la révolution industrielle au XIX^e siècle, une seconde transformation des procédés de production a été induite au milieu du XX^e siècle par la motorisation : tracteur, moteur électrique, engins



automoteurs de plus en plus puissants - par des machines de plus en plus complexes et performantes - et la chimisation par l'emploi d'engrais minéraux et produits de traitement. Les exploitations familiales qui ne comptaient que quelques hectares et utilisaient des machines à traction animale au début du siècle se sont transformées en exploitations hautement capitalisées, beaucoup plus grandes et plusieurs dizaines de fois plus productives. Parmi la multitude de petits exploitants, seule une très petite minorité a réussi à franchir toutes les étapes du développement. Cette période se caractérise également par l'arrivée de nombreux agriculteurs flamands qui sont venus reprendre des exploitations après la Seconde Guerre Mondiale. La dernière décennie du siècle dernier se caractérise par les nombreux défis auxquels la paysannerie est confrontée : rétrécissement des marchés, surproduction, accroissement des coûts de production, ... De plus, la campagne, réalité nourricière pour les agriculteurs, est également devenue représentation symbolique pour de nouvelles catégories d'utilisateurs qui y apprécient un espace d'accueil et de divertissement.

Cet ouvrage évoque toutes ces transformations au cours du XX^e siècle dans la vallée du Viroin et ses abords. Il est essentiellement constitué par les témoignages, enregistrés depuis près de 25 ans, auprès des paysans qui nous racontent par le détail leur métier d'agriculteur et les changements dont ils ont été à la fois les témoins et les acteurs

Il vous propose une anthologie des enregistrements que nous conservons dans nos archives sonores. Ces récits font partie de la mémoire collective d'une région, ils apportent le témoignage d'une réalité vécue.

De nombreuses photographies, la plupart iné-

dites (environ 150), complètent utilement les récits.

L'ouvrage se décline en 8 chapitres qui se déroulent en périodes chronologiques : 1 : Brève description du cadre géographique où ont été menées nos enquêtes. 2 : L'état de l'agriculture au XIX^e siècle. 3 : La période des grandes transformations, 1900 – 1950. 4 : Les modes de cultures des différentes denrées, céréales, pommes de terre, cultures fourragères, le fumier et le verger. 5 : L'élevage évoqué dans ses transformations au cours du siècle. 6 : Les Flamands qui, nombreux, sont venus reprendre des fermes dans notre région. 7 : Les grands changements survenus après la Seconde Guerre Mondiale, motorisation, les produits phytosanitaires, l'abandon des terres avec la disparition des petits agriculteurs... 8 : Les nouveaux défis qui caractérisent les deux dernières décennies du XX^e siècle.



Paysans et paysages au Pays du Viroin. *Chronique du XX^e siècle.*

par Jean-Jacques Van Mol & Vital Deforge

Editions DIRE - Treignes

300 pages, format 24x21 cm, nombreuses photographies en noir et blanc; broché, cousu fil de lin, sous couverture plastifiée en quadrichromie.

Prix : 20,00 ₣.

UN OUTIL SUBACTUEL PEU ELABORE EN OS : L'ÉCORÇOIR

L'Ecomusée du Viroin et le Musée du Malgré-Tout à Treignes, le Musée de la Vie Régionale à Cul-des-Sarts et le Musée de la Vie Wallonne à Liège possèdent dans leurs collections plusieurs exemplaires d'écorçoirs en os, outils qui correspondent bien à la définition proposée en 1985 pour l'outillage osseux peu élaboré : « un objet peu élaboré est un élément osseux dont l'aspect immédiat demeure celui de l'os initial, sur lequel on peut discerner des modifications simples révélées par l'analyse, provenant d'un choix et/ou d'une utilisation humaine » (PATOUCHE et al., 1986).

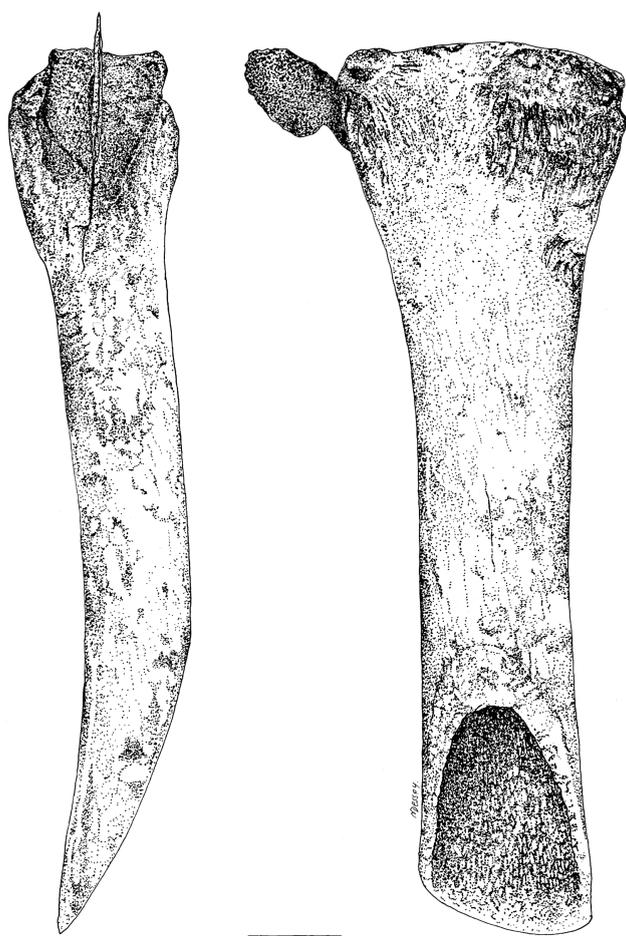


Fig. 1 : Écorçoir pris sur radius droit d'*Equus caballus*
(Écomusée du Viroin, Treignes)

DESCRIPTION

Tous les objets que nous avons examinés ou retrouvés dans les publications sont façonnés sur radius gauche ou droit d'équidé (*Equus caballus* et *Equus asinus*) dont la forme n'a été que peu modifiée (fig. 1 & 2) : ablation de l'ulna et régularisation de la cicatrice, ablation du distum et aménagement d'un long biseau, au «tranchant» convexe, sur la face dorsale. La diaphyse et le biseau présentent généralement un aspect lisse et brillant, dû à un lustrage, voire carrément un polissage, qui ne permet plus de reconnaître la technique d'aménagement. Un seul exemplaire montre une diaphyse couverte de stries parallèles obliques, parfois assez profondes. Une petite lame en fer (*couteau, grife, grifèt* ou *hév'leu*) est fichée dans le relief latéral d'insertion : d'après un observateur du XIX^e siècle, «le couteau devait être encastré dans l'os quand celui-ci était tout frais. En séchant, l'os se rétrécissait et serrait fortement le couteau» (REMACLE, 1947, p. 262, note 1).

Appelé, selon les régions et les patois, *peloir, pèlwè, pèla, pèleu, ou pèlu*, l'écorçoir est resté d'usage courant dans toute l'Ardenne, tant française que belge, jusque vers la fin des années '40. L'usage des exemplaires en os est encore attesté à la fin du XIX^e siècle (DELVAUX, 1890-91). Au XX^e siècle, ils semblent avoir été systématiquement supplantés par des exemplaires en bois dont le biseau est recouvert d'une gaine en fer (fig. 3), ou par des exemplaires tout en fer. La forme de certains exemplaires en bois et en fer dérive directement des modèles en os qui leur sont antérieurs : l'élargissement dû à la présence de l'épiphyse de l'os a été plus ou moins fidèlement reproduit (fig. 3). Par contre, alors que sur les exemplaires en os le biseau se situe soit sur la face droite, soit sur la face gauche par rapport au couteau, c'est-à-dire toujours sur la face dor-

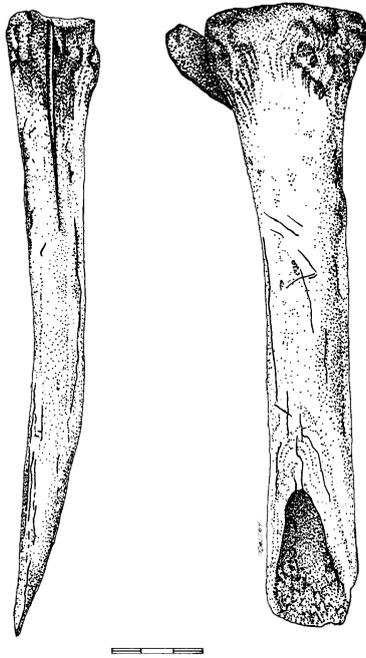


Fig. 2 : Écorçoir pris sur radius droit d'*Equus asinus* (Écomusée du Viroin, Treignes)

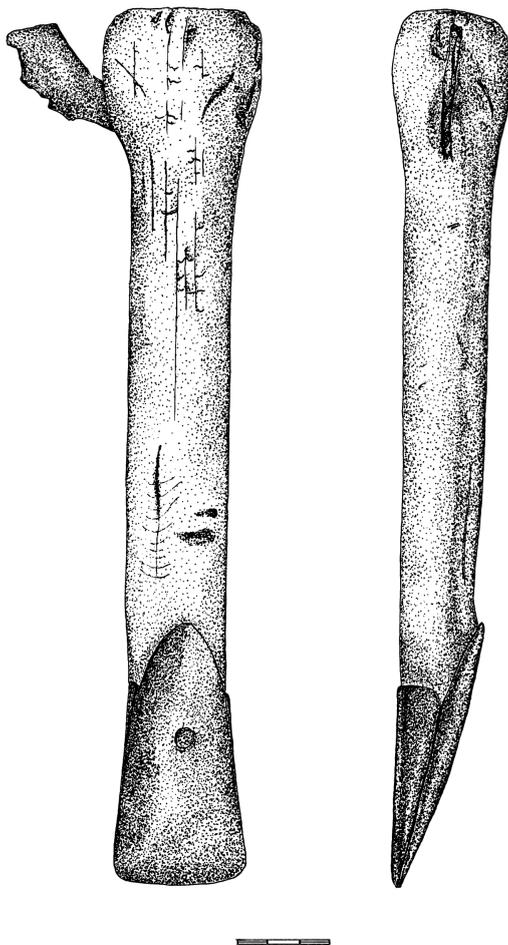


Fig. 3 : Écorçoir en bois au biseau recouvert d'une gaine en fer (Musée du Malgré-Tout, Treignes).

sale de l'os, selon que le support choisi consiste en un radius gauche ou droit, il se localise toujours sur la face droite sur les exemplaires en bois et en fer. La petite taille de l'échantillon étudié (ces objets sont assez rares) ne permet pas de savoir s'il y a eu un choix préférentiel de radius gauches ou droits, en fonction de la latéralisation de l'utilisateur.

UTILISATION

Déjà signalés dans la littérature archéologique en 1890 par M. Delvaux et en 1980 par D. Stordeur, les écorçoirs ont fait l'objet d'une enquête approfondie effectuée par le Musée de la Vie Wallonne en 1947 (REMACLE, 1947), enquête que nous avons poursuivie dans la région du Viroin.

Ces outils étaient utilisés pour l'écorçage du chêne. L'écorce de chêne moulue fournissait le tan, utilisé pour la préparation des peaux dans l'industrie de la tannerie. Cette opération prenait place de la fin avril jusqu'au début du mois de juin, au moment où la montée de la sève permet de détacher facilement l'écorce. L'écorçage porte sur un taillis de chênes d'environ 25 ans, préalablement nettoyé. La première partie du travail s'effectue sur les arbres encore debout : l'ouvrier élague la partie inférieure du tronc à la serpe, puis, à l'aide du couteau fiché dans l'écorçoir, entaille la circonférence en haut et en bas et incise l'écorce verticalement sur toute sa hauteur (fig.4). Il introduit ensuite le biseau de l'écorçoir entre l'aubier et l'écorce, et, en le faisant glisser, détache peu à peu l'écorce du haut vers le bas (photographies). Le reste du tronc, qui se trouve hors de portée, est écorcé à l'aide d'une échelle, ou, le plus souvent, au sol, après que l'arbre ait été abattu, élagué et placé sur un chevalet. Les écorces sont ensuite découpées et disposées pendant plusieurs semaines, au vent, sur un séchoir



Fig. 4 : Incisions et détachage de l'écorce
(Archives Écomusée du Viroin)

rudimentaire; elles peuvent aussi être suspendues en petites bottes aux arbres gardés en réserve. Une fois sèches, les écorces sont liées en faisceaux d'environ 25 kilos, chargées sur un tombereau et transportées à la tannerie.

L'écorçoir en os du XIX^e siècle constitue peut-être l'équivalent moderne de certains objets biseautés préhistoriques qui ont pu servir au même usage. Il s'agit toutefois de rester prudent avant toute interprétation et de faire appel, entre autres, à la tracéologie. On ne peut, par exemple, guère suivre M. Delvaux (1890-91) qui proposait de voir dans toutes les «haches» en bois de cerf des écorçoirs : cette interprétation ne tient compte ni de la perforation transversale présente sur la plupart des «haches» en bois de cerf et donc du caractère emmanché de celles-ci, ni des traces d'utilisation très différentes visibles sur les biseaux : sur les écorçoirs, dont les tranchants des biseaux sont toujours convexes et rarement ébréchés, l'examen à la loupe binoculaire montre un entrecroisement de fines rayures, les premières longitudinales, dues à l'insertion de l'outil sous l'écorce, les secondes transversales obliques dans les deux sens, dues au mouvement de va-et-vient destiné à détacher l'écorce. Les «haches», en revanche, montrent le plus souvent un tranchant ébréché et/ou esquillé, voire fort endom-

magé et dont la forme, originellement convexe, devient parfois rectiligne ou même concave. Les biseaux présentent, en général, des stries plus marquées, orientées dans tous les sens (HURT, 1982).

Pierre CATTELAÏN

BIBLIOGRAPHIE

- BAL W. - 1946. Le dur métier de bûcheron dans quelques villages de l'Entre-Sambre-et-Meuse. *Dialectes belgo-romans*, 5, p. 216-217.
- BASTIN A. - 1927. Le pelage des écorces. *Revue historique du Plateau de Rocroi*, 45, p. 1-5.
- BRUNEAU Ch. - 1914. *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*. 1. Paris, p.293-295
- DELVAUX M. - 1890-1891. Un instrument des temps préhistoriques, actuellement en usage parmi les bûcherons aux environs de la ville de Mons. *B.S.A.B.*, IX, p. 193-196.
- HETHIMANN L. - 1930. L'écorçage du chêne en Ardenne il y a cent ans (Vallées de Meuse et Semoy). *Revue de folklore français*, 1, p. 263-265.
- HURT V. - 1982. Les haches en bois de cerf en Belgique : essai de classification. *Amphora*, 29, p. 14-24.
- PATOU M. et alii - 1986. *Outillage peu élaboré en os et bois de cervidés II*. (Artefacts 3). Treignes, CEDARC, p. 3.
- REMACLE L. - 1947. Travaux forestiers. L'écorçage des chênes en Ardenne. *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, IV, 45-46, p. 257-274.
- STORDEUR D. - 1980. Les derniers objets en os de l'Europe occidentale (résultats d'une enquête de 1976) dans *Objets en os historiques et actuels*. Travaux de la Maison de l'Orient, 1, p. 53-73.

Les Chroniques de l'Écomusée, bulletin de liaison des amis du musée, sont distribués aux membres en règle de cotisation.

Montants des cotisations 2003 :

membre adhérent : 10,00 €
membre protecteur : 100,00 €
membre d'honneur : à discrétion

CCP : 000-3251420-77



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Université libre de Bruxelles

1er trimestre 2005

n° 39

Editeur responsable : Pierre CATTELAIN - Écomusée - 81, rue de la Gare - 5670 Treignes

In memoriam Vital Deforge décédé à Treignes le 31 juillet 2003.



Vital DEFORGE, bourgmestre, dans son bureau à la maison communale en compagnie de Félix LEBEAU, secrétaire communal.

C'est avec une profonde tristesse que la nouvelle du décès brutal de Vital Deforge m'a été communiquée l'été 2003.

Je me souviens avec nostalgie de ma première rencontre avec Vital dans son bureau à la maison communale de Treignes en 1972. Vital à cette époque était en effet bourgmestre de Treignes, la fusion des communes n'avait pas encore été réalisée. Cette rencontre avait pour but de lui présenter les objectifs qui motivaient notre présence dans son village. L'Université Libre de Bruxelles venait en effet d'acquérir la gare depuis longtemps désertée par les voyageurs. Cette première prise de contact est à l'origine d'une sympathie mutuelle qui n'a cessé de se développer par la suite.

Né à Treignes le 1 janvier 1929, Vital était agent des postes depuis 1949. Après avoir servi à Olloy, il a exercé ses fonctions à Mazée jusqu'en 1990. C'est par l'exercice de sa profession qu'il avait acquis une connaissance approfondie de sa région pour laquelle il nourrissait une curiosité

LES GAMMARES DE LA MEUSE : CHRONIQUE D'UN DÉFERLEMENT D'ENVAHISSEURS.

Que sont les gammares ?

Les pêcheurs connaissent bien les gammares : ce sont des petites crevettes (un peu plus de 1 cm de long quand elles sont adultes), de couleur beige grisâtre à verdâtre, qui vivent dans le fond de nos rivières, sous les pierres et les feuilles mortes ou entre les graviers, parfois en nombres considérables, et qui sont volontiers consommées par les truites et d'autres poissons.

La forme de leur corps est très caractéristique : il est plus haut que large (on dit qu'il est comprimé latéralement).

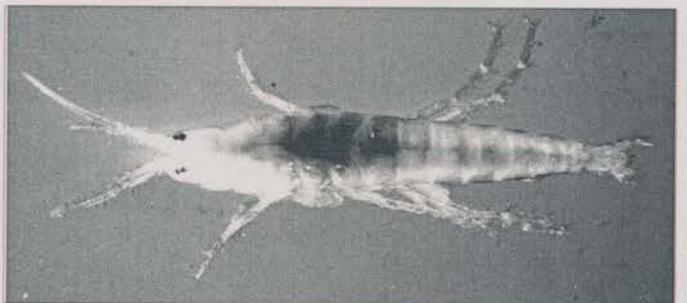
Sur la tête (ou céphalon), elles possèdent une paire d'yeux composés et deux paires d'antennes qui sont fines et souples. Les autres appendices de la tête (les mandibules et les mâchoires) sont peu visibles.

Sur le thorax (ou péréion) elles possèdent sept paires de pattes (ou péréiopodes) avec une disposition caractéristique : les antérieures sont dirigées vers l'avant et les postérieures vers l'arrière ; les deux premières paires de pattes sont en outre terminées par des petites pinces, plus développées chez les mâles que chez les femelles.

Enfin sur l'abdomen (ou pléon), elles possèdent deux types d'appendices : d'abord trois paires de palettes (ou pléopodes natatoires) et ensuite trois paires de baguettes (ou uropodes sensoriels). Les pléopodes n'arrêtent pas de battre : au ralenti, ce battement crée un courant d'eau lent qui ventile les branchies (et éventuellement aussi les œufs), en battement accéléré, cela produit un courant qui propulse très efficacement l'animal : les gammares sont capables de nager assez vite mais jamais sur de grandes distances. Les uropodes, et surtout la dernière paire, sont sensoriels : ils permettent de détecter l'approche d'éventuels prédateurs qui arrivent par l'arrière.

Au moment de la reproduction, qui s'étale sur une grande partie de l'année, les mâles s'approprient une femelle et s'y accrochent par les pinces des pattes antérieures. Le couple se déplace ainsi de concert pendant plusieurs jours avant l'accouplement. Un peu plus tard, les femelles pondent leurs œufs dans une poche incubatrice située sous le péréion ; c'est là qu'ils seront fécondés et protégés jusqu'à l'éclosion des jeunes.

Les gammares sont fondamentalement des consommateurs détritiphages : ce sont des mangeurs de feuilles mortes et autres débris organiques et donc jouent un rôle important dans le fonctionnement des rivières. Toutefois, ils ont aussi un caractère carnivore, surtout développé à l'égard d'autres gammares (y compris de leur propre espèce) pendant la mue. En effet, comme tous les crustacés, les gammares grandissent par mues successives. Au cours d'une mue, ils se débarrassent de leur vieille peau et en fabriquent une nouvelle ; celle-ci sera ensuite durcie à l'aide de carbonate de calcium. C'est pendant la mue (qui dure quelques heures) qu'ils sont très vulnérables : ils ne sont pas capables de fuir aussi vite que d'habitude et leur



Gammare (*Gammarus pulex* mâle) en vue latérale : on voit clairement 3 des 4 antennes, un œil composé, les pattes antérieures dirigées vers l'avant et les pattes postérieures dirigées vers l'arrière, les palettes natatoires et les derniers appendices sensoriels. Vu sous cet angle, le corps du gammare n'est pas du tout hydrodynamique.

En bas : *Gammarus fossarum* femelle en vue dorsale : on peut remarquer que le corps est comprimé et que sous cet angle, il apparaît nettement plus hydrodynamique.

peau, qui est à ce moment souple, n'offre que peu de résistance aux agressions.

Les différentes sortes de gammares de la Meuse et les circonstances de leur arrivée.

A première vue, tous les gammares se ressemblent, mais il y a en fait maintenant huit espèces différentes dans la Meuse, et l'histoire de leur origine et de leur arrivée dans nos rivières est intimement liée au développement des moyens de transport sur l'eau. Nous allons les passer en revue dans l'ordre de leur arrivée dans la Meuse.

Si on remonte au début du 19^{ème} siècle, il n'y avait en tout et pour tout que deux espèces de gammares d'eau douce en Belgique (il y en a aussi en mer et dans l'eau saumâtre des estuaires mais nous n'en parlerons pas ici) :

1) *Gammarus fossarum* est caractéristique des eaux vives (c'est une espèce 'rhéophile'), on la trouve donc dans les ruisseaux et petites rivières au courant rapide et elle existait dans quelques sections de la Meuse elle-même, où le courant était assez rapide et turbulent. La canalisation de la Meuse au cours du 19^{ème} a nettement ralenti le courant, ce qui fut fatal à *Gammarus fossarum* ; elle reste néanmoins présente, et parfois même dominante, dans de nombreux affluents (c'est la seule espèce présente dans le Ry de Matignolles).

2) *Gammarus pulex* préfère les eaux courantes mais peu turbulentes, éventuellement même stagnantes. La canalisation de la Meuse a donc été favorable à cette espèce, qui a éliminé la précédente par compétition, et *Gammarus pulex* est devenue l'espèce dominante dans la Meuse, jusqu'en 1998... Ces deux espèces sont assez délicates à distinguer mais peu importe.

Considérées comme indigènes, *Gammarus fossarum* et *Gammarus pulex* n'existaient cependant pas chez nous il y a 'à peine' 10.000 ans. A cette époque en effet, une calotte de glace recouvrait tout le nord de l'Europe jusque et y compris une partie des Pays-Bas. A la périphérie de cet immense glacier, le climat était évidemment très

froid, surtout en hiver. Le sol était gelé en permanence en profondeur (= permafrost), et le paysage de nos régions était celui de la toundra, une sorte de lande où paissaient les rennes, c'est-à-dire le genre de paysage que l'on peut actuellement rencontrer en Laponie. A cette époque, pour trouver des milieux correspondant approximativement à notre actuel climat, il fallait aller soit en Espagne (= 'refuge ibérique'), soit sur le pourtour de la mer Noire et de la mer Caspienne (= 'refuge ponto-caspien').

Il y a 10.000 ans donc, la Meuse existait, certes, mais elle devait être complètement gelée pendant plusieurs mois par an et ne coulait qu'en été et automne : il n'y avait sûrement pas beaucoup d'espèces aquatiques qui parvenaient à vivre dans des conditions aussi rudes. Quand le climat s'est adouci et que la calotte glaciaire a régressé, les plantes et animaux qui avaient survécu dans le sud de l'Europe ont pu migrer et progressivement repeupler le nord de l'Europe.

On peut facilement comprendre comment les plantes et animaux terrestres ont pu, de proche en proche, repeupler les terres libérées des glaces, mais il est plus difficile de comprendre comment les rivières du nord de l'Europe ont pu être recolonisées par des espèces aquatiques. En fait, une petite partie de la faune a pu passer par la mer et remonter les rivières à partir de leurs embouchures, mais les animaux qui supportent à la fois l'eau douce et l'eau salée (comme le saumon et l'anguille) sont plutôt des exceptions. Une autre partie a pu passer par les airs : c'est le cas des insectes qui ont des larves aquatiques, comme les libellules, les éphémères (ou 'mouches de mai'), les trichoptères (ou 'porte-bois'), etc. ; c'est aussi le cas des espèces dont les œufs résistants ou les graines peuvent être transportés accrochés aux pattes des canards.

En revanche pour les espèces 'dulçaquicoles permanentes' (= les espèces qui passent toute leur vie dans l'eau douce) et qui ne produisent pas d'œufs résistants, il a dû être difficile de coloniser les rivières du nord de l'Europe, qui ne communiquent pas avec celles du sud. Il n'est dès lors pas facile de comprendre comment *Gammarus fossarum* et *Gammarus pulex* ont pu arriver dans la Meuse à partir de leur refuge glaciaire : cela n'a certainement été ni facile ni

immédiat. En tout cas, en 10.000 ans, ce sont les seules qui aient réussi le passage sans être aidées par l'homme.

En effet, en rendant les rivières navigables et en les connectant entre elles par des canaux, l'homme va faire sauter les barrières entre bassins fluviaux et favoriser involontairement les envahisseurs venus du sud.

Vers 1840, suite à l'ouverture d'un premier canal entre le Danube et le Rhin (canal assez modeste et qui fut désaffecté quelques années plus tard), une première espèce, d'origine balkanique, *Gammarus roeseli*, réussit à passer à l'ouest et à envahir le bassin du Rhin et de la Meuse.

3) *Gammarus roeseli* est actuellement présente dans la Haute Meuse, mais sans jamais être dominante. Elle est assez régulièrement présente en amont de Sedan, mais en Belgique, il faut la qualifier de sporadique : on la trouve de ci de là et généralement en petits nombres. C'est assurément l'espèce de gammare la plus facile à reconnaître grâce à la carène épineuse qu'elle porte sur le dos. Comme elle est présente dans la Meuse depuis plusieurs dizaines de générations, elle est maintenant intégrée à notre faune et considérée comme naturalisée.

Vers 1920, une seconde espèce exotique, d'origine basque cette fois, *Echinogammarus berilloni*, arrive en Belgique. On n'est pas certain du chemin qu'elle a suivi, mais comme elle peut survivre en eau de mer, on pense qu'elle aurait été transportée d'embouchure en embouchure le long des côtes de l'Atlantique et de la Manche par des caboteurs.

4) *Echinogammarus berilloni* a été régulièrement présente dans la Meuse belge jusqu'en 1998... Dans le Viroin, elle est devenue et est toujours l'espèce dominante (elle est aussi l'espèce dominante dans la Meuse en amont de Sedan). Les mâles adultes sont faciles à reconnaître à l'espèce de fourrure qu'ils portent sur la face dorsale du pléon (= abdomen). De même que l'espèce précédente, elle est maintenant considérée comme naturalisée.

Dans les années 1980 et 1990, ce sont deux espèces d'Amérique du nord qui arrivent

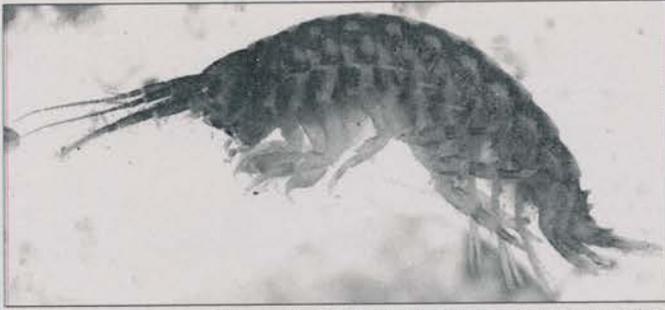
en Europe, très probablement dans de l'eau de ballastage. Lorsqu'un bateau est peu chargé, il s'enfonce peu dans l'eau, il offre donc une grande surface au vent latéral et risque d'être instable ; on l'alourdit en remplissant d'eau ses ballasts (sorte de grands réservoirs localisés dans la calle), et on les vide à l'occasion d'une escale où il embarque des marchandises. En remplissant d'eau ses ballasts, il peut aussi embarquer des animaux et des plantes qui sont présents dans l'eau d'un port et qui seront débarqués dans un autre port. C'est ainsi que des espèces dulçaquicoles américaines ont été introduites en Europe et vice versa.

5) *Gammarus tigrinus*, d'origine américaine donc, arrive ainsi aux Pays-Bas en 1983, après une escale en Angleterre. Elle deviendra très abondante dans la Meuse hollandaise : c'est une espèce qui aime les eaux à courant lent et très légèrement saumâtres. Elle a fait une brève apparition dans la Meuse liégeoise dans les années 1990, mais elle n'a pas réussi à s'installer en Belgique.

6) *Crangonyx pseudogracilis*, également d'origine américaine, débarque aux Pays-Bas en 1991 et fera quelques apparitions sporadiques dans la Meuse belge. C'est une espèce de petite taille qui aime les eaux stagnantes et qui n'a pas réussi à se maintenir dans la Meuse belge ; toutefois en France, elle est présente en amont de Sedan, non pas dans la Meuse elle-même, mais dans le canal de l'est qui longe la Meuse et qui est alimenté par l'eau de la Meuse. Cette espèce est reconnaissable à l'absence complète de soies ou d'épines sur la face dorsale du pléon (= abdomen).

Avec l'ouverture du nouveau canal entre le Danube et le Main (et donc le Rhin) en décembre 1992, et cette fois à grand gabarit, une nouvelle vague d'espèces exotiques va débarquer chez nous, et notamment deux nouvelles espèces de gammares.

7) *Dikerogammarus villosus* est originaire des grands fleuves du pourtour de la Mer Noire. Aidée par la navigation fluviale et l'aménagement du fleuve, elle a d'abord envahit le Danube ; après avoir franchi le canal Danube – Main, elle était signalée en 1995 à la frontière



Dikerogammarus villosus femelle : les deux pointes dorsales sur l'abdomen sont caractéristiques du genre.

entre l'Allemagne et les Pays-Bas. En 1997, elle arrivait dans la Meuse près de Maastricht, en 1998, elle était présente dans toute la Meuse belge et, en 2000, elle y avait pratiquement éliminé tous les autres gammarus. Elle a entre-temps continué son invasion vers l'amont à une vitesse de 30 à 40 km par an jusqu'à Sedan, mais elle ne pénètre pas, jusqu'à présent du moins, dans les affluents comme la Semois, le Viroin ou la Lesse. Elle est reconnaissable aux deux pointes qu'elle porte sur le pléon (= abdomen). La raison de son succès réside dans son caractère prédateur plus prononcé que chez les autres gammarus qu'elle est capable d'attaquer et de dévorer même en dehors des périodes de mue, quand leur peau est durcie par le carbonate de calcium.

8) *Dikerogammarus haemobaphes* est également originaire du pourtour de la Mer Noire et a suivi le même chemin que *Dikerogammarus villosus*, mais avec plus de discrétion. En fait cette espèce, très curieusement, s'est installée dans la Meuse belge mais ne s'est pas installée aux Pays-Bas ni en France ! Il ne semble pas que la qualité chimique de l'eau puisse expliquer cette répartition mais plutôt la manière dont le fleuve est aménagé : en Belgique, des longues sections de berges sont transformées en murs verticaux, ce qui n'est pas ou beaucoup moins le cas en France ou aux Pays-Bas. Elle porte également deux pointes sur le pléon (= abdomen) et est assez difficile à distinguer de l'espèce précédente.

Pour compléter cette galerie de petits crustacés exotiques du même groupe que les gammarus (les Amphipodes), il est intéressant de citer une espèce qui a suivi un chemin peu

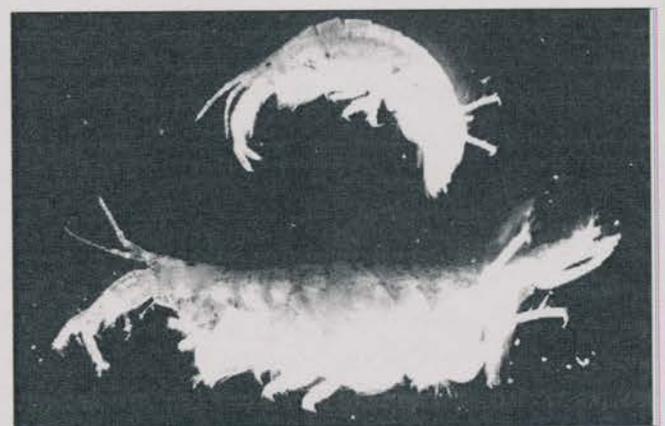
banal et dont la progression a été émaillée d'arrêts et de pullulations fulgurantes.

Chelicorophium curvispinum est originaire de la Mer Noire elle-même (qui est une mer deux fois moins salée, du moins en surface, que l'eau de mer normale). Au début du 20^{ème} siècle, elle a traversé toute la Russie, en remontant le fleuve Dniepr et les canaux jusqu'à la mer Baltique (qui est également une mer peu salée). Elle a ensuite traversé la Pologne et est signalée pour la première fois à Berlin en 1912. Elle a fait ces voyages très probablement accrochée à la coque des péniches. C'est en effet une petite espèce de crustacé qui se construit un fourreau de soie collé aux pierres et parfois aux coques des bateaux.

Sa progression à travers l'Allemagne sera très lente, et il faut attendre 1981 pour la voir apparaître dans la Meuse belge à Huy, sans jamais avoir été signalée auparavant aux Pays-Bas. Ce n'est qu'en 1987 (un an après l'accident de l'usine Sandoz qui a considérablement perturbé le Rhin) qu'elle va envahir le Rhin aux Pays-Bas et y pulluler.

Depuis son introduction dans la Meuse à Huy, elle a colonisé la rivière assez régulièrement à une vitesse d'environ 15 km par an vers l'amont, et cette progression était toujours en cours en 2003.

Bien qu'elle soit devenue très abondante dans la Meuse (plusieurs milliers d'individus par m²), son incidence sur les autres crustacés reste faible : c'est en effet un organisme filtrant qui n'entre donc pas en concurrence avec les gammarus, qui sont masticateurs et broyeurs.



Couple de *Chelicorophium curvispinum* : le mâle se trouve au-dessus ; on notera une première paire d'antennes fines et ensuite une paire d'antennes massives.

De toutes les espèces introduites récemment (depuis 1980), c'est la seule qui montre une tendance à pénétrer dans les affluents : elle a en effet déjà été trouvée dans le Viroin à Treignes mais en petits nombres. On ne s'attend d'ailleurs pas à ce qu'elle devienne abondante, car sa ressource alimentaire, le plancton, est rare dans le Viroin.

Elle est reconnaissable à sa deuxième paire d'antennes qui sont massives et relativement courtes. Contrairement à ce qui se passe chez les gammares, les mâles de *Corophium* sont nettement plus petits que les femelles.

Bilan

L'arrivée de tous ces gammares envahissants a considérablement modifié la faune de la Meuse : en beaucoup d'endroits les espèces indigènes ont été éliminées par les envahisseurs. Ceci illustre le problème des espèces envahissantes, qui peuvent parfois causer non seulement des dégâts irréversibles aux écosystèmes (perte de diversité) mais aussi, quelques fois, aux activités humaines (en particulier à l'agriculture).

Dans le cas des gammares de la Meuse, le bilan diffère en fonction de l'échelle à laquelle on se place : à l'échelle de certaines sections de la rivière, les gammares indigènes (et ceux qui s'étaient naturalisés) ont été éradiqués par *Dikerogammarus villosus* qui est très agressif ; on peut donc parler de perte locale de diversité. Toutefois, si on se place à l'échelle de toute la rivière et de son bassin, il faut bien reconnaître qu'aucune espèce n'a disparu et qu'il y a maintenant huit espèces de gammares dans la Meuse alors qu'il n'y en avait que deux il y a deux siècles ; il y a donc un gain de diversité globale. Un bilan aussi favorable est loin d'être la règle quand on examine les nombreux problèmes posés par les espèces exotiques.

En ce qui concerne les poissons, il ne semble pas que quelque chose ait changé pour eux : ils mangent les nouveaux gammares comme ils mangeaient les anciens. Il est cependant encore trop tôt pour décider que tout danger est écarté. En effet, les gammares peuvent héberger des parasites de poissons (et d'oiseaux) : on dit qu'ils servent d'hôtes intermédiaires pour ces parasites. Jusqu'à présent, il n'a pas été signalé

que les poissons étaient plus ou moins parasités à la suite de l'arrivée des nouveaux gammares, mais leur arrivée est encore récente et l'écosystème rivière n'a sans doute pas encore trouvé son nouvel équilibre.

Guy JOSENS

* * *

L'AFFICHE PUBLICITAIRE DANS LE DOMAINE DE L'HISTOIRE DES TECH- NIQUES.

L'affiche et l'image imprimée sont la mémoire de la rue où, éphémères, elles sont destinées à annoncer un événement ou promouvoir un nouveau produit. A l'origine, n'ayant pas vocation pour être oeuvres d'art malgré toute la beauté de leur graphisme, elles apportent un témoignage précieux, souvent émouvant, de l'époque où elles ont été produites. Feuilles fragiles et fugaces placardées sur les murs, le hasard seul a fait qu'elles sont parvenues jusqu'à nous grâce à des circonstances fortuites, surplus oubliés dans un placard ou dissimulées sous d'autres affiches proposant d'autres produits, ou encore illustrant un calendrier que l'on expose à l'année dans l'atelier.

Faites pour attirer le regard et informer sur les avantages d'un produit, elles sont avant tout destinées à séduire et impressionner le client potentiel, leur langage est donc adapté au public auquel elles s'adressent. Elles témoignent de l'évolution des pratiques, elles sont une mémoire de notre agriculture et de la vie de nos campagnes.

Depuis le milieu du XIXe siècle, le machinisme agricole a été un des facteurs déterminant de l'évolution et des transformations de l'agriculture, il en a bouleversé les mentalités et les usages. Dans ce processus la publicité et l'enseignement ont joué un rôle déterminant. La présentation de ces documents accompagnant les



Affiche publicitaire de la SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE LES CULTIVATEURS DU HAINAUT.

*Chromolithographie 59 x 77 cm.
Treignes, Collection de l'Écomusée.*

machines qu'ils étaient censés promouvoir trouve sa justification dans la perspective des objectifs et des préoccupations de l'Écomusée, elle lui confère sa cohérence. Elle s'inscrit au sein d'une problématique que l'Écomusée développe depuis sa création. L'Écomusée a en effet pour vocation de s'interroger sur les composantes et sur l'évolution de cette ruralité au sein de laquelle il s'inscrit, de rassembler, de conserver et de restituer au plus grand nombre la connaissance de ce patrimoine.

C'est dans cet esprit que l'Écomusée du Viroin rassemble patiemment ces documents, depuis plus de vingt ans, au hasard des brocantes et auprès des marchands spécialisés. C'est ainsi qu'il peut s'enorgueillir de posséder plus de deux cents documents qui s'inscrivent dans l'histoire de nos campagnes : affiches publicitaires pour des instruments, des machines ou des produits, diplômes de concours organisés par les comices agricoles, affiches annonçant des expositions d'agriculture, etc. Ils couvrent une période qui s'étend de 1848 jusqu'à la période contemporaine.

En 2004, notre collection a pu s'enrichir d'une dizaine de nouveaux documents. Une visite à notre exposition temporaire consacrée à la laiterie vous permettra d'avoir un premier aperçu de cette collection.

* * *

NOUVELLES ACQUISITIONS

Au cours des années 2003 et 2004, nos collections se sont encore enrichies de nouvelles pièces.

SECTION POÉLERIE

Cuisinière à gaz, fabrication italienne vers 1950, tôle émaillée de couleur jaune. Don de M. Romano Sylvio d'Ostende.

Poêle LA COUVINOISE, fonte. Don de M. Tasset de Gilly.

Poêle, style Art-Déco. Don de M. Tasset de Gilly.

Poêle Samson, fonte émaillée noir. Don de Mme Anne Marie de Bruxelles.

Poêle "crapaud", tôle et fonte. Don de M. Masson de Mazée.

SECTION AGRICULTURE

Un lot important de machines provenant de la Ferme de la Motte à Ermeton-sur-Biert. La ferme exploitait 13 Ha de terres en polyculture et un cheptel de 8 à 9 vaches laitières. L'exploitation a cessé en 1973.

Ces machines nous ont été données par M. Vandecreuse fils, en voici le détail :

Semoir multigraine, fabrication DE SAINT-HUBERT à Orp-le-Grand, acquis d'occasion avant 1952.

Batteuse à grains, fabrication TIXHON-SMAL à Herstal, année de fabrication vers 1919, bois, fer et fonte.

Écrémeuse à bras, fabrication BERNARD (F), possibilité d'entraînement électrique, tôle et fonte, acquise vers 1950.

Baratte-malaxeur, fabrication TOMECA (Tonnellerie Mécanique Ardennaise), entraînement à manivelle ou électrique, bois et fer, acquise vers 1950.

Concasseur à grains, marque SOH, fonte.

Balance pour peser le grain, bois et fer.

Lessiveuse, entraînement électrique, cuve en cuivre rouge, batteurs en bois.

Plaque émaillée, trapeuse NATIONAL.

De M. Thusin de Hondelange :

1 faux armée, 1 râteau à javeler, 1 rasette à betteraves, 2 houes, 1 râteau.

Tèle en terre-cuite pour l'écumage du lait.

Baratte traditionnelle en bois (battreule), achat sur une brocante à Bruxelles.

SECTION BOULANGERIE

De l'ancienne boulangerie MARTIN à Oignies, celle qui a fait l'objet d'une rubrique dans l'ouvrage *Artisans et terroir*, nous avons reçu un important lot de pièces : 81 platines à tartes, un lot de moules à pain, 1 spatule pour retirer la tarte de la platine, 7 spatules pour couper la pâte, 1 setier, 1 tamis à farine, 1 balance à peser les sacs.

BRASSERIE

Une collection de verres à bières trappistes belges, anciens et modernes, et articles publicitaires s'y rapportant.

DIVERS

Du Dr. Georges André de Cul-des-Sarts :

1 pompe aspirante et refoulante, fabriquée à Mariembourg par vers 1930, métal et bois.

1 pompe mitigeuse à essence.

De M. Baudrez d'Olloy :

Jeu de cuillers de sabotier, peigne à carder, 4 paires de sabots, 9 pelwès (outils à écorcer), 1 palanche, 1 hache-tabac, 1 grande scie, 4 rabots (riffards), 1 sape, 1 faux, 1 cisaille, 2 hachettes, 3 enclumettes à battre les faux, 1 peigne à myrtilles, 1 arrache-betteraves, 1 hachoir à viande, 1 outil d'ardoisier, 2 tire-ballots, 2 machines à coudre SINGER.

* * *

Les Chroniques de l'Écomusée ont pour but de resserrer les liens entre l'Écomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Écomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, nouvelles acquisitions, ...).



Gravure du Musée Populaire de Belgique.

Ce tableau synoptique à vocation documentaire offre un aperçu général sur les techniques pratiquées en élevage au milieu du 19^e siècle. Le Musée populaire de Belgique a été institué par A.R du 24 décembre 1848 dans un but éducatif, il a publié plusieurs séries de gravures sur différents thèmes : *série religieuse, série historique, série agricole, ...*

Lithographie, G. Stapleaux éd. Bruxelles, vers 1850.
65 x 48 cm. - Treignes, Écomusée du Viroin.

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Écomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle d'un montant de minimum 10 Euro, au delà de 35 Euro, les dons sont fiscalement déductibles.

Dexia n° 068-2225079-23
C.A.N.E. (France) n° 9208170069
Code établi : 10.206
Code guichet : 08000

Écomusée du Viroin

Rue de la Gare, 81

B - 5670 TREIGNES - VIROINVAL

TÉL. +32(0)60/39.96.24

FAX : +32(0)39.94.50

MAIL : ecomusee@ulb.ac.be

[http : //www.ulb.ac.be/ulb-wallonie](http://www.ulb.ac.be/ulb-wallonie)

inlassable. Cette passion était concrétisée par une recherche acharnée de tout document d'archives relatif à son village natal, c'est ainsi qu'il avait également rassemblé une collection impressionnante de cartes postales de sa commune mais également d'Olloy, village dont est originaire son épouse Renée.

En réalité, Vital aurait souhaité devenir agriculteur. Au cours de sa jeunesse, il avait eu en effet maintes fois l'occasion de prêter son concours pour différents travaux aux champs dont il avait gardé une réelle nostalgie. C'est probablement aussi la raison pour laquelle tout au long de son existence, il n'a cessé d'être un observateur attentif et informé de tout ce qui se passait dans les fermes des alentours.

Au fil des ans, Vital a régulièrement collaboré à nos enquêtes. Lorsque, après quelques années de travaux d'aménagements de la gare, les objectifs du Centre de l'Environnement ont commencé à se préciser, Vital s'est associé à nos travaux et nous a fait bénéficier de sa grande connaissance du pays. C'est ainsi qu'il nous a régulièrement accompagné dans nos enquêtes où il a ainsi, grâce à sa précieuse familiarité avec les personnes et le terrain, joué un rôle essentiel. Lui même m'a consacré de longues heures d'enregistrements pour me raconter par le détail comment s'organisait l'entraide villageoise pour les travaux des champs. Lorsque le projet de développer une recherche-action dans le domaine de la culture locale et du patrimoine, Vital nous a immédiatement rejoint dans le conseil d'administration de l'asbl Documentation et Information Régionales sur l'Environnement lorsqu'elle a vu le jour en 1978. Sa participation au sauvetage de la ferme-château et à la création de l'Écomusée concrétisent son attachement indéfectible à son village de Treignes.

La mémoire de Vital Deforge restera vivace non seulement dans nos coeurs et nos esprits, mais sa participation à l'ouvrage qu'il a cosigné avec moi, Paysans et paysages au pays du Viroin, en restera un témoin durable et un legs précieux pour les générations futures.

Au nom de toute l'équipe de l'Écomusée, j'adresse à son épouse Renée et à ses filles Jacqueline et Monique, notre fidèle collaboratrice, mes condoléances les plus émues.

Jean-Jacques VAN MOL

Nouvelle exposition

LE LAIT DANS TOUS SES ÉTATS

Cette nouvelle exposition vous propose de découvrir l'histoire plus que centenaire de l'industrie laitière dans notre pays. Depuis la ferme productrice jusqu'au consommateur toute une filière de transformations et de conditionnement du lait s'est progressivement mise en place.

Deux découvertes fondamentales sont à l'origine de cet essor industriel, l'une technique : l'écémage par centrifugation ; l'autre scientifique : la microbiologie avec la découverte des microbes. L'invention de la « turbine » a permis d'accélérer la séparation de la crème du lait, processus traditionnellement lent, mais elle a également favorisé la multiplication de coopératives parmi les producteurs. La découverte et les progrès de la microbiologie ont permis de contrôler les processus de maturation du beurre et de maîtriser la fabrication des fromages.

triser la fabrication des fromages.

Le lait est en effet un produit périssable, fragile et instable, difficile à manipuler. Son transport est aléatoire. D'où la nécessité de le transformer pour pouvoir être valorisé : le lait caillé, ou caillebotte, est la première étape dans la fabrication du fromage ; produit qui se conserve longtemps,



moulé, il se transporte comme n'importe quel autre denrée. Le beurre est stable après salage.

L'évocation de ce parcours historique où se mêlent techniques et inventions scientifiques est l'occasion de vous proposer une découverte de nos collections d'outils et de machines liés à la laiterie, itinéraire émaillé de nombreux documents d'archives : affiches, papiers à en-tête, documents publicitaires qui jalonnent cette histoire.

L'image comme moyen de communication nous livre un registre varié d'affiches et de pro-

Les facteurs d'une industrialisation.

Les progrès techniques de traitement du lait ont une histoire qui débute pendant la seconde moitié du 19^e siècle avec l'invention de l'écumeuse centrifuge qui s'est rapidement propagée dans nos campagnes. L'association des producteurs laitiers en organisations coopératives pour réunir les capitaux nécessaires à l'acquisition de ces nouvelles machines et regrouper leur production est à l'origine des « laiteries à vapeur ». Cette première forme de production de type industriel va connaître au 20^e siècle un essor considérable grâce à l'apport d'un flux continu de matière première et permettre la fabrication normalisée des produits dérivés.

Au Sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse, dans la région des Rières et des Sarts, c'est très précocement que des associations de producteurs laitiers ou de propriétaires se sont constituées en Sociétés Coopératives pour créer des laiteries industrielles où le lait était apporté à des beureries, les « laiteries à vapeur », qui extrayaient la crème pour ensuite fabriquer du beurre, le lait écrémé repartait dans les fermes pour l'alimentation du jeune bétail.

C'est ainsi que deux laiteries sont nées à Cul-des-Sarts : en 1885, la LAITERIE MODÈLE DE CUL-DES-SARTS installée dans la manufacture de tabacs Thomas Philippe, transférée ensuite à Regniowelz où elle devient la LAITERIE-BEURRIERIE-FROMAGERIE TH. PHILIPPE-BEAULOYE où sera fabriqué du Camembert ; cette laiterie ferme en 1934. En 1891, la laiterie coopérative LES PROPRIÉTAIRES RÉUNIS est fondée par un groupe de propriétaires.

A Couvin, la LAITERIE DE SAINT-ROCH est



spectus publicitaires, de gravures et de photographies à caractère documentaire qui apportent leur témoignage sur les époques où elles ont été produites, elles restituent au spectateur d'aujourd'hui les impressions d'hier. L'affiche a contribué à populariser la notion de progrès technique et à rendre familière la présence des machines dans nos campagnes. Le calendrier publicitaire, régulièrement consulté, l'a relayée à l'intérieur du foyer.

« Pas de bonne cuisine sans beurre ! »

Au 19^e siècle, se développe une société où les produits, signes de distinction sociale jusque là réservés à une élite, sont progressivement adoptés par des couches de plus en plus larges de la population, le beurre devient signe d'une amélioration du niveau de vie. Grâce à l'accroissement des revenus, la consommation du beurre et des produits laitiers s'amplifie dans d'énormes proportions.



créée par les de Villermont, sur le site de Saint-Roch, après qu'y eût été organisée une « École volante de laiterie ». Cette laiterie, qui exporte du beurre à l'État Indépendant du Congo, ferme en 1901.

En région de Chimay, ce sont également deux laiteries qui vont prospérer pendant toute la première moitié du 20^e siècle et qui sont à l'origine de la dernière laiterie encore en activité aujourd'hui : COFERME, la Compagnie fermière de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ce sont respectivement la Société Coopérative LES RICHES PÂTURAGES DE L'EAU-BLANCHE & DE L'OISE à Seloignes et la SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE SAINTE-ANNE à Forges-lez-Bourlers, toutes deux fondées en 1897.

Les graves crises que traverse l'industrie laitière pendant les années 1960 vont provoquer de nombreuses faillites et entraîner des regroupements. Dans notre région, ces mouvements se concrétisent par la réunion, en 1967, des laiteries de Forges, Seloignes et Cul-des-Sarts dans une nouvelle société : CENTRALAIT, la Centrale Laitière du Pays de Chimay, qui connaîtra une vie relativement éphémère, puisqu'en 1977, une profonde restructuration du secteur programmée par les pouvoirs publics aboutit à la création de SUD-LAIT à Dison. SUD-LAIT rassemble plusieurs sociétés laitières de l'Est de la Belgique et reprend le ramassage du lait en Entre-Sambre-et-Meuse. Cette situation nouvelle provoque la réaction d'un groupe de fermiers de la région qui, mécontents des nouvelles contraintes qui leur étaient imposées, fondent une nouvelle société : la COMPAGNIE FERMIÈRE DE L'ENTRE-SAMBRE-ET-MEUSE – COFERME, société coopérative fondée le 6.12.1977, toujours active actuellement.

L'histoire qui vient d'être brièvement esquissée fait l'objet d'une publication de près de 200 pages dont la livraison est prévue pour le second trimestre de cette année. Le lait et ses dérivés, origines et essor d'une industrie retrace les étapes des innovations techniques et des découvertes scientifiques qui sont à l'origine de l'industrie laitière. Dans un second volet, l'histoire économique et sociale de cette industrie en Entre-Sambre-et-Meuse méridionale est évoquée en détail, elle est complétée par plusieurs témoignages et agrémentée de nombreux documents d'archives. L'ouvrage est abondamment

illustré de clichés, la plupart originaux, de nombreux documents sont reproduits en quadrichromie. Plus de 200 pages au format 24 x 17 cm. Broché sous couverture plastifiée. Éditions DIRE.

* * *

PUBLICATIONS RÉCENTES.

Trois nouvelles publications relatives à la sidérurgie et à ses produits sont venues compléter nos précédentes éditions.

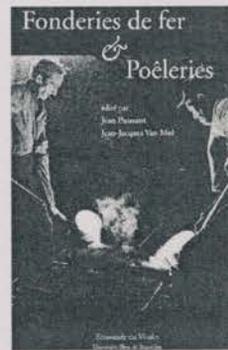
FONDERIES DE FER ET POÊLIERIES.

édité par Jean PUISSANT & Jean-Jacques VAN MOL

Au XIX^e siècle, grâce aux progrès de la sidérurgie et d'une meilleure maîtrise des techniques de production de la fonte, on assiste à l'émergence d'un nouveau secteur de production industrielle de poêles et de cuisinières qui va entraîner une sensible amélioration du confort domestique dans toutes les classes sociales.

Les recherches effectuées au XVIII^e siècle pour améliorer le rendement thermique du feu ouvert de la cheminée ont abouti à une impasse. Des progrès sensibles ont ensuite été obtenus avec le feu enfermé, d'un rendement nettement supérieur puisqu'il associe rayonnement et convection. Le poêle a permis une réduction du volume et l'usage de la fonte a donné au XIX^e siècle des formes circulaires qui rayonnent plus, tout en augmentant sa commodité d'emploi et son efficacité. Ce progrès est également lié à l'évolution du combustible : au bois de feu a succédé le charbon et le coke, relayés ensuite par le mazout, le gaz et l'électricité. Le souci esthétique a conduit à l'enrichissement décoratif des appareils. Le feu continu va s'imposer. Les innovations techniques vont se focaliser sur la compacité et la convection dirigée, elles supposent une architecture très élaborée, des matériaux correctement assemblés, des foyers de bonne qualité, toutes caractéristiques qui ne sont possibles que dans le cadre d'un processus de fabrication industriel mené par des entreprises très dynamiques.

Cet ouvrage réunit plusieurs contributions à l'Histoire de cette industrie qui a connu un lus-



tre tout particulier. Une première partie, consacrée aux progrès techniques du chauffage domestique à Paris, nous révèle le rôle des villes dans ce processus. Une étude consacrée à cette industrie en Belgique nous en décrit l'essor, l'épanouissement et le déclin au cours des XIX^e et XX^e siècles. Le témoignage de Nestor MARTIN, héritier d'un longue tradition d'industriels, apporte un éclairage particulier sur la saga de sa famille. L'histoire de la Société SOMY, dont la contribution à la prospérité économique de la région est notoire, est évoquée ici par les témoignages que nous avons recueillis au cours d'une série d'enquêtes menées à Couvin. Un dernier chapitre est consacré aux FONDERIES DU LION.

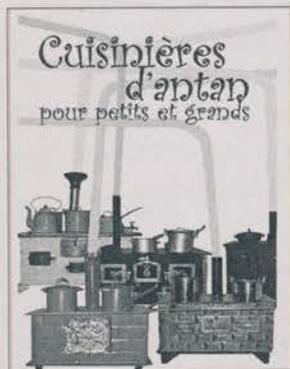
128 pages brochées au format 24 x 17 cm sous couverture plastifiée. Éditions DIRE.

Prix de vente : 12 Euros

* *

CUISINIÈRES D'ANTAN, POUR PETITS ET GRANDS.

Catalogue de l'exposition de l'année dernière dans lequel sont représentées les cuisinières jouets qui ont été exposées à Treignes. Tous les modèles qui ont été exposés sont ici reproduits en quadrichromie.



48 pages brochées au format 24 x 17 cm sous couverture plastifiée. Éditions DIRE.

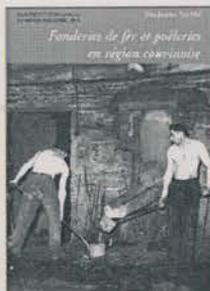
Prix de vente : 5 Euros

* *

FONDERIES DE FER ET POÊLIERIES EN RÉGION COUVINOISE.

Jean-Jacques VAN MOL

Recueil de témoignages enregistrés au début des années 1990 parmi une vingtaine d'acteurs qui ont oeuvré dans ce secteur industriel. Depuis le mouleur et le fondeur jusqu'à l'ingénieur et le directeur, à peu près toutes les catégories de travailleurs des cinq entreprises qui ont prospéré dans notre région évoquent leur



parcours professionnel et nous expliquent leur métier.

92 pages, au format 21 x 29,5 cm broché sous couverture plastifiée. Nombreuses photographies sélectionnées dans les collections de l'Écomusée. Publication du PIWB

(Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles).

Prix de vente : 15 Euros.

Ces ouvrages sont disponibles sur simple commande adressée au secrétariat de l'Écomusée du Viroin. Rappelons que les "Amis de l'Écomusée" bénéficient d'une réduction de 10% sur les prix de vente indiqués.

* * *

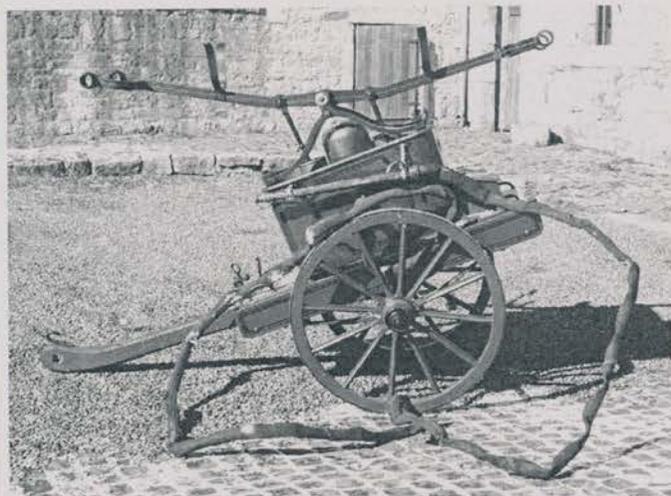
Enquêtes.

LA POMPE À FEU DU VILLAGE.

C'est grâce à la vigilance du regretté Vital Deforge que l'Écomusée a pu sauver de la disparition l'ancienne pompe à feu de Mazée au début des années 1980. Il faut en effet se souvenir que l'installation de la distribution d'eau dans le village est relativement récente, des fontaines équipées de pompes à bras étaient réparties à différents points du village (actuellement, il n'en subsiste plus qu'une à la rue de la Gare). La lutte contre les incendies, qui a toujours préoccupé les collectivités villageoises, se posait en termes différents à une époque où n'existaient ni la motorisation des équipements, ni la présence d'équipes de pompiers professionnels qui ont modifié les techniques d'intervention. Chaque village possédait sa pompe à incendie qui était mise en oeuvre par des équipes de villageois qui étaient « pompiers volontaires » et se livraient régulièrement à des exercices au cours desquels on testait le bon fonctionnement du mécanisme de la pompe.

Monsieur Louis PONCELET de Treignes nous a raconté ses souvenirs relatifs à cette activité dans le village. Ces exercices étaient réalisés tous les deux mois à l'occasion d'une répétition de la fanfare de Treignes. En effet, les pompiers du village étaient tous musiciens à la fanfare.

Le chef de la musique était alors



La pompe à feu de Mazée.

Écomusée du Viroin, inv. n° 8.603.

DELPORTE qui venait chercher les participants aux répétitions de la fanfare à l'Hôtel du Commerce, au local de la Maison du Peuple, actuellement occupé par le magasin tenu par son épouse et où il habite. La salle de musique, qui existe toujours, est située à proximité immédiate du ruisseau de Matignolles. Lorsqu'un exercice des pompiers était prévu, la pompe à feu était amenée sur la route le plus près possible du ruisseau et on la mettait en service. On remplissait le réservoir de la pompe pour l'amorcer avec quelques seaux d'eau qu'on descendait chercher au ruisseau en faisant la chaîne, deux personnes remplissaient les seaux et les autres se les passaient de main en main. Puis on plongeait l'extrémité du tuyeau dans le cours d'eau pour continuer à remplir le réservoir à



Les pompiers de chimay au début du 20^e siècle disposaient d'une pompe similaire, si pas identique !

Carte postale

l'aide de la pompe cette fois. Le tuyau est confectionné en cuir rivé tout son long, le caoutchouc était encore une denrée rare au moment de sa fabrication, probablement la fin du 19^e siècle. La pompe, à bras, était actionnée par huit hommes, quatre de chaque côté. C'étaient les plus jeunes qui étaient mis à la tâche.

La pompe à feu de Mazée, qui fait désormais partie des collections de l'Écomusée où elle est enregistrée sous le numéro d'inventaire 8.603 vient d'être complètement restaurée avec talent par notre collaborateur Philippe RÉGNIER.

Elle a été fabriquée par la firme JOS. BÉDUWÉ à Liège, une plaque en cuivre rivée sur le réservoir en fait foi, elle date probablement de la fin du 19^e siècle. Nous n'avons, jusqu'à présent, pu trouver plus d'informations sur cette fabrique.



La fanfare de Treignes à la Cavalcade d'Olloy vers 1960.

Photographie, collection de l'Écomusée.

Louis PONCELET a commencé à jouer de la bombarde à 8 ans. Il nous a donné une photographie d'une prestation de la fanfare de Treignes à la « Cavalcade » d'Olloy, qui affichait « fanfare espagnole » pour la circonstance. Cela se passait vers les années 1960.

Jean-Jacques VAN MOL

* * *

A PROPOS D'UNE CUISINIÈRE "MAJOLIQUE" DE NOTRE COLLECTION.

A l'occasion de notre récente exposition sur les cuisinières, nous avons reçu la visite de M. René DELOGNE, passionné par le sujet et lui-même constructeur de poêles « à l'ancienne ». Il a pu identifier pour nous le nom du constructeur d'une cuisinière qui était exposée et dont l'origine seule nous était connue : Gedinne. Il s'agit d'une magnifique cuisinière plate-buse majolique recouverte de carreaux en céramique décorée. On sait en effet qu'à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e la fabrication artisanale de cuisinières était réalisée par de nombreux "serruriers-poêliers".

Le meuble dont il est question ici avait été acquis en 1930 par un couple d'agriculteurs de Haut-Fays à l'occasion de leur mariage. Il nous avait été donné lorsque nous avons été chercher quelques machines agricoles qu'ils nous avaient offertes, ayant cessé leur exploitation.

Lors de sa visite, M. DELOGNE porta à notre connaissance un article consacré au poêlier de Gedinne qui a été publié par le Cercle d'Études Historiques de Gedinne dans son bulletin n°4 de juin 1997 ; nous en reproduisons ce qui suit.



L'histoire de ce serrurier-poêlier débute en 1857 par l'ouverture à Gedinne d'un commerce de quincaillerie par la famille Languillier originaire de Dinant. Un de leurs fils Jules (le couple eut 8 enfants), part à Charleville vers 1890 pour y effectuer un stage d'apprentissage chez un cousin germain de son père qui exerçait le métier de « chaudronnier-tôlier et fumiste » (serrurier-poêlier est en effet une dénomination



Cuisinière "majolique" fabriquée par Jules LANGUILLIER à Gedinne vers 1930.

Collection de l'Écomusée du Viroin.

inconnue en France, voir à ce propos l'article de Luis Bernardo dans notre récente publication *Fonderies de fer et poêleries*).

De retour à Gedinne en 1894, Jules s'établit à son compte pour la fabrication de cuisinières et de poêles. En 1898, il rachète un immeuble en bordure de la Houille pour y installer son commerce auquel il adjoint une forge. Plus tard, deux de ses fils vont le rejoindre à l'atelier.

En 1931, un de ses fils, Paul qui a 28 ans, quitte la maison familiale pour aller établir à Charleville un atelier de fabrication de poêles à bois et de cuisinières, activité interrompue vers 1970.

La fourniture en tôles plates, du 15/10ème de mm, était assurée par les usines COCKERILL à Seraing. Les pièces de fonderie provenaient des usines de Couvin. Les carreaux de céramique, les majoliques, étaient fabriqués chez BOCH FRES à La Louvière ou chez LA MAJOLIQUE à Malonne. L'acheminement des matériaux se faisait par chemin de fer.

L'atelier produisait des cuisinières et des poêles à bois du type ardennais avec une ou deux boîtes à fumée. Ces derniers étaient réalisés en tôle d'acier garnis intérieurement de briques réfractaires. On y fabriquait également

des moules à pain et des moulins à torréfier le café.

L'atelier cesse ses activités en 1970.

Ainsi, grâce à la précieuse collaboration de M. René DELOGNE, que nous remercions vivement ici, notre documentation sur notre collection consacrée à la poêlerie s'est enrichie d'un apport très apprécié.

* * *

DOCUMENTS INÉDITS SUR L'ORIGINE DE LA FONDERIE SAINT-JOSEPH À COUVIN.

Au 19^e siècle, la sidérurgie en région couvinoise traverse de profonds bouleversements : extinction des anciens fourneaux au charbon de bois et redémarrage d'une nouvelle métallurgie au coke jalonnée par les créations successives des FONDERIES ET FORGES SAINT-JOSEPH (1888), de la FONDERIE LA COUVINOISE (1891), les FONDERIES DE L'EAU-NOIRE (1907), les USINES ET FONDERIES SAINT-ROCH (1908) et les FONDERIES DU LION (1920). L'originalité de cet essor industriel réside dans le fait que la création de cette industrie nouvelle a été financée sur place par des acteurs locaux.

Dans ce dynamisme industriel, la famille DE VILLERMONT a joué un rôle important qui est évoqué dans les documents que j'ai pu consulter.* Il s'agit de deux manuscrits dactylographiés : le *Journal* (1884 - 1918) rédigé par Henriette DE VILLERMONT et comportant 221 pages et le *Mémoire* (1867 - 1926) de Jeanne DE VILLERMONT de 195 pages.

Le Comte Charles HENNEQUIN DE VILLERMONT (1815-1893), monarchiste français, réfugié en 1848 suite à la restauration de la 2^e République, épouse Marie LICOT (1829 - 1890), fille du dernier maître de forges à Nismes, dont il eut 9 enfants dont Marie

(1848-1925), Jeanne (1850-1926), Henriette (1855-1940) et Madeleine (1866-1952). Charles de Villermont qui a été conseiller et député provincial catholique, s'installe à Saint-Roch à Couvin où il crée le parc en 1856. Les quatre soeurs Marie, Jeanne, Henriette et Madeleine, ses filles non mariées, résident à Saint-Roch.

Voici leurs récits de l'acquisition du fourneau Mineur et de la fondation de SAINT-JOSEPH.

LE FOURNEAU MINEUR ET LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH.

Extraits du *Mémoire* de Jeanne DE VILLERMONT.

Ce fourneau avait été édifié en 1840 par la Sté. JULES HARPIGNIES, PEYRE ET CIE., il fut ensuite loué en 1851 à Stéphane Mineur, maître de forges à Bouillon. Il s'était éteint en 1865.

« Mardi 7 février 1888 : Alphonse (DE VILLERMONT, un des fils de Charles) est allé voir le Doyen (Lambert) pour parler du Fourneau Mineur. Il voudrait louer le fourneau avec Igny pour y établir une clouterie. On nous prendrait aussi le nôtre (Saint-Roch) aussi ce qui serait une bonne affaire. » - « Mardi 14 février 1888 : Le Doyen et Jeanmart ont dîné ici. Alphonse est arrivé au dernier train et on a beaucoup causé de l'achat du Fourneau Mineur. Le Doyen y tient beaucoup. Il dit que c'est pour lui une question de vie ou de mort. Il a été décidé que ces 3 MM iraient jeudi à Philippeville où ils se rencontreraient avec le fils Mineur. On va lui offrir 50.000 fr de son fourneau qu'on réunit de droite et de gauche. Pourvu qu'il accepte ces conditions. » - « Jeudi 16 février 1888 : C'est aujourd'hui que devait se décider l'affaire Mineur. Ces MM avaient rendez-vous avec lui à Charleville. Ils sont revenus à 5 h avec la promesse de vente dans leur poche. L'affaire devra rester secrète jusqu'à demain à cause de Courthéoux qui a les clefs et les papiers. Il faut tout prévoir et craindre de la part de libéraux qui seront fort vexés en apprenant cette nouvelle dont ils n'ont aucune idée. Le fils Mineur paraissait fort pressé de conclure. Il a cédé tout

* : Mes plus vifs remerciements à Melle.V. DE VILLERMONT de Boussu-en-Fagne qui m'a communiqué les documents et m'a autorisé à publier les extraits qui sont reproduits ici. J.-J. VAN MOL

le bloc pour 46.500 fr. On l'eut eu à moins prétend Alphonse sans la précipitation de Jeanmart et du Doyen. Alphonse donne 25.000 fr, d'autres personnes font le reste. L'acte de vente se fera au nom d'Alphonse. Mineur a dit que ses oncles étaient en pleine déconfiture et allaient liquider Vireux, on sera débarrassé de ses bandes d'ouvriers qui viennent provoquer la bagarre à chaque élection*. Il leur a offert un excellent déjeuner et chacun s'est quitté fort satisfait.. » - « Vendredi 17 février 1888 : Ce matin dès l'aurore Alphonse et Jeanmart sont allés prendre possession du fourneau. Nous les avons suivi peu de temps après. Nous avons tout visité. Les bâtiments sont vastes et il y a une machine à vapeur en très bon état puis un grand jardin potager en plein rapport. Le concierge Henrard nous accompagnait. Renard, le beau-frère de Courthéoux, lui a fait dire qu'il ne devait pas remettre les clefs. Mais on lui a montré l'acte de vente dont il a bien du se montrer satisfait. Cette nouvelle a été un coup de foudre pour les libéraux. Ils sont consternés. Renard a même télégraphié à Mineur pour savoir s'il était vrai qu'il eut vendu son fourneau à Alphonse. On a mis les scellés sur le bureau avant de vider les lieux. Fureur des libéraux à propos de l'acquisition du fourneau. Gouttier est naturellement furieux surtout contre Mme Mineur qu'il met seule en cause. Il prétend qu'il en aurait donné 56.000 fr. » - « Mardi 6 mars 1888 : Nous avons déjeuné le Doyen, Callixte Mineur, M Rambourg, le notaire Jeanmart et Alphonse. On a signé l'acte de vente du fourneau. » - « 19 mars : Le Doyen est parti pour Étrepagny parler à M. Faure. Il est revenu enchanté. On va monter de suite la fonderie. » - « 21 mars 1888 : Alphonse est arrivé et est allé de suite chez le Doyen pour parler de l'affaire Faure. Il a eu une explication très vive avec lui. Quand Alphonse a acheté le fourneau Mineur, c'était à condition que la fonderie serait établie ici et le Doyen avait consenti. Maintenant il ne veut plus entendre parler. » - « Jeudi 22 mars 1888 : M Bertrand, le directeur qu'on voudrait avoir, est venu visiter les fourneaux. Il trouve que le nôtre

est celui qui conviendrait le mieux. »

Le dimanche 26 août 1888, au cours d'un banquet offert par la ville de Couvin en l'honneur du Comte Honoré de Villermont, ce dernier annonce la création, sous les auspices de son fils, d'une société pour remettre en activité les forges et fonderies de Couvin.

LA FIN DU FOURNEAU SAINT-ROCH

Extraits du *Journal* de Henriette de VILLERMONT.

« Vendredi 3 décembre 1892 : L'entrepreneur de Dogniaux vient pour la démolition du grand fourneau. Rien d'arrêté. » - « 14 janvier 1893 : décision d'abattre le grand fourneau. » - « Jeudi 26 janvier : début de la démolition. - « 30 janvier : la démolition va grand train. » - « 15 mars : « on démolit le toit du grand fourneau. » - « 26 avril : les ouvriers bien imprudents ont fait sauter la façade à la dynamite, une pierre casse une vitre à la salle à manger. » - « 2 mai : la grande façade s'écroule à 5 h, 5 ou 6 cartouches de dynamite, la masse s'ébranle et s'écroule. ».



Le haut-fourneau SAINT-ROCH à Couvin.

Illustration tirée du
Livre d'Or de l'Exposition de Charleroi 1913, T 2.

* * *

* : Ce passage souligne la profonde rivalité qui régnait entre "libéraux" (Courthéoux, Gouttier) et "catholiques". Il évoque la présence d'une main-d'oeuvre ("bandes d'ouvriers") importante, toujours employée par Mineur ?



L'ÉCOMUSÉE DU VIROIN

N° 40
Septembre 2004



Périodique de l'Écomusée du Viroin - Université Libre de Bruxelles
Éditeur responsable : Pierre Cattelain, Asbl DIRE, 81 rue de la Gare - 5670 Treignes

ÉDITORIAL

Chèr(e)s membres,

Depuis la nomination, en 2003, de Pierre Cattelain, au poste de conservateur, l'Écomusée du Viroin a connu un renouveau spectaculaire : 8 expositions temporaires ont été organisées, dont 5 ont été ensuite présentées dans d'autres institutions muséales en Belgique et à l'étranger (France, Hongrie). En 2004 et 2005, la fréquentation du musée a été respectivement de 45% et 22% supérieure à celle de 2003. En 2005, elle s'élevait à près de 9.000 visiteurs, une valeur jamais atteinte auparavant. Dans le même temps, le chiffre d'affaires de l'Écomusée (entrées, bar, boutique, ...) a fortement augmenté et près de 55 000 euros - dont 42 000 sur fonds propres de l'asbl D.I.R.E. - ont été investis dans l'aménagement des bâtiments, notamment la mise en conformité de l'hébergement et la construction de nouveaux sanitaires à la ferme-château. Les collections se sont enrichies substantiellement en même temps qu'elles étaient répertoriées dans une base de données de la Communauté française. Sur le plan de l'édition, 5 nouveaux ouvrages ont été publiés et les Chroniques ont été relancées. Parallèlement, des synergies fortes ont été développées avec les autres musées du village ainsi qu'avec

plusieurs entreprises de la région. Dans la foulée, le concept de "Treignes, village des musées" a été réactivé, ce qui devrait permettre à terme d'obtenir la mise en place d'une signalétique spécifique sur les grands axes proches (N5 Charleroi - Reims et N99 Couvin - Givet).

L'occasion m'est donnée de remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont directement contribué à ce renouveau. Pierre de Maret et Philippe Vincke, tout d'abord, respectivement recteur et futur recteur de l'ULB, qui ont initié le processus de changement, tout en apportant un soutien constant à l'Écomusée. Pierre Cattelain, ensuite, qui par sa force de travail, sa créativité et son enthousiasme est parvenu à créer une dynamique nouvelle. Jean-Jacques Van Mol, par ailleurs, qui a contribué de manière décisive à la préparation de plusieurs expositions temporaires, tout en rédigeant plusieurs ouvrages et en pilotant les Chroniques. Les membres du personnel, enfin, qui se sont mobilisés avec enthousiasme pour mener à bien les nombreux projets initiés depuis 3 ans, en y apportant leur savoir-faire mais aussi plusieurs idées originales. Avec une telle équipe, l'Écomusée dispose de nombreux atouts pour poursuivre avec succès le développement de ces nombreuses activités.

Jean-Michel Decroly
Professeur à l'ULB
Président de l'asbl D.I.R.E.

FAUNE ET FLORE FORESTIÈRES ENTRE CALESTIENNE ET THIÉRACHE

À l'occasion de notre nouvelle exposition consacrée à la faune et la flore, un aspect, celui de la **chasse**, nous a paru pertinent. En effet la chasse représente actuellement pour la Commune la principale source de revenus provenant de l'exploitation de la forêt. Cette occasion nous offre l'opportunité de vous présenter une importante collection de pièges à gibier traditionnels ayant appartenu à M. DE ROOVERE et qui nous a été léguée par ses héritiers. Voici l'hommage que ses fils nous ont communiqué à son sujet.

En hommage à notre père, Francis DE ROOVERE, Grand Chasseur devant l'Éternel !!!

Né à Flessingue en 1918 aux Pays-Bas où son père était consul général de Belgique, il décéda à Uccle en 2000. Bardé d'un diplôme de docteur en droit, il fut en tant qu'industriel, administrateur délégué des Tanneries Van Cutsem S.A.

À la suite d'un grand-père, d'un père et de frères, tous férus de chasse, il parcourut un fusil à la main, été comme automne, dès l'âge de dix-huit ans, les forêts entourant le château de Libin en Ardenne. Après la guerre 1940-45, la chasse devint son hobby principal qu'il pratiqua du Cercle Arctique jusqu'en Haute-Volta mais surtout sur les versants de la vallée du Viroin, entre la botte de Givet et les Fagnes. Il y chassa particulièrement le gros gibier, ce qui ne l'empêcha pas de tirer le gibier d'eau dans les marais de l'Escaut et le petit gibier à poil en plaine au nord de Bruxelles.

Séjournant pour des battues de nombreux week-ends dans ce qui n'était pas encore à Viroinval, il finit par s'y faire un chez soi en achetant dans le village de Vierves, au Try de Mazée, la maison d'un de ses amis au pays. Dans ce qui était devenu un agréable pavillon de chasse, il rassembla divers objets qui composèrent finalement sa collection ayant trait à la traque, aux forêts et à la vie agricole de la région.

Ainsi notamment se constitua tout un ensemble d'une quinzaine de pièges qui décorait le hall d'entrée de sa demeure au village. Francis DE ROOVERE n'oubliait jamais sa passion de collectionneur en ramenant l'une ou l'autre souricière, repérée lors de safaris en Afrique.

En tant que président de l'Association Forestière et Cynégétique du Viroin, il ne négligea aucune occasion de développer l'intérêt pour la chasse auprès de tous. Et l'effet positif de cette passion fut qu'il put recruter auprès de gens du pays un certain nombre de gardes et de rabatteurs, ce qui améliora un tant soit peu l'activité économique et même touristique en attirant des admirateurs de beautés naturelles dans le coin.

Enfin, sur base de plans militaires, il fit imprimer une carte très détaillée de la région mentionnant les divers noms donnés dans la contrée aux bois, taillis et sentiers du domaine forestier de ces patelins avoisinant la botte de Givet, au coeur de l'Europe des Quinze.

Nul doute qu'il emporta, dans les cieux avec lui, lors du dernier grand voyage, sa passion de la nature et son amour des grands espaces.

Bruxelles, le 15 décembre 2005.
Thierry et Pascal-Henry DE ROOVERE



Francis DE ROOVERE

LE FEU DOMESTIQUE : SE CHAUFFER, CUISINER, S'ÉCLAIRER

Partout dans le monde et dans toutes les cultures, depuis que l'homme a découvert la maîtrise du feu, il l'utilise pour se chauffer, cuire ses aliments et s'éclairer. Le feu a progressivement fait partie intégrante de notre univers domestique.

Le premier problème consiste à allumer le feu, et vous verrez que nos ancêtres ont mis au point des briquets simples et efficaces, sans gaz ni essence, encore utilisés dans certaines parties du monde.

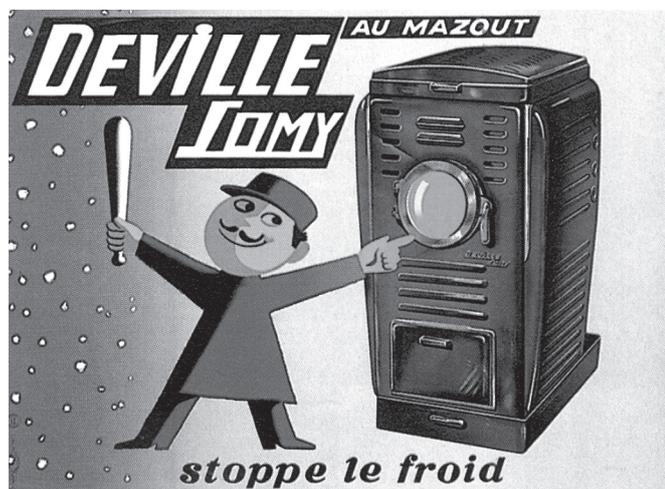


Des premières braises de la Préhistoire à la récente chaudière écologique à pellets de bois, venez suivre les grandes étapes de l'évolution des techniques de chauffage et de cuisson au fil du temps. Vous découvrirez les cuisines des Gallo-romains, du Moyen-âge ou encore de nos grands-mères, et des poêles, fourneaux et cuisinières aux formes et aux combustibles variés sur lesquels mijotaient les repas pendant qu'ils chauffaient les maisons.

Et la lumière sera ... Lampes en pierre et en terre cuite, chandeliers, bougeoirs et quinquets, nous avons trouvé diverses solutions et différents combustibles pour nous éclairer, que ce soit l'huile, le pétrole, le gaz ou finalement l'électricité, tellement omniprésente que nous oublions parfois qu'elle n'est qu'une jeune centenaire.

Des panneaux didactiques illustrés ne manqueront pas d'éclairer votre chandelle au fil de votre voyage au travers de cette riche collection.

Un des thèmes abordé ici est celui de l'histoire de l'éclairage. C'est l'occasion d'évoquer le **quinquet**. Ce mot qui est devenu familier et d'usage courant a une origine et une histoire dont voici l'essentiel.



Une association entre les firmes Somy à Couvin et Delville à Charleville-Mézières pour l'exploitation du brevet "à flamme bleue".

Publicité des années 1960

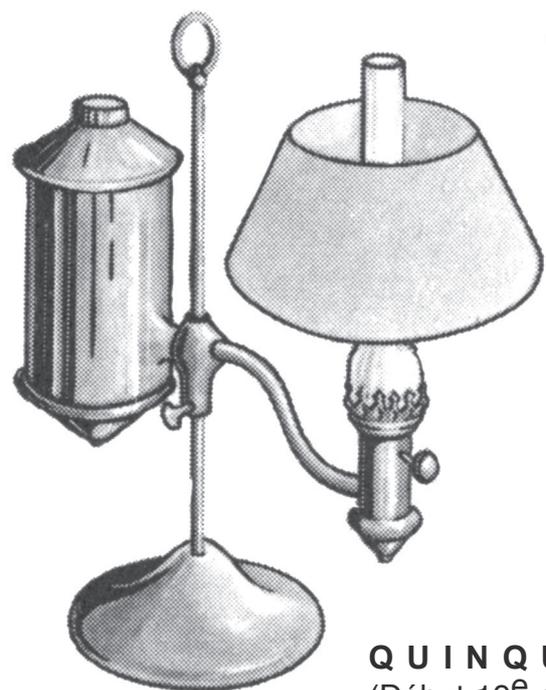
PETITE HISTOIRE DE L'ÉCLAIRAGE : LE QUINQUET

En guise d'introduction à une visite à notre exposition temporaire, nous présentons ici le **quinquet** qui a été la source d'éclairage pour plusieurs générations de nos aïeux.

Depuis la plus haute antiquité, on s'est éclairé avec une lampe à huile ou avec des bougies en cire d'abeille, qui fut remplacée plus tard par du suif (graisse de boeuf ou de mouton, jamais de porc !). La bougie en cire d'abeille, beaucoup plus chère, sera réservée à l'usage rituel dans les cultes catholique et orthodoxe.

LE QUINQUET

Une amélioration sensible du pouvoir éclairant de la lampe à huile a été obtenue par le suisse Amil ARGAND (1750 - 1803) qui inventa la "lampe à double courant d'air". Ce nouveau dispositif est pourvu d'une mèche en forme de manchon cylindrique plongeant dans l'huile ; la hauteur de la mèche est réglable. Il est placé dans un cylindre en verre dont l'axe central coïncide avec le manchon. Grâce à ce dispositif, la mèche est alimentée par un double flux d'air qui améliore la combustion et par conséquent l'éclairage.



QUINQUET
(Début 19^e siècle)

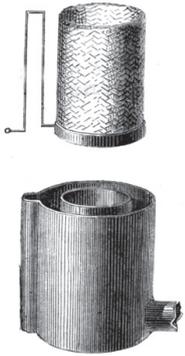
Le réservoir à huile devait être placé plus haut que la mèche, car l'ascension de l'huile dans la mèche par capillarité était imparfaite. Le nom de QUINQUET qui a été utilisé pour désigner ce type de lampe appartient à un pharmacien parisien Antoine QUINQUET (1745 - 1803) qui l'a produite industriellement.

LE PÉTROLE

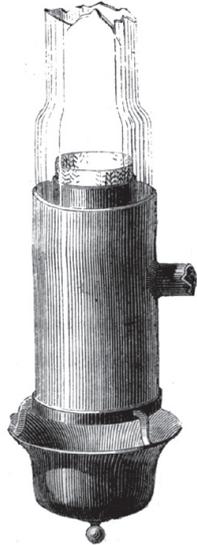
Au milieu du 19^e siècle, débute l'exploitation industrielle du pétrole; un des dérivés, le kérosène ou pétrole lampant, est utilisé pour l'éclairage. Sa grande simplicité d'utilisation va contribuer à sa rapide diffusion.



La lampe à pétrole



Le bec d'Argand



La lampe et sa cheminée en verre

La mèche de ces lampes est de deux types, soit une mèche cylindrique inspirée du modèle imaginé par Argand, soit une mèche plate. Le réglage de la flamme est réalisé par la longueur de la mèche glissant dans un tube de cuivre et poussé par une vis. L'admission d'air est réalisée par une couronne d'orifices percés à la périphérie du capuchon, qui coiffe la mèche et qui reçoit à sa base la cheminée en verre. L'ascension du combustible dans la mèche est réalisée par capillarité, le réservoir est dorénavant placé dans le pied de la lampe. La cheminée en verre est renflée à sa base pour ne pas être trop proche de la flamme.

L'ARDENNAISE

ARTHUR MARTIN

**LA CUISINIÈRE
...POUR LA CAMPAGNE**

B. Y. ALEXANDRE
M. HENRIOT - PARIS 1921

QUELQUES BELLES PIÈCES DE NOTRE COLLECTION

TRACTEURS

TRACTEUR MC CORMICK F U UTILITY

Construit à St-Dizier en France en 1952 par la CIMA (COMPAGNIE INTERNATIONALE DE MACHINES AGRICOLES)

L'histoire de la CIMA

La société d'importation et de commercialisation de machines agricoles R. WALLUT & Cie, basée à Paris, est fondée en 1891 par Raymond WALLUT (ancien marin militaire) et Georges HOFFMAN (acteur dans le machinisme agricole). Elle obtient l'exclusivité de la distribution du matériel Mc CORMICK en France. Les Ets FAUL, également à Paris, commercialisent eux la marque DEERING à partir de 1895. À cette époque-là, les deux constructeurs américains sont des concurrents à part entière. En 1902, les deux firmes fusionnent aux Etats-Unis pour former l'INTERNATIONAL HARVESTER COMPANY, mais il faut attendre 1905 pour que soit réorganisée la distribution de la nouvelle entité en France.

Alors que les Ets FAUL renoncent à poursuivre la distribution du matériel DEERING, ils deviennent à cette occasion distributeurs des matériels John DEERE, la CIMA (COMPAGNIE INTERNATIONALE DES MACHINES AGRICOLES DE FRANCE) est créée. Constituée avec un capital de 500 000 Francs-or, elle passe des accords avec l'INTERNATIONAL HARVESTER pour exploiter les brevets et assurer la distribution des matériels DEERING en France. D'autres marques du groupe IH font partie du catalogue de la CIMA, comme OSBORNE et KEYSTONE. Le siège social est à Paris, mais rapidement trois succursales assurent la distribution en Province.

En 1934, CIMA et R. WALLUT fusionnent sous une même entité : la CIMA-WALLUT. Les deux usines du groupe se partagent alors la fabrication des matériels (hors tracteurs) MC CORMICK et DEERING. À la veille de la Seconde Guerre Mondiale, la CIMA-WALLUT, forte de ses deux usines, et de plus de 5.000 employés, est considérée comme le premier constructeur de matériel agricole en France.

En 1948, les marques Mc CORMICK et DEERING sont regroupées en une seule entité, LA CIMA-WALLUT prend le nom de CIMA (Mc CORMICK-DEERING INTERNATIONAL).



Le tracteur Mc Cormick de notre collection.

En 1950, la CIMA fait l'acquisition d'une usine à St-Dizier en Haute-Marne, rachetée aux Ets CHAMPENOIS, constructeur d'outils à traction animale et de matériel de ferme. IH confie à la CIMA le montage des *FARMALL C* destinés au marché français. La majorité des pièces composant le tracteur sera dans un premier temps importée des États-Unis.

C'est fin 1950 que le premier *FARMALL FC* (F= France) sort des chaînes d'assemblage de St-Dizier. En 1960, la CIMA devient INTERNATIONAL HARVESTER FRANCE (IHF), filiale Française de l'IH.

En 1962, IHF réalise des investissements lourds en modernisant les fonderies de Croix et l'usine St-Dizier, et crée une nouvelle ficellerie à Croix. Un programme de recherches communes entre les usines de Neuss en Allemagne et St-Dizier est lancé au début des années 60. La construction des moteurs est confiée à l'usine de Neuss, la transmission est fabriquée à St-Dizier, mais chacune des usines assemble les tracteurs pour son marché. St-Dizier exporte vers les pays francophones.

En juin 1997, alors que l'usine de Neuss ferme ses portes comme prévu dans le cadre de la politique de restructuration, St-Dizier continue de produire des transmissions pour la nouvelle gamme de tracteurs MX, qui sont assemblés à Doncaster.

Fin 1951, conformément aux dernières directives d'IHC, la marque DEERING n'apparaîtra plus sur les matériels du groupe, baptisés dorénavant Mc CORMICK-INTERNATIONAL. Cette année 1951 signe l'arrivée de la première moissonneuse-batteuse de conception française, la *F-64*, construite à l'usine de Croix, mais assemblée dans un premier temps dans le dépôt de Ris-Orangis. Dès 1952, une extension massive de l'usine de St-Dizier permet désormais la fabrication de la totalité des pièces composant le tracteur *FC*, exception faite du moteur qui est toujours importé des États-Unis.

A cette occasion, le tracteur deviendra le *FARMALL SUPER FC*.

Profitant de l'existence d'un moteur Diesel conçu et fabriqué par l'usine IH de Neuss en Allemagne, la CIMA propose également un tracteur Diesel, le *Farmall FCN*.

En 1953, alors que 10 000 tracteurs sont déjà sortis des chaînes de St-Dizier, les *Farmall SUPER FCC* (essence) et *SUPER FCD* (Diesel) sont équipés des nouveaux moteurs *FC* et *FD-123* conçus et fabriqués dans l'usine.

1954 verra l'apparition des premières versions Standards (*UTILITY*) et Vignerons (*VINEYARD*).

En 1955, le *Farmall CUB* de conception U.S. est à son tour construit à St-Dizier. Les séries suivantes *F-235*, *237*, *265* et *267* sont toujours des tracteurs issus de la base du *FARMALL FC*.

Le 50 000^e tracteur sort des chaînes en 1957.

En 1958, une collaboration franco-allemande donne naissance au *F-135 D* très apparenté avec le *D-217* allemand.

Les derniers tracteurs de conception purement française seront les *F-240* et *F-270* en 1962, encore héritiers de la ligne *FC*.



IN MEMORIAM

Ghislaine De Bièvre

La récente disparition de Ghislaine De Bièvre (le 5 novembre 2005) est pour moi l'occasion de rappeler le rôle décisif qu'elle a joué dans l'essor de l'Ecomusée du Viroin. En effet, Directrice de l'Administration de la Communauté française vers 1980, elle a contribué à l'acquisition de la ferme-château par l'ULB en 1983 en m'ayant conseillé, encouragé et soutenu dans mes démarches. Ghislaine était profondément attachée à notre Institution et aux valeurs qui sont les nôtres.

Convaincue de la valeur architecturale de ce bâtiment, elle a fait accélérer le dossier de procédure de classement qui traînait dans les administrations. Elle a été une ardente avocate auprès des autorités de notre Maison et de différentes instances administratives pour sa sauvegarde.

C'est aussi sous ses auspices, il est utile de le rappeler, que fut organisée en 1981 le colloque sur la mémoire collective tenu à l'ULB et que c'est grâce à son soutien qu'a pu être obtenu le financement de la publication des actes.

Plus tard, elle s'informait régulièrement des progrès des travaux de restauration, n'hésitant pas à donner un "petit coup de pouce", tel ce don de 900 000 fb vers 1990 pour aider financièrement la réhabilitation du site.

Puisse être conservé dans nos mémoires le souvenir d'une personne discrète et du soutien efficace qu'elle a apporté à notre entreprise.

* * * * *

Exposition 2007

**"Des hommes et des chevaux"
Le débardage en forêt**

L'exposition dévoile les images de Roger Job qui a passé une année entière aux côtés des

derniers débardeurs wallons. Inconnus, invisibles ou ignorés, ces hommes et leurs chevaux sont les reliquats bien vivants et toujours rentables d'une époque où tout se faisait par la force d'un cheval. Par tous les temps, par monts et par vaux, ces intimes des courants d'air extraient de la forêt les troncs d'arbres coupés par les bûcherons. Ils ne sont plus qu'une soixantaine à encore pratiquer ce métier. Leurs outils sont Ardennais ou Belges, vivants et couverts de poils.

Des hommes et des chevaux est le récit du temps qui passe où les personnages évoluent entre un passé simple et un simple présent fait de troncs couchés et des rais de lumières insolents.

RENSEIGNEMENTS

Les «Chroniques de l'Ecomusée», ont pour but de resserrer les liens entre l'Ecomusée et ses sympathisants regroupés au sein des "Amis de l'Ecomusée", de les faire participer à nos enquêtes et de diffuser des informations sur nos activités (expositions, colloques, cours intensifs, nouvelles acquisitions, etc....).

Pour s'abonner et devenir membre des "Amis de l'Ecomusée", il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle d'un montant de 10 € minimum, au-delà de 35 €, les dons sont fiscalement déductibles.

Dexia n° 068-2225079-23

C.A.N.E. (France) n° 9208170069

Code établi : 10.206

Code guichet : 08000

Écomusée de la Région du Viroin

Rue de la Gare, 81

B – 5670 TREIGNES

Tél. : +32(0)60/39.96.24

Fax : +32(0)60/39.94.50

Courriel : bbarbier@skynet.be

<http://www.ecomuseeduviroin.be>